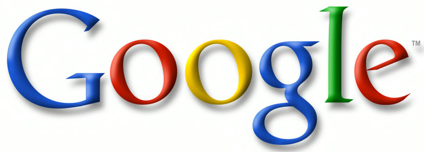
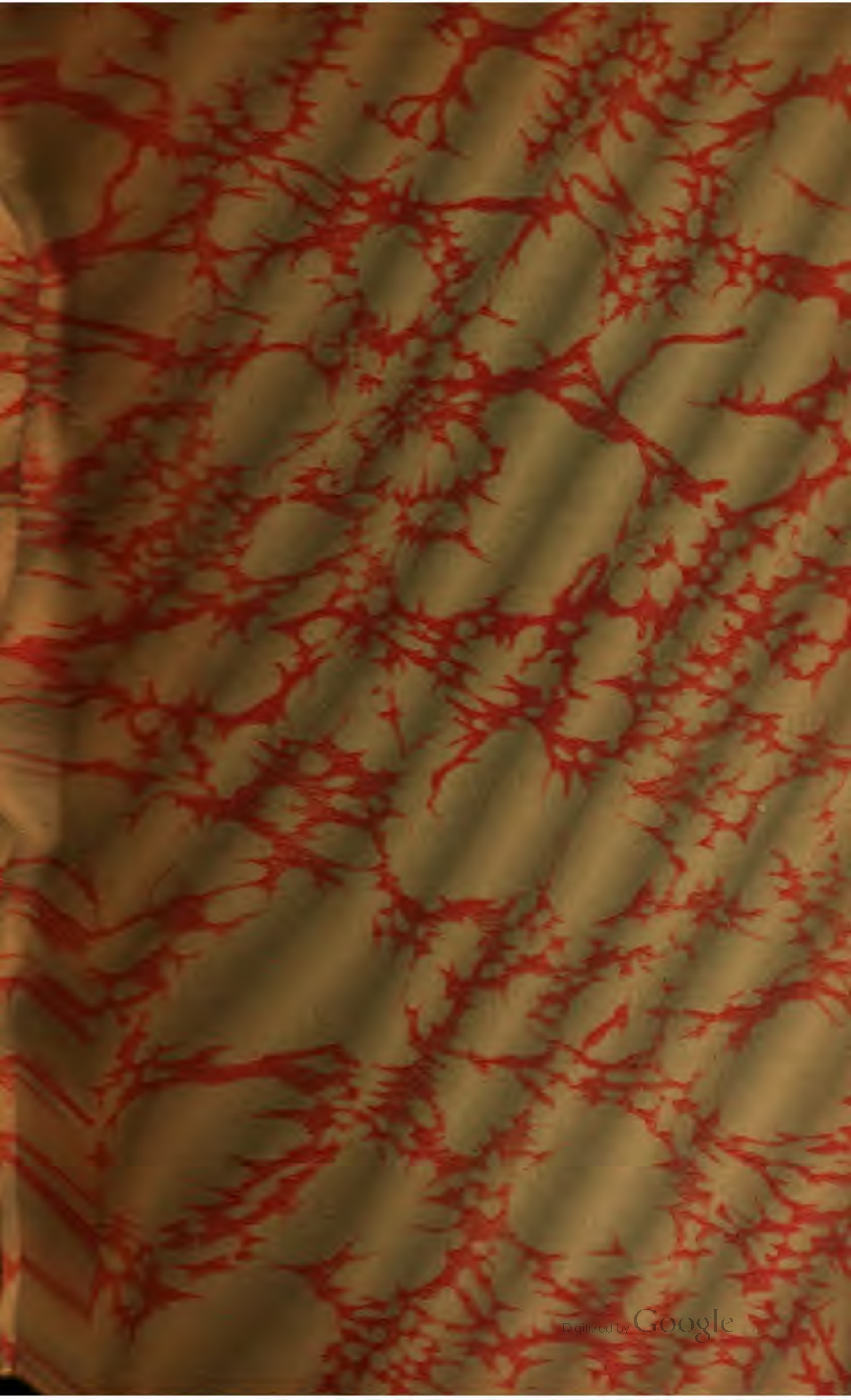



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



HISTOIRE MILITAIRE DE MA

LA PREMIÈRE

CAMPAGNE D'IT

(1795 A 1798)

PAR

EDOUARD GACHOT

Ouvrage accompagné de gravures, plans

Librairie académique P

LA

PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE

(1795 à 1798)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La **Deuxième Campagne d'Italie** (1800) Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-12......... 3 fr. 50

Voyage à la ferme (Ouvrage d'éducation) Illustré. Couronné par la Société Nationale d'Encouragement au Bien... 2 fr. 00

A travers les Alpes (Texte accompagné de 35 illustrations d'après nature). Deuxième mille. 1 vol. in-18......... 3 fr. 50



Le Général Masséna

en 179[illegible]

d'après un tableau appartenant à M. le Prince d'Essling

HISTOIRE MILITAIRE DE MASSENA

LA PREMIÈRE
CAMPAGNE D'ITALIE
(1795 A 1798)

PAR

EDOUARD GACHOT

Ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1901

INTRODUCTION

Parmi les écrivains qui ont publié, depuis un demi-siècle, tant de volumes pour déterminer les faits de cette époque limitée entre 1792 et 1815, plusieurs suivirent surtout le penchant de leur fantaisie. Après avoir lu méthodiquement ces ouvrages; après une étude approfondie des archives militaires et civiles; après des investigations poussées jusque dans les papiers de famille, nous avons cru nécessaire de faire, plus historiquement, le tableau des guerres que l'étranger déchaîna pendant vingt-trois ans contre la Révolution française et l'Empire.

Dans l'œuvre imprimée, le classement de quelques-uns des hommes qui étonnèrent alors l'Univers, se trouve partialement établi. Soit qu'on ait obéi à de puériles considérations politiques, soit qu'on ait voulu perpétuer des haines contre des familles, soit qu'on fût mal informé, des figures qui devaient briller au premier rang

ont été reléguées au second. Regrettable mépris ou confusion. Une réparation s'impose. Au commencement du XXe siècle, il est temps que la vérité s'établisse, qu'on assure à chacun des soldats de la première République, la part de gloire qu'il a conquise.

Entre tant de capitaines qui combattirent sous les ordres de Bonaparte, devenu le dominateur du Monde, nous nous sentîmes attiré par la figure du maréchal Massena. Et, faisant l'étude, en Suisse, à travers ces montagnes où Souvarow, Hotze et Korsakoff furent vaincus, d'un cadre destiné aux « Campagnes de 1799 », un Russe rencontré devant Hongg nous demanda pourquoi le général Koch seulement avait donné de Massena des « Mémoires », trop surchargés de détails, sans image, incomplets enfin aujourd'hui. A l'étranger, où le beau livre ***Waterloo***, de M. Henry Houssaye, venait d'avoir un si grand retentissement, les hommes qui admirent les héros français réclamaient une « Histoire militaire de Massena [1] ». Le même désir nous fut exprimé en France.

1. Les Campagnes de Massena paraîtront par volume, successivement, sous ce titre général.

Rentré à Paris, rendant des devoirs de politesse chez l'un de nos académiciens, qui joint à une urbanité exquise, — de tradition dans la docte compagnie — la connaissance parfaite des hommes qui entouraient Napoléon avant et après le 18 Brumaire, il nous fut signalé que le petit-fils du maréchal Massena possédait d'importants documents, jusque-là jalousement gardés. M. le prince d'Essling accueillit avec une bonne grâce parfaite l'écrivain qui se présenta.

L'examen des archives du prince exigea deux mois d'un travail assidu. Les pièces vues, analysées, nous confirmèrent dans l'opinion qu'il existe un Massena inconnu. Des lettres inédites de Napoléon, des plans de campagne, des ordres particuliers de l'Empereur, des confidences et la correspondance de famille, éclairent d'un nouveau jour, très brillant, les campagnes au cours desquelles se distingua le valeureux soldat surnommé l'« Enfant chéri de la Victoire ». Koch n'a fait qu'effleurer ces trésors.

Mais, pour écrire judicieusement et intéresser le public à notre œuvre, le document français, de si bonne source, devait être complété par l'addition de ces documents précis, inédits

aussi, qu'ont écrit nos adversaires, enregistrant impartialement marches et batailles au temps de l'Epopée. Voilà pourquoi, ayant obtenu de M. le prince d'Essling l'autorisation de puiser dans ses papiers de famille, nous allâmes chercher à Vienne, aux archives de la Guerre, ce que jusqu'ici nos écrivains n'ont pas songé à se procurer.

La protection du premier Ministre de Sa Majesté l'empereur François-Joseph nous ouvrit des portes difficiles à forcer. Nous eûmes à traduire non seulement les rapports que les adversaires de Napoléon adressaient au Conseil aulique, mais aussi les rapports secrets envoyés à François II par d'illustres chefs. Des princes et des maréchaux, qui font si belle figure dans cette grande Monarchie autrichienne, nous ont fourni des lettres et des « Mémoires » instructifs.

De Bruck, où s'arrêtait l'armée républicaine le 9 avril 1797, à Antibes, d'où était parti Massena, il a fallu visiter tous les champs de bataille, parcourir les chemins que suivirent les soldats de Bonaparte, explorer l'Apennin, consulter des centaines de liasses d'archives, afin

de se procurer des plans et une moisson de papiers.

De ces études, de ces papiers, sort l'œuvre qui présente un nouveau Bonaparte et un nouveau Massena. Un Bonaparte timide et gêné auprès de ses généraux jusqu'au passage de l'Adda, le 10 mai 1796; un Bonaparte devenu sévère et montrant quelque fierté lors de son entrée à Milan; un Bonaparte séduisant, entre la victoire de Castiglione et la mémorable reddition de Mantoue; enfin, le Bonaparte absolutiste de Léoben. Et Massena s'établit comme son premier lieutenant.

Nos matériaux sont tirés de l'original des archives, abstraction faite pourtant des bulletins de victoire, trop ampoulés. Vienne, Léoben, Judenburg, Klagenfurt, Udine, Venise, Padoue, Vérone, Mantoue, Crémone, Plaisance, Turin, Lodi, Milan, Gênes, Savone, Loano, Albenga, donnèrent la matière de trois volumes de matières. Mis en garde contre certains ouvrages trop partiaux, nous n'avons puisé, dans les imprimés, que chez deux hommes d'une haute autorité, MM. Costa de Beauregard et Albert Sorel, des caractères puissamment décrits. Quelques notes nous viennent du capitaine J. Colin,

dont la réputation d'écrivain militaire très bien informé garantit l'authenticité de son œuvre. L'emprunt fait, parcimonieusement, dans les livres d'autres historiens, parmi lesquels Clausewitz, a complété des détails. L'illustration et les cartes donneront des indications précises.

Cela dit, esquissons les traits de Massena, tel que le virent ses contemporains.

Napoléon d'abord, qui fut aigri avant Waterloo de n'avoir pas trouvé Massena à son débarquement au golfe Jouan :

Massena avait une audace, un coup d'œil que je n'ai vu qu'à lui ; il était avide de gloire et ne souffrait pas qu'on le frustrât des éloges qu'il croyait avoir mérités. Les rapports étaient rédigés à la hâte, destinés à satisfaire la curiosité des oisifs et ne faisaient pas toujours à chacun sa véritable part. Massena ne trouva pas que les services qu'il avait rendus devant Mantoue fussent suffisamment appréciés ; il réclama. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, 2e vol. p. 777.)

André Massena était de taille ordinaire, bien prise, soigneux de sa personne. Thiébault, qui servit longtemps sous ses ordres, achève ainsi son portrait :

Sa figure était pleine de sagacité et d'énergie ; son

regard était celui de l'aigle; il avait dans la pose de sa tête, toujours élevée et un peu renversée vers la gauche une dignité imposante et une audace provocatrice; son geste était impératif; son ardeur, son activité indicibles; sa parole, brève à l'extrême, prouvait la lucidité de ses pensées; ses moindres mots étaient saillants, et la rapidité comme la justesse de ses réparties achevait de prouver qu'il pouvait s'élever encore sans cesser d'être à sa place. Par son caractère, c'était un homme fait pour l'autorité et le commandement; personne n'était donc plus à sa place que ne l'était Massena à la tête de ses troupes. (*Mémoires de Thiébault*, 2e vol. p. 29.)

Le jugement du chancelier Pasquier vaut par sa précision :

La retraite de Massena, en Portugal, eut lieu au commencement du mois de mars; elle termina la carrière militaire de ce grand capitaine, le premier homme de guerre que la France a eu après Napoléon. Pichegru, Moreau, Kléber, Desaix, Lannes sont des rivaux au-dessus desquels on peut trouver téméraire de placer qui que ce soit. Je les ai tous vus, excepté Desaix; aucun ne m'a, aussi complètement que Massena, donné l'idée d'un homme né pour la guerre, en possédant le génie et doué de toutes les qualités qui doivent assurer la victoire. Son œil d'aigle semblait fait pour planer sur un champ de bataille. On comprenait, en le regardant, que le soldat sous ses ordres ne crût jamais qu'il fût possible de reculer. La bataille de Zurich, la défense de Gênes et celle du village d'Essling, sont des faits militaires qu'on peut égaler, mais qu'on ne saurait surpasser. (*Mémoires*, t. I. p. 465.)

Que pouvaient dire de lui ses premiers chefs? Dumerbion ajoutait au relevé de ses états de service :

Ce général est un patriote chaud et a montré dans toutes les occasions infiniment de zèle, d'activité et de bravoure. Je suis persuadé que, dans toutes les circonstances où il pourra être employé, il donnera des preuves de cet exposé.

Kellermann lui écrivait, le 21 septembre 1795 :

Le général d'armée Kellermann, toujours empressé de donner à ses compagnons d'armes les témoignages des sentiments qu'ils lui ont inspiré, ne veut pas quitter l'armée d'Italie sans rendre au général de division Massena toute la justice qui lui est due. Il aime à déclarer que les connaissances locales de cet officier, ses talents militaires, son sang-froid, sa bravoure particulière, son activité infatigable à tout prévoir et à tout voir par lui-même, ont efficacement contribué aux avantages remportés pendant le cours de cette campagne contre les forces si supérieures de nos ennemis et qu'il a donné au général en chef les idées les plus militaires sur les opérations à faire pour l'attaque projetée contre les ennemis, aussitôt l'arrivée des renforts.

Son médecin, M. Brisset, nous a laissé cette biographie, inédite :

Le père de Massena avait deux frères : Auguste, fabricant de savon à Nice, et l'autre, officier de fortune

au régiment Royal-Italien. A sa mort, les enfants étaient en bas âge, et l'oncle Auguste se chargea d'André Massena; mais André eut une jeunesse si orageuse qu'il abandonna la maison de son oncle pour devenir mousse et fit en cette qualité plusieurs voyages dans la Méditerranée et même dans le grand Océan.

Parvenu à l'âge de 17 ou 18 ans, le métier de marin l'ennuya et il s'engagea dans le régiment de Royal-Italien où la protection de son oncle semblait lui assurer un avenir plus certain que dans la marine. Il demanda son congé en 1789 par suite d'un passe-droit qui le privait de l'épaulette. Ce fut alors qu'il rechercha et qu'il obtint, non sans peine, la main de Mlle Lamarre fille unique d'un maître en chirurgie d'Antibes qui passait pour être riche; mais ce mariage ne lui donna pas les avantages sur lesquels il avait compté, à cause des hypothèques dont les biens de son beau-père étaient grevés et il se vit dans la nécessité de rentrer au service et sollicita un emploi de sous-lieutenant dans la maréchaussée, que la protection de M. Négrin, médecin de l'hôpital de la marine à Toulon, fut sur le point de lui faire obtenir.

Mais bientôt la création des bataillons de volontaires lui offrit l'occasion d'utiliser ses connaissances acquises. Adjudant-major, il s'occupa avec tant de zèle et de succès de l'instruction de son bataillon que dans la revue de juin 1792, passée par le général Du Muy, celui-ci déclara cette troupe la mieux instruite de toutes celles inspectées.

Massena avait beaucoup d'esprit naturel. Il était très insinuant, adroit, connaissant parfaitement le cœur humain et avait acquis d'excellentes manières. Quoiqu'il manquât d'instruction, il avait une grande faci-

lité pour le travail et on l'a vu, pendant ses dernières campagnes, dicter, sans le moindre embarras, des ordres et des instructions très détaillés et très différents à trois personnes en même temps.

Il ne se faisait pas d'illusion sur son étonnante fortune et ses moyens ; il ne rougissait point de la pauvreté de sa famille et se moquait de l'affectation de quelques-uns de ses collègues à renier leur origine ou leur parenté. Il était très attaché à ses anciens frères d'armes et surtout à ceux qui avaient partagé avec lui les fatigues et les privations des premières campagnes. Il traitait les officiers de son état-major avec bonté et même avec familiarité. Il n'y avait chez lui d'étiquette que dans les jours de cérémonie. Jusqu'en 1805, les officiers de son état-major n'avaient d'autre table que la sienne et depuis il la tenait constamment ouverte à son chef d'état-major, aux généraux commandant l'artillerie et le génie et à l'ordonnateur.

D'une nature violente et d'un caractère emporté, le maréchal savait se contenir, mais en face de l'ennemi, malheur à l'officier qui manquait à son devoir. Du reste, il était bon homme et revenait facilement des premières impressions de colère. On l'a toujours vu très ému quand il s'agissait de prendre des mesures de rigueur, soit pour le maintien de la discipline, soit pour la sûreté publique. Un jour, on remarqua en lui une grande tristesse, on lui en demanda la cause : « La cause, répondit-il, mais n'ai-je pas été obligé d'autoriser l'exécution de cinq malheureux Espagnols. » Ces *malheureux* étaient des assassins. Ceci se passait à Valladolid en 1810.

Il était attaché à la patrie et aurait tout sacrifié pour éviter la guerre civile et c'est ce qui le fit se déclarer

en faveur de Bonaparte contre les princes de la maison de Bourbon. Il fut républicain très prononcé, même jusqu'en 1809; mais en 1815, ses idées de liberté et d'égalité s'étaient beaucoup modifiées; on pense que des vues d'intérêt personnel et de famille eurent part à ce changement.

Il n'aimait pas Bonaparte, mais il lui rendait pleine justice et le regardait comme le plus grand capitaine des temps modernes et pour l'exécution d'un de ses plans il eût fait le sacrifice de sa vie en pensant à l'immense part de gloire qu'il en recevrait lui-même. Avec tout autre, il eut discuté les projets ; mais avec Bonaparte, il passait à l'exécution, sans examen, certain que son jugement était infaillible.

Enfin, citons une critique :

La figure italienne de Massena était remplie d'expression. Les mauvais côtés de son caractère étaient la dissimulation, la rancune, la dureté et l'avarice. L'Empereur le nomma prince d'Essling en lui accordant une nouvelle dotation de 500.000 francs de rente qu'il cumulait avec celle de 300.000 francs du duché de Rivoli et 200.000 francs d'appointements comme maréchal de France et chef d'armée. Le nouveau prince n'en dépensa pas un sou de plus.

Bien que très avare, le vainqueur de Zurich aurait donné la moitié de sa fortune pour être né dans l'ancienne France plutôt que sur la rive gauche du Var. Rien ne lui déplaisait autant que la terminaison italienne de son nom dont il transformait l'*a* en *e* muet dans sa signature et lorsqu'il parlait à son fils aîné il l'appelait toujours *Massène*...

Toutefois, Marbot ajoute :

J'ai signalé quelques taches dans la vie de ce guerrier célèbre, mais elles sont couvertes par sa gloire éclatante et les services signalés qu'il rendit à la France; aussi, la mémoire de Massena parviendra à la postérité comme celle d'un des plus grands capitaines de cette époque si fertile en illustrations militaires. (*Mémoires de Marbot*, 3e vol. p. 20 et 21.)

Marbot, qui avait servi dans l'état-major du maréchal prince d'Essling, aurait dû se garder, par un sentiment respectueux, de publier des critiques acerbes contre son ancien chef. Il l'oublia. Plutôt, sa rancune ne désarma pas, parce que, à Gênes, dans le désordre d'un siège terrible, Massena n'eut point le moyen de faire rendre à son père, général de division, les honneurs funèbres. Et, après la bataille d'Essling, le duc de Rivoli l'ayant demandé comme aide de camp, auprès de Lannes expirant, Marbot, qui pouvait passer dans la suite de Napoléon, parla très librement de ses déceptions.

Pour répondre aux critiques du général-écrivain, déclarons n'avoir point trouvé, ni dans les lettres de famille, ni dans la correspondance militaire de Massena, une seule pièce où la

signature fût terminée par un *e*; l'*a* final est très bien formé.

D'autre part, Marbot, qui possédait parfaitement l'italien, n'a pas pu écrire que le prince d'Essling appelait son fils *Massène*, puisque, au delà des Alpes, toute lettre finale d'un nom s'atténue au point d'être presque élidée. Ces détails dénoncent des retouches faites assez négligemment dans les Mémoires précités.

Terminons cette introduction en remerciant tous ceux qui furent nos collaborateurs aussi bienveillants que précieux : savants, officiers, archivistes, bibliothécaires. L'anonymat plaît à leur simplicité. Et donnons, très brièvement, ce que fut la vie de Massena, jusqu'au mois de septembre 1795.

André Massena, dont le père était originaire de Levens, petit village situé au pied des Alpes, est né à Nice le 6 mai 1758, faubourg Saint-Jean-Baptiste, dans l'une des vieilles maisons élevées au bord du Paillon. Il était le troisième fils de négociants sans fortune, Jules Massena et Marguerite Fabre, et petit-fils, par sa mère, d'un ingénieur du port de Toulon. Ses frères s'appelaient Marie et Jean, et ses deux sœurs Lucrèce et Marguerite. La naissance de Marguerite précéda de peu la mort du chef de famille. Après ce décès, l'enfance d'André, confiée d'abord à sa grand'mère, habitant Levens, et qui

disparut bientôt, passa sous la tutelle d'un oncle paternel, Auguste Massena ; car sa mère s'était remariée à un négociant de Nice nommé Féraudy.

Très actif, désirant s'instruire et voyager, André quitta Nice à douze ans, servit dans la marine marchande et s'engagea en 1773 au régiment « Royal-Italien » où son oncle Marcel allait obtenir le grade d'officier. Caporal le 1er septembre 1773, sergent le 31 mai 1775, fourrier en 1783, adjudant le 16 octobre 1784, il put compléter son éducation, étudier la tactique militaire, mériter l'estime des officiers. Lorsque, lassé d'attendre l'épaulette réservée, dans son bataillon, aux nobles, Massena quittait le corps, 10 août 1789, le certificat qu'on lui remit faisait grandement son éloge.

Il avait habité sept garnisons. De 1773 à 1776, il était dans Toulon. En 1776, son régiment garnissait les frontières orientales des Pyrénées. Le 11 octobre, on le casernait à Collioure. Il quittait cette ville, au mois de juillet 1778, pour la Rochelle où il restait deux ans. Le 17 avril 1780, ses bataillons étaient distribués entre Rochefort et l'île d'Oléron. Ils rentraient à Toulon en décembre 1783. Arrivé à Briançon au mois de mai 1787, Royal-Italien était partagé, le 17 mars 1788, entre trois bataillons de troupes légères. Massena fut affecté comme adjudant au 1er bataillon, dit des « Chasseurs royaux de Provence » qui, définitivement organisé le 13 mai, placé sous le commandement du lieutenant-colonel Chauvet d'Allons, allait tenir garnison à Antibes.

Massena remarque dans cette ville Mlle Rosalie Lamarre, qu'il épouse en 1790; il doit chercher une situation. Partisan de la Révolution, qui accordait enfin l'épaulette au roturier, il fut nommé adjudant-major au

2e bataillon des volontaires du Var le 22 septembre 1792, à l'élection, par 431 voix sur 463 votants. Entré l'un des premiers dans Nice, le 28 septembre, et chargé, comme capitaine des guides, de brûler les environs de Beaulieu, où la domination française n'était pas acceptée, il se montra trop humain au gré du général Anselme qui le fit emprisonner à Nice le 17 décembre. Mais il sortit bientôt de prison. Biron, ayant remplacé Anselme, nommait Massena chef de bataillon en 1793. Dumerbion, survenu, lui donna 6 bataillons à commander le 17 août de la même année. Promu général de brigade cinq jours plus tard, Massena soutenait l'assaut des Piémontais devant La Fougasse, et les repoussait dans les Alpes. Le 19 octobre, il reprenait les hauteurs d'Utelle.

Sa participation à la prise de Toulon lui valut d'être remarqué des commissaires Barras et Saliceti qui le nommèrent général de division le 20 décembre 1793. Le 22, il commandait les garnisons des forts. On le plaçait de nouveau, 15 janvier 1794, sous les ordres de Dumerbion, général en chef de l'armée d'Italie.

En 1794, commandant la division du Tanaro, 5.000 hommes, il prend Oneglia le 9 avril, Ponte-di-Nava le 16, Ormea le 17, et le 19 Garessio qu'Argenteau venait d'abandonner sous la mitraille; mais il échouait deux jours plus tard, devant les formidables défenses du col Ardente. Sans se montrer un instant découragé, il envoyait chercher des renforts, enlevait enfin la forteresse, pénétrait dans le camp des Mille Fourches, ce qui lui permettait d'établir, au mois de mai, une ligne très forte entre Ormea et Loano, lorsque le général Macquart s'établissait au col de Tende. On restait en observation jusqu'au 15 septembre dans ces positions.

Le 20 septembre, Massena porte sa division à Carcare. Le 21, il attaque inutilement Dego défendu par les Croates de Colloredo. Ne pouvant réussir dans une attaque de front il tourne la ville pendant la nuit et voit ses adversaires se retirer; il arrive à Savone le 25 septembre. Là, une chute de neige arrêta tous mouvements offensifs. Tombé gravement malade, à la suite des fatigues endurées, Massena fut transporté à Nice.

Massena reçoit, en 1795, le commandement de l'aile droite à l'armée des Alpes et d'Italie. Il établit des postes devant Savone. Privé de quelques bataillons chargés de réprimer une nouvelle révolte à Toulon, il est contraint de se replier sur Loano.

Le 13 juin 1795, la Convention nationale confirme à Massena son grade de général de division et lui envoie un sabre de commandement. L'action des 2 et 3 frimaire va placer au premier rang des soldats de la République ce général qui, appelé le vainqueur de Loano, pouvait s'attribuer les paroles de Voltaire au duc de Montemar : « Il n'y a guère de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée. »

Paris, 17 décembre 1900.

LA PREMIÈRE

Campagne d'Italie

(1795 A 1798)

CHAPITRE I

AVANT LOANO

Situation de l'armée des Alpes et d'Italie. — Son chef reste sur la défensive. — Réclamations des généraux. — Renforts venus des Pyrénées. — Schérer remplace Kellermann. — Les préparatifs d'une marche sur Gênes. — Deux plans d'attaque. — Positions occupées par les Austro-Sardes le 22 novembre 1795. — Instructions de Schérer.

Le général Kellermann, célèbre pour avoir été un premier lieutenant deDumouriez à Valmy, commandait depuis le 5 mai 1795 l'armée des Alpes et d'Italie. Ses 30 bataillons, d'une force de 20.000 hommes environ, marquaient encore le pas, au mois de septembre, entre Nice et Albenga; ils ne devaient qu'observer les Austro-Sardes, nombreux et bien approvisionnés par le peuple ligurien. Ces troupes alliées nous avaient repris très bravement les positions de Loano; de ce point, jusqu'au col de Tende, elles montaient une garde vigilante dans des refuges élevés sur les massifs de l'Apennin

Deux généraux divisionnaires, Massena et Laharpe, demandèrent qu'on ne laissât plus se morfondre au bivouac, dans l'été, des conscrits prêts à

s'avancer en Piémont afin d'y trouver le pain qui manquait parfois dans les camps. Mais le général en chef répondit à ces propositions par différentes considérations, au premier rang desquelles il plaçait d'abord son désir d'éviter l'effusion du sang. Certainement, la crainte d'éprouver un échec lui conseillait cette prudence exagérée.

S'il y eut quelques affaires, peu importantes d'ailleurs, on ne résista qu'à l'offensive reprise par l'ennemi; car, les 18 et 19 septembre, le comte Argenteau attaqua les postes de Brico-di-Gale et put les forcer. Toutefois, le vainqueur s'arrêta devant cette ferme attitude que gardèrent, le 20, deux demi-brigades massées sur une hauteur. Ayant pris de nouveaux cantonnements, Kellermann attendit un successeur.

Les traités de paix conclus à Bâle si heureusement, disait François Barthélemy le négociateur, entre la République et la Prusse (5 avril), puis pour le repos de l'Espagne (25 juillet), laissaient disponibles 30.000 hommes que la Convention pouvait échelonner le long des frontières. Une partie de l'armée des Pyrénées, obéissant à Schérer, et plusieurs régiments de l'armée du Rhin, allaient grossir la troupe de Kellermann qu'on relevait aussitôt de ses fonctions.

Schérer, le nouveau commandant, manquait d'audace. On attendait pourtant de lui qu'il fît de grandes choses. D'assez belle figure, âgé de quarante-huit ans, il avait servi l'Autriche et déserté son drapeau; il était major en 1789; il aimait

à garder la défensive dans la guerre de montagne. Opérait-il un mouvement hardi, il cédait plutôt aux conseils de son entourage ou bien aux menaces d'un représentant du peuple qu'à des considérations militaires et siennes. Au lendemain de 93, la crainte de monter sur cette guillotine où périrent de Custine et Houchard faisait la terreur du général. Il n'ouvrait pas sans trembler les lettres émanant du comité de Salut public.

Ce comité, toujours énergique, et qui gardait la direction des troupes, voulait imposer ses volontés, à la suite des traités de Bâle, aux trois puissances entretenant la coalition. Un effort, tenté opportunément par l'armée d'Italie, obligerait Victor-Amédée, roi de Sardaigne, à demander la paix[1]. On battrait l'Autriche et ensuite l'Angleterre; on signerait une paix durable; puisque, publiaient les gazettes, l'ardeur guerrière des Français semblait diminuer chaque jour.

1. Instruction à Kellermann, de juillet 1795 : « L'on accueillera toutes les propositions de paix qui seraient faites par le roi de Sardaigne. Les représentants et les généraux mettront la plus grande affectation à traiter les prisonniers piémontais avec plus d'égards, plus de civilités et de soins marqués, n'oubliant aucune circonstance qui pourrait les faire remarquer par les Autrichiens et accroître la mésintelligence qui existera nécessairement entre les deux puissances.

« Au mois de février, si la paix est conclue avec le roi de Sardaigne, l'on aura soin qu'Alexandrie ne soit pas occupé par les Autrichiens, et l'on entrera en Lombardie dont on s'emparera.

« Au premier beau temps de la campagne prochaine, l'on franchira les gorges de Trente et les montagnes du Tyrol. Or, si la paix n'était pas faite avec le roi de Sardaigne, l'on porterait, jusque dans sa capitale, les horreurs de la guerre. » (Archives de M. le prince d'Essling, classées par registres aux feuillets numérotés. Registre 10. Pièce 189.) *Nous ferons désormais mention de ces archives, par les indications suivantes :* Registre n°... Pièce n°...

Ritter, nommé commissaire du Gouvernement auprès de l'armée d'Italie brusquement séparée de l'armée des Alpes, transmit à Schérer les ordres venus de Paris et datés du 21 août. Ces ordres commandaient l'offensive. Le général en chef reçut aussi les conseils de Gauthier, son chef d'état-major, et de Vignolle, qui lui était adjoint. Eux, connaissaient l'esprit, la valeur des troupes et le terrain sur lequel on devait opérer; ils avaient, le dernier surtout, quelques talents militaires.

Lorsque Kellermann, envoyé à la gauche de l'armée, prenait ses quartiers d'hiver dans les Alpes[1], on cherchait à Nice le moyen de rouvrir, sans sacrifier beaucoup d'hommes et en évitant les chemins couverts de neige, des communications avec Gênes, que l'Autriche voulait surprendre, afin d'en faire une place d'armes.

La Convention étant dissoute, un Directoire composé de cinq membres fut chargé de gouverner la France; il allait rendre exécutoires plusieurs des projets du comité de Salut public, dont ceux rédigés pour l'armée d'Italie, que le Ministre de la Guerre croyait forte, disciplinée et entreprenante.

Avant d'attaquer les 40.000 Austro-Sardes, fortement retranchés dans le massif central de l'Apennin, inaccessible, dit-on, en novembre, il est nécessaire de tracer, le long de la côte, un chemin

1. Kellermann ordonnait, à Grenoble, le 31 octobre. qu'on occupât les monts Cenis, Palaisans et le Petit Saint-Bernard. Les autres passages seraient évacués. (Correspondance de l'armée des Alpes et d'Italie. Arch. de la Guerre.)

ou de trouver des sentiers praticables, d'aiguillonner le courage des chefs, de réveiller l'énergie des hommes assoupis dans l'automne autour du bivouac, d'arracher enfin aux hôpitaux nombre d'individus cherchant là le repos et n'y trouvant que les services d'un personnel civil mal recruté, ou des infirmiers capables d'achever les moribonds[1]. Il fallait donner des souliers aux soldats[2], concentrer les demi-brigades éparpillées sur des points d'où elles pussent, au premier signal, s'élancer contre les remparts garnis d'ennemis. On exécutait tout cela en très peu de temps.

Des renforts arrivés, 14.000 hommes d'infanterie, l'armée d'Italie comptait 35.000 combattants. L'artillerie attelait 20 pièces de petit calibre. Il n'y avait pas de cavalerie et peu de train. Des mulets pourraient assurer le ravitaillement des colonnes lancées en avant.

Un premier plan d'attaque, soumis au Directoire par Schérer, indiquait que, si l'on voulait vaincre un ennemi brave et supérieur en nombre

1. « A l'hôpital de Monaco, un malade avait un portefeuille rempli d'assignats. Il n'était pas aisé de s'en emparer, parce qu'il l'avait toujours sous ses épaules. On l'étouffa pendant une nuit. L'un de ses camarades crie, appelle ses voisins. Lui-même est trouvé mort le lendemain. » (Rapport de Lambert. Corresp. Arch. Guerre.)

2. « Nos braves soldats étaient nu-pieds au moment de l'attaque. Elle allait être différée, faute de souliers. Je l'appris assez tôt pour réparer le mal sur-le-champ : je donnai des ordres à un corsaire, qui passa au milieu des Anglais et arriva sain et sauf à Albinga, où il apporta 12.000 paires de souliers que je trouvai ici à crédit et qui, jointes à 10.000 autres paires que j'avais fait charger sur *Le Brune*, déterminèrent l'attaque pour le lendemain. (De Gênes, Villars au Ministre des Relations extérieures. Corresp. Arch. Guerre.)

à l'armée républicaine, il fallait le tourner sur sa droite, au pied des Alpes même.

Nos adversaires formaient un demi-cercle dans l'Apennin. Les Autrichiens et deux bataillons piémontais renforçant la garnison de Loano, étaient commandés par de Vins qui, malade, allait céder le commandement à de Wallis, général d'artillerie. A droite de Loano, il y avait plusieurs camps placés sur des mamelons numérotés de 1 à 7 ; le dernier de ces mamelons, formidablement retranché, défendait l'entrée du village de Toirano, des vallées de Balestrino et Bardineto[1]. Dans la chartreuse de Zuirano, 800 hommes ayant 2 pièces de canon pouvaient soutenir un siège. De ce lieu, le centre des alliés, jusqu'à la plaine de Coni, des Croates, des Sardes et des Piémontais, qui obéissaient au comte Argenteau, à Liptay et Colli, garnissaient les hauteurs de Rocca-Barbena, Montelingo, San-Bernardo et Spinardo[2].

Si ces positions étaient extrêmement fortes, difficiles à emporter de front sous le feu de l'artillerie, on pouvait les tourner par les ravins, pourvu qu'un montagnard guidât l'assaillant.

Bonaparte ou l'archiduc Charles auraient plutôt gardé la ligne stratégique : Finale, Gorra, San-Pantaleone, Melogno et Settepani. De Vins et Argenteau étaient des capitaines ordinaires, tendant surtout à occuper un large espace de terrain dans la

1. Description du plan d'attaque de Loano. (Arch. de la Guerre, de Vienne, pièce n° 44.)
2. Lettre de Schérer au Directoire. (Corresp. Arch. Guerre.)

rivière du Levant, et ne croyant point imminente, en la dure saison, une reprise des hostilités.

Les Français se rapprochèrent d'eux, tout à coup. Le 15 novembre, les belligérants n'étaient séparés sur la côte, que par le vallon qui s'ouvre très largement entre Borghetto-San-Spirito et Loano. Plus haut, des bois d'oliviers noirs et dénudés, des murailles de roc et des tas de neige formaient la ligne de démarcation entre les avant-postes ennemis et les nôtres.

Schérer voulait qu'on tînt en respect le gros de l'armée austro-sarde, placé entre Zuirano et Rocca-Barbena. Deux petites brigades suffiraient pour assurer cette tâche, lorsqu'un corps de 18.000 hommes, acheminé d'Albenga vers la gauche, s'élancerait, pendant la nuit, sur deux colonnes, dans la gorge de Garessio, où commençait dans ce temps la route de Turin. De Garessio, en exécutant un à-droite, il serait possible d'envelopper les Autrichiens restés à Loano, ou de les poursuivre, s'ils exécutaient rapidement leur retraite, jusqu'à Voltri ou Sesti-Ponente. Il faudrait ensuite occuper le port de Gênes quand les Piémontais, débordés, se retireraient vers Mondovi afin de couvrir leur capitale.

Ce projet, que Ritter approuvait, eût réussi dans tout autre pays. Schérer n'avait pas tenu compte des rigueurs de la saison. Le 18 novembre, un ouragan semant des neiges emportait les tentes, aveuglait les soldats, coupait les passages[1]. Alors

1. Lettre de Ritter à Letourneur. (Corresp. Arch. Guerre.)

on ajournait l'expédition, qui devait être exécutée dans la nuit du 18 au 19. Comme il fallait modifier le plan de bataille, on décidait d'entreprendre, contre Rocca-Barbena, une attaque de front. Mais Schérer cherchait qui pourrait la conduire assez audacieusement.

— Massena, indiqua Gauthier.

A cette époque, on désignait Massena comme étant le plus brave parmi les généraux d'avant-garde. Sa connaissance de la langue italienne et de la géographie des Apennins a déjà servi Dugommier et Dumerbion. Chef de colonne ou commandant des flanqueurs, ni la neige ni l'obstacle des pentes ne peuvent arrêter sa marche. Il sait éviter les embuscades; il rallie ses troupes dans les endroits bien abrités; il garde son sang-froid au milieu des hécatombes; il ne s'effraie pas d'un désastre. Il marche le premier, dort peu, possède la confiance du soldat, veut acquérir de la gloire et fait d'avance, à sa nouvelle patrie, le sacrifice d'une existence vouée, depuis vingt ans déjà, à la carrière des armes.

Schérer suit les conseils de Gauthier. Il appelle Massena au quartier général transporté de Nice à Albenga et consulte le divisionnaire.

Massena recevait depuis longtemps les rapports d'un nommé Pico, homme très habile, qu'on employait au service de l'espionnage. Il apprenait que, après la tempête du 18, une partie des troupes piémontaises avait cherché un sûr abri dans la vallée de Bardineto. Des officiers autrichiens quit-

taient Rocca-Barbena[1]. Plusieurs des canons placés sur retranchements se trouvaient ensevelis. Quelques-uns des postes échelonnés entre les sommets d'Alzabecchi et ceux de Zuirano se retiraient, ne pouvant monter la garde dans la bise. Mais si, au centre, toute surveillance se relâchait, Colli qui faisait face, des lignes de gauche au corps de Sérurier, restait vigilant et semblait prévoir une bataille à soutenir près de Spinardo.

Le deuxième plan, définitivement adopté, la ligne française s'échelonnait depuis le cirque où Albenga est assis jusqu'aux pentes d'Erli, à travers l'étroit vallon du Neva, par Zuccarello, bourgade perchée derrière une vieille forteresse. Elle garnissait des plateaux, remplissait des cavernes, et les hommes souffraient des heures d'attente trop longues, sous le froid qui sévissait cruellement.

Ce fut à Cisano, petit village carré et muré qui s'élève sur la rive gauche du Neva, que Massena tint, le 21 novembre, dans la maison Scrigna, de deux heures de l'après-midi à cinq, une conférence avec les généraux Laharpe et Charlet. Il fallait préparer, pour le 23, l'exécution des instructions de Schérer (*a*).

La marche du centre se ferait sur deux colonnes principales, l'une de 5.000 hommes, l'autre de 4.000, dans les directions de Rocca-Barbena et Bardineto ; et une réserve ou soutien de 3.700 soldats cheminerait derrière ces divisions.

1. Arch. du municipe de Loano.
a. Pour toutes les lettres, voir à l'Appendice.

CHAPITRE II

MARCHE DE MASSENA

Préparatifs d'attaque. — La nuit au bivouac. — Le signal du combat. — Prise des granges de Praetto par la division Laharpe et marche sur Montelingo. — Premier échec devant Rocca-Barbena. — Charlet est mortellement blessé près d'Alzabecchi. — Nouvelle attaque et prise des redoutes. — Occupation du val de Bardineto. — L'armée austro-sarde est coupée en deux tronçons. — Massena s'arrête à Melogno.

A ces troupes qui croyaient avoir pris, huit jours auparavant, leurs quartiers d'hiver dans un pays producteur de blé et de vin, il faudrait demander de grands efforts pour remporter une victoire. On ne devait point leur divulguer, le 21 novembre, le but de l'entreprise projetée, nouvelle qu'un déserteur pouvait aller vendre aux Piémontais.

L'annonce que les Autrichiens avaient résolu de pénétrer prochainement dans nos lignes, à la faveur des ténèbres, fut publiée ; cela donnait la raison des mouvements faits la veille, de l'abandon des abris, du garnissage des vallons creusés au delà d'Erli.

Le 22, à midi, les deux divisions se portaient au Campo-di-Preti, situé devant Zuccarello ; la

droite s'appuyait au vieux castel. Chaque divisionnaire passait l'inspection de ses régiments et fractionnait en groupes les divers échelons devant agir isolément. Les demi-brigades recevaient des vivres frais, et 22 mulets formant le train d'équipage de la division Laharpe, apportaient du port d'Albenga, en trois voyages, soixante-six tonneaux d'eau-de-vie[1]. Chaque homme emportait un demi-litre de ce liquide, du biscuit et soixante cartouches. On remplaçait les fusils et les baïonnettes détériorés. A quatre heures, l'inspection et la distribution étant terminées, les colonnes allaient prendre leur poste dans l'ordre suivant : Laharpe à gauche, devant Erli, point auquel on accède par un vieux chemin tracé sur une rampe dominant le cours du Neva[2]. La droite de Laharpe, un peu avancée entre deux mamelons couverts d'oliviers, se liait au corps de Charlet distribué jusqu'au plateau de Carpe. La réserve de Bizanet se ployait derrière les deux divisions et couvrait par plusieurs compagnies le hameau de Croce-Lumiara.

La nuit tombait quand tous ces bataillons, dans lesquels beaucoup de soldats mal vêtus murmuraient, installèrent leurs bivouacs aux creux des rochers ou dans les ravins, pour les dérober autant que possible à la vue de l'ennemi.

Resté à Zuccarello, Massena donna pendant toute la soirée des instructions complémentaires aux généraux. Lautour, l'un de ses aides de camp, eut

1. Arch. du municipe d'Albenga.
2. Visite du terrain, faite le 27 mai 1900.

pour mission d'organiser le fonctionnement des signaux à la montagne des Due-Fratelli, piton qu'on aperçoit du mamelon dominant vers l'ouest Borghetto-San-Spirito. Schérer attendrait au pied du mamelon une indication lui assurant la marche du centre avant de s'engager contre l'aile gauche autrichienne bien retranchée.

Aux Due-Fratelli, le détachement de 300 hommes occupant les retranchements reçut l'ordre de braquer six pièces de 4, d'envoyer des patrouilles aux alentours, d'arrêter tout contingent ennemi venant de Zuirano et de garder la place, même au prix de grands sacrifices. C'était la ligne de retraite, un bon refuge en cas d'échec, pour les deux corps qui allaient s'aventurer très loin dans une expédition nocturne. Le capitaine Destrange commandait les fantassins du poste; un lieutenant d'artillerie ferait les signaux au moyen de paille sèche et de bois.

C'est par d'âpres sentiers, à travers la neige, dans un pays où quelques montagnes atteignent l'altitude de 1.400 mètres, que les deux divisions vont marcher vers la Bormida. Etant sans cavalerie, elles reçurent très tard cinq pièces de canon et un obusier montés de Cisano, le long d'un chemin défoncé. On chargeait les pièces à dos de mulet; les mulets suivraient la réserve, seraient mis en files derrière le train des bêtes de somme portant les munitions.

La ligne de ces troupes fractionnées en colonnes avait un front de 6 kilomètres de long. Dans les

ténèbres épaisses, vers dix heures, des flocons de neige tombaient, drapaient lentement les rocs monstrueux abritant des escouades[1]. Des officiers subalternes se montraient inquiets; ils se demandaient quels sacrifices en hommes on allait faire. L'Apennin pouvait devenir le tombeau de la moitié des effectifs engagés. Pourquoi ne pas attendre la belle saison avant de s'engager dans les défilés de Bardineto ? Mais un Ministre ordonnait. L'eût-il fait s'il avait connu les difficultés de l'entreprise? Non, sans doute. Cependant il fallait suivre Massena.

Massena, inquiet lui-même, rassemblait encore les adjudants-généraux avant minuit; il faisait de nouvelles et importantes recommandations ; il décidait que la prise d'armes aurait lieu à trois heures du matin. Si Schérer ne donnait pas le signal d'attaquer, on se replierait dans le val du Neva, afin d'allumer des feux avant que le jour parût.

Quand on eut rompu les faisceaux, le soldat inspecta l'amorce de son fusil et but de l'eau-de-vie, ce qui l'égaya. Quelques compagnies mangèrent des morceaux de chèvre cuits la veille. Les colonnes étant formées, la troupe connut seulement le secret du rassemblement. Enervée d'avoir, pendant si longtemps, piétiné dans la neige et dans la boue, croyant que le but de l'expédition était Gênes, où l'on trouverait l'abondance et les plai-

1. Mémoire manuscrit du révérend Rubado. (Arch. du municipe de Loano.)

sirs, elle laissa voir un enthousiasme qui rassura les officiers.

A quatre heures vingt, une grande lueur illuminait la plate-forme centrale des Due-Fratelli, répétant le signal de Schérer fait au mont San-Spirito. Laharpe portait sa division en avant[1].

Des deux brigades qu'elle formait, la première, forte de 3.000 hommes, lui obéissait directement ; elle devait marcher sur la gauche de Montelingo, un mamelon fortifié. La deuxième, aux ordres de Saint-Hilaire, partirait de Castel-Vecchio et cheminerait dans un vallon tortueux pour attaquer Montelingo à droite, le tournerait si c'était possible et occuperait une partie des défenseurs de cette redoute à tirailler. Ces deux colonnes se trouveraient couvertes à gauche par les hauteurs abruptes de Varidone, contreforts du mont San-Bernardo.

Laharpe déploie en files le 1er bataillon de grenadiers ; un paysan guide cette troupe qui, forte de 422 hommes, descend rapidement la pente du coteau de Curlo, coteau tapissé de neige épaisse et gelée, dont la première couche, luisante, craquait sous les pas. Le vallon fut traversé sans qu'aucun éveil parût donné dans les lignes enne-

1. La division Laharpe était composée des : 129e de bataille, 836 hommes ; 3e bataillon de la 3e légère, 946 hommes ; 2e et 3e bataillons de la 84e de bataille, 472 hommes ; 1er, 3e, 5e et 10e bataillons de grenadiers, 1.713 hommes ; 101e de bataille, 900 hommes ; 2e bataillon de la 102e, 238 hommes ; 2 compagnies de sapeurs, 180 hommes. Total : 5.285 soldats. (Arch. de M. le prince d'Essling, déjà citées. Registre 10, pièce 91.)

mies. On remonta difficilement l'autre versant.

Sur un plateau triangulaire, balayé du vent qui chassait enfin les nuages, les granges de Praetto formaient, loin du village de ce nom, deux bâtiments carrés. Un gros avant-poste sarde s'abritait dedans ; il dormait. La 1re compagnie de grenadiers entourait les granges ; une porte tombait sous la hache des sapeurs.

— Qui vive? cria un émigré.

— Rendez-vous ! répondit le lieutenant Goudert.

Dans l'obscurité, l'ennemi cherche ses armes. Pour éviter une décharge, l'assaillant se précipite à la baïonnette, tue ou prend plus de 200 hommes mal éveillés. Cependant, trois soldats appartenant au 2e bataillon du Piémont s'échappent ; ils vont jeter l'alarme dans le campement voisin, où une centaine d'hommes de la compagnie Gattinara, des chasseurs d'Acqui, forment le projet de délivrer les prisonniers[1].

A peine ont-ils franchi 300 mètres qu'un feu roulant de mousqueterie les force de s'arrêter et de rétrograder ; mais cette fusillade répétée d'écho en écho dans les couloirs de l'Apennin provoque la chute de quelques petites avalanches et met sur pied toutes les troupes ennemies laissées si imprudemment dans l'insécurité. Le jour n'était pas levé.

Les deux colonnes de la division Laharpe, qu'un premier succès a encouragées, montent à l'assaut

1. *Campagnes dans les Alpes*, par Krebs et Morice, p. 335.

des collines que l'ennemi devait défendre ; ces colonnes ne cherchent ni les sentiers ni les creux où l'escalade est plus facile ; elles abordent tout de front ; et, formant de gros pelotons, les grenadiers marchent très vite ; ils enveloppent sur Montelingo deux bataillons piémontais, des hommes transis de froid, surpris de l'irruption si matinale des Français. Ensuite, les Républicains quelque peu dispersés se rallient.

L'aube éclaire la montagne lorsqu'une forte canonnade retentit sur la droite. Les bricks de guerre, chargés de seconder l'action des troupes d'Augereau, commencent un feu terrible devant Loano. Et à gauche, peu de temps après, la division Sérurier prend l'offensive, engage aussi la fusillade, mais contre les soldats de Colli.

Saint-Hilaire et Laharpe, qui marchaient un moment à la même hauteur et dans le plus grand ordre, occupèrent à sept heures du matin de bonnes positions entre la colline de Schenasso et le mont Rocca-Barbena, que couronnait la masse d'un fort carré, gris et garni de canons. Laharpe accordait aux hommes quelques minutes de repos. Ces hommes buvaient. L'eau-de-vie les grisait dans le froid qui sévissait. Alors ils s'animaient encore, chantaient lorsque, dans la vaste perspective ouverte devant eux, ils voyaient les dernières hauteurs, limitant le bassin de la Bormida, couvertes d'ennemis en mouvement.

Quand Saint-Hilaire, marquant le pas, forme le pivot de la division, Laharpe descend précipitam-

ment à droite sur Dondella; là, il repousse les chasseurs de Saluggia, lesquels vont se rallier aux grenadiers piémontais, que grossit bientôt le régiment de Belgiojoso. Ces unités présentent un corps important, pourtant vaincu à la première charge, et qui s'enfuit, vers neuf heures du matin, devant des bataillons français qu'aucun obstacle n'avait pu arrêter.

Ainsi, les premiers défilés sont forcés par des hommes grisés d'alcool et de poudre. Le corps des 1.500 Français de Saint-Hilaire marche, à son tour, au pas de charge, dans la vallée de Cianea; mais 2.000 grenadiers piémontais s'avancent contre lui, barrent le chemin, exécutent un feu terrible. Sans artillerie, les Français doivent s'abriter derrière les murs de Dondella; l'on fusille qui s'approche; on tient ferme jusqu'au moment où la diversion poussée par une demi-brigade force l'ennemi à se retirer.

En quelques minutes, Saint-Hilaire a reformé sa colonne; il déclare que le moment de vaincre ou de mourir est venu; il abandonne le village de Dondella, rapidement crénelé, à la garde d'une compagnie de chasseurs et revient vers les retranchements de Rocca-Barbena, puisque Montelingo est déjà pris. Au pied des hauteurs, on doit arrêter la colonne dont le front et le flanc droit s'avançaient sous l'avalanche des projectiles. Des rochers roulés sur la neige labourent aussi les rangs. Vingt hommes tombent à chaque minute. Trois assauts sont pourtant tentés; assauts inutiles. Il faut battre

2

en retraite, afin de rejoindre Charlet. Mais trois bataillons de la réserve arrivent au secours du corps qui allait abandonner ses blessés.

Charlet, qui formait la droite du corps de Massena, 2e division placée non loin du mont Guardiola, large échine du massif central de l'Apennin, n'avait mis ses troupes en mouvement qu'à cinq heures du matin[1]. Dirigeant lui-même 3.000 hommes, accompagné des généraux Cervoni et Quémin, il allait enlever Alzabecchi, quelques sacrifices qu'il dût faire, et ensuite se porter sur Rocca-Barbena, où, certainement, les Piémontais servaient 10 ou 15 canons, réunissaient des forces importantes pouvant briser l'élan des meilleures troupes. Charlet aborderait Rocca-Barbena de front, tandis que le général Ménard, son lieutenant, dont le corps de bataille comptait 1.200 hommes, se glisserait à droite, vers Sebanco, quand Cervoni aurait pris Bianco. Il fallait montrer beaucoup d'audace et ne pas perdre un instant, si l'on voulait battre complètement l'ennemi dans le temps qu'accordait Massena qui, après avoir exécuté les ordres de Schérer, assurerait la sécurité de l'armée en occupant les routes de Turin et de Gênes.

1. La division Charlet se composait des : 13e demi-brigade provisoire, 516 hommes ; 14e provisoire, 649 hommes ; 8 compagnies d'éclaireurs, 800 hommes ; un détachement de la 8e légère, 144 hommes ; un détachement de la 16e légère, 619 hommes ; le 2e bataillon de la 6e demi-brigade provisoire, 108 hommes ; le 3e bataillon de la 122e, 208 hommes ; le 11e bataillon de grenadiers, 440 hommes ; la 199e demi-brigade, 634 hommes ; 2 compagnies de sapeurs, 216 hommes. Total : 4.234 soldats. (Registre 10, pièce 91.)

La 2e division fit une marche pénible ; elle eut des arrêts brusques au seuil d'abîmes insondables ; et plusieurs fois les grenadiers entrèrent dans la neige jusqu'aux épaules ; on escalada des rochers ; on chemina dans des coupures inondées. Plusieurs mulets chargés des caisses de munitions se cassèrent les jambes ; le désarroi régna un moment dans le train. Ces difficultés et ces accidents n'empêchèrent point le premier détachement aux ordres de Cervoni d'arriver avant l'aube en face du premier plan de Bianco, défendu par un régiment de Sardes qui, attaqué vigoureusement, prit la route de Loano. Ensuite, les vainqueurs obligèrent le régiment de Strassoldo à quitter des retranchements creusés près des sources de la Bormida[1].

— Il ne faut donc que marcher pour conquérir, dit Charlet.

Le voilà cherchant entre plusieurs collines qui ferment l'horizon, les pentes de Sebanco. Au moment de partir dans cette direction, Ménard l'appelle à son secours, pour déloger les Piémontais d'Alzabecchi. Charlet rallie le détachement de Cervoni, rejoint sa deuxième brigade, veut emporter d'assaut la montagne qui couvre Rocca-Barbena au sud. Sera-ce possible par de grands efforts dirigés contre un bataillon autrichien du régiment Archiduc-Charles occupant des tranchées, contre deux compagnies pié-

1. *Campagnes dans les Alpes*, p. 336.

montaises arrivées de Toirano, contre tous les renforts qu'Argenteau vient d'amener sur ce point?

Sans réfléchir, ou bien commandé par son audace, Charlet fait battre la charge. Devant les hommes haletants, Alzabecchi est rude à gravir ; le terrain est couvert de verglas. Bientôt le courage des grenadiers s'émousse. L'ouragan de plomb ouvre dans la colonne assaillante de larges sillons; le premier bataillon est décimé; il recule; sa retraite démoralise les compagnies qui le suivent. Charlet s'élance parmi les tambours; il parvient à rallier les fuyards; il les harangue, les entraîne de nouveau. Mortellement blessé à la tête, il s'affaisse et demeure évanoui dans le vallon que des mourants remplissent de lugubres gémissements. Une panique a porté loin ses soldats, qu'on arrête enfin lorsque Massena paraît sur le champ de bataille.

Massena avait quitté Zuccarello à trois heures du matin, pour rejoindre le corps de réserve fort de 3.700 hommes[1]. A pied, les chevaux et les mulets de l'état-major placés en file, accompagné des adjudants-généraux Monnier et Chabran, de Maubert, chef du Génie, du commandant d'artillerie Révignan, des aides de camp Reille et Lautour, des adjoints Ducos et Sailhès, et de plusieurs officiers, il s'arrête devant Croce-Lumiara, sur un

1. Troupes de la réserve : 152e de bataille, 1.205 hommes ; 2e et 13e bataillons de grenadiers, 941 hommes ; 1er bataillon de la 100e de bataille, 266 hommes ; 1re demi-brigade provisoire, 625 hommes ; 70e de bataille, 650 hommes. Total : 3.687 soldats. (Corresp. Arch. Guerre.)

éperon d'où il pourra suivre, le jour venu, les mouvements des deux divisions engagées[1]. Il marchait, à huit heures, dans les traces de la division Charlet, faisait rassembler les traînards, voyait Laharpe qui allait vite, et croyait déjà la bataille gagnée, quand un remous d'hommes, ouvrant le centre de la 2e division, l'obligea de prendre aussitôt les mesures nécessaires pour prévenir une panique générale.

Puisque la réserve était à 400 mètres en arrière, après avoir appelé la moitié de ce corps, il envoyait dire à Laharpe de se maintenir au pied de Rocca-Barbena, coûte que coûte. Ensuite, il rassemblait les bataillons débandés, rassurait les timorés et marchait droit, le premier, contre la colline d'Alzabecchi qui fut enfin emportée à neuf heures et demie du matin.

A gauche, Laharpe ramenait ses colonnes contre Rocca-Barbena; ce que Bizanet avait gardé du corps de réserve devait seconder les efforts de la 1re division. Le vallon, toutes les gorges creusées autour de l'immense assise de roc, retentissaient des cris sinistres que poussaient 2.000 grenadiers: de leurs menaces envers l'étranger, et de leurs chansons révolutionnaires. Serrés sur la neige, en groupes compacts, les Français offraient de larges cibles aux adroits Croates occupant le premier plan de la montagne. Les bataillons de Nadasky venaient charger l'assaillant; celui-ci

1. Rapport de Massena à Schérer. (Corresp. Arch. Guerre.)

les repoussait et s'abritait derrière des tas de neige lorsque la troupe de réserve dessinait un mouvement tournant vers le sud.

Quand Argenteau se voit contraint de ralentir le feu dirigé contre la 1re division, afin d'arrêter l'élan de ces nouvelles troupes qui surgissent dans son flanc et paraissent décidées à marcher jusqu'au fortin du sommet, Laharpe déploie successivement : 1°: 2 compagnies de carabiniers de la 1re demi-brigade d'infanterie légère que le commandant Rondeau conduit vers les retranchements de l'est qu'il force, où il fait prisonniers 56 auxiliaires et 1 capitaine de Croates[1] ; 2°: Le 3e bataillon de la 101e, qui a mission de prendre le donjon. Les tirailleurs de ce bataillon profitent de tous les accidents du terrain pour s'avancer sans subir de pertes; le caporal Raymond Larore arrive, avec 12 hommes, sur la grande redoute défendue par 500 Autrichiens ayant leurs armes chargées, qui partaient bientôt. La mousqueterie ne tue personne. Larore s'élance dans le fossé et crie que tout ce qui résistera encore sera passé au fil de l'épée. Se croyant cernés, les défenseurs du donjon sont pris d'épouvante. Un officier répond au caporal : « Camarade, nous nous rendons! » Larore met son chapeau au bout de sa baïonnette ; il commande aux hommes de l'escouade de ne plus tirer, d'accourir, de désarmer les prisonniers. Le lieutenant Mitrowics, s'apercevant du petit nombre des Républicains, oublie la pa-

1. Rapport de Ritter à Letourneur. (Corresp. du 21 décembre 1795. Arch. Guerre.)

role donnée et perce d'un coup de sabre le premier grenadier qui s'avance vers lui ; et il crie : « Feu, soldats de l'empereur ! » Une balle le tue raide. Larore vient de faire justice. Les Autrichiens, terrorisés, se sauvent, car ils n'ont plus de chefs ni de munitions[1].

Le donjon pris à dix heures du matin, Argenteau, ayant payé de sa personne et résisté autant qu'il le pouvait faire dans ce lieu, est forcé d'évacuer Rocca-Barbena et Sebanco, d'abandonner 9 pièces de canon. En route, les Piémontais l'injurient. Il rejoint dans la vallée de Bardineto, ou Bormida, les Croates de la réserve, les régiments de Strassoldo et de Nadasky et d'autres troupes chassées des hauteurs, — troupes démoralisées, qui accusaient leurs chefs de trahison quand ils avaient fait face bravement aux attaques de l'ennemi.

Or, c'est par l'occupation de la vallée de Bardineto que Massena, si heureux dans ses premières opérations, empêchera cette jonction que pourraient opérer les Piémontais de l'aile droite et les Autrichiens de Wallis, puis fermer aux ennemis battus dans Loano la route de Ceva. Mais il ne faut pas perdre un instant afin d'obtenir ces résultats.

Les troupes haletantes demandaient à faire une grand'halte. Si elles s'exposaient ainsi à un retour offensif des Austro-Sardes, elles perdraient de plus leur entraînement. Massena refusait du repos. Et laissant Laharpe organiser la défense des positions conquises, il entraînait la division Charlet

1. Registre 12, pièce 14.

à travers les neiges amollies par le soleil, sur d'effrayantes déclivités. Plusieurs fois, il refusait d'entendre les réclamations de gens qui voulaient demeurer, et montrait comme étant proche le but à atteindre. Il trouvait, devant Bardineto, petit village étalé dans une belle vallée, des bataillons rangés en bataille. « Là, le carnage fut grand, écrivit un témoin oculaire; mais, finalement, le courage et l'intrépidité de la troupe française prévalurent[1]. »

L'ennemi s'étant renforcé au commencement de sa retraite, des dernières compagnies de Nadasky, du régiment Schmied-Feld et du 2e bataillon de grenadiers Strassoldo, put se retirer en bon ordre sur le château-fort de Bardineto, dont les épaisses murailles portaient du canon.

Massena avait exécuté les instructions écrites de Schérer. Maître du cours supérieur de la Bormida, la grande route d'Alexandrie une fois barrée de troupes, il devait signaler ses succès au général en chef et rassembler les soldats dispersés avant d'attaquer la forteresse de Castellaro, aire d'aigle profilant ses murailles larges et crénelées sur l'horizon où s'amoncelaient, dans cette soirée de novembre, d'épais brouillards.

Ducos fera exécuter aux Due-Fratelli, à trois heures précises, le signal convenu et rapportera à l'avant-garde les nouvelles télégraphiées de Borghetto. D'autre part, Massena écrit à Schérer sans savoir quel sentier l'officier chargé de la dépêche

1. P. Enrico. *Storia della citta di Loano*, p. 223.

pourra suivre[1]. Dans le même temps, un autre messager ira vers Laharpe lui porter l'ordre d'avancer dans Calizzano[2].

Ayant opéré son rassemblement, la 2e division forme des faisceaux d'armes derrière un rideau d'oliviers, mange du biscuit et reçoit des cartouches.

A quatre heures, le 11e bataillon de grenadiers s'avançait au pas accéléré dans Bardineto, n'y trouvait pas de résistance, et gravissait la pente de Castellaro qui, à 1.800 mètres du village, porte le fort.

Deux autres colonnes débouchèrent aussitôt des sinuosités du paysage. Celle de Laharpe défilait à gauche, dans le vallon de Colla-Bessa ; et celle de Cervoni, composée de chasseurs, prenait la route de Melogno. Craignant d'être tournés, les Autrichiens se mettaient en retraite, dépassaient Calizzano et allaient, pour la plupart, s'abriter derrière la redoute du Rejoint, en Piémont ; ils avaient fait de grosses pertes depuis le matin[3].

1. « Nous sommes maîtres, citoyen général, après un combat très opiniâtre, des postes de Roccabarbène, Malsebeco, Banco et du village de Bardinette. Les fruits de notre victoire sont de 9 pièces de canon dont 1 obusier, et environ 1.000 prisonniers dont beaucoup d'officiers. L'ennemi s'est rassemblé au château de Bardinette. Je rassemble les troupes au village de ce nom pour l'y attaquer ; après l'y avoir forcé, je marcherai sur Melogno et vous en rendrai bon compte. » (Corresp. Arch. Guerre.)

2. « Veuillez bien, mon cher général, vous mettre en mouvement, la présente reçue, pour venir tomber, par la rive gauche de la Bormida, à l'entrée du village de Calissano, où vous m'attendrez. » (Registre 16, p. 216.)

3. A Rocca-Barbena et Bardineto : 1 officier tué, 4 blessés, 11 prisonniers ; 83 sous-officiers et soldats tués, 107 blessés. 1.126 soldats pris et 8 chevaux. (Etat des pertes à Loano. Arch. Guerre, de Vienne, pièce 44.)

Cervoni arrivait dans Melogno lorsque la nuit enveloppait déjà toute la masse des Apennins ; il arrêtait un officier de Wallis, qui cherchait le comte Argenteau et apprenait de la bouche du prisonnier l'attaque exécutée par Augereau sur l'aile gauche autrichienne. A dix heures du soir, Massena venait rejoindre Cervoni ; il entraînait la brigade Ménard, rompue d'avoir cheminé dans les ténèbres, le long des sentiers étroits et couverts de neige, que connaissaient seulement les pâtres du pays[1]. Quoique ces troupes fussent harassées, un détachement allait occuper Settepani[2]. Les autres bataillons reprenaient aussi les armes et formaient deux colonnes de route.

1. Lettre de Ritter à Letourneur. (Corresp. Arch. Guerre.)
2. Voir Carte n° I.

CHAPITRE III

DÉROUTE DES AUSTRO-SARDES

Actions des bricks de guerre et de la division Augereau. — Combat livré par Sérurier. — Les corps de droite et de gauche sont arrêtés. — Massena quitte Melogno et marche sur San-Pantaleone. — Argenteau tient pendant une journée les Français en échec. — L'orage du 24 novembre — Retraite de l'ennemi. Occupation de Finale. — Etat des prises.

Schérer avait transporté son quartier général d'Albenga à Borghetto-San-Spirito dans la soirée du 22 novembre. Devant lui s'ouvrait une large perspective où l'on voyait Loano, ville de 3.000 habitants, entourée de murailles et défendue par un castel élevé du côté de la montagne; plus loin, Ranzi, au milieu des vignes; à gauche, une étroite vallée tranchant dans les hauteurs; à droite, la mer toute bleue moutonnait.

L'un des sommets de la montagne, séparant d'un mur de roc les vallées de Loano et d'Albenga, domine les entassements de l'Apennin. On ferait les signaux au point culminant; vingt sapeurs, placés sous la surveillance d'un capitaine, devaient assurer ce service télégraphique.

Resté parmi les troupes d'Augereau, loin des autres divisions, Schérer déclarait que Massena

irait au pas de course jusqu'à Bardineto ; et Sérurier pouvait battre l'ennemi ou manœuvrer avec prudence au delà de San-Bernardo, afin d'occuper tout un jour la droite piémontaise, qui ne pourrait se porter au secours du centre.

Bien que la neige eût tombé, vers minuit, sur les montagnes, Schérer n'hésita pas à donner, le 23 au matin, le signal de l'attaque[1]. On avait pris toutes les dispositions nécessaires pour accabler l'aile gauche ennemie occupant Loano, armant 3 batteries d'artillerie légère, 1 canon de 35 livres, 1 de 18 et 2 de 12[2].

De Wallis et ses soldats dormaient quand, au point du jour, les bricks de guerre placés sous le commandement du lieutenant de vaisseau Girardias quittèrent l'ancrage, derrière l'Isola d'Albenga, — mamelon élevé dans la mer, à 500 mètres du rivage, — et, favorisés par un vent d'ouest, longèrent la côte, bombardèrent les campements de l'ennemi, semèrent l'épouvante, mais ne tuèrent que 12 hommes dans un rayon de quelques cent mètres[3].

A six heures du matin, l'adjudant-général Rusca, de la division Augereau, partit du hameau de San-Pietro ; ses 1.700 hommes de troupes légères

1. *Le Nuove diverse* de Gênes, numéro du 30 septembre, indiquent : « C'était à trois heures après minuit, et le général Schérer, qui était à souper avec ses officiers, n'avait pas encore laissé transpirer le dessin d'attaquer, quand, à quatre heures, il fit appeler les adjudants-généraux et leur donna l'ordre de se réunir sur le moment même et de préparer les troupes à une attaque générale. »

2. Rapport autrichien, n° 44.

3. Lettre du ministre anglais Drake au prince d'Arenberg. (Arch. de M. le prince d'Essling. Papiers divers).

marchèrent à droite, sans tirer un coup de fusil, sur trois mamelons garnis d'artillerie, lesquels formaient la première ligne de l'ennemi. Si les deux premiers ressauts furent facilement emportés, les défenseurs du troisième résistèrent pendant une heure. Le général Victor dut le tourner afin d'amener l'évacuation[1].

D'autre part, le général Bancel dirigeait 2.500 hommes de l'aile gauche du même corps vers Toirano, dont le 3e bataillon Thurm et plusieurs compagnies d'Alvinzy avaient crénelé les murs. On se battit là furieusement. Délogé et vigoureusement poussé, l'ennemi se réfugia au sommet d'un coteau. Lannes, qui remplaçait Bancel blessé, fit occuper le village, surveiller tous les débouchés de la vallée de Bardineto, lorsque la 39e de bataille et un bataillon de l'Ardèche occupaient Monte-Calvo, coupaient toute communication au nord entre Argenteau et de Wallis. Lannes attendait un ordre de Schérer; il n'en reçut pas. Augereau, prévenu, lui envoya l'ordre de pousser devant soi.

Les Autrichiens, mitraillés du côté de la mer et délogés du premier plan des montagnes, se réfugièrent dans Loano. Rusca voulut forcer les portes de la ville; on le repoussa cinq fois[2]. Il se retira pour aller rejoindre Lannes, qui avait déjà Dommartin comme auxiliaire. Lannes prit, entre trois et quatre heures du soir, quatre collines, puis il lança la 21e à l'attaque de la Chartreuse de Zui-

1. Rapport de Schérer au Directoire. (Arch. Guerre.)
2. Rapport autrichien, n° 44.

rano, position formidable, que le général Ternicy, chassé de Bianco par Cervoni, voulait conserver à tout prix. Tourné, attaqué à coups de canon, Ternicy dut capituler à six heures du soir. Dès lors la troupe d'Augereau put se lier à un détachement du corps de Massena, car Roccavina pressé dans Castellaro-di-Toirano, avait évacué, cette position, traversé bravement les lignes de la brigade Perrin, 117e et 118e de bataille, pour rejoindre le gros de Wallis.

Les troupes de Sérurier, qui formaient la gauche de l'armée d'Italie, avaient eu moins de succès que celles d'Augereau, dans cette journée. Tandis que la brigade Miollis refoulait d'abord les contingents de Pallavicini, au point du jour, près de Spinardo, Sérurier conduisait 3.000 hommes vers les deux redoutes de San-Bernardo, faisait tourner la position; mais il se trouvait bientôt en présence de forces considérables qui opposèrent à sa marche une résistance héroïque. Et trois heures de combat fatiguaient son monde; il était contraint de reculer, de chercher un abri dans Costa-Minuta. De ce point, le divisionnaire occupait les Piémontais rappelés par le général Argenteau autour de Rocca-Barbena. Et il aidait, en reprenant le combat, le 24 novembre, les opérations de Massena; il se montrait aussi brave qu'intelligent.

Massena n'avait plus, le 23 novembre au soir, qu'un but à atteindre : couper la retraite aux régiments autrichiens restés dans et derrière Loano; mais l'indiscipline des troupes et la conduite de

quelques chefs donnant l'exemple du pillage partout où l'on trouvait une bicoque abandonnée, empêchèrent d'avancer aussi loin qu'on le pouvait faire, de barrer la route du rivage, d'arrêter les fuyards qui se dirigeaient vers Vado.

Se voyant impuissant à rallier ses demi-brigades, Massena eut des accès de colère; il cria, parla d'exécutions. Reille put le calmer; et, assis au milieu d'une grande pièce, dans l'auberge de Melogno, le général interrogea un curé sur les chemins praticables pour Gênes. Il écrivit à Laharpe d'avancer[1]; et, à deux heures du matin, informé que Melogno pourra servir au besoin de place forte, il s'aventure à pied dans la direction du sud, cherchant les traces d'Argenteau. Les 1.100 hommes qui le suivent marchent dans la neige, escaladent des rochers, traversent plusieurs gorges où des déserteurs égarés se heurtent aux baïonnettes des Français. On brûle une maison; les lueurs de l'incendie éclairent la montagne; et des soldats transis se réchauffent à ce feu.

1. « Je pars, mon cher Laharpe, pour aller m'emparer des hauteurs de Saint-Pantaléon et Gorra. J'emmène avec moi le plus de troupes que je puis. A votre arrivée, vous garderez en tout 4.000 hommes. De ces 4.000 hommes, vous détacherez 1.500 hommes sous les ordres du général Pijon et de l'adjudant-général Joubert, qui iront s'emparer des positions de Saint-Jacques, et vous, avec 2.500 hommes et l'adjudant-général Quemin, garderez Settipani et autres positions avancées. Faites-moi partir de suite, mon cher Laharpe, l'adjudant Bizanet avec l'excédent des 4.000 hommes pour qu'il vienne me rejoindre sur la ligne de Saint-Pantaléon à Gorra. Je vous recommande très expressément de ne pas perdre un instant à donner les ordres au général Bizanet de venir me joindre. » (Registre 16, page 216.)

Les Républicains escaladaient au point du jour les hauteurs de Colerma, faisaient halte sur une large croupe où le froid sévissait, terrible. Les Austro-Sardes étaient vers Gorra. De Colerma, on obliquait à droite, dans un ravin; le but était d'occuper la Pietra, au bord de la Méditerranée.

Un aide de camp de Laharpe venait informer Massena que, à quatre heures du matin, la 1re division s'arrêtait dans Melogno. Joubert avait dirigé, avant l'aube, le 5e bataillon de grenadiers sur San-Giacomo, pour fermer aux Autrichiens le chemin de Finale à Cairo[1].

Le corps d'avant-garde allait s'avancer de nouveau sans avoir reçu de renforts. Il arrivait des mulets chargés d'eau-de-vie. La troupe buvait ferme et continuait, à huit heures du matin, ses mouvements vers San-Pantaleone. On faisait halte derrière les bois de Bialto, qui couvraient le couloir du val d'un grand carré de sapins.

Cervoni envoya une patrouille explorer le terrain au delà du grand massif d'oliviers. Un paysan renseigna le sergent chef de patrouille. Les Autrichiens, en force, attendaient derrière les murailles de San-Pantaleone que les Français parussent pour les mitrailler au débouché de la vallée. Massena, toujours prudent, voulait réunir huit bataillons avant d'engager le combat. Le contingent de Bizanet n'arrivait qu'à dix heures; il était très fatigué; beaucoup d'hommes, ayant laissé leurs

1. San-Giacomo ne fut donc pas occupé dans la soirée du 23 novembre, ainsi que l'ont rapporté plusieurs historiens.

chaussures dans la neige, se plaignaient amèrement des morsures du froid et ne voulaient pas aller plus loin. A onze heures, 4.300 hommes remplissaient un vaste cirque et débordaient sur des arêtes rocheuses; et bientôt l'avant-garde s'avançait dans la direction du sud.

Argenteau, venu de Castellaro, avait pris de bonnes dispositions de combat. Renforcé et ravitaillé, il allait opposer une résistance opiniâtre à la marche des Français. Ses lignes étaient formidables, habilement tracées autour d'une redoute et sur le versant nord des collines. Massena devait chercher un point de pénétration. Bizanet le cherchait lorsque le divisionnaire écrivait encore à Schérer, lui demandait des troupes fraîches [1]. Puis il réclamait des canons au commandant de l'artillerie resté dans son état-major.

« — Je ne sais pas où se trouvent maintenant les mulets chargés de porter les pièces, répondit Révignan. » — « Eh bien, citoyen, allez les chercher vous-même. » — « Mais à travers ce paysage, quand je ne pourrai m'orienter?... » — « A la guerre, il n'y a pas de difficultés qui puissent arrêter un chef de service. Vous deviez faire suivre l'artillerie. Elle s'est perdue. A vous de la retrouver. Je vous rendrai responsable d'un échec. »

1. « L'ennemi occupe la redoute de Saint-Pantaléon. Je suis aux hauteurs de ce nom. L'ennemi est au nombre de 8.000 hommes. J'attends les deux tiers de ma colonne qui ont resté à Calissano par la fatigue et la longue journée d'hier. L'insouciance du commandant d'artillerie de n'avoir pas fait suivre les pièces m'empêche d'attaquer l'ennemi. Je vous demande du renfort et de vos nouvelles. » (Registre 16, p. 216.)

Révignan fut aux recherches.

En attendant l'artillerie, on devait nécessairement occuper l'ennemi qui pouvait passer de la défensive à l'offensive. Et pourquoi tenait-il si fortement les hauteurs de San-Pantaleone? C'est que, le 23, à neuf heures du soir, le général de Vins, informé à Finale, où il était alité, des pertes faites au cours de la journée, avait donné l'ordre d'opérer la retraite pendant la nuit, jusqu'à Savone. Cette retraite commençait de Loano et de la redoute n° 1 à minuit, se faisait sur quatre colonnes suivies d'un long et lourd convoi d'artillerie; elle continuait dans la journée du 24, tandis qu'Argenteau, aidé de quelques renforts d'infanterie, la couvrait des positions de Capra-Zoppa et San-Pantaleone[1].

Du côté des Français, le chef de brigade Gaspart indique la direction d'un fortin à trois lignes de tirailleurs déployés dans la vallée; et ces tirailleurs s'avancèrent par bonds contre les hauteurs coupées de fossés. Leur bravoure et un tir régulier obligea les Croates à évacuer le premier plan d'un immense contrefort; on prit douze tranchées, après de rudes assauts; les tiraileurs s'abritèrent dedans.

— Il nous faut du canon, disait Massena.

Le transport des pièces s'opérait lentement dans la montagne[2]. Quatre pièces de 3 et un obusier arri-

1. Rapport autrichien, n° 14.

2. « Il fallait 3 mulets pour charger une pièce de canon dite de montagne. L'un portait la pièce à dos avec les armements et ustensiles; le deuxième, l'affût tout monté; le troisième, les munitions. 5 hommes suffisaient pour charger, décharger les

vaient à quatre heures du soir. On les mettait en batterie sur un éperon. Le grondement du tonnerre répondait au bruit des premières décharges de l'artillerie; un orage éclatait, enveloppait cette partie de l'Apennin d'un nuage opaque, versait des torrents d'eau, arrêtait les combattants dont l'amorce des fusils était noyée. Lorsqu'un coup de vent balayait les nuages, la nuit tombait déjà. On ne pouvait si tard recommencer une bataille interrompue. Massena ordonnait de tracer les bivouacs; les soldats se couchaient sans feux, privés de vivres et prévenus qu'il faudrait, le lendemain, se battre encore, cheminer par d'âpres sentiers, rejoindre les troupes d'Augereau, si celles-ci, victorieuses, s'étaient avancées le long de la mer.

Lorsque s'élevaient les plaintes des blessés, les réclamations, l'état-major, exténué, s'établit dans une baraque en planches, maison d'été d'un pâtre. Des piquets de tente enfoncés dans le sol durci servirent de sièges. Reille écrivit sur ses genoux, à la lueur d'un brandon, des ordres destinés aux chefs des détachements égarés ou isolés. A minuit, un officier entra dans le refuge, un messager de Schérer, couvert de boue et si fatigué qu'il eut une défaillance après avoir remis la lettre dont il était porteur; cette lettre indiquait la situation de l'aile droite, qui restait immobile[1].

mulets et servir la pièce. » (Journal inédit du chef de brigade d'artillerie Verrières. Corresp. de l'armée d'Italie, 23 septembre 1797, Arch. Guerre.)

1. De Borghetto, le 2 frimaire (23 novembre), à huit heures du soir. — « J'attends de vos nouvelles avec impatience. Je n'ai vu

Etrange conduite d'un chef d'armée qui, vainqueur, immobilise une division sous le prétexte le plus futile, lorsque son centre est très aventuré. Et il ne donne pas d'ordres à Massena, lui laissant ainsi les responsabilités de tout échec possible. Libre de ses mouvements, Massena prend la résolution de se porter à Savone si, dès l'aube, San-Pantaleone, Capra-Zoppa et la redoute espagnole de Feglino ont pu être enlevés.

Quelques renforts survenus augmentaient la profondeur des colonnes d'attaque. L'artillerie, mise en batterie derrière deux épaulements, devait appuyer fortement la marche de l'assaillant. On promettait au soldat de récompenser le grand effort qu'on allait lui demander. A six heures du matin, les éclaireurs s'aperçurent qu'Argenteau, glissant à travers le brouillard très épais, avait opéré sa retraite[1].

Un grand élan poussa les bataillons français vers la mer. Cette troupe marcha sans s'éclairer, en bandes, le long des ravins tortueux, dans les bois d'oliviers, criant son désir de piller les bagages de l'arrière-garde ennemie. Tous les soldats voulaient des écus ou du pain; des écus plutôt. Des grenadiers envahirent les hameaux, exigèrent de l'habitant des vivres et de l'argent; plusieurs méprisèrent l'autorité des officiers parlant du res-

qu'un signal, à trois heures de l'après-midi, qui, par un fort feu sur les Deux-Frères, m'a annoncé que Roccabarbène et Bardineto étaient pris. Je n'ai pas voulu entrer encore dans Loano, de crainte de disperser les soldats. » (Registre 11, pièce 263.)

1. Ritter à Letourneur. (Corresp. Arch. Guerre.)

pect dû aux propriétés. La division Charlet se répandit dans Finale, comme un torrent, aux sons de la musique. Elle y trouva des fourgons de l'ennemi, les pilla et mangea avidement. Ensuite les soldats se portèrent hors de la bourgade.

Les Autrichiens avaient évacué Finale pendant la nuit, et leur train de réserve, très long et bien chargé, prenait le chemin de Feglino pour franchir le Monte-Alto et de là se réfugier dans Altare. Joubert, maître des hauteurs de San-Giacomo, attendait ce convoi ; il le faisait attaquer. L'artillerie de ligne, les canons lourds, les voitures de munitions et les ambulances étaient arrêtés dans un ravin. Sans perdre un instant, lorsque l'escorte résistait, les conducteurs enclouaient plusieurs pièces, brisaient quelques accessoires, jetaient les munitions dans le torrent et fuyaient sur les chevaux dételés[1].

L'armée autrichienne avait marché sur Vado ; de Wallis voulait occuper Saint-Pierre-d'Arena ou Gênes, déclarant son dessein de protéger ces deux villes contre les Français. Mais les Génois allaient protester.

Les Républicains perdirent dans Finale un temps précieux. La nuit du 25 au 26 s'écoula sans qu'un coup de fusil fût tiré. Avant que les troupes d'Augereau n'arrivassent le 26, Massena reçut un nouveau courrier de Schérer, courrier annonçant un convoi de vivres[2]. Que faire sans instructions ?

1. Rapport autrichien, n° 44.
2. Du quartier général de la Piétra, le 24 novembre, à cinq heures du soir. — « J'ai reçu, à cinq heures du soir, votre troi-

Occuper Savone... Les Autrichiens quittèrent cette ville le 26, à cinq heures du soir, poussant leur retraite vers Dego, après avoir battu deux bataillons français partis de Vado sous la direction du général Rusca.

Sérurier exécuta, de son côté, une marche pénible à travers la montagne. Il força Colli à chercher un refuge dans le camp retranché de Ceva. Nos avant-postes jalonnèrent aussitôt les positions conquises. Les Autrichiens, sous la conduite de Wallis, descendirent en Lombardie ; de Vins et Argenteau se dérobèrent[1].

Le 26 novembre, les instructions du Directoire étaient exécutées. Schérer pouvait cueillir les fruits d'une victoire gagnée par Massena. Démoralisé et très affaibli, l'ennemi nous abandonnait les clefs de la Lombardie ; il laissait aussi la route de Turin ouverte. Sans argent et sans cavalerie, les Français ne pouvaient aller plus loin. Le devoir des chefs était de prendre des cantonnements, de nourrir et d'habiller ces soldats ayant montré pendant trois jours la bravoure et l'endurance qu'avaient les vétérans romains.

Les chefs des corps engagés déclarèrent une

sième lettre, datée de Saint-Pantaléon. Je n'ai point reçu les deux premières du même jour, dont vous me parlez. Je m'occupe à vous faire passer un convoi de 20.000 rations. » (Registre 11, pièce 269.)

1. « Le 25 novembre, de Vins est arrivé à huit heures du matin à Voltri. Il est allé en carrosse à Rivasola, a mis pied à terre chez le ministre anglais Drake, puis, remontant en voiture, a couru sur Saint-Pierre-d'Arena, pour continuer à toute bride vers Novi, avec un peu de cavalerie. » (*Le Nuove diverse* de Gênes, du 30 novembre 1795.)

perte de 500 morts et de 650 blessés[1]. Parmi les blessés, les généraux Bancel, Saint-Hilaire et Charlet ; ce dernier mourut quelques jours plus tard. Les généraux autrichiens écrivirent que, le ralliement des régiments fait, 9.000 hommes manquaient à l'appel. 6.000 au moins étaient prisonniers ou avaient déserté. Massena rapportait la nouvelle que sa troupe avait tué ou blessé 1.500 officiers et soldats, pris 4.000 Piémontais ou Croates[2]. Cinq drapeaux, dont deux arrachés devant la Chartreuse de Zuirano par Pourrailly, commandant la 39e de bataille, servaient de trophées. En plus des magasins bien garnis, des bateaux chargés de blé, on prenait 92 pièces de canon et leurs affûts, 2.308 fusils, 151.800 cartouches d'infanterie[3].

Enfin, l'armée qui se tient aux portes de Gênes et sur le cours supérieur des deux Bormida pourra facilement descendre en Italie, au printemps de l'année 1796, quand Bonaparte sera chargé d'envahir le Piémont et la province milanaise.

1. Les blessés français furent transportés au couvent du Mont Carmel, près de Loano. Beaucoup moururent en cet hôpital. On les enterra derrière le monastère. (*Storia di Loano*, p. 225.)
2. Rapport de Massena à Schérer. (Arch. Guerre.)
3. Etat des prises, par Andréossy. (Arch. Guerre.)

CHAPITRE IV

CANTONNEMENTS D'HIVER

Craintes des Génois. — Ouvertures des négociations pour la paix. — Occupation de Savone et des montagnes. — La vie au bivouac. — Gaspillage des prises. — Travail des espions. — Souffrances et indiscipline du soldat. — Les grenadiers se mutinent. — Distribution de vêtements.

La victoire de Loano eut en France un grand retentissement. Ritter s'empressa d'informer le Directoire, dès le 23 novembre, d'un succès qu'il croyait, dans sa suffisance, avoir préparé[1]. Et Rewbel l'annonçait, le 14 décembre, au Conseil des Cinq-Cents.

Schérer écrivit un long rapport sur cette affaire. Il rendit justice à Massena[2], qui reçut, d'autre part,

1. Ritter à Letourneur. — « Victoire, mon cher ami, victoire. Il est quatre heures après-midi. Nous nous battons depuis six heures du matin. Partout l'ennemi a été vaincu ; partout il a été chassé de ses retranchements, imprenables pour tous, autres que pour des Français. Le feu a été meurtrier et des mieux nourris Nos troupes se sont battues comme des héros. Loano est cerné. L'aile droite de l'ennemi est presque tournée par notre gauche.

« Massena a aussi fait des merveilles à la gauche. Nous avons une centaine de blessés. Notre perte en tués n'est pas grande. Vive la République ! » (Corresp. Arch. Guerre.)

2. « Le général Massena, chargé d'une opération difficile et compliquée, l'a exécutée avec une habileté et une précision qui lui donne des droits à la reconnaissance publique. » (Registre 11, pièce 271.)

de chaleureux compliments qu'Augereau et Sérurier envoyèrent à son quartier général; une autre satisfaction lui fut même donnée : celle d'apprendre qu'en Italie et en Allemagne on le regardait comme étant le chef ayant préparé et fait exécuter tous les mouvements qui avaient conduit jusque sous le canon de Gênes ces troupes républicaines traitées à Turin, à Vienne, à Londres, de bataillons affamés, de savetiers[1].

Mais les Génois s'effrayèrent d'avoir à subir un pareil voisinage. L'aristocratie, toute-puissante dans les conseils du Gouvernement ligurien, redoutait surtout l'immixtion des jacobins français; une chaîne de traditions séculaires la liait toujours à la noblesse autrichienne, quoiqu'elle refusât encore l'alliance trop intéressée de son prince. Les armateurs génois, corsaires et trafiquants, s'emparèrent d'une partie des magasins abandonnés par nos ennemis, et qui nous appartenaient à titre de prise de guerre[2]. Par contre, le peuple de la ville, souvent molesté, demandait qu'une étroite alliance fût conclue entre Français et Liguriens.

Le roi Victor-Amédée, — que conseillait mal d'Hauteville son ministre des Affaires étrangères, — alarmé par nos succès, craignant aussi d'être, au printemps, assiégé dans sa capitale, voulut aban-

1. De Lugano, le 28 novembre. — « La nouvelle reçue aujourd'hui de Gênes porte que les Français, sous le commandement du général Massena, ont pris Loano, Finale, la Pietra et Vado. » (Note d'un agent diplomatique. Arch. Guerre.)

2. Lettre de Schérer au Directoire (Corresp. du 15 décembre. Arch. Guerre.)

ner l'Autriche pour observer une neutralité qui le garderait éventuellement contre toute agression de notre part; toutefois, il oublia que ses troupes avaient été vaincues, presque écrasées; et le plénipotentiaire de Cosilla, envoyé à Gênes auprès de Villars, ministre du Gouvernement français, demanda tout de suite que les Républicains évacuassent la Rivière, l'Apennin, le comté de Nice et la Savoie. Cette évacuation faite, le roi se montrerait accommodant [1].

Ce prince, resté arrogant, ignorait les prétentions du Directoire, qui voulait naturellement profiter d'un succès assez chèrement payé et poursuivre la réalisation des projets du comité de Salut public, c'est-à-dire donner à la France, au sud-est, la limite naturelle des grandes Alpes, lesquelles bornaient l'ancienne Gaule[2].

Les négociations rompues, Massena s'avança encore, afin d'occuper de solides positions dans la rivière de Gênes, sans vouloir écouter les gouverneurs des districts, tous prévenus contre nous par le ministre anglais Drake, qui semait l'or à profusion et menaçait de représailles les honnêtes gens refusant ses avances. Or le général Massena sut éluder les réclamations; il fut sourd ou indifférent devant les menaces; ou bien, il renvoya les

1. Arch. diplomatiques de Turin. Dossier « Conférences ».
2. « Il n'est pas possible que le roi de Sardaigne conserve, après les succès remportés par nos armées, l'espoir de reprendre le département du Mont-Blanc et les Alpes-Maritimes. On pourrait lui donner des compensations en Lombardie. » (Délibération du 21 juillet 1795. Registre 10, pièce 181.)

plaignants à Schérer. Il atteignit ainsi, en montrant quelque diplomatie et beaucoup de sang-froid, le but qu'on se proposait d'atteindre.

Du 25 novembre au 1er décembre, une tempête sévissait sur le littoral, couvrait les montagnes de neige, transformait les chemins creux en ruisseaux, emportait les ponts et faisait souffrir des soldats couverts de haillons, n'ayant comme abris, pour la plupart, que des baraques ou des excavations ouvertes dans les rochers de la côte. Cette intempérie permettait aux traînards autrichiens d'échapper à notre poursuite.

Le 2 décembre, malgré les protestations du gouverneur génois de Savone, Massena fait entrer 2 bataillons et 6 pièces de canon dans cette ville peuplée de 9.000 habitants et d'une garnison de 600 hommes, qui se retira dans le fort ; il établit son quartier général chez les moines de Saint-Aquilar, au palais Spinola, dont le pape Jules II avait donné le plan ; et il distribua le reste de son corps, 14.000 hommes environ, sur des points stratégiques qui dominent les routes du Piémont. Les soldats prenaient là leurs quartiers d'hiver. Joubert, placé en grand'garde, recevait des instructions particulières :

« La vigilance la plus active doit être exercée par le commandant des postes dans la gorge de la branche de droite de la Bormida et sur tous ses débouchés du côté de Noli, Finale et Melogno. De fortes et fréquentes patrouilles en avant de Mellare,

du côté d'Osilia et de la Ferara, peuvent l'assurer des mouvements des ennemis et mettre à l'abri de toute surprise les postes ci-dessus indiqués[1].

« Joubert disposera la troupe qui est sous ses ordres de manière à ce qu'elle puisse être réunie le plus qu'il est possible dans un point central entre Loano et Vado, tant pour se porter au secours de Vado, s'il était attaqué de front, tant pour soutenir la Madonna della Neve et Saint-Jacques, s'ils étaient attaqués par la gorge de la Bormida, que pour se replier sur Loano, si l'ennemi voulait faire quelque effort du côté de Saint-Bernard ou Balestrino.

« Il ne perdra cependant pas de vue les postes de Segno, avec lesquels il doit avoir une communication bien établie. Il s'assurera si les signaux sont établis conformément aux ordres qui ont été donnés. Il se tiendra à Carbria, point central des troupes qu'il commande.

« Les dispositions particulières des postes de police et de sûreté des camps sont confiées à son zèle et à son intelligence. Il fera religieusement respecter les personnes et les propriétés des Génois.

« Il ne permettra qu'aucun soldat, sous-officier et officier s'éloigne de son camp respectif sans une permission écrite. Il établira à cet effet des gardes et des plantons. Il correspondra régulièrement avec les généraux Laharpe à Vado, Cervoni à

1. Instructions pour l'adjudant-général Joubert (Papiers de famille appartenant à M. le major Marcello, de Nice.)

Loano. Il s'adressera à ce dernier pour tous les objets de détail. »

Augereau place, en seconde ligne, 8.000 hommes de Finale à Alassio; il couvre Melogno et Spinardo; il surveille les sentiers tombant aux sources du Tanaro et de la Bormida.

Sérurier s'est aussi avancé. Sa division, de 8.000 hommes également, joint à droite Spinardo et appuie sa gauche vers Ponte-Dinava au premier groupe de la division du général Macquart, chargée de couvrir le col de Tende[1].

Les renforts venus des Pyrénées s'organisent en demi-brigades, derrière Macquart et assez lentement.

Ces divisions, garnissant les crêtes et les gorges de l'Apennin, faisaient bonne garde. D'ailleurs, l'ennemi ne songeait point à les inquiéter. Piémontais et Sardes, réunis sous le commandement de Colli, général autrichien passé au service de Victor-Amédée, s'entassaient dans le camp retranché de Ceva. Après la défaite de Loano, les Autrichiens, placés sous les ordres de Wallis, occupaient Novi, ville située au débouché de la Lombardie; Voltri, Vegli, Sesto et Saint-Pierre-d'Arena, de riches bourgades, couvrant les plus belles vallées de la côte du Levant.

Quand les alliés se détestaient[2], on publiait

1. Schérer au Directoire (Corresp. du 2 décembre 1795. Arch. Guerre.)
2. Le marquis Henry de Beauregard écrivait : « On vient enfin de déterrer M. de Vins à Tortone; on l'a trouvé crevant de

en France le récit de leur anéantissement[1].

Puisque l'ennemi a violé la neutralité du territoire génois, Villars obtient de Ruzza, secrétaire d'Etat, l'autorisation d'une résidence temporaire pour les troupes françaises, que l'on devra considérer désormais comme étant amies ou alliées. — Amies seulement, déclarait le Sénat. Et Spinola, colonel-gouverneur de Savone, dut rester dans sa forteresse, laisser exercer le droit de réquisition, réfréner l'ardeur de ses soldats, des mercenaires hostiles aux Républicains.

Finale étant ville du marquisat de Montferrat, Bizanet ordonnait là suivant son bon plaisir, bien que le commandant de la place, Paolo de Mavoiri. se montrât déférent envers l'envahisseur.

Les garnisons et postes étaient à peine installés et insuffisamment pourvus de vivres et de bois que Schérer se retirait à Nice, où il rêvait de goûter du repos. Il laissait au général Massena l'ordre de garder le terrain conquis et le soin de réorganiser les troupes.

Massena visita tous les postes de l'avant-garde; il fit reculer des bataillons isolés qu'on eût pu enlever au cours des nuits très longues; il chan-

scorbut, de honte et d'envie ; il prétend qu'il va mourir; sûrement barbouillera-t-on quelque épigramme sur sa tombe. Cet homme est la cause de tous nos désastres et les a rendus irréparables. » (*Un Homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard, p. 297.)

1. Le Directoire faisait publier : « Les débris de l'armée autrichienne sont tristement rassemblés derrière le Tanaro, entre Asti et Alexandrie. Il n'est pas resté 800 hommes de toute la division du général Argenteau et pas un canon de toute son artillerie. Ce n'est pas une défaite, c'est une destruction sans exemple ». (*Moniteur* du 11 janvier 1796.)

gea des consignes et fit tracer entre les camps plusieurs sentiers de communication ; il tint aux hommes le langage que devait tenir Bonaparte, leur promit gloire et fortune quand ils seraient arrivés dans les plaines de la Lombardie, province qui gémissait sous la domination autrichienne[1]. On l'écoutait attentivement, on le croyait, et l'espérance de voir prochainement le succès couronner l'œuvre de l'émancipation des peuples descendait dans le cœur du soldat.

Son inspection terminée, Massena reçoit au palais Spinola le général Meynier, qui allait prendre le commandement de la division Charlet. Cet officier, brave et intelligent, promettait de travailler sans relâche pour que ses troupes fussent bientôt en état de supporter toutes les épreuves de la guerre. Il allait établir son quartier général à Borgo-Finale.

Reille fournissait l'état des prises faites sur les Autrichiens[2]. On pourrait, tant la farine était abondante, assurer du pain aux soldats pendant tout l'hiver, si les manœuvres et gaspillages ordinairement pratiqués par les commissaires des guerres ne se produisaient plus. Comme le chef

1. Le Directoire obéissait moins au désir d'émanciper les peuples de l'Italie qu'à celui de lever des contributions; car, d'après les rapports d'un Piémontais, la Lombardie, Rome et Naples pouvaient fournir 444 millions ; or, le Directoire préférait encaisser ce trésor offert à ses convoitises que de signer la paix au mois de janvier 1796. (Arch. Nat. AF III 185.)

2. « Cinq mille quintaux de farine de blé, trois mille quintaux de fourrage, de l'avoine, puis des approvisionnements à Loano, ce qui devait permettre aux troupes de vivre pendant près de trois mois. » (Lettre de Schérer à Letourneur. Corresp. Arch. Guerre.)

de l'avant-garde voulait agir sévèrement contre les dilapidateurs, il écrivit à l'ordonnateur en chef Aubernon, son compatriote : « Vous et vos adjoints auront à choisir entre le conseil de guerre et leur devoir. Avertissez-les. Malgré Schérer, je vous ferai frapper, si l'avant-garde souffre à la suite de vos négligences. »

Quels hommes étaient ces commissaires? Ritter les qualifiait de fripons et d'orgueilleux individus sans que, traités ainsi devant l'état-major, ou en présence des troupes, ils eussent jamais protesté[1]. Dérober des portions dues aux hommes valides, c'était insuffisant pour eux. Les malades et les blessés ne recevaient plus de viande ni de vin; expédiait-on un convoi à longue distance, les affidés de ces voleurs pillaient la charge en route; invoquer leur patriotisme ou des sentiments humanitaires, était inutile[2]. Dénoncés, avant que la garde ne parvînt à les saisir, ils passaient volontiers à l'ennemi; plusieurs s'embarquaient sur les bateaux des corsaires qui transportaient aussi la caisse du régiment, volée avec les vivres.

D'autre part, les fournisseurs qu'on ne pouvait payer refusaient d'assurer l'exécution de leurs

1. « Je t'avais écrit qu'aussitôt que l'ennemi serait battu, j'irais guerroyer avec les administrations de l'armée. Le luxe que ces messieurs étalent est scandaleux. Il dépose irréfrégablement de leur friponnerie. Un simple commis fait plus de dépenses que n'oseraient en faire six représentants. » (Ritter à Letourneur. Corresp. Arch. Guerre.)

2. « Toutes les administrations sont composées, en majeure partie, de lâches déserteurs du drapeau de la République et de jeunes gens de la réquisition... » (Ritter à Letourneur. Corresp. du 25 décembre 1795. Arch. Guerre).

traités. Vingt banquiers génois repoussaient l'offre de lettres de change ou d'assignats dépréciés. Le troupier devait voler pour exister; triste extrémité qui déshonorait les soldats républicains aux yeux des paysans de la Rivière[1].

On vendait, si on ne les laissait périr, les chevaux venus de France. Les inspecteurs aux revues signaient volontiers des états de présence qu'ils savaient faux. Eux aussi encouraient des responsabilités ou s'associaient au trafic des voleurs dérobant ce qui appartenait à l'Etat[2]. Même, les prises faites par le soldat étaient détournées.

Le 26 novembre, à sept heures du matin, un éclaireur de la 129e de bataille, nommé Nicolas, s'empare près de San-Giacomo de trois bœufs et d'un mulet; il veut en faire profiter sa demi-bri-

1. « Pendant toute cette campagne, on a vu les officiers se mettre à la tête des compagnies qu'ils commandent pour aller à la maraude avec les soldats; on voit assez ordinairement, quand on paye le prêt aux soldats, les officiers leur demander un sol à prêter pour se faire faire la barbe. 100 livres d'assignats valent, à Nice, 7 à 8 de numéraire. Nous avons déjà vu plus d'un officier se tuer parce qu'il était dans l'impossibilité de payer quelques petites dettes. D'autres ont déserté ou obtenu des congés de réforme. Une demi-brigade qui était à Nice, ayant reçu l'ordre de partir pour la montagne a laissé à Nice 23 officiers qui sont entrés à l'hôpital, quoiqu'ils ne fussent pas malades, en disant qu'ils ne voulaient pas aller mourir de faim aux postes avancés. » (Lettre du lieutenant Arnaud au Directoire. Corresp. du 29 janvier 1796. Arch. Guerre.)

2. « En général, on évalue la quantité des denrées qui se consomment dans les magasins, à la moitié seulement de celles que paye la République. Voici ce qui assure l'impunité des dilapidateurs : les bénéfices du magasin, du moins ceux que le garde-magasin ne peut cacher à ses supérieurs ou à ses collègues, sont répartis entre tous les membres de l'Administration; le premier en a la moitié et les autres partagent le reste. Cette condition est regardée comme sacrée.

« Il en est de même des approvisionnements confiés à des

4

gade affamée; mais, pendant qu'il les emmène, le citoyen Bruyère, adjoint à Cervoni, lui prend son butin et le menace d'emprisonnement dès la première protestation. Bruyère vend les quatre animaux le prix de 20 louis, à l'Italien Arnaldi préposé à la fourniture des viandes. Nicolas se plaint à Touet, commandant la place de Finale. Massena est informé; il fait arrêter Bruyère, le traduit devant une Commission militaire, quand Schérer intervient. « J'ai reçu, écrit-il au chef de l'avant-garde, la visite du père de Bruyère, qui, afin de sauver l'honneur et la situation de l'adjoint, remboursera les 20 louis à Aubernon. Nicolas recevra 2 louis. On payera d'autres prises avec le restant de l'argent, et le citoyen Bruyère sera élargi[1]... »

Dans quelques postes avancés, où l'hiver sévissait cruellement, les soldats n'avaient plus d'habits ni de souliers. Pour se garantir des morsures du froid, ils s'enveloppaient le corps et les pieds dans la toile des tentes déchirées ou dans les couvertures de laine dérobées aux paysans. Beaucoup ne quittaient plus leur lit de paille. Des officiers se

entrepreneurs. La garantie de leur gestion est tout entière dans l'exactitude des revues d'inspecteurs et des commissaires des guerres. Ces revues sont devenues illusoires, et la signature des vérifications est, en quelque sorte, soumise à un tarif. Un inspecteur laissait échapper cet aveu : « J'ai approuvé des revues de « 54 mulets, quoique le nombre réel ne fût que de 13, — ajoutant « que cette extrême disproportion passait les bornes ordinaires « Et cependant je suis encore à attendre le salaire de ma complai- « sance. » (Mémoire du citoyen Reboul au Directoire, Arch. Nat. AF III 185.)

1. Registre 11, pièce 326.

vêtaient de peaux de chèvres. Les cheveux longs abritaient la tête et couvraient le cou. On voyait, aux revues de peloton, apparaître des hommes hideux, grenadiers retenus de force dans les corps d'ancienne formation, et qui n'avaient pas lavé leurs visages ni leurs mains depuis deux ans[1].

Les capitaines durent exiger plus de propreté ou infliger des punitions sévères, et la vermine disparut. Chaque soldat eut, les distributions achevées : une paire de chaussures, deux chemises, un uniforme et des bas de laine. Quelques-uns vendirent leurs effets et se plaignirent encore, menacèrent de déserter. Il n'y avait pas de contrôles alors, pas même de papier chez les officiers comptables. Toute vérification devenait par cela même impossible.

Massena n'obtint des couvertures pour les hommes postés dans la montagne que le 30 décembre, à la suite d'accidents mortels dus au froid. Le lendemain, les soldats recevaient deux sols de prêt, une misère qui leur semblait être une fortune.

La nouvelle se répand dans Savone, le long de la côte et à Nice, qu'Argenteau va manœuvrer pour reconquérir la ligne du littoral. Très alarmé, Schérer envoie dire au chef de l'avant-garde de prescrire dans les cantonnements un redoublement de vigilance; il le rendra responsable de tout échec. Massena rassure aussitôt le général en chef, qui craint qu'une défaite ne lui fasse perdre son com-

1. Registre 10, pièce 324.

mandement; il lui communique une note datée du 14 janvier, signée du citoyen Léopold Cunetti[1], Piémontais nommé lieutenant dans un corps franc, et qui, détaché auprès de Villars, assure autour de Gênes les services de la correspondance secrète.

« L'ennemi n'a pas fait de mouvement remarqué depuis quelques jours. On a changé les détachements qui étaient à Silvano, Rocca-Grimalda, Carpeneto et aux environs. Mais ils ne sont qu'en petit nombre, puisqu'ils ne forment qu'un bataillon en tout. Il n'y a que peu de Croates et un bataillon non complet du régiment Alvinzi. Il y a aussi 6 pièces de campagne, dont 2 étaient placées devant les bains; mais on devait les retirer. Le village qui contient le plus de troupes est Sezze, qui se trouve à moitié chemin d'Acqui à Alexandrie, où il y a un autre bataillon d'Alvinzi aussi prêt à partir. A Silvano, il y a que quelques hulans, mais ce ne sont que des ordonnances.

« Depuis peu de jours, on a fourni un détachement de 600 hommes à San-Cristoforo, village peu éloigné de Gavi et presque enclavé dans le territoire génois.

« De Milan, on m'a fait passer les renseignements suivants : — Les troupes ayant subi la déroute en Rivière de Gênes sont cantonnées dans les environs, hormis les régiments Belgiojoso et Smitfeld, et des corps francs de Croates qui sont restés du côté de Ceva. En Alexandrie, Acqui et le

1. Cunetti à Pico (Registre 13, pièce 218.)

reste de la Lombardie sarde, on a laissé quelques bataillons hongrois. Le gros de la cavalerie autrichienne se trouve à Albiare-Grasso. Le 4 janvier, on attendait à Mantoue le fourrier d'une colonne qui doit passer en Lombardie. Elle consiste en trois régiments de Croates et deux régiments hongrois. Cette troupe est tirée de Trieste, Roveredo et Trente. Le beau temps contribuera beaucoup à sa marche. A peine arrivera-t-elle à Mantoue que je t'instruirai de la vérité. »

Dans ce rapport, rien n'indiquait une action prochaine de la part du comte Argenteau.

Le froid augmentait. La vie au bivouac et dans les cantonnements avait déjà épuisé toutes les réserves de bois placées entre Savone et Albenga, à l'arrivée des Français. Or les foyers s'éteignaient le 10 janvier, puisque les coteaux longeant la mer étaient entièrement déboisés.

Par une décision rendue le 15 décembre 1795, Ritter ordonnait de partager, entre les demi-brigades, des ventes dans les forêts de Cairo, Montenotte et Ponte-Yvraie, qui appartenaient au roi de Sardaigne[1]. L'accès en était difficile. Néanmoins, des corvées allaient s'approvisionner là, après que les sapeurs du génie eurent fait de l'abat; mais bientôt un ennemi survenait : les Barbets chargés de défendre à coups de fusil la propriété domaniale[2].

1. Ritter à Letourneur, (Corresp. du 21 décembre 1795. Arch. Guerre.)

2. Les Barbets, protestants Vaudois, de la secte chrétienne de Pierre de Vaud, ennemis de la France, dont les ancêtres avaient quitté Lyon au XVIIe siècle, réfugiés en Piémont, formaient de

Dans cette tâche, des paysans avides de gain remplacèrent les soldats forcés de sortir nombreux et armés; point inquiétés, ils furent payés au prix des deux cinquièmes du bois abattu et transporté. Les Barbets s'éloignèrent tout à coup des ventes, et tous les camps se trouvèrent approvisionnés, ce qui n'empêcha point les soldats d'Augereau de brûler les cadres de bois soutenant les vignes. Les vignerons, exaspérés, tuèrent plusieurs pillards; le gouverneur de Finale dut les désarmer, sans quoi une révolte allait ensanglanter le pays.

Le 15 janvier, la caisse de l'avant-garde était vide. Ritter et Massena employèrent des moyens extraordinaires pour se procurer de l'argent. On vendit d'abord un navire autrichien capturé dans la rade de Vado, bâtiment chargé de blé, de semoule et de pâte d'Italie. On vendit aussi un autre navire du port de Savone. Les marchands à la suite de l'armée achetaient tout. On vendit les produits des biens de nobles ou de prêtres, déclarés biens nationaux. On établit un péage au passage d'Altare, sur la Bormida[1], et on l'afferma. On envoya une expédition à Voltri pour y lever des contributions de guerre. On força l'habitant, de fournir l'huile nécessaire à l'éclairage des postes.

Meynier réclamant contre la disette[2], un com-

petits corps francs irréguliers, qui surprenaient, enlevaient ou assommaient les soldats français. Ils obéissaient à un chef nommé Contin. (*Dictionnaire de la Révolution française*, par E. Boursin, p. 61.)

1. Ritter à Letourneur, 28 décembre. (Arch. Guerre.)

2. Feligno, le 27 janvier 1796. – « A Massena. Au nom de Dieu, que le soldat aye du pain si nous voulons le maintenir en

missaire lui répondit que la farine prise aux Autrichiens, se trouvant gâtée, avait été jetée dans la mer. Il ne le crut point et apprit de quelle manière les commissaires continuaient de trafiquer : les mulets génois, loués pour assurer le service des distributions, portaient les denrées à bord des goélettes napolitaines ou des corsaires qui, aussitôt chargés, cinglaient vers le large.

La dépravation de quelques commis coûtait cher aussi. Des femmes venues par groupes, de Gênes, rôdaient autour des bureaux d'administration, obtenaient des marchandises, du sucre et de l'eau-de-vie surtout, en échange de leurs faveurs. Souvent, les soldats pillaient les églises afin de satisfaire ces femmes qui, après avoir invoqué la protection d'une madone, allaient vendre, sans vergogne, burettes et crucifix aux contrebandiers de la côte.

L'autorité de Massena était impuissante à réprimer tant de vols. Quelques-uns de ses subordonnés fermaient volontairement les yeux sur les excès commis; car, pour faire bonne justice, il eût fallu mettre aux geôles les trois quarts de la troupe. On poursuivait le but de réorganiser cette armée ; il ne fallait donc pas remplir les prisons. Plus tard, après l'hivernage, le soldat et le commis seraient contraints d'observer les règlements militaires.

bon ordre. Tu commandes ; tu es sur les lieux ; mande chez toi tous ceux que la chose regarde. Qu'ils mettent de l'accord dans leur travail, et que ce service, le premier de tous, ne manque pas. Si on t'objecte qu'il n'est pas possible de mieux faire, faute de moyens, n'en crois rien ; au pis aller, le soldat qui fait un service actif dans la neige doit être servi le premier. » (Registre 13, pièce 96.)

Pourtant, dans ces demi-brigades si besogneuses, des dévouements s'affirmèrent spontanément. La 7e compagnie du 6e bataillon de sapeurs, émue devant les souffrances qu'éprouvait l'avant-garde et connaissant la détresse du Gouvernement, envoya au Directoire un don patriotique de neuf mille livres en assignats [1].

Dans le froid, sous les pluies diluviennes qui noient les campements et jusque sur la montagne, le nombre des malades est considérable. Le 22 janvier, Meynier établit un second hôpital dans le couvent des dominicains de Borgo-Finale. Les officiers de santé, irrités de ce que l'autorité supérieure exigeât d'eux un service régulier, croient se venger en acceptant à l'hôpital tous les hommes ayant déserté de leurs corps. Le vin et la viande distribués là, et un repos assuré, attirent les fainéants, les traînards, puis les indisciplinés. Mais, le 29 janvier, on ne trouve plus dans ces asiles ni bouillon, ni pharmacie. La paille qu'a fourni Oneglia est brûlée, faute de combustible. Les fiévreux grelottent et gémissent. La vermine dévore les blessés, dont plusieurs s'enfuient et vont mendier dans les villages. L'évacuation des malades sur Loano ne peut se faire sans mulets. Qu'on réquisitionne dans les ports de Savone et de Finale un service de bateaux, les malades embarqués, le capitaine et ses matelots se jettent à la mer, ne voulant plus nous servir qu'une fois payés d'avance [2]

1. Labarpe à Massena. (Registre 17, p. 28.)
2. Registre 13, pièce 28.

Et les bricks du lieutenant Girardias, qui eussent dû faire le cabotage, vont surveiller les mouvements de l'escadre anglaise louvoyant entre Gênes et le cap Corse.

Les privations devaient causer de l'insubordination dans quelques régiments. Le 19 janvier, à huit heures du matin, 49 grenadiers du 1er bataillon de la 99e de bataille refusent d'aller sur la place d'exercice. C'est un acte de rébellion dirigé contre l'autorité des officiers. On interroge les mutins. Le plus ancien, un meneur endurci, déclare que ses camarades veulent recevoir leurs légumes, leur viande, leur pain et leur solde avant de travailler. Cependant, après les exhortations de leur capitaine, ils accordent encore un jour de crédit au distributeur, le dernier jour ; mais, au champ de manœuvres, l'un d'eux, qui a mauvaise tête, jette son fusil dans un fossé, se couche et insulte les sergents. Son lieutenant, qui l'a vainement prié de rentrer dans le rang, le fait mettre en prison, croyant par cet acte énergique imposer silence aux autres grenadiers prenant le parti de leur camarade. Il fallut les déférer tous à une commission militaire [1].

Si la famine désolait les soldats réunis au bord de la mer, près des ports lentement ravitaillés, que se passait-il dans la montagne, où l'on ne possédait plus aucun moyen de transport ? Le poste de Cugliano, entouré de rochers et de neige,

1. Rapport de Massena à Schérer. (Registre 17, p. 55.)

restait pendant trois jours sans pain[1]. A Calizzano, Joubert se trouvait pareillement affamé, car ses pourvoyeurs arrivaient difficilement dans Bardineto, un centre d'approvisionnement choisi par les troupes qui avaient mission de surveiller la frontière du Piémont[2].

Massena écrivait de nouveau à l'ordonnateur Aubernon de mettre ses subordonnés en demeure de remplir exactement leurs devoirs, faute de quoi la justice sévirait[3]. Pendant une inspection, il trouvait les boulangers ivres et endormis auprès des fours éteints; c'est qu'on leur distribuait chaque jour quatre rations d'eau-de-vie, un demi-litre; ils s'enivraient le matin et dormaient jusqu'au soir, tandis que les commissaires faisaient enlever la farine ou que des soldats la gaspillaient. Commissaires et cuisiniers étant remplacés, les

1. Lettre de Ménard à Massena. (Registre 13, pièce 31.)

2. Augereau à Schérer. — « Les troupes du général Joubert (1.300 hommes du corps de Massena et 500 de la division Augereau) sont obligées de venir chercher leur subsistance à Bardinetto, à une heure et demie de distance. Je les ai rencontrées qui venaient de les chercher dans la boue et la glace jusqu'à mi-jambes. Je vous ferai observer aussi que ces malheureux sont tout nus, sans capotes, avec de très mauvais habits en partie. Ce pays, ayant été dévasté par les traîneurs, le jour de la bataille, n'offre aucune ressource; les soldats y sont très mal, car ils sont dans les décombres jusqu'au col. » (Corresp. Arch. Guerre.)

3. De Finale, le 28 janvier, Massena à Aubernon. — « Je vous préviens, mon cher ordonnateur, que si demain au soir toutes les troupes n'ont pas reçu leur pain, mon devoir, ma sécurité m'ordonne de faire arrêter le garde-magasin et le commissaire des guerres chargés de ce service, que je livrerai au conseil militaire. J'ai le cœur si navré de la malheureuse situation de mes frères d'armes que je ne puis plus y tenir, et je veux absolument, à quelque prix que ce soit, connaître les coupables. N'en doutez pas, ordonnateur, il y en a et ce serait l'être nous-même que de les tolérer plus longtemps. » (Registre 16, p. 236.)

services d'approvisionnement et de cuisson fonctionnèrent régulièrement.

Plusieurs bâtiments grecs livraient du blé dans le port de Savone[1]. Il arrivait des céréales expédiées à Nice, ainsi que des charges de vêtements[2]. L'abondance réveillait l'énergie chez des hommes restés si longtemps mornes. Ils chantaient et demandaient à se batttre. On allait commencer la réorganisation des demi-brigades, lorsque Fontbonne, général inspecteur de l'infanterie, se présenta au palais Spinola.

1. Registre 13, pièce 207.
2. Faipoult au Directoire, le 2 germinal. — « Je suis arrivé ce matin à Nice. A l'armée d'Italie, la partie de l'habillement ne souffre pas. Il y a du bled actuellement pour quatre ou cinq mois. » (Arch. Nat. AF III 185.)

CHAPITRE V

PÉRIODE D'ATTENTE

Les préventions de Fontbonne. — Cérémonie du 14 février. — Le Directoire ordonne d'occuper le fort de Savone. — Raisons qui empêchent Massena d'exécuter cet ordre. — Arrivée du commissaire Saliceti ; ses projets. — Service de l'espionnage. — Difficultés avec le Gouvernement génois. — Clémence de Labarpe. — Bonaparte est nommé général en chef de l'armée d'Italie.

Fontbonne était un officier de bureau. Protégé de Carnot, il arrivait à l'armée, très prévenu contre Schérer, décidé à persécuter Massena. Cet inspecteur déclarait que, s'il avait commandé les troupes après la victoire de Loano, elles eussent marché en deux colonnes, la première sur Alexandrie et l'autre sur Turin, à la poursuite des soldats austro-sardes démoralisés. Il ne faisait que rééditer, d'ailleurs, les reproches qu'on adressait, dans l'armée des Alpes, à l'armée d'Italie[1].

Kellermann n'avait pas su prendre, par le Mont-Cenis resté ouvert, la route de Turin ; or, il voulait cacher ses propres fautes en accusant Schérer d'incapacité ; et Berthier qui, le 22 décembre 1795, avait remplacé Piston comme chef d'état-major, à

1. Lettre d'Helfinger à Kellermann. (Corresp. de l'armée des Alpes et d'Italie, 25 décembre 1795. Arch. Guerre.)

Grenoble, disait que l'inertie des soldats de Massena avait seule engagé le Conseil aulique de Vienne à préparer, dans sa séance du 30 janvier 1796, une nouvelle campagne dont l'Angleterre devait solder les dépenses[1].

Le 25 novembre, où pouvaient aller des bataillons formés depuis peu, n'ayant pas de moyens de transports dans un pays déjà recouvert de neige, quand les recrues ne songeaient qu'au pillage et que Gênes nous était hostile ? Massena d'abord et Schérer pourtant prudent, avaient manifesté le désir d'occuper plus de terrain. Ritter, très écouté comme représentant du peuple et commissaire, arrêtait l'entreprise projetée, pouvant finir par un désastre qui ferait perdre d'un coup tout le bénéfice des avantages remportés sur Argenteau. « L'on doit être bien certain, a écrit Clausewitz, que jamais une armée ne se trouve, en réalité, dans la situation qu'imagine celui qui suit les opérations de sa chambre[2]. »

Et Schérer, bien informé, avait écrit dans quelles conditions, mais au printemps seulement, les Français pourraient reprendre l'offensive[3]. Il croyait pouvoir obtenir la faveur de conduire l'armée d'Italie, alors que le Directoire, où Barras

1. Archives diplomatiques de Turin. Dossier « Révolution ».
2. *Conduite de la guerre*, par Clausewitz, p. 96. Traduction française du général Dragomiroff.
3. Schérer à Letourneur. — « Vous n'obtiendrez de succès, en Italie, qu'avec une armée assez forte pour écraser vos ennemis dans une seule campagne. Cette armée doit être de 80.000 hommes. Il faut la pourvoir de magasins de toutes espèces et de chevaux de remonte pour la cavalerie. Il faut du numéraire pour tout

jouait le plus singulier rôle, préparait secrètement sa destitution au profit de quelque créature capable de rendre des services extraordinaires à ces politiciens qui, après l'acte du 13 Vendémiaire, devaient préparer la fameuse journée du 18 Fructidor.

L'arrogant Fontbonne plaça sous les yeux de Massena un arrêté du Directoire, rendu le 8 janvier 1796, ordonnant que les nombreux corps placés dans les 6 divisions : Laharpe, Meynier, Augereau, Sérurier, Macquart et la division dite de Nice, qui avaient 63 demi-brigades d'infanterie et 19 bataillons de grenadiers, ne formeraient plus, dans la nouvelle organisation, que 14 demi-brigades de bataille et 6 d'infanterie légère. L'armée des Pyrénées et celle de l'Intérieur fourniraient la cavalerie, 8 ou 10 régiments. On augmenterait l'artillerie en prenant des pièces de campagne à l'armée des Alpes, qui servirait plus tard de couverture ou de réserve. Pour assurer les transports dans l'Apennin, il devait y avoir, le long de la côte, 1.200 mulets venus de Perpignan; du moins un état enregistrait ce nombre comme disponible ; car, en réalité, ces mulets étaient morts de faim[1].

« — C'est bien, exercez vos pouvoirs, dit froi-

cela Sans ce mobile, vous n'aurez rien des Génois ni des Grecs. Je vous demande de quoi vivre un mois après l'ouverture de la campagne. Faites-moi rentrer l'immensité des déserteurs qui appartient à cette armée, et j'espère qu'une fois rentrée dans le Piémont, elle ne vous coûtera plus un sol. » (Corresp. du 21 décembre. Arch. Guerre.)

1. Ritter à Letourneur. (Corresp. du 21 décembre 1795. Arch. Guerre.)

dement Massena, qui n'était pas courtisan. » — « Mais vous me seconderez, ordonna Fontbonne. » — « Oui, voici les pièces d'administration. » — « Ces papiers sont... » — « Les contrôles des demi-brigades. » — « Je veux que vous me suiviez à Finale aujourd'hui. » Le général regarda cet inspecteur qui parlait en maître. — « C'est impossible ! » — « Quelles raisons pouvez-vous donner, citoyen général ? » — « Ma présence est nécessaire à Savone. Lautour me remplacera. »

Très froissé de la ferme attitude d'un homme qu'il considérait comme étant son inférieur dans la hiérarchie militaire, Fontbonne refusa l'assistance de l'aide de camp; il refusa aussi d'emporter les contrôles offerts[1].

Dans Finale, l'inspecteur s'attarda à compulser des paperasses et à faire des discours ; il accueillit favorablement toutes les réclamations non justifiées, déjà repoussées par Meynier; il prononça des sentences arbitraires; il promit des grades aux flatteurs assiégeant sa personne; bientôt ses extravagances l'affichèrent et des mécontents surgirent. Ce réorganisateur désorganisait tout[2].

1. Registre 17, pièce 101.
2. Meynier à Massena. — « Le travail de signer des démissions est réservé en entier au général Fontbonne; mais ce qui m'épouvante, c'est le grand nombre de congés de réforme qui me répugne singulièrement à signer, malgré les formalités d'officier de santé et de conseil d'administration. L'un a la vue trop faible ; l'autre ne voit goutte ; celui-ci est sourd ; celui-là est blessé et en demeure estropié ; un autre a des rhumatismes qui l'empêchent d'agir. Enfin, mon camarade, si cela continue, toute ma division s'en ira, et je serai forcé ensuite de me signer un congé. » (Registre 13, pièce 112.)

Toutefois, l'élaboration de son travail de réforme n'empêchait pas les régiments de passer des inspections et des revues. Massena ordonnait qu'elles fussent fréquentes.

La division Laharpe, étant présentable après avoir reçu des habits, 400 paires de souliers du magasin de Finale et 2.000 paires expédiées à Gênes, elle allait célébrer, le 14 février avant midi, l'anniversaire du 21 janvier, jour de la mort de Louis XVI; puis les troupes prêteraient le serment exigé par le Directoire qui croyait qu'une parole donnée pouvait maintenir les soldats dans l'obéissance passive et dans le respect dû aux lois que forgeaient les démagogues.

Un incident se produisit pendant cette revue. La 70e demi-brigade de bataille, forte de 52 officiers et de 1.004 hommes, vint sur le terrain de manœuvre, derrière Savone, portant des drapeaux cravatés de noir et des tambours couverts de crêpes. Caroux, qui commandait provisoirement ce corps, interpellé par Laharpe, déclara que la mort du colonel d'Andigné, enregistrée le 26 janvier, autorisait le régiment, d'après les articles 14 et 15 du titre 29 du règlement en campagne, à se présenter ainsi.

Laharpe répondit que les dispositions de ce règlement étaient abrogées; tant pis pour qui l'ignorait. Il mit Caroux aux arrêts de rigueur, sous l'inculpation d'avoir « porté le deuil du tyran ». Et il exila les musiciens de la 70e au fort de Vado, un mauvais poste, « pour avoir fait les plats valets en allant, sans aucun ordre, donner des

sérénades au gouverneur de Savone et autres aristocrates génois; et cela dans le temps où je réclamais vengeance pour l'assassinat de nos soldats[1]. »

A cette revue, le général divisionnaire prononça le serment : « Je jure d'être sincèrement attaché à la République et je voue une haine éternelle à la royauté. » La troupe répéta ces paroles, ainsi que la 70e demi-brigade, consternée de ce qui arrivait[2]. Les musiques jouèrent des airs patriotiques; on tira trois salves de mousqueterie et une d'artillerie. Puis la troupe défila au pas de charge.

Laharpe voulait imposer à Spinola, qui tenait garnison dans le fort de Savone, le respect dû aux Français victorieux. C'était une tâche louable, mais d'un accomplissement difficile. Les Corses de cette garnison, dont beaucoup d'émigrés, animés contre les Républicains, cherchaient pendant la nuit à les assassiner. Le 10 février, à sept heures du soir, quand une tempête cloîtrait chez eux les habitants, 3 grenadiers français tombaient percés de coups de baïonnettes au carrefour Carletto. La nuit même, Laharpe envoyait sommation à Spinola d'arrêter les coupables. Ne recevant pas de réponse, il lui écrivit, le lendemain, une lettre où l'énergie et l'indignation du soldat apparaissent à chaque

1. Laharpe à Massena. (Registre 13, pièce 51.)
2. Les officiers réclamèrent contre les sévérités de Laharpe. Ils écrivirent au Directoire qui, par une lettre en date du 6 mars, chargea Bonaparte de conduire l'enquête demandée. Le 22 mars, Schérer leva les arrêts du commandant Caroux, et à Codogno, le 8 mai, Laharpe fut tué devant les hommes de la 70e. (Note de l'auteur.)

mot[1]. Le colonel génois, informé que les Français mettaient leurs canons en batterie pour attaquer son refuge, fit jeter au cachot 3 disciplinaires, qui, avec le secours des sergents de garde, s'évadèrent quelques jours plus tard.

Massena approuvait le langage de son lieutenant et les fermes mesures prises à l'égard de Spinola; de plus, il ordonnait d'exercer des représailles sévères contre quiconque attenterait à la vie du troupier. Pour venger un capitaine de la 14e, nommé Agard, blessé mortellement pendant qu'il faisait une ronde autour de Melogno, et un sergent-major de grenadiers frappé de coups de stylet près de Calice, cinq individus furent fusillés, et le feu dévora leurs maisons. Ces exécutions, annoncées dans tous les villages, firent rentrer au fourreau les couteaux de ces *bravi*, voulant secouer la domination des Républicains.

Le 5 mars, Massena revoit Fontbonne, qui annonce:

« — Citoyen général, mon travail est enfin terminé. Les chefs de corps se sont montrés remplis de zèle auprès de moi. Le Directoire sera satisfait... Je pars... De la Pietra, je vous enverrai l'organisation de votre division. » — « De mes deux divisions, vous voulez dire?... » — « Que parlez-vous de deux divisions? » — « Ne suis-je

1. «... Je vous déclare, terminait Laharpe, que si nécessairement les coupables ne sont pas arrêtés et livrés aux tribunaux, j'userai du droit que me donne la force que j'ai en main pour venger le sang français et arrêter, par une représaille horrible, de pareilles horreurs. » (Registre 13, pièce 47.)

pas toujours le chef de l'avant-garde ? » — « Oui, mais... » — « Expliquez-vous, citoyen inspecteur ? » — « Je ne crois pas qu'on doive vous laisser deux divisions à conduire pendant la campagne. Cela serait bien au-dessus de vos forces. » — « A Loano, pourtant... » Fontbonne l'interrompit : — « Ne parlons plus de Loano ; cela serait rappeler des fautes. Pour ce commandement que vous voulez exercer, le Directoire ou le général en chef décidera. »

Fontbonne ne prit pas immédiatement le chemin de la Pietra ; il erra pendant deux jours dans les bureaux de l'état-major, questionnant tantôt Reille, tantôt Lautour, au sujet des effectifs ; il disparut sans avoir pris congé ; il n'envoya aucune pièce au divisionnaire ; mais à Nice, après avoir donné l'état de ce que devait être l'armée d'Italie (*b*), il desservit Massena. Schérer, aigri, bouda son lieutenant, sous prétexte qu'il avait manqué d'égards à l'organisateur. Bientôt, Fontbonne reçut son bulletin de retraite, disgrâce qui l'affecta beaucoup. Il réclama bruyamment contre cette sorte de destitution et prit la route de Paris[1].

Massena dut, dans ce temps, résister aux ordres du Directoire qui voulait qu'on obtînt l'entrée du fort de Savone, position formidable, qu'on armerait

1. Le Directoire rendit cet arrêt : « Bonaparte jugera de ses aptitudes et fera un rapport. » (Décision du 28 avril 1796. Arch. Nat. AF III, 365, pièce 68.) Mais le 8 avril, à sept heures du soir, des bandits avaient arrêté la voiture de Fontbonne dans le bois de l'Esterel, près de Cannes, et assassiné le général. (Lettre de Gauthier à Berthier. Corresp. Arch. Guerre.)

de gros canons, afin d'éloigner au besoin la flotte anglaise signalée dans les eaux de Gênes[1]. On ne pouvait s'en emparer que par la force. Schérer approuva la résistance de Massena ; il écrivit que le fait d'occuper militairement le donjon de Spinola forcerait les Autrichiens à prendre Gavi, et les Anglais occuperaient la Spezzia. Il faudrait alors, au commencement de la nouvelle campagne, enlever des positions très fortes. La diplomatie et la prudence indiquaient de ménager les susceptibilités des Génois, de ne point dégarnir de troupes les passages de l'Apennin pour former la garnison d'une citadelle. D'ailleurs, l'ennemi profitait de la moindre imprudence. Le 23 janvier, il avait enlevé le poste de Cadibona, mal gardé[2].

Au moment où des reconnaissances autrichiennes se montraient devant Montenotte-Supérieur, l'avant-garde française, trop éparpillée, attendait les renforts promis, qui débouchaient très lentement de Nice : bataillons constitués par des départements; auxiliaires formant des compagnies à placer en réserve derrière les demi-brigades ; soldats de cavalerie, sans chevaux.

Ce qu'ordonnait le Directoire, la refonte de l'ar-

1. « Le fort de Savone est un composé de différentes pièces faites après coup. Ce n'était, à son origine, qu'un donjon situé au bord de la mer et destiné à garantir la côte, à protéger le pont, à tenir en respect la ville, qui s'est révoltée plusieurs fois. Depuis la guerre de 1746, on a ajouté au donjon plusieurs ouvrages construits en maçonnerie à double ou à triple étages voûtés et casematés. La ville touche aux glacis du fort, à portée de pistolet ». (Schérer au Directoire. Corresp. du 21 décembre 1795. Arch. Guerre.)

2. Registre 13, pièce 29.

mée, était de l'innovation. Il y aurait naturellement plus de cohésion dans un corps formé de trois bataillons qu'entre cinq ou six unités commandées par des chefs qui ne vivaient pas toujours en bonne intelligence. Fontbonne étant parti, Massena, Laharpe, Meynier et leurs adjudants-généraux organisaient enfin les divisions et le faisaient si activement que, vingt jours après son arrivée sur le littoral, le nouveau commissaire Saliceti, qui remplaçait Ritter, trouvait l'armée d'Italie « présentable, mais sans argent[1] ».

Saliceti fut, parmi tous les représentants envoyés aux armées pendant la Révolution, l'un des plus énergiques. Etant l'ami de Robespierre jeune, il avait donné à Bonaparte, son compatriote, l'occasion de paraître au siège de Toulon. Après le 9 thermidor, la faction robespierriste tombée, il faisait arrêter Bonaparte, accusé de trahison par Carnot. Devant ce Corse, ordonnateurs et commissaires tremblaient ; il parlait peu, mais agissait, cassait aux gages. On le croyait très jacobin. Il connaissait Massena depuis 1793 ; une vive sympathie les liait.

Général et commissaire eurent, le 24 février, une entrevue à laquelle Chauvet assistait. Chauvet, confident de Bonaparte, avait été nommé ordonnateur en chef de l'armée. Pour répondre aux compliments de bienvenue, il faisait jeter en prison quelques dila-

1. Le 14 mars 1796, il y avait à Finale, dans la caisse du payeur général, 29.557 livres et 10 sols en numéraire, pour assurer les services des deux divisions d'avant-garde. (Registre 13, pièce 238.)

pidateurs[1]. Il se faisait craindre ainsi et ses ordres étaient exécutés. Saliceti se renseignait, demandait quels étaient les besoins de la troupe, jurait de tirer des banquiers génois, qui se plaisaient à railler notre détresse, assez d'argent pour payer pendant deux mois tout ce qui était nécessaire à l'existence de 40.000 hommes. Il devait être, dans sa mission, bien secondé par Cacault qui remplaçait, comme ministre de la République française à Gênes, Villars destitué le 10 mars.

Saliceti voulait, de plus, organiser un service d'espionnage.

Massena jugea ce service inutile, car il pouvait fournir des renseignements très détaillés quant aux forces et aux positions de l'ennemi, puisque ses agents, bien stimulés, observaient toujours les Austro-Sardes, pénétraient dans les camps, avaient des affidés en Ligurie, en Lombardie, et dans le Piémont ; et tous ces espions obéissaient aux ordres de Pico.

Pico était un homme de petite taille ; il parlait correctement l'italien, l'allemand et le patois des paysans de la côte. Ses déguisements le changeaient au point que Laharpe ne pouvait le reconnaître entre plusieurs personnes. On le trouvait tantôt colporteur chargé de mercerie, tantôt con-

1. « Les nommés Constantin, garde des fourrages à Loano ; Botting, pris pour expert dans les vérifications ; Trumin, inspecteur ; Gayer, sous-inspecteur ; Ray, Carbonel et Jean Lodo, garde-magasin, furent arrêtés par ordre de Chauvet et condamnés à six mois de fers. » (Lettre de Gandolphi au Directoire. Arch. Nat. AF III. 185.)

ducteur de bétail, poussant devant lui des mules étiques, ou bien mendiant, sollicitant timidement l'aumône[1]. Il avait le grade d'inspecteur aux revues auprès du général Rusca, ce qui flattait son amour-propre ; il recevait un traitement fixe de 4.000 livres par an.

Il opérait dans l'Apennin depuis 1794, employant le plus souvent des vagabonds et quelques paysans hostiles aux Autrichiens. Chacun d'eux avait un numéro, une fiche, des appointements déterminés et correspondait avec le chef d'après un langage convenu[2]. Pico contrôlait toujours les rapports importants de ses hommes ; il découvrait facilement la trace des espions envoyés dans nos rangs. Massena recevait ses lettres, ses confidences et en tenait registre lui-même.

Comme il se trouvait surmené, on lui adjoignit le lieutenant Cunetti, qui fit de bonne besogne à Gênes pendant le mois de janvier 1796 : il s'engagea au service de Ruzza, en qualité de valet de chambre, et connut les secrets du Gouvernement ligurien, dont Laharpe était le premier instruit par un nommé Bonafour ; importants secrets qui dévoilaient tout un plan d'action : des sénateurs voulaient livrer la forteresse de Gavi aux troupes allemandes ; l'armée de Condé, renforcée de 3.000 volontaires, allait marcher, le 15 mars, sur Lyon, en suivant le chemin du Mont-Cenis, et son chef avait des

1. Arch. de l'Université de Gênes (Manuscrit D. H.).
2. Un simple agent était payé 6 livres de France, par jour. (Corresp. secrète de Schérer.)

intelligences à Grenoble; les émissaires autrichiens entretenus dans Gênes étaient en correspondance avec les fournisseurs des vivres à l'armée d'Italie, presque tous royalistes[1]. On préparait une insurrection à Nice et à Marseille, où les Anglais porteraient des compagnies de débarquement. Et des bâtiments napolitains, naviguant sous pavillon génois, stationnaient dans les ports de Savone, Vado, Finale, afin de recueillir les déserteurs français[2].

Le nommé Viola, de Calizzano, étant imberbe, s'habillait en femme et pénétrait deux fois par semaine dans le camp de Ceva; il vendait des oranges aux Piémontais, comptait leurs unités, leurs canons. S'il les plaignait de monter la garde, c'était pour connaître leurs sentiments envers le roi de Sardaigne. Il allait même jusque dans le bureau du comte Argenteau. Il apprenait que les habitants d'Acqui, ne voulant plus payer les contributions royales nécessaires pour continuer la guerre, souhaitaient l'arrivée des Républicains, promettaient du bétail si on les déliait de toute servitude envers un souverain trop exigeant[3].

Viola dérobait une feuille de situation des troupes, feuille annotée par Colli, le 15 février, faisant mention de la présence de 23.214 hommes à l'armée

1. Registre 13, pièce 57.
2. Ces déserteurs étaient embauchés par un nommé Velasco agent secret au service de Naples, et un aubergiste de Borghetto, nommé Papono, qui furent arrêtés le 24 février. (Lettre de Schérer à Massena. Registre 12, pièce 69.)
3. Lettre de Ritter à Letourneur. (Corresp. Arch. Guerre).

sarde. Une lettre jointe indiquait la mésintelligence existant entre ces troupes et les Autrichiens, depuis les journées de Loano[1]. Huit jours plus tard, l'espion faisait prendre copie d'une lettre expédiée, le 23 février, au marquis Costa de Beauregard par le chevalier de Revel, où ce dernier disait: « Gardons-nous bien de nous reposer sur le délabrement et la disette que souffre l'ennemi. Ce sont des loups affamés et par là plus dangereux, car ils comptent assouvir leur faim à nos dépens et subsister de nos magasins, comme ils ont fait de M. de Vins. »

Chargé d'une mission importante, Viola fut arrêté dans Turin et emprisonné; mais il parvint à s'évader; il put franchir la frontière au Petit Saint-Bernard et donner des renseignements à Berthier.

Massena activait aussi le service du contre-espionnage, qui fonctionnait régulièrement. Quelques dénonciations venaient de Nice; d'autres partaient des bureaux de Laharpe ou de ceux de Meynier, signalant des individus suspects qu'on jetait en prison; et les preuves de culpabilité établies, on les exécutait sommairement; la branche d'un olivier servait de potence, si le peloton d'exécution n'était pas prêt.

A la Madonna de Savone, un vieux curé, Pietro Rocca, dont l'église servait de casernement aux grenadiers, outré contre ces Républicains profanant les temples, écrivait à son frère, médecin au

1. Ces renseignements sont confirmés aujourd'hui par de Revel, dans son livre : *La guerre des Alpes*. Turin, 1871, p. 327.

bourg de Rocca-Grimalda, tout ce qu'il pouvait voir et entendre pendant ses promenades. Il descendait dans Savone, lors des revues, et à Finale, sous prétexte de visiter ses collègues. Sa correspondance, bien rédigée, passait aux mains d'un muletier, qui faisait par là un commerce de grains, circulant librement en pays ligurien, muni du certificat de bonne vie et d'un passeport de Liptay, général autrichien[1].

Le 9 mars, on arrêtait le curé et le muletier au moment où ils se séparaient. Le muletier était fouillé, convaincu d'espionnage et pendu aussitôt. Conduit devant Laharpe, le prêtre ne voulut pas nier son œuvre, qualifiée de criminelle. — « Oui, je sers les soldats qui adorent mon Dieu de paix et de miséricorde, cria-t-il. Les vôtres sont des mécréants, des pillards, que la foudre du ciel écrasera un jour. Ordonnez qu'on me fusille à l'instant. Alors l'Eglise comptera un martyr de plus. Je n'ai peur ni de vos balles ni de vos baïonnettes. » Tant de courage désarme Laharpe; il veut être indulgent : — « Citoyen, voulez-vous jurer ici de ne plus conspirer contre nous ? » — « Racheter ma vie aux prix d'une lâcheté? Jamais ! » Laharpe se tourna vers le général Quémin, qui l'assistait : — « Conduisez le citoyen Rocca devant la commission militaire ; elle décidera. » Le prêtre joignit les mains et prit l'attitude d'un homme qui va supplier son juge. — « Ah! l'effroi de la mort vous

1. Laharpe à Massena. (Registre 13, pièce 63.)

rend donc enfin raisonnable? » — « Non, général, la mort ne m'effraie pas; mais j'ai à ma charge deux orphelins. » — « Vous les élevez sans doute dans la haine du nom français? » — « Cela serait, Monsieur, une bassesse. Ces orphelins oublieront mon assassinat, si je peux leur adresser mes adieux, par lettre. » — « Où sont-ils? s'enquit Laharpe. » — « A Livourne. » Un moment, le général demeura silencieux; et, s'avançant vers le prêtre: — « Vous ne mourrez pas pour expier ce crime d'espionnage, puisque votre protection est nécessaire à deux enfants. Voilà six louis, tout ce qu'on peut trouver d'or au quartier général, aujourd'hui. Cette somme vous permettra de prendre passage à bord du navire sur lequel mon aide de camp va vous conduire [1]. »

Le 31 mars, le général Pittoni entre à Novi, conduisant 2.800 Autrichiens, et il annonce la prochaine arrivée de Beaulieu et de l'état-major [2]. Trois jours plus tard, Massena reçoit de Bonafour le nom des villages où sont les postes piémontais et la note des effectifs, puis l'avis du rassemblement des réserves à Ovada et de la concentration générale qui se fera, le 5, près d'Acqui. Le 4 avril, un espion recommandé par Cacault, arrivé de Voltri, rapporte exactement les termes d'une conférence faite aux officiers autrichiens; tout un plan de campagne y est tracé.

A côté de ces espions battant l'estrade ou volant

1. Lettre du révérend Rubado, déjà cité. (Papiers de famille appartenant à M. R..., de Gênes.)
2. *Novi et N. Bonaparte*, par Francesco Trucco, p. 21.

des pièces, d'autres refusaient de servir. Gandolphi. d'Oneglia, publiait qu'il n'avait pas reçu l'argent promis pour prix de son travail[1].

Pico, dont on est sans nouvelles depuis six jours, revient le 5 avril. Il apparaît dans une charrette de bohémiens, affublé d'une souquenille et la tête couverte de longs cheveux noirs; des nomades l'accompagnent. Il écrit au chef de l'avant-garde qui a quitté Savone :

« Le régiment de Tortone, qui était à Dego et Cairo, est allé à Millesimo. Au Baracon de Salvetto, il y a 700 Autrichiens avec deux pièces de campagne. A Sainte-Giulia, il y a 800 hommes environ, qui doivent placer deux pièces de canon. A Cairo, une compagnie de Croates, une compagnie de chasseurs de Nice, une compagnie de chasseurs français et quatre ou cinq compagnies de milices.

« A la Bochetta, toujours les 800 hommes avec 4 pièces de campagne. Au plan Della-Castagna, sur la route de Sassello, 400 hommes. A Dego, 400 hommes. Le général d'Argenteau y fut l'autre jour; à présent, il y a le général Roccavina; tous ces hommes, hier au soir, sont montés au bourg de Magliani, qui est au-dessus du château de Dego, et ils ont apporté 4 pièces de campagne.

« Il y a, en arrière de l'ennemi, des magasins très considérables et toutes sortes de denrées[2]. »

1. Arch. Guerre.
2. Suivait le détail des camps volants : « A Miglia, 500 hommes; à Pouzzole, 200 hommes; à Malercino, 500 hommes; à Cartosis, 500 hommes; à Melazzo, 500 hommes. Toutes ces troupes

Pico ne voulut pas s'attarder dans nos lignes. Les bohémiens firent tourner bride aux ânes formant leur attelage et allèrent se plaindre au camp autrichien d'avoir été molestés par les Français, afin de ne pas être traités en gens suspects. Pico les quitta définitivement, le 7 avril, et il rédigea cette note :

« Les Autrichiens sont augmentés à la Bochetta, car de 5.000, qui était le total venu jusqu'à présent de ce côté-là, ils ont laissé à Novi, où il y a le général Beaulieu, 300 hulans, et les autres sont venus se placer à la Bochetta et ses environs.

« L'escadre anglaise va bientôt paraître dans le golfe de Gênes, et il y a tout lieu de croire que, sur l'invitation du Gouvernement génois, elle entrera même en partie dans le port.

« Les coalisés tâchent, par tous les moyens, de nous déloger de Voltri et de nous couper la communication avec Gênes, et l'on prétend qu'ils ont encore le projet de nous attaquer du côté de Cairo et Saint-Jacques, pour nous obliger à rétrograder.

« Dans ce moment, il m'arrive un homme de Sasello, lequel m'apporte que sont arrivés 3.000 Autrichiens dans ce village et que l'on y attend encore 2.000 autres qui doivent arriver demain soir ou après-demain[1]. »

devaient se réunir à Dego sous peu de jours. A Giognulla, 200 hommes ; à Ponte-Yvraie, 200 hommes ; à Spigno, 200 hommes ; à Pointi, 500 hommes ; à Acqui, 1.000 hommes. (Registre 13, pièce 160.)

1. Registre 3, pièce 163.

Le 7 avril, l'espion Gabardi envoyait de Novi un bulletin très détaillé, qui livrait enfin à Massena le secret de la concentration, cette fois définitive, des troupes austro-sardes, l'indication précise des derniers projets de Beaulieu et l'établissement, dans Acqui, du grand quartier général. Gabardi mentionnait, en outre, le chiffre des soldats attendus d'Autriche, les forces, hommes, chevaux et canons qu'on pouvait rencontrer sur la rive droite du Pô et au pied des Alpes, depuis Coni jusqu'à Plaisance.

Lorsque, le 11 avril, Massena donnait à Bonaparte ces renseignements écrits, il lui livrait les clefs de l'Italie; mais le jeune général en chef parut douter de leur authenticité, croyant plus exacts ceux qu'envoyaient Cacault et Faipoult, représentants de la République, à Gênes.

CHAPITRE VI

INSTRUCTIONS DE BONAPARTE

Ce que Schérer veut obtenir des troupes. — Il donne sa demission. — Une tempête sur le littoral. — Situation de l'armée d'Italie, le 21 mars 1796. — Correspondance de Vignolle. — Lettres inédites de Bonaparte. — L'entrevue de Savone.

Bien que les rapports circonstanciés des divisionnaires eussent indiqué à Schérer qu'il devait faire reposer ses troupes exténuées et les habiller pendant l'hiver, le général en chef ordonnait l'exercice. Il écrivait à Massena, le 27 décembre 1795:

« Je n'ai pas besoin de vous recommander de faire faire fréquemment des reconnaissances en avant de votre ligne de défense, quand le temps et la chaussure des troupes le permettront. Vous aurez le double avantage par là de tenir l'ennemi en crainte pour qu'il ne tente rien sur vous, et vos généraux apprendront l'art de faire des reconnaissances, de marcher en ordre, de se former tantôt en colonne tantôt en bataille, car il faut aller dans ces reconnaissances avec la même méthode que si l'on était devant l'ennemi. Il faut que ces reconnaissances accoutument aussi le sol-

dat à entrer dans le pays ennemi, sans quitter son corps; faites observer la plus sévère discipline dans la marche; punissez sans miséricorde le premier individu qui s'écarte un instant de son corps; ne le souffrez absolument pas. Vous accoutumerez le soldat à marcher avec ordre et ne point s'abandonner au pillage; et, ce qui fera encore un très bon effet, les paysans s'accoutumeront à voir nos troupes se conduire avec décence, et cette manière de nous conduire nous sera d'une grande utilité, lorsque véritablement nous entrerons en Piémont[1]. »

Le chef de l'avant-garde commandait aux détachements isolés de se bien garder. On ne pouvait guère sortir des cantonnements ni former des colonnes de marche, quand les neiges enveloppaient partout l'Apennin. Et l'ennemi restait prudemment abrité derrière le canon couvrant ses camps. C'était dans ce temps que les diplomates prêchaient la guerre, tandis que François II écrivait au roi Victor-Amédée, lui offrant des consolations après les mauvaises journées de Loano[2].

Joubert se tenait au centre des postes avancés que Massena visitait souvent. Des hauteurs, le chef de l'avant-garde observait les lignes ennemies, se renseignait auprès de nos sentinelles, notait les

1. Registre 11, pièce 324.
2. Vienne, le 10 décembre 1795. — « Malgré le succès de mes armées du Rhin, j'ai appris avec une sensible douleur la conduite et la défaite de mes troupes en Italie. Je suis persuadé que la fermeté de Votre Majesté n'en sera pas ébranlée. En attendant qu'il vous arrive de grands renforts, je fais partir le régiment de l'archiduc Charles, celui de Pellegrini, avec de fortes réserves

marches des Austro-Sardes sur la frontière du Piémont. Son manteau couvert de neige ou bordé de frimas, il mangeait au bivouac le pain gelé du soldat ; il ranimait les courages prêts à défaillir ; il rappelait aux hommes la grandeur du sacrifice accompli au service de la France. Et presque toujours l'évocation des devoirs dus au drapeau, quel que soit le temps ou l'heure, réveillait des énergies qu'on croyait mortes. Même ceux des hommes qui souffraient de la faim açclamaient Massena recommandant la patience et le patriotisme comme des remèdes infaillibles contre tous les maux. Et l'armée demandait si le divisionnaire remplacerait Schérer qui, ne pouvant obtenir du Gouvernement des subsides toujours promis, et fatigué d'entendre les plaintes, quelquefois les insultes des gens tombés dans un dénûment extrême, avait donné sa démission le 4 février[1].

Loin d'accepter Massena, le Directoire lui faisait refuser l'avancement demandé pour ses aides de camp. Le général s'était adressé en vain, cette fois, à Barras[2].

pour compléter les corps qui ont souffert, et j'ordonne au général Wallis de tenir solidement les positions qu'il garde actuellement et, bien loin de les quitter, d'avancer et faire des progrès sur l'ennemi, me réservant d'envoyer, dès le printemps, des renforts considérables, afin d'arrêter tout progrès ultérieur des Français. » (Arch. diplomatiques de Turin.)

1. « Je vous conjure, écrit-il au Directoire, je vous supplie d'envoyer un général qui ait plus de ressources et d'habileté que moi, car j'avoue que je suis incapable de me charger, dans cette circonstance, du fardeau du commandement. » (Corresp. Arch. Guerre.)

2. Lettre à Barras, du 18 ventôse. Le Ministre de la Guerre lui fit répondre, le 18 germinal seulement, qu'on ne reconnaît pas

Arrivé à Nice, Saliceti pria Schérer de revenir sur une décision rapidement prise. Soit fierté, soit dégoût du commandement, ni les considérations accordées, ni l'assurance donnée que, désormais, les administrations fonctionneraient régulièrement, ne purent vaincre l'obstination du général en chef. Sa fermeté rachetait les défaillances du passé. Il voulait bien toutefois aider le commissaire dans son œuvre, s'occuper de la nouvelle organisation des troupes, faire avancer les corps de couverture sur la Rivière de Gênes, et attendre celui qui briguait son emploi.

La concentration des brigades ne pouvait s'effectuer que pendant l'accalmie qui suivit une tempête soudainement déchaînée en coup de mistral. Du 24 février au 2 mars, pluie, grêle et neige tombèrent en abondance. On perdit même une vingtaine d'hommes qui avaient abandonné, la nuit, un poste avancé, placé entre San-Giorgio et Altare.

Sans Fontbonne, les divisionnaires mettaient leurs nouveaux régiments sur le pied de guerre. La cavalerie et l'artillerie restant cantonnés autour d'Albenga, Saliceti donnait l'ordre de faire avancer deux demi-brigades d'infanterie vers le nord, de prendre Gavi, dont les Autrichiens se rapprochaient peu à peu. Plus tard, on occuperait Voltri, quoi que pût dire le Gouvernement génois, outré de

pour officiers d'état-major les nommés Reille, Lautour et Ducos. (Dossier Massena, Arch. administratives de la Guerre, pièces 18 et 29.)

notre audace[1]. On tiendrait par là les clefs des routes d'Acqui et d'Alexandrie ; mais c'était réveiller l'ennemi, l'obliger de hâter ses préparatifs d'attaque, pour assurer sa sécurité d'abord et tenter de reprendre Loano.

Le 21 mars, l'armée d'Italie avait enfin ses cadres et ses régiments au complet[2]. On n'y voyait que peu de vieux officiers, dits vétérans de la Monarchie. Les jeunes étaient braves ou promettaient de l'être. On trouvait, à l'inspection, les sous-officiers actifs et bien entraînés. Quant aux soldats de Loano, chargeant et tirant bien, longuement éprouvés par des privations, fatigués de piétiner sur place, ils se montraient avides de gloire, demandaient à quitter la montagne... Et dans ces masses, personne ne disait que les lauriers qu'on allait cueillir orneraient, en couronnes funèbres, les tombes où dormiraient, après un an de combats, 30.000 hommes. Nul ne songeait, dans sa juvénile insouciance, aux douleurs et aux fatalités inhérentes à la guerre : les deuils cruels des mères, l'incendie des pays traversés, la ruine du peuple vaincu, la dure captivité réservée aux prisonniers.

1. Schérer à Massena. De Nice, le 11 mars. — « Organisez sur-le-champ les 21e et 70e de ligne, prêtes à marcher sur Voltri et Saint-Pierre-d'Aréna, à la réquisition du commissaire du Gouvernement Saliceti. Ce corps sera commandé par Laharpe. On lui donnera un train d'artillerie de 6 pièces avec 50 coups de canon par pièce. » (Registre 12, pièce 80.)

2. L'armée d'Italie était forte de 52.311 soldats d'infanterie, 3.394 de cavalerie, 5.596 artilleurs et sapeurs ; elle formait 6 divisions d'armée active et disponible. D'autres divisions seraient employées en garnison des côtes, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à Savone. (Rapport de Schérer. Corresp. Arch. Guerre.)

Plus tard, chez les survivants, l'ivresse que procure le succès ferait oublier toutes épreuves

Cette armée, prête à descendre dans l'arène d'un champ de bataille, frémissait quand, matin et soir, les clairons autrichiens sonnaient la diane au fond des vallées Erro et Orba. Elle attendait un chef qui sût la diriger vers Turin, puisqu'on lui refusait Massena. Maintenant, elle le voulait jeune et audacieux comme Hoche; soldat de fortune comme Marceau; républicain exalté, bien décidé à ne remettre l'épée au fourreau qu'après avoir brisé le trône de ces rois ayant osé menacer des peines de la servitude une nation d'hommes qui prenaient pour devise : la Liberté ou la Mort.

Le 2 mars, on disait que Bonaparte commanderait. Ce général avait quitté l'armée des Alpes et d'Italie le 12 avril 1795, sous prétexte d'aller servir en Vendée[1]. Barras et Joséphine de Beauharnais l'avaient retenu quelque temps à Paris; l'homme de Vendémiaire allait toucher du Directoire le prix de ses services.

Si les vieux soldats se rappelaient à peine la figure maigre et pâle du jeune général d'artillerie, plusieurs officiers avaient gardé le souvenir de ses brusqueries et du feu qui brillait dans son regard. Des généraux disaient qu'il ne pourrait conduire l'entreprise, entraîner les Français

1. Bonaparte ne quittait les Apennins, en réalité, que le 20 mai, après avoir reconnu les passages et préparé son retour. (Note du capitaine Colin, du bureau de la section historique, au Ministère de la Guerre.)

à Turin et dans Vienne. Quolibets, sarcasmes et malveillantes prédictions allaient à son adresse, envoyés par ces chefs qu'il devait pourtant dominer de tout son génie et d'une virile autorité.

Vignolle prévient Massena, lorsqu'on s'entretient à Nice des disgrâces éventuelles[1]. Massena sera-t-il privé de son commandement? Bonaparte lui garde rancune, dit Gauthier, de n'avoir pas exécuté entièrement, le 9 avril 1794, les instructions contenues dans un plan attribué à Dumerbion, plan rédigé par le chef de brigade d'artillerie, sous les yeux de Robespierre jeune et de Saliceti, lequel traitait des moyens de s'emparer d'Oneglia.

Une dépêche, arrivée le 18 mars à Nice, vers onze heures du soir, annonçait officiellement la nomination de Bonaparte[2]. Berthier était son chef d'état-major, comme il l'avait sollicité depuis longtemps.

Le général Berthier, ancien maréchal de camp dans les armées de Louis XVI, ignorait l'art de la guerre que doit posséder un soldat de son grade; mais il devait se montrer brillant chef d'état-major, faisant manœuvrer le bataillon des rédacteurs,

1. De Nice, le 2 mars. Vignolle à Massena. — « Le général en chef est tellement dégoûté de commander une armée aussi misérable qu'il ne cesse, depuis plus d'un mois de demander son remplacement. Nous ignorons encore s'il l'obtiendra. Mais vous savez que le bruit a couru qu'il devait être remplacé par Bonaparte; plusieurs personnes croient encore à cette nouvelle et je ne suis pas éloigné d'y ajouter foi, connaissant l'ambition de ce général. » (Registre 12, pièce 121.)

2. Lettre de Gauthier à Massena. (Registre 12, pièce 128.)

comme Napoléon faisait manœuvrer des corps d'armée. Rien n'échappait, dans le détail des ordres à donner, à son attention. Il dormait peu ou point. Il flattait volontiers ses ennemis, par calcul. Jaloux de Massena, de Ney et de plusieurs officiers d'origine plébéienne, dont la bravoure l'étonnait souvent, leurs succès vantés par les journaux le mettaient toujours au supplice. Dominé par Bonaparte, il écrivait ses bulletins de victoire, toujours amplifiés, essuyait docilement ses reproches, exécutait quelquefois ses basses vengeances.

Quoique inféodé au parti de Carnot, il l'abandonnait après la bataille de Lodi, par calcul. Devenu chef d'armée, Berthier accomplissait au nom du Directoire le sac de Rome. La carrière politique l'attirait avant l'expédition d'Egypte où Bonaparte lui renouvelait sa confiance.

Comme il avait exprimé récemment son indignation de ce que les vainqueurs s'étaient arrêtés dans et autour de Savone, Berthier devait desservir Massena auprès de Bonaparte, qu'il attendait à Antibes, le soir du 24 mars. Une conférence entre les deux généraux se prolongeait pendant la journée du 25, dans l'auberge Agarrat[1]. Ils entraient à Nice, le 26, et logeaient dans la maison Niewbourg[2]. On ne les attendait que le 27 mars.

1. Archives municipales d'Antibes.

2. Gauthier à Massena. De Nice, le 26 mars 1796, à sept heures du soir. — « Les généraux Bonaparte et Berthier arrivent à l'instant, et ni l'un ni l'autre ne sont porteurs d'un travail sur l'organisation de l'état-major de l'armée d'Italie. Aussi les généraux et adjudants-généraux qui y sont employés continueront à l'être jusqu'à l'arrivée de ce travail. » (Registre 12, pièce 9.)

Schérer partait le 29 mars, après avoir remis à Junot, secrétaire de Bonaparte, les notes de service et la caisse de l'armée d'Italie[1]. Il allait se retirer à Beaune, dans sa famille. Son dessein était d'attendre là les ordres du Directoire, qui l'emploierait encore[2].

Le 30 mars, informé que la neige est fondue dans les sentiers de l'Apennin tracés jusqu'à la Bormida, sachant qu'une distribution de 8.000 fusils a été faite aux soldats de l'avant-garde, que l'entrain de la troupe promettait des succès, Berthier, dans une lettre aussi sèche que laconique, ordonne à Massena d'effectuer quelques mouvements.

Mais il se ravisa le soir, sans doute sur les conseils de Bonaparte ; ce dernier, bien renseigné par Gauthier, se croit obligé de garder Massena, qui avait gagné la confiance des soldats et l'estime de ses camarades. Il lui écrit : « Un arrêté du Directoire exécutif en date du 12 ventôse, général, me prescrit de me rendre à l'armée d'Italie pour y remplir les fonctions de chef de l'état-major. Vous ne doutez pas du plaisir que j'ai à me rapprocher d'anciens camarades avec lesquels je partagerai les fatigues de la campagne et la gloire que les armées de la République vont acquérir[3]. »

1. Schérer versa 772.000 francs d'assignats sur 1 million reçu de Kellermann, et 3.200 livres en or sur 20.000 livres reçues, car les relations secrètes ou service de l'espionnage avaient coûté 16.800 francs. (Correspondance secrète de Schérer.)

2. Comme Ministre de la Guerre, en 1797, puisque Hoche, choisi pour succéder à Pétiet, n'avait pas l'âge exigé par la loi.

3. Registre 12, pièce 14.

Et quand Massena croit qu'une lettre de service lui enlèvera ses fonctions, le général en chef prononce son éloge[1]. Enfin, Berthier devient familier dans sa correspondance ; même il embrasse le Niçois et déclare qu'il a dit grand bien de lui à Bonaparte. Il le convoque, le 8 avril, pour le lendemain soir, à Garessio, exprimant le désir de délibérer sur des affaires urgentes. Massena répond :

« Savone, le 9 avril. — Je ne crois pas devoir me mettre en route avant l'arrivée du général Laharpe. Je ne puis d'ailleurs me rendre à Garessio que dans deux jours de marche. Je pourrais donc ne pas y trouver le général en chef. Dès l'instant que le général Laharpe sera rentré, je me mettrai en marche; mais je ne crois pas devoir le faire avant[2]. »

La réponse indiquait ce caractère ferme d'un soldat qui, placé en première ligne, garde son poste jusqu'au moment où un subordonné, capable aussi de faire face aux éventualités de la guerre vienne le remplacer. Pour lui, nul besoin de voir Bonaparte, puisqu'il recevait directement ses instructions.

Il était du devoir de Massena de saluer, dès

1. Vignolle à Massena. Albenga, le 6 avril. — « Le général Bonaparte a dit hautement et à qui voulait l'entendre qu'il vous confierait toujours le commandement le plus conséquent. » (Registre 12, pièce 146.)
2. Registre 17, pièce 101.

le 29 mars, le successeur de Schérer; il le faisait sans obséquiosité[1]. Bonaparte, qui blâmait l'occupation de Voltri, ordonnée par Saliceti, point homme de guerre, lui avait écrit, le 28 mars :

« Au quartier général de Nice, le 8 germinal[2].

« *Au général de division Massena*

« Vous voudrez bien, citoyen général, reprendre les positions que vous occupiez; vous garderez seulement 3.000 hommes sur les hauteurs de Voltri[3], si le commissaire du gouvernement le juge nécessaire à ses opérations[4]. Vous aurez soin d'assurer leur communication avec Savone. Dès l'instant que le commissaire du gouvernement ne jugera plus ces troupes utiles, vous leur ferez prendre leur première position. Que le soldat se repose; gardez-vous de donner l'éveil à l'ennemi et de rien faire qui puisse lui faire penser que nous avons des intentions hostiles.

« Bonaparte. »

1. « Je vous fais de bien bon cœur mon compliment sur le commandement en chef de l'armée d'Italie qui vous a été donné. Depuis longtemps vous connaissez la justice que je rends à vos talents militaires. Je ferai en sorte de mériter votre confiance, comme je l'ai obtenue de tous les généraux qui ont commandé jusqu'à ce jour. » (Registre d'ordres de Massena. Cahier 79.)
2. Toutes les lettres de Bonaparte, contenues dans ce chapitre, sont inédites. Nous en avons respecté le texte et l'orthographe.
3. Voltri avait été occupé par Pijon, le 26 mars.
4. Pour assurer la rentrée d'un impôt forcé, à Gênes.

Satisfait de communiquer directement avec le général en chef, dont les vues lui paraissaient être larges, Massena répondait, le 30 mars :

« Rien de nouveau à l'avant-garde. Les deux divisions d'avant-garde occupent : la première depuis Montelegino jusqu'à Toirano ; la deuxième depuis Seigno jusqu'à Melogno. Les postes principaux, dans la première, sont Montelegino, Cadibona et Baracon. Dans la deuxième, Saint-Jacques et Melogno, autant dit Settipani. L'ennemi s'étant renforcé dans la partie de Dego, j'y ai envoyé une reconnaissance en force, conduite par le général de brigade Ménard. Tous les avant-postes de l'ennemi ont été culbutés ; il a eu 10 hommes tués ou blessés ; nous lui avons pris un caporal. Du côté des Français, ni tués ni blessés [1]. »

Massena était bien renseigné après qu'il eut, le 28 mars, visité la première ligne et rejoint, au château de Brignole, proche de Voltri, Laharpe, qui lui donna, en soupant, des renseignements très importants [2]. Il recevait, le 30 mars, deux lettres de Bonaparte :

« Nice, le 9 germinal (29 mars) [3].

« A commencer de demain, citoyen général, il filera vers la droite des brigades de charrois

1. Registre d'ordres de Massena.
2. *La Guerre dans les Alpes*, par de Revel, p. 331.
3. Registre 12, pièce 267.

d'artillerie ; elles seront placées à Finale et Vado ; il y en aura, avant une décade, plus de 800 ; mon intention est qu'on les laisse et que l'on ne s'en serve sous quelque prétexte que ce soit ; ces bêtes sont destinées à un travail rigoureux et ont besoin d'être reposées.

« Veuillez, je vous prie, donner les ordres les plus précis pour que mes intentions soient connues et exécutées. »

La deuxième lettre est remplie de promesses.

« Nice, le 10 germinal[1].

« Votre division est depuis deux mois sans viande, sans prêt et souvent sans pain. Cette situation douloureuse m'affecte vivement ; déjà la gauche, le centre et la côte ont du bon pain, de la viande fraîche cinq fois par décade et ont eu une partie de leur prêt. J'ai pris des mesures pour que votre division ait du bon pain, de la viande cinq fois par décade et de l'eau-de-vie, toutes les fois que les circonstances l'exigeront. Je fais filer des bœufs sur votre division, indépendamment de plusieurs employés, qui ont été expédiés par l'entrepreneur de la viande pour en acheter sur les lieux où vous êtes.

« J'espère, citoyen général, qu'avant peu de jours, le sort de vos soldats sera amélioré ; dites-

1. Registre 12, pièce 268.

leur que, lorsqu'ils souffriront, c'est qu'il sera physiquement impossible qu'ils soient mieux [1]. »

Si l'armée d'Italie recevait enfin des vivres, de bons fusils et des vêtements, il lui manquait, à la date du 20 mars, une artillerie de campagne. Qu'on eût peu ou pas de canons pour faire la guerre de montagne, cela n'empêchait point de remporter des succès; mais, dans les plaines du Piémont, il faudrait opposer des batteries aux batteries de l'ennemi, sous peine de voir le soldat ébranlé, se croyant mal soutenu. Bonaparte ordonnait de vider l'arsenal de Toulon dénommé « La Montagne », et celui d'Antibes; il réunissait 36 pièces de différents calibres, deux obusiers, deux mortiers [2], et il mandait à Massena :

1. En réalité, depuis huit jours, ces soldats avaient des vivres. Les deux lettres suivantes en témoignent : « Quigliano, le 26 mars 1796. Ménard à Massena. — On construit, près de Dego, deux fours pour le pain. On y a fait arriver 800 sacs de farine pour la subsistance de l'avant-garde. » — « Voltry, le 3 avril. Bertaud, commissaire des guerres, à Massena. — J'ai envoyé 530 quintaux de farine à Savone, plus 89 quintaux de biscuit. Il existe à Velzy encore 700 quintaux de farine, 1 478 quintaux de bled. Ici, à Voltry, il y a 928 quintaux de farine, 900 quintaux de bled, et chez les meuniers environ 600 quintaux de farine. » (Registre 13, pièces 135 et 136.) Mais les provisions promises par Bonaparte n'étaient pas arrivées le 4 avril, dans les camps.

2. L'artillerie était ainsi distribuée : Laharpe, 4 pièces de 24, 1 de 12, 4 de 4, 1 obusier de 6 pouces et 2 mortiers de 12 pouces. Meynier devait, pour le service de sa division, accolée à celle de Laharpe, utiliser quelques-unes des pièces appartenant à la première division d'avant-garde. Augereau recevait 2 pièces de 24, 2 de 16, 1 de 12 et 2 de 4; Sérurier, 3 pièces de 24, 13 de 16, 1 de 12, 1 de 8, 3 de 4 et 1 obusier de 6 pouces.

Les détachements d'artillerie manœuvrant ces pièces appartenaient aux : 4e et 11e compagnies du 1er régiment; 11e et 18e du 2e régiment; 19e du 4e régiment; 4e et 5e du 5e régiment; puis des canonniers dits de demi-brigade, de la société des Vengeurs, de

« Nice, le 11 germinal [1].

« Le 13, il part, de Nice, six ou sept bâtiments chargés d'artillerie de campagne pour mouiller dans la rade de Vado ; mon intention est qu'ils restent dans la rade, en quarantaine, sans communiquer avec la terre, afin que l'on ne sache pas ce que c'est ; ils ne débarqueront qu'après mon ordre. Vous voudrez bien ordonner au commandant du fort de Vado de faire exécuter le présent ordre et de ne souffrir aucune communication entre la terre et les bâtiments. »

L'éloignement de la flotte anglaise, faisant croisière entre Livourne et Naples, laissait libre la navigation sur les côtes. Mais le ministre Drake, chargé d'attiser la haine contre les Français, dût le sang couler à torrents, dût le trésor du roi Georges s'épuiser, et qui pressait Beaulieu d'agir, appelait encore Nelson à son secours, car il croyait que les Républicains se contenteraient de défendre

Marathon. (Situation de l'artillerie au 1er floréal. Arch. Guerre.)

D'autre part, la division Garnier, de la réserve, et les 2e et 3e divisions de la Côte armaient 78 pièces de 24, 24 de 16, 105 de 12, 84 de 8, 40 de 4, 3 obusiérs de 6 pouces, 4 de 8 pouces, 11 mortiers de 12 pouces, 6 de 10 et 12 de 8. (Situation de l'artillerie, à l'armée d'Italie, par Verrières, à la date du 15 germinal. Registre R. Arch. Guerre.)

Quant aux équipages de pont, les matériaux nécessaires pour jeter un pont de bateaux de 300 toises et pour un pont de pontons en bois, charriés de Valence et de Grenoble, étaient restés à Toulon et à Nice. (Rapport de Faultrier, chef de bataillon d'artillerie. Situations. Arch. Guerre.)

1. Registre 12, pièce 269.

seulement pendant plusieurs mois les passages coupant Alpes et Apennins. On pourrait donc, du rivage, canonner leurs colonnes, brûler les bourgades où elles voudraient s'abriter, les décimer et fatiguer de tous côtés. Nelson quittait Gênes le 30 mars, allant vers Naples, pendant que Drake restait à Milan pour stimuler Beaulieu[1].

Devenus entreprenants, les Austro-Sardes préparaient une marche offensive. Les Républicains, conduits par de jeunes généraux, fusillaient des patrouilles ; mais Bonaparte ne voulait point sacrifier ses hommes dans des engagements inutiles, puisqu'il ajoutait à ses instructions adressées au général Massena :

« Nice, le 11 germinal[2].

« J'ai reçu, citoyen général, votre lettre du 11 germinal. Le mouvement de l'ennemi est une suite naturelle et indispensable de celui que vous avez fait ; tenez-vous en garde et ne faites rien qui puisse l'obliger à se hâter ; si le poste de Voltri est inutile aux opérations diplomatiques sur Gênes, mon intention est que vous le fassiez rentrer et que tout reste dans l'état habituel.

« Nice, le centre et la gauche, ont des subsistances en viande, en très bon pain et en eau-de-vie ; on distribuera la viande cinq fois par décade.

« BONAPARTE. »

1. Lettre de Francis Drake au prince d'Arenberg. (Arch. de M. le prince d'Essling. Papiers divers.)
2. Registre 12, pièce 270.

« La division d'Orméa aura, après-demain, la même chose, et, sous peu de jours, votre division aura de la viande cinq fois par décade; assurez vos soldats que la position fâcheuse où ils se trouvent me déchire l'âme et que bientôt j'espère pouvoir y porter remède. »

La fiévreuse activité de Bonaparte ne s'arrête pas un instant. Il réunit des vivres, provoque le zèle de ses lieutenants, prodigue des égards qu'on n'attendait point de lui. Il sait réfréner sa brusquerie naturelle, réprimer ses colères de Corse. Et sa popularité devient immense, en quinze jours, dans cette troupe, étonnée d'abord qu'on s'occupât tant à satisfaire ses besoins de vie.

Craint-il que Massena ait oublié ses premières instructions, en ce qui concerne la sauvegarde du matériel, qu'une seconde lettre rappelle :

« Nice, le 12 germinal (1er avril)[1].

« Demain 13, il part pour la rade de Vado :

« 50 caissons de pain ; 25 traînots pour des bœufs ; 25 ambulances suspendues ; mon intention est que ces bâtiments restent en quarantaine, sans communiquer avec la terre. Je vous recommande de donner les ordres les plus précis pour l'exécution du présent ordre. »

1. Registre 12, pièce 271.

Mais le général en chef doit se rapprocher de l'avant-garde, passer des inspections, étudier le terrain, surveiller l'ordonnateur et les commissaires des guerres qui, sous une main de fer, celle de Saliceti, vont remplir ponctuellement leurs fonctions. Au moment de quitter Nice, Bonaparte, qui s'est fait précéder de Berthier, répond aux renseignements que lui a fait passer Massena ; il se montre très affectueux.

« Nice, le 12 germinal [1].

« Je reçois, mon cher général, votre lettre du 10 germinal. Je pars demain pour Albinga où nous nous verrons. Je serai charmé de renouveller notre vieille amitié que j'espère vous voudrez bien rajeunir. Je vous prie de croire que de mon côté j'ai pour vous de l'estime et de l'amitié. »

La concentration des ennemis sur son front empêche encore le chef de l'avant-garde d'aller rejoindre Bonaparte. Il semble, d'ailleurs, vouloir retarder cette entrevue demandée, pour quelque motif resté secret. Il s'excuse, écrit souvent, puisqu'on l'interroge chaque jour ; et ce sont toujours, avec les instructions qu'il reçoit, des termes flatteurs à son adresse :

« Au quartier général d'Albinga, le 15 germinal (4 avril) [2].

« J'arrive à Albinga, je reçois vos lettres ; j'avais

1. Registre 12, pièce 272.
2. Registre 12, pièce 273.

reçu au port Maurice les nouvelles de la continuation du mouvement de l'ennemi sur la Bochetta. L'on s'est avancé sur Voltri ; ils se sont avancé de leur côté ; vous êtes sorti de vos quartiers d'hivert ; ils sont sortis également des leurs, cela est dans l'ordre.

« Il ne faut pas se hâter, mon cher général, d'évacuer Voltri ; mais il faut effectivement n'y rien laisser de conséquence ; il faut que vous ordonniez la construction de nouveaux fours à Voltri et annoncez que vous devez faire passer des forces du côté de Voltri.

« Ne faites rien qui puisse faire penser que vous voulez évacuer cette position, qu'il faut garder encore quelque temps puisqu'on l'occupe ; ayez les yeux ouverts sur monte note et faites toujours ce que fait un ennemi qui veut aller en avant et qui se croît le plus fort : surveillance et jactance, c'est le cas ; tous les moyens communs, à la guerre, sont toujours bons et réussissent.

« Je vous autorise quand vous croirez pouvoir venir ici à le faire ; indépendamment du plaisir de vous embrasser, j'ai à conférer avec vous. »

On invoquait ce droit que s'attribue tout conquérant de lever des contributions en pays ennemi. Bonaparte n'avait pas à ménager les sujets du roi de Sardaigne. L'ordonnateur Chauvet réclamait de l'argent, ainsi que l'état-major. Il fallait donc que Massena trouvât autour de lui des vivres ou de l'or. Junot tirait cette traite :

« Albinga, le 16 germinal (5 avril)[1].

« Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, ordonne à la commune d'Altare de fournir sous 24 heures deux cents sacs à bled, pour forme de contribution militaire ; faute pour la commune de fournir ces sacs, elle sera imposée à vingt-cinq livres en numéraire par sac qu'elle n'aura pas fourni.

« Charge le général Massena de prendre les mesures pour l'exécution de la présente contribution. »

Dans l'hiver, les laboureurs de la commune d'Altare avaient vendu leurs grains aux Autrichiens. Menacés d'une exécution sommaire, ils versèrent l'argent demandé. Mais ces exigences indisposèrent contre nous une municipalité prête, auparavant, à nous bien accueillir. Le syndic déclara que les Français faisaient la guerre par intérêt, et non pour délivrer les peuples opprimés ; et, depuis ce temps, les paysans refusèrent de servir de guide, n'obtempérèrent ni aux prières, ni aux menaces qu'on leur adressa.

Drake faisait publier qu'une escadre anglaise cinglait vers Gênes, que Nelson bombarderait la ville si les troupes françaises y entraient. Cette nouvelle inquiétait Bonaparte qui, informé que

1. Registre 12, pièce 274.

trois bâtiments louvoyaient sur la côte, commandait au chef de l'avant-garde :

« Albinga, 16 germinal[1].

« Vous voudrez bien, citoyen général, ordonner aux deux chalouppes canonières qui sont à Vado de sortir de la rade et de croiser devant les frégattes anglaises que l'on appercoit depuis plusieurs jours devant Loano. »

A Loano, on éleva une grande batterie. Par une nuit très noire, des corsaires génois partirent en chasse, abordèrent la première goélette anglaise et la pillèrent après avoir massacré l'équipage. On ne vit plus, le lendemain, de navires ennemis à l'horizon ; la route maritime était libre encore.

Bonaparte arrivait le 11 à Savone. Il demandait Massena qui passait, loin de la mer, des inspections ; il se portait, avec Marchand son aide de camp et une partie des Guides, au plan de la Madonna, étudiait là le terrain, voyait venir Laharpe qu'il ramenait au quartier général installé à l'évêché[2].

Massena arrivait vers deux heures du soir. Le général en chef allait à sa rencontre, le joignait hors des murs où un bataillon était arrêté ; il l'embrassait affectueusement et l'entraînait casa Vescovo, afin de conférer[3].

1. Registre 12, pièce 275.
2. Cahier inédit de M. le chevalier Minuto, de Savone.
3. Voir planche II.

Les rapports des espions lus, cet homme d'action que fut Bonaparte tombait dans une sorte de somnolence. La plus grande difficulté qui se présentait devant lui, c'était de franchir une haute muraille dans l'Apennin, de conduire sur des sentiers escarpés, la cavalerie, l'artillerie et tous les bagages nécessaires aux 6 divisions rassemblées. Mais, à cinq heures, il relevait brusquement la tête, écoutait. Au loin, le tonnerre ou le canon grondait. C'était le général Argenteau qui bombardait la redoute de Montelegino, où Rampon avait dû se réfugier après avoir poussé une reconnaissance jusqu'à Stella.

L'heure de frapper les grands coups sonnait enfin pour ce général, — un enfant, disait Victor-Amédée, — qui allait conduire les légions républicaines à la victoire ou à la mort dans les plaines de l'Italie.



ENTREVUE DE BONAPARTE ET DE MASSENA, 11 AVRIL 1796

(D'après une sépia appartenant à M. le Prince d'Essling.)

CHAPITRE VII

PREMIÈRES VICTOIRES

Forces et projets des Austro-Sardes. — Reconnaissance conduite par Rampon. — Montelegino et Montenotte. — Combat de Dego. — Millesimo est pris. — Reddition de Cosseria. — Les Autrichiens sont séparés des Sardes. — Prise de Mondovi. — Armistice de Cherasco. — Concentration des Français à Plaisance. — Passage du Pô. — Marche de la division Massena. — Laharpe est tué dans Codogno. — Prise de Lodi et du pont de l'Adda. — Le Directoire veut placer Bonaparte sous la surveillance de Kellermann.

Le général Beaulieu, qui commandait les soldats autrichiens en Italie, entreprenait bravement de réparer les désastres de 1795. Argenteau, Colli et Roccavina, servant sous ses ordres, disaient que vaincre Bonaparte serait œuvre facile pour le vieux soldat habitué à diriger de grandes actions. Sardes et Piémontais demandaient la revanche ; leurs officiers déployaient beaucoup d'activité. Toutefois, la forfanterie dictait aux Autrichiens quelques vantardises. Les alliés réunissaient 45.000 hommes environ, dont 20.000 soldats enrôlés sous le drapeau de Victor-Amédée [1]. Dans leur contingent, les

1. *Etudes sur la Campagne de* 1796-97, par J. Colin, p. 33. — Clausewitz dit, dans *La Campagne de* 1796, p. 6 : 57.000 hommes et 148 pièces de canon ; c'est le chiffre porté sur des situations où étaient compris les malades, les déserteurs, les prisonniers.

soldats de François II avaient 5.000 cavaliers et artilleurs. L'artillerie était de 100 pièces de canon, dont la plupart de gros calibre étaient bien attelées et bien servies.

Du 6 au 11 avril, Wukassowich à Rocca-del-Dente et les bataillons d'Alvinzy dans Acqua-Santa, délogent les avant-postes français. A Pegli, on prend aux Républicains 200 sacs de farine et 300.000 cartouches. Le cri de victoire des Croates est répété d'un camp à l'autre; on bénit les drapeaux; on chante des hymnes; les cloches sonnent, dans chaque village, leurs joyeux carillons. L'enthousiasme des alliés se change en délire lorsque, le 11 avril, Argenteau déclare avoir vaincu les troupes échelonnées autour de Montelegino [1].

Le 11 avril, dans la matinée, Beaulieu est à Voltri. Conseillé par Drake, le ministre d'Angleterre, il donne des ordres formels pour que les bataillons de Sebottendorf aillent chasser les Français établis à Savone; puis, partant en poste, arrivé dans Acqui le 12 au matin, il fait opérer la concentration de l'aile droite, pousse ses régiments en avant, encourage leurs chefs [2]. On l'informe, ce jour, d'une grande victoire remportée devant Montenotte. Argenteau se proclame vainqueur; mais Roccavina est blessé. Encore un effort et l'on

Et Bonaparte, qui veut montrer les difficultés de sa situation, indique, dans son rapport au Directoire : 40.000 fantassins piémontais et 3.000 cavaliers, 34.000 fantassins autrichiens et 3.000 chevaux; avec l'artillerie et les sapeurs, total : 80.000 hommes.

1 et 2. Rapport de Beaulieu au Conseil aulique. (Arch. Guerre, de Vienne, pièce n° 17.)

chassait les 60.000 Républicains de l'Apennin[1]. Voilà que ces illusions s'évanouissaient le lendemain ; la victoire avait quitté le camp autrichien ; il fallait mettre des crêpes à ces drapeaux qu'on voulait promener à travers la France. Vaincu, le généralissime se plaignait amèrement d'avoir, dans son armée, des officiers sans talents[2], de conduire des troupes insuffisamment pourvues et démoralisées (c). Il manquait de résignation dans l'adversité.

Cervoni, chargé de remplacer le général Pijon, malade, avait été expulsé de Voltri dans la soirée du 10 avril, et le 11, de Monte-Bra. Mais, de ce côté, Rampon allait barrer la route aux vainqueurs.

Rampon, l'un des plus braves soldats entre les braves de l'armée d'Italie, adoré de ses grenadiers, toujours heureux dans ses opérations, devait être le meilleur lieutenant de Massena, après Joubert. Massena lui écrivait :

« Savone, 6 heures du soir, le 8 avril 1796.

Au chef de brigade Rampon, à la Madone.

« Demain matin, avant le jour, vous ferez mon cher Rampon, une découverte avec 600 hommes dans la partie de Sasello en vous dirigeant vers Estello.

1. Chiffre que portait un état pris sur un officier, M. Pradelli, du corps de Massena, fait prisonnier. (*La Guerre des Alpes*, par de Revel, p. 329.)

2. Drake écrit au prince d'Arenberg, le 24 avril : « Ce misérable Argenteau n'est propre à faire la guerre que dans les boudoirs de femmes » (Arch. de M. le prince d'Essling. Papiers divers.)

Ce dernier poste est occupé par nos gens. Le mot de ralliement est *Amitié*.

« Le bien du service exige que vous fassiez vous-même cette découverte ; les ennemis paraissent faire un rassemblement à Sasello ; ils peuvent couper la retraite des troupes qui sont à Voltri ; il est donc urgent que vous partiez de très bonne heure pour les prévenir, si jamais ils y tentaient ; les troupes de Voltri se sont fusillées toute la journée ; il se pourrait bien faire qu'elles en fassent autant demain et qu'elles tentassent même de les couper par Estello. Je vous en dis assez, mon cher Rampon, pour vous faire sentir toute la nécessité de vous rendre, deux heures avant le jour au moins, au rendez-vous, pour que vous y ayez pris poste, à la petite pointe du jour[1]. »

Rampon ordonnait que 300 carabiniers de la 17e légère et 300 hommes de la 21e fussent réunis avant minuit autour de l'auberge « Croce Bianca », située sur la route de Cairo à Altare. Or il trouva 800 hommes qui l'attendaient au lieu de rendez-vous.

De l'auberge, le chemin qu'on lui avait indiqué se déroulait dans les sinuosités de la montagne, vers Sassello. Un guide nommé Fari voulait bien accompagner le premier groupe ; on partait à deux heures du matin, sous une pluie fine et glaciale. Soit que le guide craignît de se compromettre ou d'être tué dans un combat, s'il allait droit au but,

1. *Histoire régimentaire de l'armée d'Italie*, p. 305.

ce paysan égarait les Français et les abandonnait devant Stella, sous prétexte de fouiller seul un bois très épais.

A six heures du matin, un jour terne s'était levé sous de gros nuages, ouvrant de larges perspectives devant les soldats transis. Entre les piliers de la montagne, on n'apercevait point d'Autrichiens. Le silence régnait vers Voltri.

Rampon cacha ses hommes dans le ravin ; il envoya un officier aux renseignements ; celui-ci apprit de deux laboureurs faisant des semailles que l'ennemi, en force, s'était massé derrière les murailles de Sassello. C'était une embuscade tendue. Le chef de la reconnaissance prenait aussitôt le parti de battre en retraite.

La troupe doit remonter, pour éviter un désastre, dans la direction de Montenotte-Supérieur, à travers une vallée souvent obstruée par des éboulis, où les pierres pavent les sentiers tous couverts de verglas, après le brouillard. Un feu de salve les arrête devant Montenotte. Le régiment d'Argenteau est là, bien abrité ; il ne tombe que des balles perdues dans les rangs des Français harassés, qui, chargés seulement de faire une reconnaissance, reprennent la direction de Savone. Suivi en queue, harcelé par une nuée de tirailleurs et pour contenir un ennemi audacieux, Rampon masse son bataillon sur les crêtes de Montelegino et rallie trois compagnies de grenadiers chassées de La Crocetta par les Autrichiens.

Montelegino s'élève en mamelon allongé, à

900 mètres d'altitude. La crête commande le val d'Albissola et la route de Cairo; le torrent Sansobbia lui sert de fossé, à l'est ; le Letimbro coule du coté de l'ouest; ses flancs sont très escarpés; un plateau allongé, mais étroit, la relie au premier plan de l'Apennin, qui domine Savone et la mer.

Position défensive de premier ordre, les Autrichiens l'avaient couronnée d'une redoute, avant Loano, sorte de pentagone irrégulier, d'un développement de 420 mètres, avec fossé, flèches et petit fortin à l'avant, sur la face nord, la seule que pût aborder l'assaillant venu de Montenotte.

Rampon y trouva le chef de brigade Fornésy resté en observation, commandant 2 bataillons de la 1re légère. Argenteau risqua trois assauts, le 10 avril, au matin; ses 2.500 hommes furent repoussés, subirent de grosses pertes, tandis que les Français avaient 3 tués, 29 blessés et 10 prisonniers[1]. Découragé, ou attendant des renforts, le général autrichien campa hors de la portée du fusil des Républicains.

Cette défense d'une position imprenable, soutenue contre cette troupe que Berthier évaluait à 10.000 hommes, une habile rédaction en fit la grande et mémorable défense de Montelegino. Lu dans l'armée, à l'ordre du jour, publié en France comme étant la première et victorieuse action de l'armée d'Italie, ce bulletin encouragea des conscrits peureux et réveilla le patriotisme des citoyens

1. Rampon à Massena. (Registre 13, pièce 24.)

qu'alarmait l'état de guerre. Rampon et Fornésy devinrent des héros, d'autres Léonidas, quand ils n'avaient fait que leur devoir, simplement, devant les chasseurs de Gyulay.

Dans la nuit du 10 au 11, 1 bataillon et 3 pièces de canon, envoyés par Massena, allèrent de la maison Doria, près la Madonna de Savone, à Montelegino. Le 11, les gardiens de la redoute furent seulement canonnés le soir. Dégagés le 12, ils purent seconder les efforts de Laharpe, qui enlevait aux Autrichiens Montenotte-Inférieur, gros village assis dans une belle vallée.

Ce jour-là, Bonaparte, que le curé de Cadibona avait guidé, par des sentiers de pâtre, vers Altare[1], put juger de l'entraînement de son armée. Loin d'offrir le tableau des: « 30.000 hommes sans pain, sans solde et sans souliers[2] », elle avait 4 divisions d'infanterie, 2 de cavalerie, 1 brigade d'artilleurs et de sapeurs, 47.343 soldats, et une réserve de 18.059 hommes, échelonnée le long de la côte (*d*). Le général en chef avait déjà, d'ailleurs, publié la bonne organisation de ces régiments allant au feu[3].

1. *La Guerra di* 1796, par Aviani, p. 67.
2. *Histoire de France*, de Lamy, p. 188.
3. Nice, le 29 mars 1796. — « Le général en chef Bonaparte a passé la revue de la 100e demi-brigade et de la 165e, ainsi que du bataillon de Montferme, du 7e régiment de hussards et de l'artillerie ; il a été très satisfait de la tenue des troupes. » (*Corresp. de Napoléon*, n° 104.)
Albinga, 6 avril. — « Le général en chef a passé aujourd'hui la revue des 39e et 69e demi-brigades ; il a du plaisir à publier, par la voie de l'ordre, la satisfaction qu'il a eue de voir la tenue de l'habillement et des armes, ainsi que la discipline, l'instruction et le bon esprit, et l'ardeur qui animent ces demi-brigades. » (*Corresp. de Napoléon*, n° 123.)

Renseigné par ses espions sur la force et sur les projets de l'ennemi, ayant abandonné le projet, depuis que Voltri est évacué, de franchir le sommet des Apennins à la Bochetta, Bonaparte va précipiter ses légions, du col de Cadibona dans les vallées piémontaises, couper l'armée ennemie en deux tronçons [1], c'est-à-dire séparer Beaulieu de Colli, puis s'avancer le long du Tanaro et de la Bormida, forcer le roi Victor-Amédée, dont les bataillons ne résisteraient que peu de temps aux Républicains, à demander la paix; et, les deux mains libres, il frapperait rudement Beaulieu [2], qui, vraisemblablement, reculerait dans la direction de Plaisance.

Entre ces deux hommes de guerre, Beaulieu et Bonaparte, le contraste ressortait ainsi :

« Bonaparte, a vingt-sept ans ; Beaulieu, soixante-douze. Le premier venait de s'ouvrir une carrière brillante où, à force d'audace et de témérité, il pouvait tout gagner et n'avait rien à perdre ; l'autre était au bout de la sienne. Bonaparte avait une forte éducation classique, et les plus grands événements de l'histoire du monde s'étaient déroulés sous ses yeux ; Beaulieu était formé par soixante années

1. Projet que Bonaparte méditait depuis 1794, lorsqu'il commandait l'artillerie de Dumerbion. (*L'Education militaire de Napoléon*, par J. Colin, p. 322.)

2. C'est le plan élaboré, le 31 janvier 1796, dans les bureaux du Directoire : « L'armée de la République française entrera en Italie, forte de 60.000 hommes, passera par la Bochetta, laissant le Piémont à sa gauche ; 40.000 hommes agiront contre les Autrichiens, et les 20.000 autres tiendront les Piémontais en échec. » (Arch Guerre.)

de pédantisme officiel, le plus propre à déprimer l'intelligence et le caractère. Bonaparte pouvait considérer les maîtres de la France comme ses égaux, eux qui avaient dû leur existence à son épée, le 13 Vendémiaire. Beaulieu était le serviteur d'une antique maison impériale et l'instrument d'un conseil aulique bavard et empesé. Bonaparte connaissait l'Apennin comme sa poche, car il y avait joué un rôle important dans la campagne de 1794; pour Beaulieu, la montagne et son genre de guerre étaient choses toutes nouvelles. Au reste, Beaulieu n'était pas un homme médiocre ; il n'avait pas seulement combattu avec distinction aux Pays-Bas, ce qui lui valut l'honneur d'être appelé à ce commandement, mais encore il ne manquait pas d'énergie, et il s'élevait véritablement au-dessus des officiers de carrière ; mais ce n'était pas suffisant dans le cas présent. Cela ne lui suffit même pas à gagner d'emblée la confiance de son armée ; il semble, au contraire, qu'un souffle de cabale et d'indiscipline s'y soit élevé dès son arrivée. Il en était autrement du côté de Bonaparte[1]. »

La reconnaissance de Rampon, poussée vers Stella, le sang-froid de la 1re légère à Montelegino, démontraient l'endurance dans la marche, puis la solidité au feu des troupes de l'avant-garde formant un corps de 18.000 hommes. Laharpe avait 8.614 soldats et Meynier 9.526[2].

1. Clausewitz, déjà cité, p. 12 et 13.
2. Division Laharpe : 1re légère, 16e, 1er bataillon de la 21e, 70e de bataille. — Division Meynier : 3e légère, 84e de bataille ;

Bonaparte renvoyait Meynier, très âgé, dans la réserve. A Massena, qui commanderait sa division, Joubert et Dommartin servaient de premiers lieutenants; Massena recevait, le 11 avril, ces instructions :

« Faire arriver Dommartin avec deux bataillons sur Montefredo. Joubert prendra position à Altare en se liant avec la division Laharpe [1]. »

Dans cette journée, une deuxième lettre du général en chef lui était remise à Cadibona :

« Le général Massena donnera ses ordres pour que le général de brigade Ménard se porte, aussitôt l'ordre arrivé, avec les troupes qui sont au Baracon, Cadibonne et à Culiano, à Altare ; elles prendront toutes les cartouches qu'elles ont; il se mettra à la tête de ces troupes et cherchera à couper l'ennemi entre Carcare, Altare et Montenotte.

« Le général de brigade Joubert et le général Dommartin viendront le joindre dans la nuit; lorsque, par cette diversion, les troupes qui ont attaqué Monte Lésino ne seront plus sur l'offensive, le quartier général se transportera à Altare.

« Le général Massena m'instruira de son arrivée à Altare et du mouvement des ennemis; il donnera, au surplus, tous les ordres ultérieurs

99e de bataille et une demi-brigade sans numéro, formée des 4e légère et des Allobroges, à Loano ; 51e et 55e de bataille. (Situation du 9 avril 1796, Arch. Guerre.)

1. *Corresp. de Napoléon*, n° 134.

qu'il jugera convenables pour l'exécution des dispositions du présent ordre[1]. »

Rampon, isolé à Montelegino, réclamait encore du secours. La brigade Ménard se trouvait sous la main du divisionnaire. Massena, ayant envoyé un bataillon de renfort au premier, faisait prendre au second une position défensive sur les hauteurs dominant Montenotte; et le 12, pendant que le corps de Laharpe attaquait vigoureusement Argenteau, de front, les défenseurs de Montelegino quittaient enfin leur refuge, apportaient le concours de 1.200 baïonnettes. Massena marchait à la tête des 1er et 3e bataillons de la 21e, secondait d'un puissant effort les charges de Laharpe; il accablait la brigade Roccavina, poussait l'ennemi dans Montenotte-Inférieur, occupait six maisons, enveloppait les Autrichiens à gauche et en arrière, faisait 1.500 prisonniers[2]. A neuf heures et demie du matin, la bataille était gagnée. La division Massena perdait 50 tués et 20 blessés[3].

Bonaparte arrive dans Carcare le 12 avril. Là, il expédie cet ordre, à deux heures du soir :

« Le général divisionnaire Massena s'avancera avec la 21e demi-brigade au delà de Dego; il imposera à la ville une contribution militaire de

1. Lettre inédite de Bonaparte. (Registre 12, pièce 282.)

2. Rapport de Beaulieu au Conseil aulique. (Arch. Guerre, de Vienne, pièce n° 17.)

3. Rapport de Massena à Bonaparte. (Registre 79, cahier d'ordres.)

24.000 livres; il ramassera tous les mulets qu'il trouvera et qu'il enverra sur-le-champ au commissaire Sucy, à Carcare; il fera des mouvements sur Spino où il enverra quelques compagnies de troupes légères, qui ne se hazarderont qu'autant qu'il n'y aura rien à craindre pour leur retraite. Ces mouvements doivent être commencés à la petite pointe du jour. Si le général Dommartin arrive avec ses troupes, il rejoindra le général Massena, qui lui donnera ses ordres.

« Le général Laharpe, partant à la pointe du jour, s'avancera jusque sur les hauteurs de Cairo. A neuf heures du matin, il ne laissera plus qu'un bataillon sur ces hauteurs; il se rendra avec le reste de sa troupe à Cairo, où il lèvera une contribution de 36.000 livres et il cherchera à réunir tous les moyens (lisez mulets) possibles qu'il enverra sur les derrières, au commissaire ordonnateur Sucy.

« Le général Augereau s'avançera à la pointe du jour, avec ses deux dernières brigades et son artillerie par Millesimo, Rocaviler et Montezemo où il battra l'ennemi.

« Le général Joubert se portera à la pointe du jour, par Castel Novo, cherchera à couper les troupes qui sont à Saint-Jean. Maître de Montezamo, il devra s'emparer de toutes les positions qui avoisinent par Ceva.

« Le général de brigade Ménard restera sur les hauteurs de Biestri. Si le général Dommartin arrive à temps, ils se réuniront à celles du géné-

ral Massena pour exécuter les mouvements qui lui sont ordonnés.

« L'artillerie suivra les colonnes auxquelles elle est attachée dans ce moment, à l'exception de la pièce de 8, qui est à la disposition du général Joubert et qui doit rester au parc du général Augereau[1].

« La cavalerie restera jusqu'à nouvel ordre au quartier général[2]. »

Ces combinaisons d'un maître stratégiste ne purent être exécutées dans le temps donné, pour plusieurs causes. Augereau et Joubert, qui formaient la gauche du corps chargé de vaincre les Autrichiens, ayant rencontré Provera à Millesimo, l'attaquent, le battent, le poursuivent, et vont l'assiéger dans le vieux château de Cosseria. Laharpe et Dommartin gémissent devant les difficultés du terrain, et ils attendent des vivres[3]. Ménard attend Dommartin. Aussi, Massena arriva-t-il seul, avec la 21e légère, devant Dego ; et la pru-

1. Cette artillerie était de 14 pièces : « 4 pièces de 8, 4 pièces de 4, 2 obusiers, 2 pièces de 3 et 2 pièces de 12 avec leurs munitions, 100 mulets de bât chargés de cartouches d'infanterie ont été rendus à San-Giacomo, le 22 germinal, sous le commandement du général Verrières. Cette artillerie, montée sur affûts de montagne, répandue dans les divisions des généraux Laharpe, Meynier et Augereau, a combattu à Montenotte, Cosseria et Dego, et, après la prise des redoutes de Montesimo (Montezenolo), le 26 germinal, elle est arrivée, le 27, sous les ordres du général Augereau, pour s'emparer du camp retranché de Ceva. » (Rapport de Verrières. Registre R, déjà cité.)

2. ~~Lettre inédite de Bonaparte à Massena.~~ (Registre 12, pièce 284.)

3. J. Colin, p. 45.

dence lui commandait de ne pas s'engager, sans une forte troupe, contre un ennemi bien posté et placé sous les ordres du colonel Nomoné[1].

Alors la journée du 13 est perdue. Mais Provera, serré et bombardé, capitule le 14. Etant libres, et talonnés par le général en chef, Joubert, Dommartin et Ménard s'avancent en trois colonnes sur Dego. Colli, qui devait s'y trouver par ordre supérieur, n'a pas voulu quitter Acqui. Argenteau, découragé, et que Beaulieu a accablé de reproches, vient de réunir 4 bataillons seulement du côté de Baretto[2].

Dego, assis au pied des murs de l'Apennin, sur la rive gauche de la Bormida, fut bien défendu. Le combat dura trois heures à travers les masures, entre les vignes couvrant deux coteaux, dans les bouquets de bois. L'assaillant perdit là beaucoup de monde; mais il harcela les débris d'une division, prit les canons du 1er bataillon de grenadiers et toutes les pièces de la réserve[3]. Et sa formidable poussée jeta les vaincus dans Terzo. Ne voulant point aller au secours de Nomoné, Argenteau s'était éloigné, fâché de ce que le colonel Wukassowich ne l'eût pas rejoint le même jour.

Massena devait garder Dego. La division Meynier pouvait suffire à cette tâche. Elle s'éparpillait le soir, se répandait dans les villages pour piller. Wukassowich arrivait à Sassello le 15 au matin, surprenait les Français dispersés, entrait dans Dego, prenait des canons et 500 prisonniers.

1, 2 et 3. Rapport de Beaulieu au Conseil aulique.

Si Argenteau était accouru de Spigno, les Autrichiens pouvaient reconquérir tout le terrain perdu les jours précédents.

Que faire devant 5 bataillons solidement établis dans Dego ? Massena parvient à rallier les fuyards près de la Rocchetta sur Bormida ; il rappelle Laharpe, forme trois colonnes d'attaque ; ces troupes se précipitent le 15, à deux heures du soir, contre les soldats de Wukassowich qui, accablés par le nombre, doivent abandonner le bourg[1].

Bonaparte se plaignit vivement de ce que les généraux, par inexpérience ou par faiblesse, ne sachant tenir leurs troupes en mains exposaient l'armée à subir un désastre. Depuis, on se montra plus vigilant dans les lignes avancées.

Quand le corps principal des Républicains descendit des plus hauts remparts de l'Apennin et se trouva enfin maître du cours supérieur des deux bras de la Bormida, la division de gauche, sous Sérurier, attaqua le camp retranché de Ceva, que les Piémontais occupaient fortement. Augereau allait soutenir Sérurier.

Massena occupe Mombarcaro, entre la Bormida de Millesimo et le Tanaro. Gardant les routes de Ceva, d'Alba, de Mondovi, d'Acqui, il sépare les Autrichiens vaincus des Sardes poussés de Cosseria à Priera. Toutes les instructions du général en chef

1. Dans les trois affaires de Dego, la 21e légère perdit : 3 officiers tués, 6 blessés, 16 prisonniers, 30 sous-officiers et soldats tués, 109 blessés, 252 sous-officiers et soldats prisonniers. Le 15, le général Causse fut tué. (Rapport officiel à Berthier, Registre R. p. 9.)

sont donc exécutées. Au moment de rétablir la discipline dans l'ancienne division Meynier, Massena reçoit, le 18 avril, de nouveaux ordres :

« Au quartier général de Millesimo, le 29 germinal[1].

« J'ai reçu vos lettres, mon cher général ; les redoutes au-dessous du camp de Ceva ont été vivement attaquées par nos troupes, dans la journée d'avant-hier, et l'ennemi a évacué son camp retranché, hier matin. Nous allons être j'espère bientôt maîtres de la ville et nous avons établi des batteries qui dans ce moment canonnent la forteresse.

« Je désire que vos troupes se reposent aujourd'hui, en vous faisant seulement éclairer par votre droite ou votre gauche. Vous ferez en sorte que le soldat ne pille pas les villages où il doit passer.

« Je vous verrai dans la journée, sinon je vous enverrai ce soir des ordres positifs pour le mouvement combiné que nous devons faire. »

Je vous embrasse de cœur. »

Massena reste à Mombarcaro jusqu'au 20 avril. Laharpe, qui doit le remplacer dans cette position, s'attarde aux environs de Dego. Les soldats sont encore sans souliers; ils ne peuvent trouver de vivres dans un pays dévasté ; leurs charges de munitions épuisées, ils ramassent les cartouches des Autrichiens de Wukassowich, aban-

1. Lettre inédite de Bonaparte. (Registre 12, pièce 289.)

donnés morts ou blessés dans la plaine. Plus de 300 blessés sollicitent leur pitié et des secours. La gangrène est dans leurs plaies. On les transporte à Cairo, où ils expirent presque tous[1]. Le 20, la 70e de bataille se mutine. Chambarlhac, qui la commande, envoie sa démission.

Dans la nuit du 20 au 21, Massena passe le Tanaro, à deux heures du matin, près de Ceva, devant les canons de l'ennemi qui tuent 5 hommes. Il va occuper la route de Mondovi et le village de Lesigno. Ce mouvement, très hardi, détermine la retraite de Colli, que poursuit la cavalerie de Stengel.

Le 21, Colli s'arrête à Vicoforte; là, il résiste bravement aux charges des divisions Sérurier et Massena. Mais Stengel pénètre dans ses rangs, assure la victoire et perd la vie. Rompus, les Piémontais se débandent, fuient vers la Stura.

Victor-Amédée envoie demander la suspension des hostilités. Les plénipotentiaires sardes sont reçus courtoisement, le 26 avril, le soir, au village de Bra, par Massena; ils passèrent avec Massena trois quarts d'heure, le temps de préparer une escorte de hussards[2].

L'armistice signé dans la nuit, à Cherasco, au palais Salmatoris, entre Bonaparte, le général de La Tour, Henry Costa de Beauregard et de Seyssel, stipulait que les forteresses de Coni, Tortone

1. *Correspondance inédite de Napoléon*. Edition Panckoucke, 1819, 1er volume, p. 65.
2. *Un homme d'autrefois*, par Costa de Beauregard, p. 332.

et Alexandrie seraient livrées immédiatement aux vainqueurs. Les généraux du roi de Sardaigne déploraient l'humiliation de ce traité[1]. Et les Français, qui avaient perdu près de 6.000 hommes, depuis l'ouverture de la campagne[2], n'ayant plus qu'un adversaire, allaient pouvoir harceler ou détruire Beaulieu, resté inactif près de Valence.

Ayant franchi les Apennins, et descendus dans le cirque immense qui s'ouvre au mont Viso, s'étend entre le Gothard, les lacs italiens, les murailles rocheuses serrant le cours de l'Adige vers Vérone, et à l'est jusqu'aux rives de l'Adriatique baignant Venise[3], les Républicains ont maintenant, devant eux, un grand fleuve, sans bas étiage pendant la fonte des neiges, le Pô, barrant la plaine, partout large, dont les ponts et les gués seront bien gardés, dont les affluents forment des obstacles, l'Adda surtout, si une troupe se dirige

1. Le marquis de Beauregard écrivait à sa femme, le 27 avril : « Je viens de passer une nuit affreuse. J'ai signé, par ordre du roi, une suspension d'armes avec le général Bonaparte, aux conditions les plus humiliantes et les plus dangereuses.

« Il a fallu subir la loi du plus fort et donner en otages les places de Tortone, et tout ce que l'ennemi a envahi sur la rive droite de la Stura et du Tanaro. Le tout en attendant qu'il lui plaise de nous donner une paix à sa fantaisie ou qu'il revienne sur nous après avoir chassé les Autrichiens.

« Il y a de quoi mourir de dépit et de honte. Je voudrais avoir fait toute autre besogne ; cependant on avait tellement peur qu'on trouve celle-ci la plus belle du monde.

« Cherchez-moi, chère amie, quelque autre métier ; le mien est trop affreux, quand on le fait si mal. » (*Un homme d'autrefois*, p. 328.)

2. Le 9 avril, l'armée d'Italie avait 37.705 fantassins. Le 29, les situations enregistrent 32.377 soldats de la même arme. Environ 1.000 cavaliers, artilleurs et sapeurs avaient péri. (Situations, Arch. Guerre.)

3. Voir carte n° 2.

vers Brescia pour forcer les portes de la forteresse de Mantoue. L'armée d'Italie n'a pas à sa suite d'équipages de pont. Elle passera le fleuve quand même, servie par le hasard ou poussée opportunément par l'audace de son chef.

Bonaparte écrivait et faisait publier ostensiblement son désir de passer le Pô à Valence[1]. Il dépêchait secrètement le marquis de Valparaiso, ambassadeur d'Espagne à Turin, auprès du gouverneur de Plaisance, don Dionigi Crescini, afin d'obtenir la neutralité du duc de Parme, que nos succès avaient effrayé.

Le chef de bataillon Andréossy et l'adjudant-général Frontin, suivis de 100 cavaliers, explorèrent, dans la nuit du 6 au 7 mai, toute la rive droite du Pô, arrêtèrent cinq grands bateaux chargés de riz, puis les barques qui transportaient 500 malades autrichiens et de la pharmacie. On plaça les malades dans l'église Saint-Augustin de Plaisance[2]. Un grand bac fut capturé, et le 7, à six heures du matin, Dallemagne, venu du col de Tende, conduisant 3.600 grenadiers, 1.500 cavaliers et 2 pièces de canon, s'arrêta devant la ville. Un seul régiment entra par la porte Borghetto. Bonaparte, descendu au palais Scotti, fit enlever

1. Le 3 mai, Bonaparte écrit au chevalier Solar, gouverneur d'Alexandrie : « Je vous fais mon compliment sur l'évacuation de votre territoire par l'armée autrichienne. Incessamment une division de l'armée va se présenter à Valence pour y passer le Pô. Je vous prie de me faire procurer les bateaux qui sont nécessaires. » (*Correspondance inédite de Napoléon*, 1er volume, p. 109.)

2. Rossi, *Storia di Piacenza*, t. V, p. 145.

du château les deux pièces d'artillerie qui s'y trouvaient pour les donner au parc[1].

Le grand bac, dirigé par un batelier du pays, amené au point de passage situé sur la route de Plaisance à Milan, servit à transporter les troupes d'avant-garde. Au-dessus d'une île boisée et à 600 mètres en amont du château, le Pô, très rapide au mois de mai, a 325 mètres de largeur. Le bac, ayant un équipage de sapeurs, traversait le fleuve en trente minutes; il portait chaque fois 50 cavaliers ou 500 hommes d'infanterie. On se servait aussi des barques réquisitionnées en aval. Le premier poste, que Lannes commandait, était établi sur la rive gauche, dans la casa Rosse, à deux heures du soir[2].

Un détachement de grenadiers put éloigner du rivage les 150 cavaliers napolitains, hardis soldats du colonel Federici, escadron formant la pointe du corps de Liptay, qu'on poussa jusque dans San-Nicolo, à travers un pays couvert d'arbres.

Le grand obstacle du fleuve étant franchi, l'avant-garde française se trouvait à 71 kilomètres de Milan, par la route de Lodi. Mais il fallait se renforcer avant d'aborder Beaulieu, qui pouvait avoir 23 ou 24.000 hommes[3]. Massena était attendu à Plaisance.

Depuis Mondovi, Massena avait cheminé assez

1. Rossi, *Storia di Piacenza*, t. V, p. 147.
2. Lettre inédite de Uberto Giordani. (Bibliothèque de Plaisance.)
3. J. Colin, p. 74.

lentement, conduisant sa division, forte de 8.400 hommes, par Cherasco, Bra, Alba et Nizza-Monferrato, où un ouragan de neige fondit sur les régiments[1]. S'étant placé, le 2 mai, entre Castellazzo et Alexandrie, il attend des ordres, réquisitionne des barques, apprend que 50 maraudeurs de la 84e ont été égorgés dans les villages riverains de la Bormida. De rigoureuses mesures sont prises pour arrêter la dispersion des troupes et punir les assassins.

Le 7 mai, Joubert conduit deux demi-brigades à Cervesina, fait des démonstrations indiquant qu'il va passer le Pô sur des barques. Aussitôt, l'ennemi, facilement dupe, échelonnait ses bataillons à la rive gauche, entre Valence et San-Nazzaro, et prenait une attitude belliqueuse.

Bonaparte écrivait à Massena :

« De Plaisance, le 18 floréal (7 mai) [2]

« Le po est passé ; nous avons déjà 8.000 hommes au delà. Il est indispensable que vous vous rendiez le plus tôt possible, à Plaisance avec votre cavalerie et votre artillerie. Envoyez en avant votre cavalerie et venez vous même le plutôt possible ici.

« Nous avons fait plusieurs cavaliers napolitains prisonniers, entr'autre un officier. »

1. *Cahier de notes d'un sergent-major.* (*Revue Rétrospective* avril 1894, p. 7.)
2. Lettre inédite de Bonaparte. (Registre 12, pièce 293.)

On entrait dans un pays où les vivres étaient abondants. La municipalité de Plaisance accordait aux Républicains 10.000 quintaux de blé, 15.000 d'avoine et les fournitures nécessaires au garnissage de deux hôpitaux[1]. De plus, il était levé une contribution de 2.000.000 de francs, indemnité de guerre qui allait permettre de payer, le même jour, aux troupes victorieuses, toute la solde due depuis l'entrée en campagne.

Avant de quitter Alexandrie, Massena ordonnait d'explorer encore les campagnes infestées de déserteurs piémontais. Il entrait dans Plaisance à la tête du 21ᵉ chasseurs et trouvait Bonaparte au palais Scotti. Le général en chef voulait qu'on occupât le couvent des Lazaristes ou collège Alberoni, situé à 2 kilomètres de la cité et placé en bordure sur la route de Parme, si le logement était bon. Il envoyait Massena visiter la place.

Escorté de 25 cavaliers, accompagné par Reille et Ducos, Massena se présenta, vers deux heures du soir, aux portes de ce collège, dont les administrateurs n'avaient plus, à cause de leur pauvreté, la protection de l'évêque. Maître Carlo Abora, supérieur des Lazaristes, se montra empressé à recevoir le général.

A la salle d'études, on présentait au divisionnaire « une académie » ou dix élèves du cours supérieur. Lui, les interrogeait sur Turenne, Vau-

1. *Storia di Piacenza*, p. 150.

ban et le prince Eugène de Savoie. Etonné de leurs connaissances militaires, il disait : « Je vous assure, Messieurs, que vous me dépassez en tactique. » Abora le conduisait ensuite dans la bibliothèque installée au premier étage du bâtiment central et lui montrait des livres rares, sans craindre d'allumer les convoitises du vainqueur. Au premier rayon de la case du bas étaient rangés: un *Polybe* et les *Commentaires de César*, ouvrages luxueusement illustrés, éditions de Londres de 1712. Or, le *Polybe* retint quelques instants l'attention de Massena qui déclarait, en quittant le supérieur : « Que l'armée républicaine ne pouvait camper dans ce collége, refuge des belles-lettres et de la science, où se formait l'éducation des hommes les mieux doués de l'Italie. » Le soir, un nommé Georges Pietri, cousin de Bonaparte, élève des Lazaristes, allait déposer au palais Scotti le *Polybe*, cadeau offert à ce chef qui ne voulait point transformer une école en caserne. Le collége Alberoni devait servir d'asile, le lendemain, aux séminaristes expulsés brutalement de Plaisance[1].

L'infanterie de la division Massena se reposait pendant six heures à San-Giovanni. Partie de cette bourgade, le 8 mai, à une heure du matin, elle occupait Plaisance, le soir. Le 9, elle passait le Pô entre neuf heures et midi. On la dirigeait, sauf

1. Récit du professeur Boilo, témoin oculaire, fait au Lazariste J. Fronteri, aujourd'hui doyen du collége. Nous tenons ces notes de M. Fronteri, qui les donna très aimablement, lors de notre visite au collège Alberoni, le lundi 21 mai 1900.

2.000 hommes chargés de garder le passage [1], vers Casal, où elle se liait au corps d'Augereau qui, ayant jeté un pont à Verrua, débouchait très lentement de Pavie.

Bonaparte avait pu imposer un traité de neutralité au duc de Parme et de Plaisance. Son chemin de retraite bien gardé, puisque les réserves de Macquart et de Garnier occupaient l'Apennin, Alexandrie et Tortone, sa troupe électrisée par l'entrain que procure plusieurs victoires, il devait courir sus à Beaulieu, lui livrer une grande bataille, l'exterminer, obliger l'Autriche à proposer la paix. Mais, dans ce temps, Beaulieu, découragé et malade, demandait à quitter son commandement [2]. Un espion apportait cette nouvelle au quartier général français.

Les grenadiers du général Dallemagne avaient, dans Guardamiglio, bourg situé à 5 kilomètres du Pô, repoussé le corps de Liptay, fort de onze bataillons, auxquels les cavaliers napolitains prêtaient secours. Harcelé dans la plaine, Liptay se réfugiait derrière le canon de Pizzighettone, après avoir rompu le pont de l'Adda, devant cette même place.

Le 7 mai, Joubert étant en marche vers Plaisance, Beaulieu abandonnait précipitamment le camp de Valence. Ayant le dessein de renforcer

1. Situation de l'armée d'Italie, le 10 mai. (Arch. Guerre.)

2. Beaulieu propose le feld-maréchal-lieutenant Colli, qui, après l'armistice de Cherasco, devait rejoindre le généralissime à Rivalta, pour commander l'armée autrichienne. (Rapport du Ministre Nostitz à François II. Arch. Guerre, de Vienne, pièce n° 18.)

Liptay, il arrivait, le 8, à Casalpusterlengo, apprenait d'un courrier que son lieutenant avait battu les Français arrêtés dans Fombio et fait vingt-sept prisonniers[1]. C'était un faux rapport, sans signature. Alors, se croyant victorieux, Beaulieu ne se hâta plus de garnir le terrain aux environs. Le 9 mai, à deux heures du matin, il occupait toujours Casal. La fusillade se répercutait au loin, devant lui; il décidait de soutenir les troupes engagées dans Codogno.

Ce bourg avait été attaqué la veille, à onze heures du soir, par trois compagnies du régiment Presky et des hulans de Messaross, troupe placée sous le commandement du général Schubirz. On avait négligé de fermer les portes, de garnir d'hommes les tourelles dominant la campagne. Les hourras des hulans jetaient l'alarme. Laharpe sortait de l'hôtel du « Soleil », afin de rejoindre sa troupe apeurée, déjà mise en déroute, et tombait mort dans le même temps que le comte Cschernin, commandant l'avant-garde ennemie[2]. Les Autrichiens avaient capturé 30 grenadiers, 4 dragons, 6 canons et 3 voitures de munitions; mais, à l'aube, des grenadiers conduits par Berthier et par Dallemagne les forçaient de se retirer, d'abandonner toutes leurs prises.

1. Rapport de Beaulieu, daté de Formigaro, le 10 mai. (Arch. Guerre, de Vienne, sans numéro.)

2. « Placé entre la cavalerie autrichienne qui sabrait et les Français tirant au hasard, dans l'obscurité, Laharpe tomba sous les balles de ses soldats. Son corps et ceux de 15 grenadiers ramassés sur la grande place (piazza maggiore) furent enterrés dans le cimetière du bourg. » (Almanach Codognese de 1817, p. 26.)

Beaulieu arrivait trop tard au secours de Schubirz; et, ne sachant où trouver Liptay, il traversait Lodi, marchait vers Crémone, y conduisant 6 bataillons et 10 escadrons chargés de garder une communication jugée absolument nécessaire entre Mantoue et Milan.

Les brigades de Massena occupaient Casal, dans la soirée du 9 mai. Joubert quittait cette ville, le 10, à quatre heures du matin. Son but était d'atteindre l'arrière-garde ennemie et de prendre Lodi. On ignorait au grand quartier général que, la veille, Beaulieu avait laissé en observation sur les deux rives de l'Adda, la division Sebottendorf seulement, qui devait défendre et détruire au besoin le pont de Lodi.

Bonaparte fait former les troupes disponibles en trois colonnes. La droite s'avance sur la vieille route crémonèse longeant la rive droite de l'Adda, en bravant le canon de Pizzighettone, où Liptay était assiégé. La deuxième colonne — le centre — se porte de Codogno à Casalpusterlengo, par la route directe de Plaisance à Milan. La troisième colonne — celle de gauche — marche de Casal sur San-Colombaro, le long du chemin de Borghetto.

Les deux premières s'arrêtèrent à un mille de Lodi et attendirent, dans le site de San-Bernardo, que la tête de la colonne de gauche apparût. Pendant la halte, vers neuf heures du matin, deux grenadiers de la brigade Victor forcèrent l'entrée d'une église isolée, volèrent un calice et un ciboire. Ils furent dénoncés par un sergent; Bona-

parte ordonna de les fusiller, et ils subirent leur peine devant l'Albergo de la Colomba[1].

Enfin, à onze heures, la pointe du 1er bataillon de la 21e sortit d'un bois de chênes. Les demi-brigades cheminèrent prudemment sous le couvert des arbres et à travers les cultures ; des éclaireurs s'approchèrent de la vieille ville, bâtie en amphithéâtre, bastionnée sur quatre points seulement, entourée de fossés et dont la partie basse s'étendait jusqu'à l'Adda, sur la rive droite[2].

L'arrière-garde du général Liptay, battue à Codogno, avait traversé Lodi, vers huit heures du matin, et jeté l'alarme. Sebottendorf, venu de Pavie, se gardait au défilé du pont. Par lui, un piquet de dragons, des hulans et 50 cuirassiers étaient chargés d'inquiéter l'ennemi, arrivé sur la route de Plaisance. Ces batteurs d'estrade perdirent quelques hommes tués, blessés ou faits prisonniers ; mais ce qui s'échappa put renseigner quant aux forces et à l'audace des Républicains. Et le major Malcamp, adjudant de Beaulieu, survenu dans la matinée, aidait Sebottendorf à prendre de telles dispositions de combat, sur la rive gauche dn fleuve, qu'on se devait considérer bientôt comme étant invincible.

Dupas, qui conduisait le 2e bataillon de grenadiers et 6 compagnies du corps des Allobroges, arrivait à onze heures et demie devant la porte

1. *Mémoires* de l'ingénieur Rigori, témoin oculaire. (Arch. de Lodi.)
2. Plan de Lodi en 1790. (Musée de Lodi.)

de Crémone, un édifice carré et solide. Quelques Croates, postés dans le bastion n° 2, tiraient 20 coups de fusil sur l'avant-garde et se retiraient précipitamment. Le poste de la Gabelle ouvrait aussitôt la porte aux Français[1]. A travers les rues pavées de cailloutis, dans les places ornées d'arbres, sous les portiques des vieilles maisons, l'assaillant se répandait, chassait des hulans et prenait un canon dans le corso Adda; il débusquait le poste gardant la porte de Brescia, une vieille poterne élevée à 50 mètres du pont.

Ce poste étant rentré dans les lignes autrichiennes, Sebottendorf fait rompre 2 pans du vieux pont en bois, les 9e et 10e. Ainsi l'ennemi sera empêché de franchir le fleuve et le lieutenant de Beaulieu se réserve un moyen de rentrer dans Lodi, après que les sapeurs auront réparé le tablier rompu. Il ordonne, à midi, de bombarder la ville pendant que son corps changera plusieurs des dispositions de combat prises trop hâtivement le matin. A droite du pont, en 1re ligne, le régiment de Nadasky formait des masses compactes, depuis la chaussée très élevée en rempart de terre, jus-

1. *Cronistoria de Lodi*, par G. Agnelli, p. 9. La relation officielle, enregistrée dans tous les ouvrages écrits sur cette campagne, indiquait que 5 grenadiers de la 32e avaient escaladé les murailles près de la porte de l'Est, écarté les Autrichiens à coups de baïonnette et ouvert la porte. D'abord, la 32e de bataille n'existait pas. De plus, il n'y avait pas de murailles autour de Lodi, mais seulement un fossé. Les manuscrits des Archives de Lodi et les renseignements circonstanciés du savant bibliothécaire Agnelli offrent à l'historien, recherchant la vérité, plus d'authenticité qu'un bulletin de victoire, écrit rapidement le soir de la bataille.

qu'au bord d'une prairie bordée d'ormes. A gauche, s'alignaient le régiment Terzi, 1 bataillon Fordy retiré de la garnison de Milan, et le régiment de Thurm. On mettait les régiments Lucaner, Ottocaner et la grosse cavalerie en réserve ; les uns couvraient, les autres occupaient le couvent du Credo[1]. Six canons battaient la route de Crema et le pont, d'enfilade. Les autres pièces étaient placées à droite et à gauche du pont, derrière des épaulements en terre. Une tranchée était creusée dans le prolongement de Revellino, à l'ouest. Des escadrons de hulans se répandaient aux environs[2]. Sebottendorf, les généraux Roccavina, Roselmini et Wukassowich s'abritaient dans les cassines de Revellino, élevées à gauche du pont, à 30 mètres de l'Adda, cinq vieilles maisons carrées, en briques, qui, étant crénelées, formaient autant de fortins où les blessés trouveraient un refuge. Les forces des Autrichiens s'élevaient à 8.500 hommes. Sebottendorf avait 14 canons[3].

Etant maître de Lodi, bien que la route de Milan fût ouverte aux Français, Bonaparte a pris la résolution d'occuper les deux rives de l'Adda, de s'emparer de Pizzighettone ; ensuite il poussera Beaulieu dans le Tyrol ou vers la Carinthie. Et l'exécution de son plan ne doit subir aucun retard. On lui fait cependant remarquer que le passage de l'Adda

1. Rapport de Beaulieu. (Arch. Guerre, de Vienne, pièce n° 10.)
2. Lettre d'un officier de l'état-major de Liptay. (*Annales européennes de Tubing.* mars 1816.)
3. Etat des armées. (Arch. Guerre, de Vienne)

coûtera cher en hommes. Tout en regrettant de sacrifier quelques compagnies, il devait balayer le chemin de Mantoue.

Tandis que Dallemagne entoure le vieux château, que les soldats d'Augereau frémissent sous la pluie des boulets autrichiens, et que Saliceti ordonne de vider les caves de la ville, afin de distribuer des vivres et du vin aux soldats affamés, le général en chef s'avance, suivi de quelques officiers, dans la rue de l'Adda, une voie sinueuse et de rude pente. Sans marquer d'hésitation, il franchit la vieille porte et s'abrite, pour observer l'ennemi, derrière la statue en plâtre de saint Jean Népomucène, patron de la cité, statue placée sur le premier pilier d'un pont sans parapet, long de 165 mètres, large de 8 et monté à 5 mètres au-dessus des eaux, qu'un courant très rapide poussait entre des piliers peu solides. Un boulet autrichien décapite la statue ; c'est un avertissement dont Bonaparte tient compte à l'instant, car il se retire, sans presser le pas pourtant. Il ordonne de placer une batterie sur l'éperon du collége[1]. Le feu de ces canons forcera les artilleurs autrichiens à reculer leurs pièces.

Repassant la porte de Brescia, le général en chef entre dans le vieux faubourg ; et, d'une fenêtre du clocher de la Madeleine, édifice carré, très haut, qui domine la campagne de Crema, il compte les bataillons de Sebottendorf nettement fractionnés,

1. *Cronistoria de Lodi*, p. 10.

se convainc que Beaulieu n'est pas à Revellino.

Beaumont, qui commande la division Stengel, reçoit l'ordre d'entraîner sa cavalerie en amont de Lodi, de franchir l'Adda au gué de Mozanica, de jeter ses dragons en fourrageurs sur la droite de l'ennemi, puissante diversion qui permettra de passer le fleuve avant la nuit.

L'artillerie de Massena arrive à trois heures et demie; 4 pièces de position sont placées à la droite du pont, devant la petite église Saint-Philippe, qui allait servir d'hôpital; et leur feu, soutenant la batterie du collége, forçait l'infanterie de Terzi à s'abriter derrière les vieux platanes bordant d'une rangée de troncs énormes la rive gauche du fleuve; ce feu inquiétait aussi les artilleurs autrichiens et endommageait les cassines. Pendant les deux heures que durait ce duel d'artillerie, le parti français faisait de faibles pertes[1]. Mais on attendait toujours la diversion de Beaumont.

Comme la cavalerie ne débouchait pas assez vite derrière l'Adda, Bonaparte, impatient d'agir, allait risquer l'acte le plus audacieux qu'il ait entrepris dans cette campagne. Il rassemblait ses généraux, tenait un conseil de guerre sous le portique de la cathédrale, tandis que les soldats buvaient toujours. Après la délibération, chaque chef de groupe recevait des instructions particulières et précises.

Massena, Berthier, Dallemagne et Cervoni for-

1. 1 sergent tué et 12 hommes blessés. (*Journal de Verrières*, déjà cité.)

mèrent, place du Dôme, une colonne infernale; tous les soldats de Loano voulaient en faire partie. Deux drapeaux flottaient au centre. Dupas la guidait, conduisant le 1er bataillon de grenadiers. Cette colonne, ayant 6 hommes de front, débouchait au pas de charge, à six heures et demie, de la porte de Brescia, et franchissait les premières traverses du pont[1].

Un feu terrible arrêta les grenadiers au vingtième pas. Le pont oscille sous le choc des boulets. Il se produit, dans les pelotons, de l'hésitation; et l'épouvantable clameur des hommes mutilés réveille soudain, chez quelques soldats, le désir de la conservation. Ni la vue des drapeaux agités, ni les roulements des tambours, ne sont stimulants, quand balles et mitraille pleuvent dru comme grêle. La colonne infernale piétine, recule, malgré les ordres de Dupas. Mais les généraux, accourus, barrent le chemin de la retraite aux fuyards. Des épées se plantent devant eux. Massena et Berthier, passés au premier rang, supplient des grenadiers terrorisés de les suivre. De force, on entraîne les hommes, mais au pas accéléré, cette fois. Dallemagne, Cervoni et l'état-major commandent les escouades de la première compagnie d'attaque. Bonaparte s'est placé derrière la batterie de Massena, que la 21e légère vient encadrer, en rangs serrés. Toutes les musiques des régiments échelonnés au bord de l'Adda jouent la

1. Lettre d'un officier de l'état-major de Liptay.

charge. Deux cents hommes, de mille qui étaient partis, arrivent au milieu du pont, au moment où trois barques, chargées de bons tireurs envoyés par le général en chef afin d'opérer une diversion, coulaient sous les projectiles autrichiens[1].

« Alors, dit Beaulieu dans son rapport, les Français firent, avec leurs cris et leur feu, un tel bruit que la plus grande partie des troupes destinées à la défense du pont s'effrayèrent; et, au lieu d'attaquer l'ennemi à la défilée, se mirent en désordre et s'enfuirent précipitamment[2]. »

La colonne infernale, de nouveau électrisée par l'exemple que donnaient les généraux marchant au premier rang, arrivait enfin à la coupée des pans rompus ou plutôt affaissés sur un banc de sable; — îlot ayant 50 mètres de large. — Massena et Cervoni glissaient de haut en bas, le long du tablier. On les suivait aux cris de : « Vive la République! » Les grenadiers traversaient l'îlot, puis un bras de 12 mètres, profond seulement de quatre pieds; ils escaladaient, dans leur élan, le talus de la rive gauche, s'emparaient de l'artillerie autrichienne, en même temps que Sebottendorf évacuait précipitamment les cassines de Revellino. Il était sept heures.

Cette entreprise aurait pu causer un désastre; car, si le pont avait cédé sous les boulets ou sous le poids des hommes le martelant de leurs pas,

1. Archives de Lodi.
2. Rapport de Beaulieu au Conseil aulique. (Arch. Guerre, de Vienne.)

deux mille soldats tassés, poussés, se seraient noyés, tant l'eau est profonde, au mois de mai, dans le grand lit large de 100 mètres.

Sur la rive gauche, les Autrichiens pouvaient repousser quelques bataillons très fatigués. Leur cavalerie, sortie du Credo, chargeait de front, dans une prairie, les grenadiers de Dupas, et le comte Altemps, chef du régiment de Terzi, les attaquait dans leur flanc droit. Une balle tuait Altemps[1]. Abordée à la baïonnette, sa troupe se débandait, abandonnait le chemin de halage. Cependant, les hulans et les chevau-légers revenaient à la charge, fermaient la route de Brescia, assuraient le salut de leur infanterie; ils pouvaient même reconquérir tout le terrain perdu, arriver jusqu'au pont et le garnir.

Leur audace les eût servis sans l'arrivée de la 29e légère et des Allobroges[2]. Il se fit aussitôt, dans un espace restreint, un grand carnage. Tous les officiers des deux partis payèrent de leur personne. Lautour, aide de camp de Massena, reçoit cinq coups de sabre. Massena et Cervoni sont enveloppés; ils se dégagent pourtant. Bonaparte passe le pont, excite les combattants de la voix. Les hulans vont rompre lorsque Ordener, ayant passé le fleuve à la nage, en amont du pont, au-dessous de l'île des Osiers, et entraînant 300 hommes du 10e chasseurs, vient assaillir à gauche la cavalerie de l'ennemi. Kilmaine surgit aussi, à droite, con-

1. Lettre d'un officier de Liptay.
2. Rapports officiels à Berthier. (Registre S. p. 165. Arch. Guerre.)

duisant des escadrons passés en aval du pont. Que Beaumont survienne et les Autrichiens seront pris entre les contingents français. Mais Beaumont s'attarde, loin du champ de bataille, à observer un gros d'ennemis.

Les vaincus se dérobaient dans l'obscurité, le long des haies, dans les chemins creux et se ralliaient, vers minuit, devant les bicoques de Fontana. Sebottendorf avait perdu 2.000 hommes et 15 pièces de canon.

Précédé de Kilmaine, qui conduit 500 cavaliers, Joubert va établir la 3e légère près de Malassano, sur la route de Brescia. Encore chef d'avant-garde, Massena fit bivouaquer la 84e de bataille dans les prairies qui s'étendaient à droite du chemin de Crema. Le pont fut réparé à la lueur des flambeaux. On prit et vida des barques chargées de vivres, qui descendaient le fleuve.

Bonaparte rentrait dans Lodi, à neuf heures du soir. La consternation y régnait. Cette ville avait beaucoup souffert de la canonnade des Autrichiens[1]. — Dujard, commandant l'artillerie, occupait l'évêché. Berthier rédigeait devant Bonaparte, au palais Pitoletti, un bulletin de victoire et s'informait du nombre des blessés; mille hommes environ avaient été frappés dans cette bataille[2].

1. Une bombe dans le palais civil; plusieurs boulets dans le couvent des Franciscains; dix projectiles dans la célèbre fabrique de majolique des Feretta; d'autres dans la porte de l'Adda et maisons voisines. (Chronique de Palladini. Arch. de Lodi.)

2. Des témoins oculaires ont indiqué ainsi les pertes : morts et blessés français, 1.000; autrichiens, 1.100 tués ou blessés. (Cusani, *Storia di Milano*, vol. IV.) L'ingénieur Rigori, déjà

Le général en chef reçut la visite, le 11, de l'évêque Beretta, qui demandait qu'on assurât le respect dû à la religion et aux propriétés[1]. On le lui promit. Dînant le 12, à l'évêché, Bonaparte vit entrer un espion de Beaulieu. Déguisé en capucin, cet homme colportait des nouvelles de Vérone et de Mantoue; démasqué, il était remis entre les mains de Murat[2].

Mais la fortune militaire du chef de l'armée d'Italie était menacée. Ses discours aux soldats, son activité, l'ambition qu'on lui prêtait, en fallait-il davantage pour effrayer un gouvernement devenu impopulaire et qui craignait de voir surgir un dictateur parmi les officiers?

Le Directoire se décidait à limiter les moyens d'action du jeune général. On cherchait un homme qui jouerait auprès de lui le rôle d'associé. Kellermann acceptait cette situation; le faire passer rapidement, avec ses troupes, de l'armée des Alpes à l'armée d'Italie, c'était facile. Carnot, Directeur pour trois mois, écrivit au général Bonaparte quels étaient les désirs de ses collègues[3].

cité, dit : pour les Français, de 7 à 800. Et Palladini renseigne : « Des blessés transportés au grand hôpital de Lodi, 100 moururent dans la première nuit. On enterra les cadavres derrière Revellino. »

1. La ville fut imposée à 50.000 francs. (Cahier du secrétaire de l'évêque. Manuscrit n° 27 des Arch. de Lodi.)

2. *Biographie de Lodi*. par Lampugnani.

3. Le Directoire à Bonaparte. Paris, le 12 floréal. — « Le Directoire a adopté les principales bases du plan qu'avait adopté le général divisionnaire Berthier qui, probablement, vous avait été communiqué, et qui détermine, pour la droite de l'armée des Alpes, une liaison intime avec la gauche de celle d'Italie et des mouvements qui en sont absolument dépendants. Le Directoire

Et Clarke, ancien guidon des hussards d'Orléans, chef du service topographique, négociateur des traités, priait Berthier d'abandonner la cause d'un « homme qui le payerait sûrement d'ingratitude ».

Froissé de cette conduite que tenait le Directoire envers lui, Bonaparte répondit à Carnot, qui l'eût peut-être fait destituer sans la victoire de Lodi :

Lodi, le 14 mai [1].

« Kellermann commandera l'armée aussi bien que moi, car personne n'est plus convaincu que je le suis que les victoires sont dues au courage et à l'audace de l'armée; mais je crois que réunir Kellermann en Italie et moi, c'est vouloir tout perdre. Je ne puis pas servir volontiers avec un homme qui se croit le premier général de l'Europe; et, d'ailleurs, je crois qu'il faut plutôt un mauvais général que deux bons. La guerre est comme le Gouvernement, c'est une affaire de tact. »

Le même jour, Berthier reçut l'ordre de donner à Clarke, cette créature du Directoire, chargée de surveiller le général en chef, et qui, « dès le premier

regarde comme superflu de s'étendre avec vous sur la nécessité de cette concorde. Il sçait qu'il n'a pas besoin de vous recommander pour votre collègue les égards que demandent ses longs services et ses talents militaires, et sans lesquels il pourrait s'élever une désunion qui compromettrait le sort de nos armées. » (Arch. Nat. AF III 302, dossier 74.)

1. *Correspondance inédite de Napoléon*, 1er vol., p. 160.

salut, reconnut son maître dans Bonaparte [1] », des assurances démontrant son attachement à l'homme qu'il aurait certainement trahi après une défaite, et au profit de Kellermann.

« Vous m'en voulez bien, mon cher général, écrit-il, de n'avoir pas reçu de mes nouvelles par le courrier qui a porté au Directoire exécutif la nouvelle de la victoire remportée à la bataille de Lodi; mais, occupé des détails de l'armée, il m'a été impossible de vous écrire un seul mot [2].

« *Le génie militaire de Bonaparte, la précision et la clarté de ses idées, son caractère aussi audacieux et entreprenant qu'il est froid dans l'exécution, nous a donné les moyens de le seconder et de faire une des plus belles campagnes dont jamais l'histoire ait fourni l'exemple.*

« La première opération de la campagne est terminée. Il faut, dans ce moment, déterminer un second plan. L'ennemi, jeté dans la place de Mantoue, peut y attendre les renforts qui commencent déjà à le joindre, et nous n'avons pas une seule pièce de siège pour attaquer cette place.

« Notre armée est nue, harassée de fatigue et courbée sous le poids de ses lauriers; elle n'a ni artillerie ni transports organisés, et le pays conquis du Milanais peut tout nous fournir. Le général en chef s'est, en conséquence, déterminé à profiter

1. *Bonaparte et Hoche en* 1797, par Albert Sorel, p. 7.
2. Clarke était à Turin, traitant les négociations de la paix auprès du roi de Sardaigne.

de quelques jours nécessaires pour prendre possession du Milanais et à les employer à organiser tous les services, pendant lequel temps le renfort venant de l'armée des Alpes doit rejoindre celle d'Italie.

« Nous allons commencer une nouvelle campagne, c'est ainsi que je le considère. Mais l'objet principal est non seulement d'empêcher Beaulieu de nous attaquer, mais encore de le détruire, pendant que notre droite dictera des lois à l'Italie.

« Je vous parle avec confiance et avec le dévouement qu'inspire la gloire de son pays. Je pense que deux généraux en chef, en Italie, conduiraient à la défaite de l'un ou de l'autre. Tant que l'ennemi que l'on a à combattre agit par la même volonté, il faut que la force opposée soit de même. Tel est mon avis, et j'y insiste pour l'intérêt de la République. Telle liaison qui puisse exister entre les deux généraux en chef, l'homme est homme, chacun a le désir de la gloire, a son ambition; l'unité est rompue, et il s'ensuit la défection de l'un ou de l'autre. Cette opinion est celle que j'ai toujours eue pour l'armée d'Italie.

« Quant à ce que vous me mandez sur ce qu'on cherche à diviser le général Bonaparte et moi, que l'on croie que les hommes qui ont son génie et son talent sont au-dessus de ces misérables manœuvres; le général m'estime; il connaît mon dévouement; il sait que je pense de même à son égard. et nous n'avons l'un et l'autre d'autre désir que de bien servir la patrie. Je vous déclare que j'ai apprécié

les grands talents de ce général, que j'en ai profité, que j'en profiterai en tout ce qu'il me sera possible. Il a mérité l'attachement et l'estime de l'armée et la reconnaissance de la Nation[1]. »

Le Directoire n'osa point imposer ses volontés au vainqueur. Maître absolu de l'armée, Bonaparte pouvait achever la conquête de l'Italie, dont les habitants, sortis lentement de leur torpeur, indice de la décadence de cette race latine autrefois si virile, ne trouveraient pas, sous de nouveaux maîtres, les bienfaits promis et si impatiemment attendus de la liberté.

1. Registre 12, pièce 177 *bis*.

CHAPITRE VIII

NOUVEAUX TRIOMPHES

Entrée des Français à Milan. — Blocus de la citadelle. — Contributions levées en Lombardie. — La division Massena prend les lignes de l'Oglio. — Combat de Borghetto. — Occupation de Vérone. — Premier siège de Mantoue. — Wurmser arrive sur l'Adige. — Lonato et Castiglione. — Prise de Trente. — Victoires de Bassano et de Saint-Georges. — L'armée d'Italie est réduite à 24.000 hommes.

Bonaparte réorganisait son armée. Il distribuait la division Laharpe entre les corps de Massena, d'Augereau et de Kilmaine. Quelques troupes venues de la réserve renforçaient des bataillons très réduits, des escadrons et des compagnies d'artillerie fondues pendant la marche en Piémont.

Beaulieu, apprenant la prise de Pizzighettone, l'occupation par les Français des rives gauches du Pô et de l'Adda, et considérant que sa seule sauvegarde était une retraite poussée jusqu'à Mantoue, s'éloignait de Crémone.

Massena, qui avait marché, les 11 et 12 mai vers Crema, recevait l'ordre d'aller occuper Milan[1].

1. De Lodi, à minuit, le 11 mai. Berthier à Massena. — « La division Massena sera prête à partir à quatre heures du matin. Massena partira une heure avant le jour avec le 5e dragons et 2 pièces d'artillerie légère. » (Registre d'ordres de Massena.)

Kilmaine plaçait sa cavalerie à Cassano, afin d'intercepter toute communication entre Crémone et Milan. Augereau prenait position dans Pavie pour garder le cours inférieur du Tessin et surveiller les insurgés. Sérurier formait le corps d'arrière-garde qui observerait Plaisance et Alexandrie. Ces précautions étaient dictées à Bonaparte par la crainte qu'il avait de voir le roi de Sardaigne rompre brusquement l'armistice de Cherasco.

Massena rappelait à Lodi, dans la soirée du 12, la 51e de bataille ayant fait le siège de Pizzighettone; la 84e, échelonnée autour de Castelleone; les 8e et 21e légère qui, sous Rampon, longeaient l'Adda, en aval de Revellino. Et, le 13 mai, l'avant-garde de la 1re division s'engageait sur la route de Milan.

Cette voie, large de 10 mètres, ombragée de vieux platanes depuis la porte du Nord jusqu'au Campo-Santo, était couverte d'une poussière blanche qui se levait en tourbillons sous le pas des chevaux et formait des nuages aveuglants. La route était une chaussée élevée, à 1.000 mètres de la ville, entre deux cours d'eau déversant leurs crues dans les rizières; des moulins et quelques hameaux la bordaient. Au point où finissait la rizière, commençait un terrain ferme, coupé de haies séparant les champs de céréales des prairies[1].

Melegnano, — le Marignan de François Ier, — s'élevait derrière un grand bois. Les Autrichiens

1. L'aspect du paysage n'a pas changé, ou très peu, depuis 1796. Reconnaissance faite le 21 mai 1900.

l'avaient abandonné sans faire sauter le pont du Lambro. C'était là un bon gîte d'étape, à 15 kilomètres de Lodi, à 14 de Milan. Massena logeait à l'hôtel des « Deux Epées ». Les régiments arrivés, on couvrait le bourg au moyen de grand'gardes ; on obtenait facilement des approvisionnements et des renseignements, puisque la population fêtait les Républicains maintenus, cette fois, dans la discipline.

Rampon recevait l'ordre de partir, le 14 mai, à trois heures du matin, avec les 1re et 3e demi-brigades. La 21e, placée en deuxième ligne, serait suivie des 6 pièces de 4 de la division, des dragons et de l'ambulance. Les deux pièces d'artillerie légère rouleraient derrière l'état-major qui devait quitter l' « Albergo delle due Spade » au point du jour[1].

Il n'y eut, pendant la nuit, aucune alerte. Le tambour éveilla les compagnies avant que l'aube eût paru. Des silhouettes d'hommes, de chevaux, de canons, glissèrent au long des ruelles ; le roulement sourd des équipages ébranla les pavés. Les 25 chasseurs chargés d'éclairer la marche de la brigade Rampon traversèrent Rogoredo, à neuf heures du matin seulement. Ils apprirent là que Thugut, gouverneur de la Lombardie, et l'archiduc Ferdinand, avaient quitté Milan. La garnison de cette grande ville, diminuée du bataillon Fordy, craignant l'explosion d'un mouvement populaire,

1. Registre d'ordres de Massena.

occupait déjà le Castello, situé au nord-ouest de la cité, et isolé.

La cavalerie française arrivait à dix heures sur le boulevard du faubourg de Lodi, s'arrêtait à l'ombre des platanes, était entourée, acclamée. Massena se présentait devant la grande porte; mais il renonçait bientôt à pénétrer dans la ville de ce côté. Entouré de cavalerie, il longeait les remparts pour franchir, à gauche, la porte Venezia, puis la porte Romaine. Derrière cette porte, une députation l'attendait; elle était composée des administrateurs municipaux et du représentant de l'archevêque Visconti. Tous semblaient alarmés et priaient le général de ne pas traiter Milan en ville conquise. Massena protestait aussitôt de son respect pour les personnes et pour les propriétés[1].

« Environ midi, dit une autre relation, 400 soldats de cavalerie entrèrent par la porte Romaine[2]. Nombre de peuple se trouvait là, applaudissait: Massena allait s'installer au palais Mellerio. Les soldats s'éparpillèrent à travers la Cité. »

Les régiments furent, d'après les instructions de Massena, répartis sur divers points que les Autrichiens ou leurs partisans — car Thugut avait des créatures, — pouvaient inopinément attaquer[3]. Ces

1. « Il terribile Nizzardo rispose che la Republica faceva guerra ai re, non ai popoli, che il culto era libero et le proprietà sotto la salvaguardia francese. » (Cusani, *Storia di Milano*, vol. IV, p. 145.)

2. *Minola Diaro*, p. 346. (Bibliothèque Ambroisienne de Milan.)

3. Les troupes furent ainsi postées : 1re et 3e demi-brigades, vis-à-vis la porte de secours de la Citadelle; le 24e chasseurs en soutien de cette brigade; la 84e le long du Naviglio-Grande, en

mesures une fois prises, le chef de la 1re division obtint des vivres de la municipalité.

Le soir, on ne put qu'observer le Castello, qui avait pour garnison 1.600 fantassins, (1er bataillon du corps Gyulay, 1er bataillon de la Légion lombarde, 150 artilleurs et 9 dragons placés sous le commandement du colonel Lamy, du corps des ingénieurs[1]). Le siège commença le 15, fait par la 8e légère, dont Rampon avait désigné les postes. Despinois était chargé de surveiller le blocus. La garnison du château devait se rendre le 27 juin.

Bonaparte, qui avait reçu à Lodi les clefs de Milan, apportées par le comte Melzi, fit son entrée solennelle dans la ville, le 15, avant midi, entre Massena et Berthier.

« Le jour de la Pentecôte, arriva Bonaparte avec un corps de troupes et nombre d'officiers autrichiens prisonniers. L'archevêque se porta à sa rencontre. Il répondit, aux harangues, venir, au nom de la République française, prendre possession de Milan et de sa province. Arrivé au palais Ser belloni, les musiques vinrent jouer la *Carmagnole*, le *Ça ira* et la *Marseillaise*[2]. »

Tout de suite, le vainqueur imposait une contribution de 20 millions ; c'était la loi ordi-

seconde ligne ; le 1er bataillon de la 21e, au couvent des Carmes ; le 2e au bastion del Portello ; le 3e aux portes Romaines et Parlini ; le 8e et le 5e dragons, à la Mouliasse. (Rapport de l'adjudant-général Monnier. Corresp. Arch. Guerre. Classé par erreur à la date du 13 juin 1797.)

1. Rapport à l'archiduc Ferdinand. (Arch. Guerre de Vienne. n° 5.)

2. *Minola Diaro*, p. 346.

naire ; une armée devait vivre des ressources du pays qu'elle occupait ou protégeait. Le 17, on mettait les scellés au mont-de-piété, et aux caisses municipales et religieuses[1]. Le Directoire demandait de l'argent; les troupes aussi. Les exactions allaient commencer, pour satisfaire tous les appétits. Pillés ou molestés, les Italiens accusaient volontiers les généraux de vol, quand Saliceti et Haller, placés sous la protection des baïonnettes, enlevaient des monceaux d'or.

Pourvu d'argent, assuré de n'être pas attaqué du côté de Turin, car la paix avait été signée le 15 mai entre Victor-Amédée et Clarke le plénipotentiaire de la République, certain de conserver, malgré des compétiteurs le commandement de l'armée d'Italie, le duc de Parme étant soumis à toutes ses volontés, Bonaparte doit enfin acheminer sa troupe vers Mantoue, rejeter les Autrichiens dans le Tyrol, remonter l'Adige sans perdre un instant, donner la main à Moreau, vers Inspruck. C'est un plan à lui. L'autorité qu'il a conquise ne l'oblige plus d'exécuter ceux du Directoire.

Il désigne Massena pour conduire l'avant-garde dans la nouvelle direction qu'on doit suivre. Des bataillons d'infanterie légère composeront la

1. Les contributions levées en Lombardie devaient fournir, du 2 prairial au 27 thermidor, 22.762.729 livres 17 sols et 5 deniers. Milan et sa province versèrent, dans cette contribution, 10.907.873 livres 19 sols et 6 deniers. Et les recettes du payeur général de l'armée, arrêtées le 21 décembre 1796, produisaient, pour l'Italie, 35.987.423 livres 8 sols et 10 deniers en numéraire de France, et 693.671 livres 16 sols et 10 deniers en assignats du Piémont. (Arch. Nat. AF III 198, liasse 911.)

première colonne, dite volante. On les sacrifie volontiers, ainsi que les Allobroges, dans les reconnaissances et escarmouches, souvent très meurtrières. Presque tous leurs contingents, plusieurs fois renforcés, furent moissonnés et par le feu et par les maladies épidémiques, au cours de cette campagne d'une année, le temps d'épuiser les ressources en hommes de la Monarchie autrichienne.

Quel est l'esprit de ces troupes qui, suivant l'expression de Bonaparte, « se sont précipitées, comme un torrent, du haut de l'Apennin[1] »? Ambitieuses et infatigables depuis la bataille de Lodi, le frein de la discipline n'a sur elles que peu de prise. Elles pillent, saccagent l'église ou la chaumière du paysan. Vétérans et conscrits se moquent parfois du conseil de guerre, dont souvent on les menace. Les plus timides ne redoutent point de rencontrer la mort dans ces provinces que les Alpes bornent de leurs remparts. Pris du besoin d'adorer quelque idole, ils regardent Bonaparte comme un demi-dieu. Toutes ses proclamations les enflamment, tant il sait leur distribuer de gloire et flatter, suivant les circonstances, l'amour-propre de chaque corps. Quand il passe, son visage glabre et amaigri éclairé par des yeux brûlés de fièvre, des acclamations retentissent. On chante son nom dans des poèmes; il est souvent le cri de ralliement au milieu des luttes. Lorsque les sergents clament, dans le vent du soir, ces

1. Proclamation à l'armée. De Milan, le 1er prairial. (Dossier *Guerres autrichiennes*. Arch. du palais du Sénat, à Milan.)

banalités tant ressassées : la fin des rois ; une sainte fraternité établie entre les peuples, et qui doit amener la paix universelle, personne ne les écoute. Mais, s'ils parlent du « Petit Caporal », de ses exploits grossis, qui allaient devenir légendaires, même les hommes ivres deviennent attentifs. De pareils ouvriers, une force si puissante, devaient servir à Napoléon pour établir sa domination et montrer à l'Europe subjuguée, au Monde étonné, toute l'étendue de son génie.

Le 19 mai, Berthier envoyait à Massena les nouvelles instructions du général en chef. La 1re division de l'armée d'Italie allait quitter Milan dans l'ordre suivant : la brigade Joubert (1re et 8e légère) partirait, le 20, à cinq heures du matin, pour Lodi, que gardait un régiment de la division Augereau, où Lecomte était commandant de place. Le 21, la 3e légère et les bagages suivraient. Le 22, Massena rejoindrait ces troupes sur la rive gauche de l'Adda ; il conduirait lui-même la 21e légère et 8 pièces de canon[1].

Déjà les chasseurs d'Ordener ont éclairé très loin la route de Brescia. Rampon quitte Castelleone, le 24 mai, à cinq heures du matin ; il entraîne les 3e et 21e légère par Crema, dans la plaine d'Offanengo. Le reste de la division, sauf les 15e légère, 14e, 51e et 84e de bataille, employées au blocus du château de Milan, s'échelonne derrière le rideau de l'avant-garde. Le 25, l'Oglio est franch

1. Registre d'ordres de Massena.

sans difficultés, devant Soncino. De ce côté, l'ennemi ne songe qu'à sauver ses convois. Mais les soldats français sont laissés sans vivres, après avoir traversé un pays aride ; ils murmurent.

Augereau et Sérurier, qui manœuvrent isolément, dépassent les lignes de Brescia; ils apprennent que l'ennemi s'est retranché dans Castiglione. Ayant réprimé une sédition à Milan et soumis la population révoltée de Pavie[1], Bonaparte rejoint les avant-postes.

Le général en chef étudie le terrain, se renseigne, voit les Autrichiens trop disséminés; il décide que Massena formera la droite de l'armée, s'établira devant Montechiari, pendant que Sérurier resterait à Ghedi et qu'Augereau se posterait à Ponte-San-Marco.

Beaulieu, mal secondé par ses lieutenants, s'était arrêté le 11 mai, à Crémone, le 13 à Marcaria, le 14 à Rivalta et le 16 à Valeggio, où il prit position et rallia les débris des corps de Sebottendorf, de Colli et de Liptay; ce dernier avait abandonné Hoff et sa division dans Pizzighettone. Le 14, Mantoue reçut 17 bataillons d'infanterie; le corps de siège fut complété, le 16, par 1 capitaine, 1 lieutenant, 44 mineurs, 4 sapeurs et 4 officiers du corps des ingénieurs. Cette troupe, qui reconnaissait pour chef le général Canto d'Yrles, assura

1. La municipalité de Pavie ne fut pas fusillée à cause des troubles, ainsi que l'indique un rapport français. (Arch. de Pavie.) Mais, par représailles, Saliceti dépouilla la Chartreuse de ses trésors. On vendit l'argenterie à un banquier pour 34.323 livres 12 sols et 6 deniers. (Arch. Nat. AF III 185. Etats.)

sa subsistance en viande. 572 bœufs entrèren [1].

Que pouvait tenter Beaulieu afin d'arrêter la marche des Français déjà maîtres du Piémont, de la Lombardie et du Brescian? Défendre la ligne du Mincio, garder les ponts de Peschiera, Borghetto, Goito et Rivalta. S'il était repoussé de ces passages, l'Adige, souvent profond et encaissé, offrait une seconde ligne de défense courant du nord au sud; et au besoin, les chemins du Tyrol et de la Carinthie étant fermés, Mantoue serait un dernier et sûr refuge. Laissé dans de cruelles conjonctures, le généralissime autrichien, ayant envoyé Liptay sur la route du Tyrol, déployait une grande activité, espérait encore le retour, sous ses drapeaux, d'une fortune inconstante.

Ses dernières espérances furent bientôt déçues.

Kilmaine, chef de la cavalerie française d'avant-garde, franchit dans une marche de nuit les 30 kilomètres qui le séparaient encore, le 29 mai, de Borghetto. Massena le suit au pas de course. Les tranchées ouvertes en avant du bourg sont attaquées à sept heures du matin, dans le moment où Pittoni prend les dernières dispositions pour arrêter les Républicains [2].

1. *Le Vicende di Mantova*, rédigé d'après les archives locales, par Attilio Portioli, p. 8.

2. « Je fis occuper par 1 officier, 2 caporaux et 50 hommes, les jardins et les maisons de Borghetto, afin de couvrir la retraite de la cavalerie, qui pouvait repasser le Mincio. Après la retraite, on devait jeter dans l'eau les supports du pont. 1 officier, 30 hommes et 4 charpentiers devaient suffire à cette œuvre. Trois compagnies avec un canon, sous le commandement du capitaine Ertel, placées le long du fleuve, devaient arrêter l'ennemi, canonner et détruire les trois supports du pont. La quatrième

A neuf heures, la cavalerie autrichienne cède, sur la rive droite du Mincio, le terrain aux escadrons de Kilmaine, qui s'arrêtent brusquement sous le feu des soldats postés dans Borghetto. Mais Gardanne, conduisant les carabiniers de la 21e, trouve un point où le fleuve est guéable, et force, par une attaque vigoureuse, les défenseurs des maisons à opérer rapidement leur retraite. En vain les compagnies de réserve combattirent à outrance, en vain les hussards de l'archiduc Joseph chargèrent nos dragons, le pont fut pris, préservé d'une destruction déjà commencée, et Borghetto occupé; à midi, les Français entraient dans Valeggio, qu'on pilla, tandis que le 1er bataillon du régiment Strassoldo, les hussards et les hulans, pris de panique, fuyaient vers Castelnuovo, laissant sur le terrain 64 hommes tués ou blessés; parmi eux, les capitaines Ertel, Compe et le lieutenant Jentler[1].

En amont, Augereau passait le Mincio et s'emparait de Peschiera. Sérurier restait en réserve. Dans la plaine ouverte le long du lac de Garde, Kilmaine poussait des vedettes jusqu'à Rivoli. On violait brutalement la neutralité du territoire vénitien sans se préoccuper des représailles possibles de la part d'un Etat hostile.

compagnie, aux ordres du capitaine Buchmayer, se tenait au pied de la montagne afin de couvrir mon flanc gauche. Une cinquième compagnie, du capitaine Cronise, et un canon, formaient la réserve. Les bagages et les tentes étaient portés à l'arrière-garde. J'attendis les Français de pied ferme. » (Rapport du commandant du bataillon Strassoldo à Beaulieu. Arch. Guerre de Vienne, n° 43).

1. Rapport de Beaulieu.

Le 31 mai, Massena traversait Villafranca; il couchait, le soir, à Castelnuovo. Les divisions Augereau et Sérurier devaient aller bloquer Mantoue, place formidablement armée; et, pour couvrir leurs opérations, la 1re division occuperait Vérone. Massena n'était prévenu des nouvelles dispositions prises qu'à onze heures du soir. Il entraînait, dès le matin, sa troupe vers la ville où, croyait-on, le comte de Provence se trouvait encore[1].

Fausse nouvelle donnée par un espion. Il n'y avait plus que des émigrés dans la vieille cité des Capulet. Le 1er juin, un millier de personnes, montées dans trois cents carrosses, passèrent le pont Navi, fuyant à Vicence, échappant aux Républicains qui arrivaient, ce mardi, devant la porte San-Zeno. La porte était ouverte. Le provéditeur Foscarini; Pruli, vice-podestà et gouverneur de la ville; le sergent-général Salimbeni, commandant la place et la province, qui craignaient un bombardement, allaient, très humbles, à la rencontre de Bonaparte.

« Vers onze heures, l'armée républicaine se présenta dans l'ordre suivant : un escadron de dragons, Bonaparte, Massena et son état-major, l'artillerie, l'infanterie et les bagages[2]. Tambour battant, sabre au clair ou baïonnette au canon, ces

1. « Le comte de Provence est parti de Vérone, le 20 avril, avec beaucoup d'émigrés, par la strada del Trivolo. » (Manuscrit 1360, I, p. 11, Arch. de Vérone.)
2. Manuscrit 1360, I, p. 14.

12.000 hommes défilaient comme dans une ville conquise. »

Le peuple restait indifférent. Salimbeni accompagnait Massena à la visite du château-fort, aux portes et aux ponts. Les troupes françaises, massées sur les places, attendaient la distribution du cantonnement. Bonaparte, entré au palais Prétorien, place de la Signoria, conférait avec Foscarini, inquiet de voir Vérone à la merci d'une armée, à laquelle le gouvernement de Venise n'osait pas ouvertement résister. Massena mettait des grenadiers dans les postes et prenait son logement casa Maroni, près de la porte Neuve [1].

Indépendamment de cette mission de couvrir les troupes chargées d'investir Mantoue, la division Massena doit surveiller le terrain compris entre l'Adige et le lac de Garde, en défendre l'accès, seconder les manœuvres de la cavalerie de l'armée, dont Kilmaine, Beaumont, Murat et Leclerc se partagent le commandement. Mais la division Sauret, nouvellement constituée, lui sert d'auxiliaire [2]. Bonaparte poussera ces deux corps, tantôt dans le Tyrol italien, tantôt dans le Mantouan.

Par ordre du Directoire, les demi-brigades, dont la cohésion était assurée depuis la bataille de Lodi, changeaient de numéros [3]. On chargeait, par

1. O. Perrini, *Storia di Verona*, 2e vol., p. 353. Ce palais est situé aujourd'hui Corso Victor-Emmanuel.

2. La division Sauret était composée des : 4e légère des Allobroges, 21e et 29e légère, 11e de bataille. Total : 6.000 hommes.

3. Dans la division Massena, la 1re légère devient 17e de même arme à 1.000 hommes ; la 3e légère, 11e à 1.000 hommes ; la

cette mesure, les services du contrôle d'un travail inutile; on donnait à des chefs de régiment des officiers laissés longtemps sans emploi, conformément au désir du bureau militaire installé auprès du Gouvernement.

Rampon a le commandement des 18e et 32e de bataille, une troupe d'élite, la réserve de l'armée d'Italie, jeune garde que Bonaparte fera donner dans les moments critiques. Les autres lieutenants de Massena sont : Joubert, dit le preux ; Cervoni ; Gardanne ; Victor ; Chabran et Monnier chef d'état-major. Solignac remplacera bientôt Monnier.

Il ne se livra, pendant le mois de juin, au nord de Vérone, que des escarmouches entre les deux partis qui se disputaient La Corona et la possession du lac de Garde.

Vérone, ville de 30.000 habitants, élevée sur les deux rives de l'Adige, ayant 34 couvents et 52 palais, se trouvait couverte à l'est, dans la direction de Vicence, par un fort, dit des Collines, qui dominait le cours du fleuve coupé de trois ponts. L'Adige, tournant brusquement, formait obstacle au sud. A l'ouest, jusqu'à l'Adige, le vieux château-fort qui, de son premier pilier, soutient la porte Borsari, s'élevait en rempart de briques masquant des casernes-refuges. Forts et citadelle occupés, l'Adige bien gardé, les Français, précau-

8e légère, 4e à 1.000 hommes ; la 15e légère, 27e à 860 hommes ; la 20e, 18e à 2.600 hommes. La 21e légère forme la 32e de bataille à 2.400 hommes ; la 69e de bataille se change en 18e de la même arme à 2.400 hommes. Ce qui donne, pour l'infanterie, 11.260 soldats. (Registre 12, pièce 194.)

tionneux, établissaient un camp retranché au nord. Le 5 juillet, la garnison se composait des 27e légère, 32e de bataille et du 25e chasseurs à cheval. François Battagia, maire ou podestà de la ville, se disait l'ami de Bonaparte[1]. Il prêtait deux mille fusils neufs aux contingents des Républicains échelonnés sur la frontière du Tyrol[2].

Ailleurs, les habitants des campagnes, effrayés à l'approche des Français, signalés le 20 mai entre l'Adige et le Mincio, abandonnaient maisons et récoltes, traînaient des bestiaux dans Mantoue, y formaient une multitude encombrante[3].

« L'antique et noble Mantoue, a écrit Botta[4], est assise au milieu d'un lac formé par le Mincio, dans un grand fond, au-dessous de Goito. Le lac se divise en trois parties, séparées l'une de l'autre par deux ponts. Le pont Supérieur, voisin de la porte Molina, où sont les moulins des Douze-Apôtres, joint la ville à la citadelle située au nord. Le pont Inférieur établit les communications à partir de la porte Saint-Georges avec le faubourg du même nom, situé au levant. La partie du lac qui se trouve entre l'embouchure du fleuve, à l'endroit où il se jette dans ce lac, et le pont Supérieur, s'appelle aussi le lac Supérieur ; la seconde, réservée

1. Arch. d'Etat de Venise. (Registre Fe I.)
2. Ces troupes étaient : 17e légère et 18e de bataille, au camp de Valdonighi, près le lac de Garde ; la 11e légère, à Bocco ; la 4e légère, à La Corona, avec Joubert ; la 18e légère, à Pazzou ; la 11e de bataille, à Bussolengo et La Sega. Toute la division Sauret était à Salo. (Registre 12, pièce 221.)
3. *Storia di Mantova*, par d'Arco, p. 4.
4. *Histoire d'Italie*, de 1789 à 1814, vol. II, p. 88 et suiv.

entre les deux ponts, lac du Milieu ; enfin, la troisième, qui s'étend du pont Inférieur au versant du lac, a reçu le nom de lac Inférieur. La ville n'est pas entièrement entourée d'eaux libres et courantes, parce que le Mincio, se jetant à gauche, vers la citadelle, laisse le sol de droite ou entièrement découvert ou faiblement inondé. Cette partie est limoneuse, embarrassée d'herbes et de roseaux, et ferme le marais qui s'étend autour de la ville, depuis la porte Pradella, du côté de Crémone, jusqu'à la porte Ceresa, qui regarde la route de Modène.

Près de la porte Ceresa s'élève le château du T, ainsi appelé parce que son architecture singulière représente cette lettre. Cette presqu'île, allant de la porte Ceresa à la porte Postierla, se lie au corps de la ville par plusieurs ponts ; mais ses principales issues dans la campagne ont lieu au moyen des deux ponts de la citadelle et de Saint-Georges et par les chaussées qui, des portes Pradella et Ceresa, conduisent à l'extérieur à travers le marais.

Ce marais, absolument impraticable, présentait une barrière plus sûre que le lac, où l'on peut arriver sur des barques. Il fallut donc protéger la ville de ce côté. On édifia, au nord, la citadelle qui interdit l'entrée du côté de Vérone, et, au levant, le fort Saint-Georges, qui défend la place du côté de Porto-Legnago.

La partie faible, c'étaient les deux extrémités du marais où se trouvent les chaussées pratiquées

du côté des terres et qui regardent les deux portes principales, c'est-à-dire celle de Pradella et de Ceresa. Ces deux chaussées furent donc fortifiées au moyen de bastions et de divers autres ouvrages.

Ainsi, outre les eaux et le marais, la plus grande force de Mantoue consistait dans la citadelle, le fort Saint-Georges, les bastions des portes Pradella et Ceresa, et plusieurs autres, qui régnaient, de distance en distance, à l'intérieur de la ville, dans toute l'étendue de son enceinte; enfin les tranchées du T et du Migliaretto.

Redoutable par toutes ses fortifications, Mantoue l'est encore davantage par son air pestilentiel qui, au temps des chaleurs surtout, répand dans le voisinage l'infection, les maladies et la mort. Le séjour en est principalement funeste aux armées étrangères, inaccoutumées au climat ».

Dans cette ville de 23.000 habitants, Canto d'Yrles était assiégé, le 3 juin. Il avait, pour la défendre, 13.853 hommes, 60 pièces de canon de campagne, 500 de remparts, ou obusiers. L'arsenal renfermait 112.000 fusils, 300.000 kilogrammes de poudre, 700.000 cartouches d'infanterie. On répondait que les subsistances suffiraient pendant trois mois. Les cavaliers, 500 hommes, feraient du fourrage par la maraude aux alentours[1].

Bonaparte déclarait qu'une force de 7.000 hommes suffirait à bloquer Mantoue. Sérurier n'y parvint pas cependant. Massena dut prêter 3.000 hommes

1. Arch. Gonza ue, à Mantoue.

au corps de blocus, qui avait trouvé en Italie des canons de gros calibre. Ces auxiliaires rentrèrent à Vérone après la marche de Rome, au retour d'Augereau, lorsque le roi de Naples abandonnait l'Autriche, quand le pape avait acheté, au prix de 21 millions et par une livraison d'objets d'art, le droit de garder son pouvoir temporel. Bien pourvu, animé d'un courage extraordinaire, le corps de siège s'établissait dans des lignes de circonvallation aboutissant à Saint-Georges, des deux côtés.

Le 13 juillet, la nouvelle que Moreau est vainqueur sur le Rhin arrive à l'armée d'Italie. On publie cette nouvelle afin d'encourager les combattants, dans le moment où les Autrichiens vont recommencer de nouveau, en rase campagne, le jeu sanglant de la guerre[1].

Le feld-maréchal Wurmser, un Alsacien, le protégé du comte Nostitz, vice-président du Conseil impérial et royal, dit Aulique, remplace Beaulieu malade, découragé et trop durement traité à Vienne. Wurmser vient de l'armée d'Allemagne. Sa réputation de bravoure, ses qualités de stratégiste l'ont rendu célèbre en Europe. Il ne lui déplaît point, étant homme de cour, de jouer devant ses admirateurs le Turenne allemand. Il conduit 50.000 hommes ; il promet d'exécuter un

1. « Vive la République! L'armée du géuéral Moreau a remporté de nouveaux succès à la rive droite du Rhin. L'armée de Condé, battue, fuit. Le général Kléber a repris sa supérioté, a remporté des avantages décidés sur l'armée de l'archiduc. L'armée du Rhin rivalise de gloire avec l'immortelle armée d'Italie. » (Ordre du jour de Berthier. Registre 12, pièce 228.)

grand plan, avec Duka, son chef d'état-major. Il veut aborder les Républicains par Valeggio et Goito; il croit qu'accomplir la délivrance de Mantoue sera chose facile ; il organise deux colonnes Lui-même tient la gauche avec 24.500 hommes et descend le cours de l'Adige, depuis Ala. Quosdanowich dirige la droite, forte de 18.000 hommes; il défilera le long du lac de Garde. Les mouvements des deux colonnes, leurs attaques et concentration, sont définitivement arrêtés le 27 juillet. Massena est prévenu[1], et Pico va renseigner Bonaparte ,

Aussitôt Bonaparte prend les mesures nécessaires pour faire face aux deux colonnes. Des généraux le ccroient effrayé parce qu'il demande, le 24 juillet si les têtes de pont de Lodi, de Plaisance et de Pizzighettone sont en bon état. Chasseloup-Laubat, éhef du génie, lui répondit affirmativement. Sa retraite étant assurée en cas de revers, il se prépare à terrasser ses adversaires, si nombreux que les Autrichiens puissent descendre des Alpes.

Wurmser fait attaquer, le 29 juillet, l'avant-garde de Massena, près de Rivoli. Devant des forces

1. Venise, le 2 thermidor (20 juillet). Lallement à Massena. — « Je reçois de ma vedette les renseignements suivants de toutes les troues ennemies arrivées dans le Tyrol. Jusqu'au 25 juin : 26.720 hommes ; du 25 juin au 2 juillet : 2.631 ; du 2 au 8 : 5.600 ; du 8 au 13 : 11.920 ; du 13 au 16 : 10.022 ; total : 56.893 hommes. Il y a dans tout ce nombre, 4.200 hommes de cavalerie et 1.093 d'artillerie. La cavalerie est bien montée ; mais l'infanterie est en bien mauvais état et fort découragée. Au reste, de Wurmser et ses généraux penseront à deux fois pour disposer de toutes ces forces en Italie. Les nouvelles du Rhin, l'invasion du Brisgau, la marche rapide de nos colonnes, qui semblent menacer le Tyrol, les obligeront à retenir des moyens de défense. » (Registre 13, pièce 185.)

2. Registre d'ordres de Massena.

considérables, Massena doit reculer; lente retraite, pendant laquelle, derrière chaque bouquet d'arbres, dans chaque pli du terrain, on livre un combat sanglant. Mais, dans ce temps, Quosdanowich prenait Brescia et permettait que Lusignan insultât les blessés français.

Le 30 juillet, ses deux ailes étant battues, Bonaparte réunissait les divisionnaires à Roverbella. Augereau devait raconter, plus tard, que le général en chef, voyant ses troupes découragées, voulut s'enfuir. « Il est bien invraisemblable, dit Clausewitz, que Bonaparte, qui ne perdait pas si facilement la tête, l'eût perdue dans une circonstance qu'il voyait venir depuis des semaines et à laquelle il était tout préparé. D'autre part, un général en chef de vingt-sept ans, récemment promu, tiré de l'obscurité depuis un an à peine, n'avait pas, avec ses généraux de division, l'allure que prit plus tard l'Empereur et il est assez naturel qu'il eût jugé nécessaire de s'entendre avec eux jusqu'à un certain point[1]. » C'est qu'Augereau avait le défaut de trop parler.

A Roverbella, Bonaparte donnait des ordres précis. Sa tactique et le courage de l'armée pouvaient assurer la victoire. Mais, il ne fallait pas qu'une défaillance se produisît. Chaque divisionnaire répondrait de l'exécution des instructions dictées. Augereau, qui déclara avoir dirigé la conférence, s'inclinait comme les autres.

1. *Campagnes de* 1796-1797, p. 128.

Sérurier devait lever le siège de Mantoue, sur le point de capituler[1], enclouer ses canons, abandonner son matériel et couvrir l'Oglio au plus vite. L'armée d'Italie s'échelonnerait dans un terrain mamelonné, au sud du lac de Garde ; elle attendrait, de pied ferme, les Autrichiens qui marchaient sur cinq colonnes.

Il serait fastidieux de raconter ici en détail tous les faits d'armes d'une semaine. Nous résumons sans rien omettre. Le 31 juillet, Rampon et Despinois arrivé de Milan, écrasent à Lonato le général Ocskay, premier lieutenant de Quosdanowich ; et Massena prend position sur ce point; il favorise, par sa ferme attitude, la marche d'Augereau et de Despinois qui attaquent furieusement et reprennent Brescia le 1er août. Le 2, Augereau garnit les lignes de Montechiari, ferme la route de Brescia à Mantoue et surveille Castiglione.

Arrivé sur le Mincio, Wurmser allait rejoindre la garnison de Mantoue, marche inutile qui lui fit perdre un temps précieux et sans doute une victoire pouvant rétablir en Italie la prépondérance allemande.

Le 2 août, Quosdanowich voulait prendre Salo

1. Le 29 juillet, après douze jours de travaux d'approche, les batteries de siège ouvrirent le feu sur Mantoue ; 42 pièces de gros calibre et 15 obusiers lancèrent, en huit heures, 600 boulets et 500 bombes : des incendies s'allumèrent ; le gouverneur, Canto d'Yrles, fit rentrer ses lignes avancées. La grande tour du vieux château se trouva presque ruinée ; les 30 et 31, le feu des Français continua, jetant bas des pans de muraille, faisant beaucoup de victimes ; il cessa tout à coup, le 31 juillet, à minuit, quand on voyait l'assaut inévitable. (Arch. de Mantoue.)

à la division Guieu ; ce corps résistait, gardait ses positions. Le 3, Quosdanowich, toujours actif, marchait contre Lonato pour rejoindre Wurmser ; au point du jour, ses troupes chargeaient la 18e légère, faisaient des prisonniers, parmi lesquels le général Pijon, et prenaient 3 pièces d'artillerie. Ocskay, qui tenait la tête du corps autrichien, se croyait maître définitivement de Lonato. Massena envoyait contre lui les 18e et 32e de bataille ; le centre ennemi était abordé par le 5e dragons et les ailes, tournées par des tirailleurs. Sabré, mitraillé, presque entouré, Ocskay abandonnait les prises et perdait 1.100 grenadiers ; il fuyait à travers les villages incendiés.

Sortant de Salo, Guieu prend l'offensive ; il peut chasser Quosdanowich de Gavardo, le 4 août, et le pousser dans les montagnes, vers Riva. Le premier lieutenant de Wurmser avait perdu plus de 3.000 hommes[1]. Les autres, découragés et laissés sans vivres, ne pouvaient rejoindre la principale armée, forte de 25.000 combattants, qui allaient trouver devant eux 30.000 Français fatigués, mais bien commandés.

Le 5 août, à six heures du matin, l'armée française était rangée en bataille devant et à droite de Castiglione, sur un terrain de vallée, très ferme, qui s'élève assez brusquement à gauche, et coupé dans les pentes de quelques bouquets de bois et de plusieurs carrés de vignes. Massena tenait la

1. Rapport de Wurmser à François II. (Arch. Guerre de Vienne, pièce n° 15.)

gauche. Augereau était à droite. Kilmaine se massait derrière Augereau. Sérurier, qui couvrait Pozzolo, attendait le signal d'agir.

La droite autrichienne aborde très bravement la ligne française et se heurte, vers Castel-Venzago, aux bataillons inébranlables de la 18e légère, puis essuie le feu d'une batterie de 12 établie par Marmont près de Castiglione; elle s'arrête pour reprendre haleine après une montée; son immobilité permet aux tirailleurs de la cribler de coups, d'éventrer ses bataillons; elle se retira mutilée, devant les sabres des escadrons de Beaumont qui montraient une rare audace.

A l'extrémité du champ de bataille, la redoute de Medole, couverte d'obus, fut enlevée au pas de charge par les grenadiers de l'adjudant-général Verdier, que soutenaient les cavaliers du 10e chasseurs, aux ordres de Joubert. A neuf heures, Sérurier s'ébranle; il dépasse Guiddizzolo et détache Fiorella avec les 12e légère et 115e de bataille qui vont prendre, au sud, les Autrichiens à revers, tandis que la cavalerie légère pénètre au milieu de leurs rangs.

Les colonnes rompues, la bataille est transformée en carnage, où l'on massacre sans pitié les vaincus acculés aux collines; les Autrichiens, impuissants contre leurs ennemis, poussent des cris de rage ou pleurent de douleur. Pourtant Wurmser s'obstine à vouloir soutenir la lutte. Il attend le résultat d'une ténacité pareille à celle du maréchal de Saxe à Fontenoy; il se porte au milieu

du feu; il fait opérer aux régiments de la réserve un changement de front, ce qui les met en face de Sérurier; sa cavalerie attaque celle de Beaumont, devant Cavriana, mais sans succès.

Le flottement qui se produit dans les lignes autrichiennes indique à Bonaparte que le moment est venu de frapper un grand coup, le coup décisif. Massena et Augereau, toujours en ligne, reçoivent l'ordre de s'enfoncer au plus vite, le premier entre le centre et la droite ennemie, le second dans le centre.

Déjà Sérurier occupe Cavriana. L'artillerie française file en s'abritant derrière les haies, et tire à mitraille sur des troupes épuisées de fatigue, écrase des rangs entiers, provoque des paniques, cause des scènes d'horreurs. Cependant, Wurmser n'ordonne pas la retraite demandée par ses généraux. Croit-il que Quosdanowich va surgir à l'horizon? Les blessés et les morts sont entassés dans la plaine; la clameur des Français remplit les vallons; tous leurs régiments s'avancent, superbes, audacieux. Il fallut que le colonel Graham, attaché militaire anglais, suppliât le vieux maréchal d'abandonner la place. Wurmser tira son épée, offrit un moment sa poitrine aux balles; les projectiles s'égarèrent autour du vieillard. Des hussards ennemis l'entourent, on le dégage, on l'entraîne au moment où les 4e et 5e légère, arrivées de Brescia au pas de course, dépassaient le château de Solferino, achevaient de mettre en déroute les réserves de la droite autrichienne.

Massena porte sa troupe jusqu'au pont de Borghetto; il veut couper les communications de l'armée ennemie. Dans Borghetto, on oppose à ses hommes très fatigués 4 bataillons de Weidenfeld et de l'artillerie; toutes les charges se brisent contre des soldats résolus à périr plutôt que de lâcher pied. Le centre et l'aile gauche des Autrichiens dépassent Valeggio. Le Mincio, dont les ponts sont détruits, sépare les adversaires, quand la nuit est tombée.

Si la bataille de Castiglione coûta cher à l'Autriche, le comte Wurmser sut, dans un rapport habilement rédigé, cacher ses pertes (*e*). Il se retira dans Trente, abandonnant 5.000 hommes, morts, blessés ou prisonniers, et 22 pièces de canon. Les Français avouèrent une perte de 1.100 hommes[1].

Le 7 août, après avoir fait lever aux généraux Bajalich et Mitrowski le siège de Brescia, que Guillaume soutint héroïquement, Massena garnissait les positions de Rivoli. Augereau entrait dans Vérone. Les soldats de Sérurier passaient sous le commandement de Sahuguet, s'établissaient devant Mantoue, dont Alvinzy avait renforcé et réapprovisionné la garnison; Vaubois, remplaçant Sauret disgracié, se cantonnait autour du lac de Garde. Pour combler les vides, des renforts arri-

1. « La division Massena perdit, du 29 juillet au 17 août : 171 hommes tués, 800 blessés, 1.611 prisonniers et 8 déserteurs. Total : 2.590 hommes. Mais elle avait tué ou blessé 1.800 hommes à l'ennemi, fait 8.000 prisonniers, pris 31 pièces de canon et 38 caissons. » (Rapport de Monnier à Berthier. Arch. Guerre.)

vaient de France ; mais la malaria couchait des centaines de soldats sur le pavé des villes ; on ne trouvait plus d'asile où les mettre. Bonaparte ordonnait de forcer l'entrée des couvents[1]. Vérone était encombré[2], et, pour soulager ces misères, on levait partout des contributions[3].

Allait-on, après avoir fait dix jours de marche et soutenu de si rudes combats, goûter quelque temps de repos ? Les régiments étaient désorganisés, pieds nus, car le Mantouan et le pays de Vérone, trop rançonnés, ne pouvaient plus rien donner aux troupes.

Massena suppliait Bonaparte de prendre en considération l'état de ses soldats qui, obligés de marauder, ne répondaient plus aux appels, s'affublaient de vêtements civils et désertaient, déclarant qu'ils devaient pourvoir eux-mêmes à leur existence — car les blés demandés dans le Milanais n'arrivaient pas — ou bien qu'on les retenait trop longtemps sous les drapeaux[4].

1. Bonaparte au provéditeur général à Venise. — « Quartier général de Brescia, le 25 thermidor. — Dix-huit cents malades sont couchés dans les rues de Brescia. Je viens d'envoyer à la porte des six couvents une garde et je donne l'ordre au Directeur des hôpitaux d'y envoyer 300 malades par couvent. Je vous prie d'en prévenir ces religieux afin qu'ils se comportent conformément à l'esprit de leur religion. » (Arch. d'Etat de Venise. Registre F° 1.)

2. Du 1er juin au 31 décembre 1796, il mourut dans Vérone 1.395 soldats français. (Arch. historiques de Vérone, vol. VI, pièce 73.)

3. Seul, le pays du Brescian eut à payer : 1.607.449 livres. (Arch. d'Etat de Venise. Comptes du provéditeur.)

4. Venise, le 23 juillet. Lallement à Massena. — « Les gendarmes vénitiens ont arrêté quatre déserteurs français, que j'ai interrogés. Louis Lenonne, du bataillon de Sens, dit avoir

Berthier, qui tutoyait parfois le chef de la 1re division, lui écrivait le 8 août, de Brescia :

« J'ai reçu, mon cher Massena, toutes tes lettres. Et nous étions bien d'accord sur les dispositions de l'ennemi et les mouvements à faire en conséquence. J'ai soumis au général en chef l'état des dépenses que tu m'as envoyé. Il a ordonnancé 3.000 livres, acompte que je te fais passer.

« Il faut, mon cher Massena, donner un coup de collier dans le Tirol et agir de concert avec la droite de Moreau, qui s'avance décidément sur Inspruck.

« Fais, mon cher camarade, tout ce qui dépendra de toi pour que la division soit en état d'agir offensivement d'ici à quatre ou cinq jours, car il est indispensable de frapper les derniers coups à l'Autriche.

« C'est à Vienne que nous ferons la paix, et le nom de Massena doit y être célèbre, comme il l'a été aux Alpes et sur l'Apennin[1]. »

Aller à Vienne, est-ce possible ? Si Bonaparte a

déserté près de Roveredo, parce qu'il servait depuis longtemps et qu'on n'a pas voulu lui donner son congé ; Jacques Mirini, du même bataillon, dit la même chose, étant depuis sept ans à l'armée ; François Soulié, du régiment de Foix, dit la même chose, servant depuis six ans. Ces trois soldats voudraient retourner à leurs drapeaux, s'il plaît à leur général de leur pardonner.

« Pierre Durandi, Piémontais, du bataillon des chasseurs de Caldera dit qu'il a été fait prisonnier il y a cinq ans, qu'il s'est engagé pour ne pas rester en prison, qu'il a toujours servi mal, et qu'il ne voudrait pas retourner. » (Registre 13, pièce 186.)

1. Registre 12, pièce 259.

surpris le passage du Pô et jeté, au moyen d'un bac, son armée en deux jours sur la rive gauche du grand fleuve ; s'il a passé heureusement l'Adda pendant la bataille de Lodi, puis l'Oglio et le Mincio, croit-on que ses bataillons, portant la victoire, jusque-là, dans les plis du drapeau tricolore, pourront remonter le couloir de l'Adige, dans une marche rapide, vers Trente, afin de conquérir le Tyrol, entouré de rochers inaccessibles ou de montagnes couvertes de neige? Aussi avisés que les Suisses, les Autrichiens peuvent, du haut des remparts de granit, écraser les Français, recommencer les hécatombes de Giornico et de Glarus. Bonaparte ne voit nul obstacle ; il ne redoute aucun danger ; il doit et peut passer partout avec les soldats républicains.

Puisqu'il était nécessaire de s'emparer des hauteurs de La Corona, devant Rivoli, Massena faisait attaquer, le 12 août, le poste de Preabocca, bien défendu par les Autrichiens de Bajalich ; on l'enlevait, puis celui d'Incanale. Chabran occupait enfin La Corona, et Pijon s'établissait sur la large cime du Montebaldo, avant la nuit. Les troupes victorieuses subissaient les dernières privations [1].

Le 14, Massena reçut à Piovezzano l'aide de camp Marmont, qui apportait au divisionnaire un sabre offert par le Directoire [2] et les compliments de Ber-

1. Massena à Bonaparte. — « 5 pièces de canon, 140 prisonniers restant en notre pouvoir. Mais cette victoire n'avait pas donné de pain. Les braves s'étaient battus toute la journée sans vivres. » (Registre d'ordres de Massena.)
2. Voir planche VI.

thier[1]. Récompense due à ses pénibles travaux. La veille, Bonaparte avait envoyé des notes, que Carnot réclamait pour classer les généraux de la République[2]. Le vainqueur de Loano avait toujours l'estime du général en chef.

Ce sabre, que le gouvernement lui accordait, était pour Massena une faible consolation, lorsqu'il voyait ses troupes nues et affamées. La vallée supérieure de l'Adige avait été dévastée. Les commissaires laissés sans argent, sans moyens de transport, il fallait fermer les yeux quand se produisaient des pillages, que la nécessité de vivre faisait commettre ; une escouade maraudait dans chaque compagnie ; mais les paysans réclamaient bruyamment contre toutes exactions.

Berthier demandait encore qu'on tînt les régiments prêts à marcher. C'est que Wurmser préparait un retour offensif ; des renforts lui arrivaient d'Autriche ; son orgueil, si vivement froissé au len-

1. Brescia, le 25 thermidor (13 août). — « Le général en chef me charge, général, de vous faire passer le sabre que le Directoire exécutif vous donne, comme un gage de la reconnaissance nationale, pour les services importants que vous avez rendus à l'armée. Vous ne doutez pas, général, du plaisir que j'ai à m'acquitter de cette commission. » (Registre 12, pièce 252.)

2. Voici les notes données : *Berthier*, talens, activité, courage, caractère, tout pour lui ;

Augereau, beaucoup de caractère, de courage, de fermeté, d'activité ; a l'habitude de la guerre ; est aimé du soldat ; heureux dans ses opérations ;

Massena, actif, infatigable ; a de l'audace, du coup d'œil, de la promptitude à se décider ;

Sérurier, se bat en soldat ; ne prend rien sur lui ; ferme ; n'a pas assez bonne opinion de ses troupes ; est malade.

Les autres divisionnaires étaient mal notés. (*Correspondance inédite de Napoléon*, 1er vol., p. 444.)

demain de Castiglione, avait besoin de la satisfaction que procure une victoire ; il voulait descendre le long de la Brenta à la tête de 25.000 hommes, pendant que Davidowich, qui se disait maître en stratégie et se croyait invincible, manœuvrerait sur la droite du généralissime, dans le Tyrol italien et conduirait 20.000 soldats[1]. Quant au but des deux généraux, le premier devait délivrer Mantoue, former des colonnes de sa garnison, forte de 16.000 combattants, balayer le terrain jusqu'à Vérone. Le second couperait la retraite aux Français, après leur défaite, vers Cassano.

La relation de ses espions donne à Bonaparte les nouvelles les plus secrètes du camp ennemi. Pico et un nommé Toli rivalisent de zèle pour le servir. L'audacieux capitaine va exécuter l'une des plus belle manœuvres de cette campagne. Son puissant cerveau enfante un projet extraordinaire : Kilmaine et Sahuguet monteront la garde devant Mantoue, occuperont Vérone et tout le cours inférieur de l'Adige. Massena, Augereau et Vaubois, qui ont 32.000 hommes[2], descendront dans le couloir de l'Adige par les trouées de Preabocca et de Brentino, aborderont ou tourneront près de Roveredo Davidowich ; celui-ci vaincu, on pourra se retourner contre Wurmser qui, pris en queue sur la Brenta, coupé du chemin des Alpes Carniques, se trouvera isolé au milieu des divisions françaises.

Cependant Massena déclarait ne pouvoir marcher

1. Clausewitz, p. 161.
2. J. Colin, p. 147.

le 1er septembre[1]. La pluie et le froid obligeaient le général Pijon à faire quitter aux troupes les postes du Montebaldo dont le sommet gît sous la neige, dont nuages ou brouillards enveloppent les versants. Le soldat réclamait sans cesse des habits et des souliers. Du quartier général, on ne répondait plus aux réclamations des chefs; on ne se préoccupait que d'une chose: Carnot n'ayant pas su organiser cette fois la victoire sur le Rhin, il fallait que l'armée d'Italie allât écraser les troupes de Wurmser, dans Trente et à Bassano, et cela sous peine d'être anéantie.

Bonaparte est prévenu par Toli que Wurmser quittera Davidowich, le 4 septembre; il battra Davidowich avant le retour possible du maréchal; il s'assure encore que Sahuguet, Kilmaine et Serviez, ce dernier placé en sentinelle le long de l'Oglio, peuvent exécuter ses instructions. L'activité qu'ils déploient répond de leur vigilance et de leur courage. Puis, pour satisfaire les soldats, le général en chef envoie des vivres et de l'eau-de-vie aux corps qui vont opérer dans le Tyrol. Un grand convoi transporte à La Sega les vêtements et les souliers nécessaires à la division Massena.

Pijon reçoit le 2 septembre, à cinq heures du matin, l'ordre de quitter Passano, de conduire sa brigade au pont de Peri, de passer l'Adige vers

1. Massena à Bonaparte. — « Ma division ne peut se mettre en route. Il en resterait la moitié en chemin. Si cela continue, je donnerai ma démission. Qu'on ne croie pas que j'y mette de la mauvaise humeur; c'est en homme libre et aimant le bien que je m'explique. » (Registre d'ordres de Massena.)

midi, pendant que ses flanqueurs, 400 hommes de la 4e légère, marcheront sur Preabocca, Rivalta et Belluno, s'assureront que l'ennemi ne garnit plus la rive droite du fleuve; et ces flanqueurs rejoindront leur brigade, dans la soirée, en franchissant le gué de Borghetto-di-Veronese.

Victor, conduisant la 11e restée dans Costermano, à droite du lac de Garde, devait également passer le pont de Peri. Le soir, la division Massena était réunie devant Borghetto[1]. Elle s'approvisionnait le 3, et chassait les avant-postes de Davidowich, descendus d'Ala sous la direction de Wukassowich. Le 4, Massena abordait de front les retranchements de Marco, essuyait un feu terrible, soutenait la lutte pendant deux heures, se trouvait obligé de faire tourner l'ennemi par la 32e[2]. Ce régiment, ayant Rampon à sa tête, dépassait Roveredo, cheminait le long des rochers, sous la fusillade, jusqu'au château de la Pietra qui, élevé entre l'Adige et une muraille de granit, ferme la route de Trente. Deux pièces de canon armaient le château, vomissaient la mitraille, arrêtaient la cavalerie française déjà répandue dans la vallée. Les grenadiers de la 32e escaladaient les murs du fort et désarmaient une petite garnison.

Marco était occupé, le chemin de Roveredo ouvert, et nos hussards poussaient les Autrichiens

1. La division Massena était composée des : 4e et 18e légère, 11e et 32e de bataille; 445 dragons et artilleurs. Total : 10.200 hommes. (Arch. Guerre.)
2. *Histoire régimentaire de l'armée d'Italie*, p. 17.

vers Trente. La tactique de Bonaparte, les dispositions prises par Massena, l'audace de Rampon et le courage des soldats républicains avaient pu détruire en quelques heures toute la stratégie de Davidowich et arracher à ce général trop présomptueux les clefs du Tyrol.

Si le corps de Massena eut 200 tués et 550 blessés, l'ennemi, poussé la baïonnette dans les reins et sabré, perdit un plus grand nombre d'hommes. Il abandonna 6 drapeaux, 20 pièces de canon et 6.000 prisonniers.

Vaubois, qui s'avançait sur la gauche, emportait le camp de Mori de vive force et allait rejoindre Massena. Ensemble, ils suivaient la rive droite de l'Adige. Augereau, venant de Vérone, occupait des pans de montagne, à l'est de Roveredo.

Son corps d'armée étant réduit à 10.000 hommes, Davidowich doit abandonner Trente. Massena occupe cette ville, le 5 septembre, à huit heures du matin; il poursuit l'ennemi derrière le Lavis, et cède le terrain conquis au général Vaubois, chargé de surveiller la route d'Inspruck.

On publie dans les régiments le chiffre des pertes qu'a fait Wurmser depuis le 29 juillet; elles sont considérables; pareille annonce suffit à augmenter et le courage et l'orgueil du vainqueur[1].

Si Moreau avait marché, comme il le pouvait

1. Wurmser avait perdu, de ses deux armées, depuis le 29 juillet : 8.000 hommes tués ou blessés, 13.661 prisonniers ; 3.000 de ses soldats avaient déserté. Les Français s'étaient emparés, en outre, de 29 drapeaux, 105 pièces de canon, 210 caissons et 400 chevaux de hulans. (Registre d'ordres de Massena.)

ou devait faire, vers Botzen, de Trente Bonaparte lui eût tendu facilement la main. Maintenant, que va tenter le général en chef? Il organise d'abord l'administration du Tyrol ; il presse ses espions de questions [1] ; il reçoit un courrier de Kilmaine qui prévoit, pour le 7, une attaque contre Vérone [2] ; il décide de laisser Vaubois combattre ou maintenir Davidowich au nord ; il tournera le lac de Levico et s'engagera dans les gorges de la Brenta ; il fera vingt lieues en deux jours, dans la neige, au bord des précipices ; il joindra Wurmser et l'acculera contre l'Adige.

Bonaparte appelle Massena à l'évêché.

— Votre division peut-elle se mettre en route dans une heure? Elle est fatiguée, dépourvue de subsistances. Mais gorgez-la de vivres, de vin, d'eau-de-vie. Rien ne manque ici. Ce sont les magasins des Autrichiens qu'il faut piller.

— Bien approvisionnés, nous vous suivrons partout.

Leclerc partait, le 5, au coucher du soleil ; il précédait la première colonne des piétons, et conduisait un escadron de hussards. Derrière les cavaliers, l'avant-garde composée d'infanterie légère commandée par Pijon arrivait, le 6, avant la nuit, devant les premières maisons de Borgo-Val-Sugana, pendant qu'Augereau s'échelonnait sur la droite.

Le lendemain, avant le jour, on attaquait Quosdanowich arrêté dans Primolano ; il résistait opi-

1. *L'Art de l'espionnage*, p. 5.
2. Arch. Guerre.

niâtrement; il ne cédait qu'aux efforts combinés de Massena et d'Augereau. Mais sa retraite se changeait bientôt en déroute, car il laissait prendre une partie des grenadiers des régiments Lainé, Grasini et Schroder[1]; et comme les Français s'avançaient aussitôt dans la direction de Bassano, il fuyait vers l'est.

Jamais troupes ne firent une marche si longue et si pénible sans halte; elles arrivèrent très tard au village de Cismon, entre Feltre et Bassano, et sur les derrières de Wurmser, qui croyait Bonaparte engagé contre Davidowich et cherchant à rejoindre Moreau.

Les hommes tombaient, exténués de fatigue, les pieds douloureux, la tête lourde le général en chef dut prendre son quartier général sans suite, sans bagages, mourant de faim et de lassitude; et un soldat lui donna la moitié de sa ration de pain[2].

Wurmser n'était informé que dans la nuit du 7 au 8 septembre des résultats du combat de Primolano; effrayé, il se hâta, avec le quartier-maître Lauer, de rassembler des troupes trop disséminées, de faire évacuer une partie de ses bagages sur Vicence, car il ne pouvait, en cas d'échec, rétrograder vers Pontafel, défendu par 2 bataillons de Deutschmeister et 2 escadrons de l'archiduc Joseph, troupes placées sous le commandement du général Schubirz[3].

1. Rapport de Wurmser. (Arch. Guerre, de Vienne, n° 30.)
2. *Campagne d'Italie*, chap. VII.
3. Rapport de Wurmser.

Le 8, à deux heures du matin, Massena mettait son avant-garde en route, elle arrivait avant l'aube au débouché des gorges de la Brenta, près du village de Solagna. Les brigades Rovertera et Bajalich l'attendaient de pied ferme sur ce terrain.

Augereau, venu de la droite, échelonne sa division à gauche de Massena, avec qui il établit un contact par la 4e demi-brigade des Allobroges. L'artillerie se place au centre. Ces manœuvres faites, le jour éclaire enfin les profondeurs du couloir de Solagna, bordé de grands rochers roux qui servent de remparts à l'ennemi. Bonaparte harangue les soldats qui lui promettent de vaincre ou de mourir. Le premier coup de canon est tiré à sept heures; sa détonation réveille les échos de la vallée, provoque les exclamations des grenadiers, dont la première colonne fonce sur Rovertera. Les Autrichiens sont vaincus. A la suite de leurs soldats démoralisés, Murat entraîne le 5e dragons et le 10e chasseurs; la chevauchée de ces hommes intrépides s'arrête seulement devant Bassano. Avec de l'artillerie de position, des maisons crénelées, et une troupe résolue, l'obstacle de la Brenta ne sera forcé qu'en employant 8 ou 10.000 hommes.

Au pas de course, tout enfiévrés, les fantassins ont suivi la cavalerie. L'odeur de la poudre les a grisés; ils ne songent plus à piller les hameaux ni à secourir les blessés; ils demandent, parmi tous les clochers aperçus, quel est celui de Bassano. On leur montre enfin la ville couvrant en partie un coteau. Sans perdre un instant, Auge-

reau attaque Bassano par la gauche pendant que Massena franchit, à droite, le pont de la Brenta, prend des canons ; et, tenant un fusil, il guide les carabiniers de la 4e légère dans la grande rue de la ville.

Devant « les lions de Castiglione », Wurmser s'enfuit dans la direction de Vicence, va se placer sous la protection de la brigade Heisler, du corps de Messaross[1]. Ses grandes combinaisons ont échoué. Il perdit, cette fois, la confiance des soldats qu'il devait couronner de lauriers ; il pensa un moment au suicide ; mais le désir de servir encore l'empereur l'emporta sur ses sombres résolutions.

Bonaparte compte les prises de la journée : 5.000 prisonniers, 35 pièces de canon toutes attelées, leurs caissons, 2 équipages de pont, 32 bateaux et 200 fourgons chargés de bagages.

Augereau s'avance vers Padoue afin d'enfermer le généralissime autrichien entre les baïonnettes françaises, l'Adige et la Brenta. Massena va poster ses régiments à Vicence, leur donner quelques heures de repos et compter ses pertes ; 1.766 hommes ont quitté les rangs, tués, blessés ou traînards ; cette division a fait 37 lieues, dont 29 en pays de montagne, depuis le 4 septembre ; elle a livré trois batailles en quatre jours et remporté trois victoires.

Si Wurmser, entouré, dépose les armes, la campagne sera peut-être terminée. Bonaparte

1. Rapport de Wurmser.

désire la paix; pour l'obtenir, il presse ses lieutenants d'avancer et s'alarme lorsqu'on lui apprend que, devant Vérone, Kilmaine lutte contre Messaross. Le messager ajoute : « Un contre cinq, les Français pourront tenir pendant quarante-huit heures. »

Le général Augereau ne put rallier ses troupes que le 10 septembre au soir, dans Padoue. Il se met en marche à travers l'obscurité et fait halte dans Montagnana; les soldats et les chevaux n'avaient plus la force de lever les jambes[1]. Une pluie torrentielle tombait depuis le matin[2]. Les soldats traversaient des lacs de boue, gémissaient, abandonnaient les rangs, n'écoutaient plus les ordres ; ils arrivaient, le 12 seulement, à neuf heures du matin, devant la place de Porto-Legnago.

Legnago, à 42 kilomètres de Vérone, était un point stratégique important situé dans la plaine basse du Mantouan. Sa forteresse dominait, de la rive gauche de l'Adige, la vieille ville située sur la rive droite ; Legnago s'abritait derrière de hautes murailles. Le fleuve a, entre le château et la cité, 125 mètres de large ; il ne peut être franchi à gué ni plus haut ni plus bas, car des marécages lui font une large bordure[3].

De son côté, Massena avait fait autrement diligence. La 1re division passait l'Adige, le 10 septembre

1. *Notes d'un sergent-major*, p. 29.
2. Il pleut, dans le Padouan, 135 jours par année, en moyenne (Note prise à l'Observatoire de Padoue.)
3. Visite faite le 19 mai 1900.

au soir, en bac, à Ronco[1]. Son chef savait que Wurmser, échappant aux soldats de Kilmaine et bravant la brigade de Sahuguet mal postée derrière la Molinella, allait rejoindre les assiégés de Mantoue après avoir surpris le poste de Legnago. Mais Wurmser n'avait plus que trois heures d'avance sur l'avant-garde de la 1re division; celle-ci pouvait le gagner de vitesse. Arrivé à Cerea, Murat précipite 300 hommes dans le flanc de l'ennemi, disperse deux escadrons des hulans du général Ott. Pijon le suit, déploie la 18e légère, met des pièces de canon en batterie, quand Ott, venu soutenir Wurmser, fait charger les Français par 3 bataillons du régiment Alvinzy et le 1er escadron des hussards de l'archiduc Joseph; les Républicains sont culbutés, perdent 6 canons, 5 voitures, laissent 28 officiers et 761 hommes prisonniers[2]. Ils reculent jusqu'à San-Pietro, sous la protection du 8e bataillon de grenadiers, que Bonaparte vient d'amener. Rampon recueillit les débris de la 18e légère, près de Ronco; il bivouaqua sans feux et sans vivres sous une pluie diluvienne. Le gros de la division n'avait pu soutenir l'avant-garde, si témérairement engagée.

Cet échec rendit Massena très prudent; le lendemain, il envoya Rampon sur la rive droite de l'Adige, à la hauteur de Legnago, qu'Augereau canonnait déjà de la rive gauche. Bombardée, menacée d'une destruction complète, la garnison, 1.650 Autri-

1. Cahier d'ordres de Massena.
2. Rapport de Wurmser, n° 21.

chiens, capitula le 13 septembre, pour évacuer la place le 14[1].

Wurmser allait tromper Sahuguet, qui avait trop disséminé ses troupes; il ordonnait à Ott de tenir ferme, le 12, dans Cerea. Messaross et Sebottendorf défilaient à marches forcées vers Nogara; le train les suivait sous la protection de 2 compagnies des chasseurs Mahoni et d'un bataillon Czartowisky[2]. Par le pont de Villimpenta, le généralissime autrichien évitait Castellaro, où les Français embusqués attendaient son passage; il marchait toute la journée du 12, traversait Jalolle, Vitea, Carpeneta et Roncoferraro; il arrivait enfin sur les glacis de Mantoue.

Mais, pour couvrir le défilé de ces troupes harassées et un peu démoralisées, le feld-maréchal-lieutenant Canto d'Yrles dut quitter Mantoue, conduire 2.000 hommes de la garnison, se porter autour de Castellaro. Le général Junk tint la position, se lia au corps de Ott, lutta vaillamment, le 13, contre des grenadiers; le soir, lorsque Massena parut, il battit en retraite. Ott se retirait aussi.

Le 14 septembre, Massena sortait de Castellaro au point du jour; il se portait sur Due-Castelli et voulait rejeter l'ennemi hors de Saint-Georges, qui n'est pas un faubourg de Mantoue, mais seulement

1. Cette garnison se composait de 4 compagnies Bréchenville, 400 Croates, un détachement de cavalerie et un groupe d'artillerie de réserve; troupes placées sous le commandement du major von Erbach. (Rapport de Wurmser.)
2. Rapport de Wurmser.

une bourgade garnissant le ressaut du terrain, à l'est, devant le lac Inférieur, qui, né du Mincio, défend l'approche du vieux château des Gonzague.

Sur la même ligne, La Favorite s'avance jusqu'au pont couvert de Mantoue, pont d'une étrange architecture, orné à l'intérieur de statues, creusé de refuges pour la cavalerie, et qui conduit à la porte de Vérone, élevée entre les lacs Supérieur et Inférieur[1].

Le terrain, assez ferme, était en 1796, couvert d'arbres et coupé par des haies, entre ces deux bourgades[2]; les batteries placées aux têtes de pont pouvaient y lancer des boulets. C'était une sorte de champ clos dans lequel se mesuraient le plus souvent les adversaires. Et l'on voyait de ce lieu le dôme de la cathédrale, le grand château aux fenêtres grillées, la toiture du palais ducal, une partie du T, les trois tours carrées dites romaines, celle de la Gabbia, qui servait d'observatoire; autant d'objectifs pour les artilleurs qui bombardaient la place.

Pijon se précipite dans Due-Castelli, y surprend les Autrichiens préparant leur déjeuner; ils s'enfuient, mais vont, à 1.000 mètres du bourg, reformer leurs rangs, sous la protection des cavaliers. La 5e légère, qui doit soutenir Pijon, s'égare dans les marais. Ott et Kléneau abordent l'avant-garde républicaine, près de Saint-Georges;

1. Visite faite le 20 mai 1900.
2. Carte du pays mantouan. (Bibliothèque de Mantoue.)

elle plie, abandonne des canons et des fusils; les Autrichiens se croient définitivement victorieux; leur erreur finit lorsque la 32e arrive, ramène les fuyards au combat, arrête ces hussards, fiers de promener quelques trophées, perce l'infanterie de Kléneau qui, décimée, abandonne les canons pris deux heures avant.

Wurmser survenu va recommencer le combat. Il appelle à l'aide des renforts considérables. Neuf bataillons de grenadiers abordent la 32e. Six fois, la demi-brigade française se forme en carré sur un plateau, prêtant seulement deux faces aux charges de l'ennemi. A quatre heures du soir, Carrère, qui commande l'artillerie de la division Massena, place le lieutenant Lasseron, du 4e régiment à pied, sur le flanc droit de l'ennemi. Les 2 pièces de 12 aux ordres de cet officier mitraillent les lignes de l'assaillant, pendant que Kilmaine faisait charger le 20e dragons. Refoulé, Ott demande ses cuirassiers, ses hussards, ses hulans, plus de 3.000 hommes. Il ordonne aux colonels de ces corps de traverser la ligne française; mais l'infanterie, s'étant ployée par compagnie, attend les escadrons au delà des fossés, derrière les haies. Tout ce qui s'approche est fusillé ou criblé de coups de baïonnettes. La retraite des Autrichiens s'effectue à cinq heures[1].

Massena n'arrivait auprès de Pijon que le soir. Le soin de rallier et d'approvisionner ses régi-

1. *Histoire régimentaire de l'armée d'Italie*, p. 18.

ments l'avait occupé pendant toute la journée. Il voyait un champ de bataille encombré par les cadavres, les blessés et les armes, et ses troupes épuisées; elles devaient encore se battre le lendemain, sous les yeux de Bonaparte, pressé d'entourer Mantoue d'un cercle de fer[1].

S'obstinant à vouloir conserver Saint-Georges et la Favorite, Wurmser place 18.000 hommes dans ces bourgades et aux alentours. Couverts par les ténèbres, ses sapeurs creusèrent, à l'ouest, des retranchements le long du Mincio. Les bois que traversait la route de Crémone furent garnis de tirailleurs. Ott, Sebottendorf, Messaross, Heister et d'Yrles, préparèrent les troupes au combat. On exalta leurs sentiments de fidélité envers l'empereur, à la patrie, à la religion persécutée. On leur demanda de fournir des efforts surhumains, et le jour surprit ces légions ayant juré de mourir pour rendre au généralissime sa réputation de chef invincible, lui, si tristement découronné, dans les journées de Castiglione et de Bassano, de lauriers qu'il croyait impérissables.

L'action ne s'engageait pas le matin. Loin de la portée du canon des têtes de pont et de l'artillerie mobile autrichienne, Massena déployait sa division parallèlement au plan de Due-Castelli. Il avait devant lui un terrain très favorable aux exercices de l'infanterie. Sahuguet, qui voulait

1. Seule, la 32e avait perdu en tués : le capitaine Caille, 23 sous-officiers et soldats; en blessés : 177 hommes; on lui avait fait 106 prisonniers. (Rapport de Massena. Arch. Guerre.)

réparer ses fautes des jours précédents, massait sa troupe sur la route de Roverbella. La division Augereau, mécontente et indisciplinée, se tenait aux ordres du général Bon, derrière Governolo. Bonaparte allait d'un corps à l'autre.

A midi, Sahuguet entraîna ses bataillons vers la gauche de Saint-Georges. Wurmser, trompé par cette démonstration, emprunta des troupes au corps de bataille principal et borda le lac. Derrière les épaisses colonnes de Sahuguet, Massena s'est avancé ; ses instructions sont déjà données ; et il va s'assurer de leur exécution, sous le feu de l'ennemi devenu très violent.

Pijon doit attaquer Ott ; il dirige le général Bertin, qui conduit la 18e légère et la 5e de bataille. Victor, ayant réuni les carabiniers des 4e et 29e légère, le 8e bataillon de grenadiers et la 8e de bataille, occupera Saint-Georges, si l'on parvient à déloger l'ennemi des maisons crénelées. Rampon, placé en dernier échelon, commande le corps de réserve, formé des chasseurs de la 29e légère et de la 32e de bataille.

Les formations de combat étant prises, la 18e légère s'avance le long des chaussées, évitant prudemment la plaine où la cavalerie de l'ennemi l'eût sabrée ou du moins arrêtée, immobilisée. Elle aborde la ligne autrichienne massée sur quatre rangs devant Saint-Georges, en même temps que l'adjudant-général Chabran débouche d'un chemin creux et cherche à envahir le bourg, à droite. A deux heures du soir, les tirailleurs de Pijon sont

sous le feu de l'artillerie ennemie, qui, bien pointée, ralentit la marche des compagnies groupées. Le vacarme des canons paraît même effrayer quelques hommes; il faut les pousser ou les frapper. Victor arrive au secours de Pijon; il occupe Saint-Georges, après avoir fait une horrible tuerie. Rampon s'avance, lorsqu'il voit les 4e et 5e de bataille, appartenant au corps d'Augereau, dispersées près de la Favorite.

Wurmser, qui oppose aux combinaisons de Bonaparte la fermeté d'un vieux soldat et les qualités d'un habile manœuvrier, vient d'ordonner un changement de direction, au centre, pour reconquérir Saint-Georges, coûte que coûte; c'est la clef de ses positions hors de Mantoue. 6.000 Autrichiens, partis de la Favorite, chargent la 32e mise en mur au revers d'un coteau, pendant que les projectiles d'une forte batterie labourent les rangs de la demi-brigade. D'autres eussent cédé; elle résista; diminuées, ses compagnies se serrèrent autour du drapeau ; l'assaillant, fatigué, doit reculer à son tour; on le presse, on prend des maisons isolées, on le massacre dans les fossés, dans les jardins, partout où il essaie encore de tenir.

La division Augereau, qui a plié, sous un choc formidable il est vrai, s'arrête, se reforme, redescend dans l'arène et frappe rudement. Massena ordonne une attaque en masse. Cornets d'infanterie légère et tambours font un bruit assourdissant, couvrant la voix des canons. Le 3e bataillon

de la 32e aborde la réserve des Autrichiens, chargée de contenir les Républicains; la lutte devient épique autour d'une maison blanche : 900 soldats refoulent 3.000 Croates, les poussent vers le lac où 400 hommes se noient; ce qui reste sauf s'enfuit par la tête du pont couvert. Il est sept heures du soir ; la nuit tombe.

Les rangs des Français sont éclaircis. Cette lutte de cinq heures a couché sur le sol plus de 1.500 hommes de la division Massena[1]. Avant d'enterrer les morts encombrant tertres et chemins,on chante la *Marseillaise* autour des bivouacs, pendant que Saint-Georges et la Favorite achevaient de brûler, devant Mantoue étroitement bloquée, et qui apparaissait comme une tache noire, immense, derrière la nappe des eaux du lac.

Impassible entre tant de victimes, Bonaparte dicta son bulletin de victoire. Il donna des éloges à des régiments ayant peu souffert; les plus braves furent oubliés. Quand Massena eut lu cette rédaction, il se plaignit vivement au nom des héros de la journée : Chabran, Ducos, Pécion et nombre de soldats mutilés qui, par leur sacrifice, avaient décidé du sort de la bataille. Le général en chef trouva la réclamation intempestive. Il s'excusa néanmoins et déclara que les rapports au Directoire, écrits à la hâte, ne pouvaient contenir la vérité.

1. Dans ce corps, les généraux Victor, Bertin, Saint-Hilaire et Mayer furent blessés. La 32e eût 4 officiers tués et 61 soldats, 6 officiers blessés et 248 hommes (*Histoire régimentaire*, p. 19.)

Après cet échec, Wurmser se trouvait complètement bloqué, il écrivait à Quosdanowich d'accourir à son secours[1]. Un espion emportait la lettre.

Kilmaine et Sahuguet étant chargés du siège de Mantoue, Massena remontait à Vérone, réorganisait ses demi-brigades, occupait le bassin de la Brenta, mettait une garnison dans Bassano que Quosdanowich menaçait encore le 7 octobre; il établissait des communications avec Vaubois, par le val Sugana; il voyait sa division, réduite à 5.300 hommes, fondre sous les fièvres. Augereau s'échelonnait derrière lui.

On recevait des nouvelles de l'armée de Sambre-et-Meuse; elles étaient mauvaises. Jourdan, battu à Wurzbourg, rétrogradait devant l'archiduc Charles, et Moreau, chef de l'armée du Rhin, l'imitait. Bonaparte n'avait plus que 24.000 hommes dans son armée d'opérations; il devait fortifier et garder les places du nord de l'Italie, qui forme-

1. « Après avoir surmonté de grandes difficultés et livré une bataille avantageuse, près de Cerea, j'ai pu arriver à Mantoue. Les principales forces de l'ennemi sont devant moi. Les 14 et 15, nos troupes se sont battues comme des lions. Je suis maintenant bloqué.

« Je suis sûr que vous avez peu d'ennemis devant vous. Sans perdre de temps, vous devez avancer sur Mantoue et penser que le salut de l'État dépend de vos mouvements. Vous pouvez compter sur l'assistance des habitants du pays, et vous mettre en contact avec le feld-maréchal Davidowich, qui a reçu de moi l'ordre d'avancer rapidement contre Peschiera.

« Le comte Schubirz doit faire de même. Faites-moi connaître comment s'effectuera votre marche. Je vous assure que l'armée a assez de valeur pour se donner la main mutuellement.

Comte de WURMSER.

Mantoue, le 16 septembre 1796.
(Arch. Guerre, de Vienne, pièce A 74.)

raient, au besoin, une ligne de défense difficile à forcer.

Le Milanais s'agitait. Naples et Rome voulaient reprendre les armes. Et Alvinzy allait descendre du Tyrol pour manœuvrer devant Vérone et se faire battre autour d'Arcole.

CHAPITRE IX

MARCHE D'ALVINZY

Alvinzy prend le commandement de l'armée autrichienne. — Les Français sont repoussés à Bassano. — Vaubois recule. — L'ennemi s'avance pour débloquer Mantoue. — Situation critique de Bonaparte. — Les trois journées d'Arcole. — Conduite de la division Augereau. — Le journal d'Alvinzy. — Rapport de Massena.

Beaulieu rappelé, Wurmser trois fois vaincu et bloqué dans Mantoue, François II, qui repoussait les ouvertures de la paix, faites le 2 octobre, par Bonaparte[1], chargeait un magnat hongrois, le baron Alvinzy, de sauver la Monarchie autrichienne[2].

Officier de la vieille école, ayant gagné ses étoiles dans des batailles livrées aux Turcs, valeureux et opiniâtre, Alvinzy, qui avait Weyrother, un homme de science, pour chef d'état-major, distrait, d'un corps de 50.000 hommes réunis dans le Tyrol et en Frioul, 20.000 combattants pour Davidowich, qui

1. *Correspondance inédite de Napoléon*, 2e vol., p. 17.
2. La nouvelle armée autrichienne se composait des débris du corps de Quosdanowich, des régiments de frontière, dont plusieurs de Polonais récemment formés et d'une division du Vorarlberg.

chassera Vaubois de Trente. Lui-même conduira sur la Brenta les autres soldats formant deux colonnes. La première colonne enlèvera Bassano à Massena. La deuxième, d'abord destinée à Provera, doit repousser Augereau.

Les espions qu'entretient Massena le préviennent des projets de l'ennemi. Dans la nuit du 3 au 4 novembre, à trois heures du matin, la 1re division se retire par échelons sur Vicence; mais elle s'arrête à 8 kilomètres de cette ville, lorsqu'on apprend l'arrivée d'Augereau dans Montebello. Dans la soirée du 5, un escadron se porte en avant et prend contact avec l'ennemi, le 6, au lever du soleil.

Alvinzy occupait de bonnes positions entre le col de Grado et la Brenta. Les postes de l'avancée furent bientôt culbutés. Liptay, les renforçant par un déploiement rapide, reçut le choc d'une brigade républicaine. Provera, à droite, resta immobile jusqu'au moment où les 18e légère et 18e de bataille prirent part à l'action; il accabla notre cavalerie descendue dans le lit du fleuve; il décima et arrêta l'infanterie qui, laissée sans cartouches, se battit pendant trois heures à la baïonnette. Ménard, les adjudants-généraux Wendeling et Escale, puis Reille furent blessés. On garda cependant le terrain conquis pendant toute la nuit, nuit de veillée sous les armes, dans des alertes. Il fallut, à l'aube, reculer et défendre contre les hulans un long convoi de blessés, qui s'échoua dans Vicence. La division Massena, rompue,

s'échelonne autour de Vago et couvre Vérone.

Que Davidowich, ayant chassé la division Vaubois de Trente, harcelant ces troupes devant La Corona, opère sa jonction avec Alvinzy, le sort de l'Italie sera placé désormais entre les mains de l'Autriche. Bonaparte craint cette extrémité; il charge Massena d'aller porter des conseils à Vaubois découragé, et de barrer la ligne de Rivoli au lac de Garde, ce qui est exécuté rapidement.

Rentré le 11 novembre, le soir, à sa division cantonnée dans San-Martino, Massena reçoit l'ordre d'enlever, le lendemain, les lignes formidables de Caldiero, hauteurs qui sont le premier plan des Alpes du Tyrol. Alvinzy avait mis là le corps de Hohenzollern, fort de 8.000 hommes, la brigade Sticker et 16 pièces de canon, l'infanterie formant une ligne très profonde, la gauche devant Caldiero, le centre à Stra, sur la route de Vicence et la droite occupant Monte-Zovo. Et un corps de réserve, placé dans Villanova, se tenait prêt à soutenir Hohenzollern.

Le 12, à sept heures du matin, la 32e, que conduit Dupuy, s'empare des hauteurs de Colognola, repousse la droite autrichienne. La gauche cède également du terrain devant une charge. La 1re division monte vers les Alpes. Un ouragan de neige l'arrête jusqu'à quatre heures du soir, moment où les brigades Brabeck, Schubirz et Provera peuvent arriver sur le champ de bataille. La 75e soutient la lutte contre ces réserves. Vaincu, Massena se retire, abandonnant 950 hommes tués ou blessés,

800 prisonniers et 2 pièces de canon. Augereau opère aussi sa retraite. Vaubois recule encore. Kilmaine et Sahuguet s'alarment. Que va faire le général en chef?

Ordonner la retraite vers l'ouest? On le croit lorsque, le 14, à onze heures du soir, les troupes d'Augereau et de Massena prennent la route de Milan; mais elles changent de direction au croisement du chemin de Ronco. Alvinzy, renonçant à forcer le camp de Vérone, qu'occupaient 3.000 hommes de la division Vaubois, dirige le gros de ses forces vers Villanova et Mantoue. Bonaparte va tomber dans son flanc, à Arcole.

Le champ de bataille d'Arcole s'ouvre largement entre l'Adige et le vieux chemin de Montebello à Porto-Legnago. Vers Albaredo, pays plat, humide, le terrain est couvert d'arbres. De même, à l'ouest de l'Alpone, jusqu'à l'ouverture de la chaussée aboutissant au pont, qui domine, par l'élévation des berges, tous les alentours.

A droite de la chaussée, un marais long de 400 mètres et large de 200, de l'ouest à l'est, empêche tout déploiement de troupes. A gauche, s'étend un terrain assez ferme, très large, dans la direction du clocher de San-Bonifacio. Un chemin vicinal traverse cette plaine[1].

Il faut monter sur la chaussée, surélevée de 1 mètre et large de 10, pour aller directement du bourg de Ronco au pont d'Arcole. Cette chaussée

1. Visite du champ de bataille d'Arcole et des environs, faite le 19 mai 1900.

était barrée, en 1796, d'une porte pleine qui tomba sous les boulets; seuls, les piliers sont restés debout.

L'Alpone, dont la source surgit au Monte-ferra, de Lesini, toujours profonde, rapide et large de 15 mètres, de Monte-forte à Albaredo, coule entre des berges hautes de 8 mètres environ ; ces berges ont la largeur du chemin de halage et servirent d'abri aux tirailleurs tant français qu'autrichiens, se fusillant pendant des heures d'un bord à l'autre; la rivière servit de cimetière aux morts; elle devint rouge, alors, du sang répandu.

Le pont d'Arcole était en bois, comme aujourd'hui, mais sans parapets[1]. Deux bicoques en briques resserraient le passage sur la rive gauche. Plus loin, un ruisseau ayant 3 mètres de large coupe encore le terrain. Une tourelle carrée en défendait l'approche.

Arcole, village de cent maisons, avait, sur la place publique, au plan incliné, sa petite église chargée d'une tour, et, à la bifurcation du chemin de Villanova à Legnago, un château dont les murs

1. Il faut placer ici l'épisode tout légendaire du pont d'Arcole. Au palais Serbelloni, que Bonaparte habitait dans le mois de février 1797, Gros faisait son portrait. Le général en chef ne savait quelle attitude prendre. Ce fut Joséphine qui, saisissant un drapeau, lui indiqua le sujet si connu (Lettre de Serbelloni à Melzi. Papiers de famille du chevalier N... de Venise). Ce récit est confirmé, d'autre part, dans *la Gazette de France* du 20 mars 1797. « Le citoyen Legros, âgé de vingt ans, élève du célèbre David, vient de terminer en grand le portrait de Bonaparte à Arcole, arrachant un drapeau, tenant l'épée à la main et criant : « Soldats, suivez votre général. » Tous les artistes admirent cette composition.

d'enceinte étaient ornés de statues représentant des guerriers antiques et des philosophes grecs; c'était une très bonne place pour l'infanterie. Deux grandes voies traversaient cette agglomération.

Une ligne de 150 mètres sépare l'Alpone d'Arcole; mais, à droite du chemin bordé de haies et d'arbres, un groupe de maisons seulement hautes d'un étage, encore debout, servit d'abri aux Croates qui, de ce point, surent diriger un feu meurtrier contre l'assaillant arrivé près du pont.

Autant du côté de Villanova au nord que du côté de Porto-Legnago au sud, les terrains marécageux sont coupés de digues, de rizières creusées autour des hameaux, la plupart de ceux-ci cachés entre des bouquets d'arbres. On n'y peut faire manœuvrer que de petits groupes de cavalerie et d'artillerie; et il est facile de tendre partout des embuscades.

Le maréchal Alvinzy, prévenu que son adversaire allait le joindre, plaçait la brigade Mitrowski en avant-garde sur ces terrains. Les corps de Provera, de Sicker et de Schubirz devenaient soutiens, pendant que la division Hohenzollern surveillerait, des hauteurs de Vago et de San-Martino, le camp retranché de Vérone.

Dans la nuit du 14 au 15 novembre, Andréossy avait fait jeter, vis-à-vis de Ronco, un pont sur l'Adige; la 51e, placée sous les ordres du général Robert, refoulait un bataillon de Brigido, qui allait s'abriter dans Arcole. Augereau passait le fleuve,

conduisait la 5ᵉ légère et la 4ᵉ de bataille, chassait les Croates de la plaine et nettoyait difficilement les bois. Puis la 5ᵉ, déjà fatiguée, échouait dans une attaque, pourtant vive, devant le pont d'Arcole quand le 3ᵉ bataillon de la 51ᵉ, ayant traversé l'Alpone sur des planches, pénétrait dans le village et brûlait 6 maisons.

L'effort des brigades Brigido et Mitrowski éloigne les Français d'Arcole, malgré la bravoure que déploie Lannes et l'arrivée de 2 bataillons de la 40ᵉ de bataille, lesquels, bientôt pris de panique, abandonnent leurs généraux. La 18ᵉ légère, que Massena prêtait au corps d'Augereau, venue derrière la 40ᵉ, opposa une telle résistance aux Croates qu'on garda de bonnes positions à l'extrémité de la chaussée de Ronco.

Bonaparte arriva dans ce lieu, vers quatre heures du soir. Accoutumé de ramener les troupes rompues au combat et de vaincre partout, il forme aussitôt des colonnes d'attaque composées des soldats d'Augereau, les entraîne vers le pont de l'Alpone et fait jouer les musiques. Les Croates, renforcés, dirigent sur ces colonnes un feu roulant. « La mort partait sans cesse des maisons-abris et des fossés rapidement creusés; la bravoure ne pouvait rien contre le plomb des Autrichiens[1]. » Les Français plièrent encore sous ce feu. Vainement, le général en chef et son état-major tentèrent de les ramener aux berges; 500 se

1. Bulletin de la Guerre. (Arch. d'Etat de Venise, Carton Fᵒ 1*bis*.)

cachèrent derrière les talus; plusieurs compagnies dévalèrent la chaussée, poussèrent violemment dans le marais Bonaparte, qui voulait les contenir; son cheval s'enfonça dans la vase et disparut. Le général eût péri sans l'aide que lui prêtèrent Marmont et quelques officiers; puis ces braves, rangés autour de Belliard, empêchèrent qu'il tombât prisonnier, car les Croates chargeaient en masse le long de la chaussée.

On ne parvint à rallier les fuyards que derrière l'Adige. La nuit vint; le grésil tombait, marquant les guérets de plaques blanches, fouettant les visages des vaincus, ajoutant l'impression du froid aux souffrances des blessés abandonnés dans la plaine.

Cependant Guieu avait pris Arcole à sept heures du soir à la suite d'une furieuse attaque des 18e et 25e. Epouvanté, Brigido s'était enfui jusqu'à San-Bonifacio, laissant la place remplie de cadavres. Guieu cherchait autour de lui les bivouacs d'Augereau; aucun feu ne brillait dans la plaine; plusieurs blessés, interrogés, annonçaient la fuite des bataillons engagés dans l'après-midi. Craignant d'être enveloppé avant le jour, le général sortait d'Arcole après minuit; il poussait jusqu'au camp d'Albaredo. Mitrowski, qu'un paysan allait prévenir, réoccupait Arcole à cinq heures du matin[1].

Du côté des Républicains, l'aile droite était vaincue. Cet échec devait-il décider du sort de l'armée? Non, car Bonaparte, toujours actif et

1. Relation autrichienne du major Miloradowich. (Arch. Guerre de Vienne.)

stoïque, préparait de nouveaux plans, une revanche.

Augereau et Guieu passèrent encore l'Adige avant que le jour du 16 éclairât les chaussées et les bois couverts de frimas. A droite, Augereau va occuper une digue serrant l'Alpone, battre 2 colonnes autrichiennes déployées à gauche de la grande chaussée; mais il est arrêté brusquement avant d'arriver au pont d'Arcole. Il voit, en cinq minutes, plier la 5ᵉ légère et la 4ᵉ de bataille sous le feu des grenadiers de Miloradowich échelonnés sur la rive gauche de la rivière. Un mouvement tournant, tenté à l'embouchure de l'Alpone, échoue aussi. La pluie qui tombait rendait le terrain presque impraticable. Le 15ᵉ dragons ne put combler au moyen de branchages le lit qu'on devait passer, même avec de la cavalerie. Vial trouva enfin un gué: mais ses soldats refusèrent de le suivre dans l'eau glacée. Le soir, après plusieurs combats meurtriers, inutiles, les troupes rentrèrent à Ronco, très diminuées, lasses, affamées et prêtes, dans leur désespoir, à abandonner les drapeaux.

Bonaparte fait un troisième plan. Le 16, à dix heures du soir, il le communique aux généraux. Le 17, Augereau se massera sur le bas Alpone, balayera l'ennemi des environs d'Albaredo. Une troupe arrivée de Vérone gardera les bois plantés entre la digue d'Arcole et l'Adige. Quelques tambours et des cornets feront une démonstration bruyante au centre. Massena tiendra la gauche. On jouera cette fois une partie décisive; la gagner, c'est assurer le salut de l'armée d'Italie.

Les Autrichiens, fatigués aussi, mal ravitaillés, se trouvaient déconcertés de ces nouvelles manœuvres des Français. Ils se demandaient si ce n'étaient pas des troupes fraîches qui surgissaient devant eux; le courage et la résolution des combattants l'indiquaient. Le tapage de la musique des Guides entraînés devant Arcole, dans la brume, les effrayait tant qu'ils craignaient d'avoir à soutenir de ce côté la charge d'une division. Epouvantés, ils abandonnaient le village, la plaine voisine et les chemins quand Massena arrivait. Le lieutenant Hercule et ses Guides occupaient les bicoques du pont. Les 10.000 hommes d'Alvinzy se précipitaient dans San-Bonifacio, Villanova et Montebello. L'étoile de Bonaparte avait lui au milieu du brouillard.

Dans ces combats, qui coûtèrent aux Français 1.125 tués, 2.298 blessés et plus de 1.200 prisonniers, la division Augereau ne se montra pas digne de la confiance que lui accordait auparavant le général en chef. Si quelques bataillons tinrent assez bravement sous le feu des Autrichiens, plusieurs ne voulurent pas remplir leur devoir, ce qui valut à ces soldats une censure sévère de Louis Bonaparte, aide de camp de son frère. Louis écrivit à Fleury, employé auprès de Clarke :

« Vérone, le 14 frimaire an V [1].

« Nous avons eu beaucoup de combats depuis

1. Arch. Nat. AF III, 72. Dossier 291.

quelques jours; j'ai cru un moment que nous y succomberions tous; c'est la guerre des officiers; nous en avons perdu considérablement; tous les braves sont morts ou blessés; il y a des demi-brigades commandées par des lieutenants et des bataillons commandés par des fourriers; tous les braves sont morts.

« Les soldats ne sont plus les mêmes; ils demandent la paix à grands cris; plus d'énergie, plus de feu parmi eux. Si l'on tient encore face aux ennemis, ce n'est qu'à force d'officiers. Mais ils ont beau faire, beau donner de coups de plats de sabre, ils sont abandonnés et périssent seuls.

« L'autre jour, devant le village d'Arcole, si c'eût été les mêmes hommes, l'emporter n'aurait été qu'un jeu; mais tous les braves des différents corps sont moissonnés; il ne reste que la marmaille; imaginez-vous, mon cher Fleury, qu'ils ont abandonné le général en chef même; il était à leur tête; tous les officiers qui étaient avec lui sont tombés et les lâches qui étaient derrière eux s'enfuirent. Lannes a été blessé trois fois dans ce combat; les généraux Verdier, Vignolle, Vernes, Gardanne, Robert, Lebon, Muiront et Elliot, tués...

« Il n'y a que l'enthousiasme républicain qui puisse donner la victoire; à présent qu'il est détruit, je crois que le moment de la paix est arrivé. »

Alvinzy avouait sa défaite dans un rapport assez court, adressé de Montebello, le 18 novembre, à

trois heures du matin, au comte Nostitz, président du conseil de guerre, à Vienne, et qui fut porté par le major Dietrichstein[1] :

« Les Français ayant été repoussés vers Vérone, le 12 novembre, à la suite des pertes qu'ils avaient faites, ils retirèrent toutes leurs troupes de la contrée, ne laissant dans la ville qu'une garnison de 1.000 hommes pour concentrer toutes leurs forces vers Ronco.

« Nous éprouvions beaucoup de difficultés pour placer nos pontons aux points stratégiques, parce que, en ce moment, les bords de l'Adige sont couverts de boue. Le 15, la nouvelle me parvint que l'ennemi passait l'Adige, près de Ronco et Legnago, et menaçait d'envelopper notre aile gauche. Pour assurer la communication de cette aile, je fis ajouter plusieurs bataillons aux 7 bataillons occupant Arcole et Cologna. L'ennemi attaqua vigoureusement, mais on le repoussa avec de grandes pertes et on décida de le charger, le 16, dès le matin.

« Notre attaque eut lieu à l'aube; elle se fit avec beaucoup d'ordre, au commencement; mais, plus tard, les 2 colonnes engagées, l'une commandée par le baron général Mitrowski et l'autre commandée par le feld-maréchal-lieutenant Provera, se trouvèrent en grande confusion. La première des 2 colonnes put être maintenue au combat, mais

1. Arch. Guerre, de Vienne, n° 25.

rien ne put empêcher la déroute de la seconde.

« Le général Mitrowski s'avança de nouveau, prit des canons à l'ennemi, 2 chariots à poudre et un grand nombre de prisonniers; il occupa fortement Arcole, Albaredo, et put assurer la sécurité de notre flanc et de la gauche. Je fis renforcer le général Mitrowski, porter sa troupe à 16 bataillons.

« Puis on arrêta le plan suivant : Pendant que le général Mitrowski battrait l'ennemi, le repousserait jusqu'à l'Adige, on jetterait un pont près de Saint-Michel, pour passer ce fleuve avec une partie des troupes qui restaient libres.

« Le général Mitrowski put, en effet, battre l'ennemi, prendre un canon, des chariots à poudre et quelques centaines de prisonniers; mais, le soir, les Français déployèrent des forces considérables, attaquèrent avec furie, passèrent le pont, s'emparèrent d'Arcole et s'avancèrent jusqu'à San-Bonifacio. Je dus moi-même accourir à San-Bonifacio, faire attaquer l'ennemi, qu'on repoussa jusqu'à Arcole.

« Montebello n'est pas une position sûre, et nous sommes dans la triste nécessité de quitter la place, cette nuit. Notre perte est si grande qu'il est impossible de la décrire. Par exemple, de la brigade du général Brabeck, il ne reste que 900 combattants. Le nombre des blessés est extraordinaire Je déplore la mort du général Brabeck, qui mourut, le 16 au champ de bataille.

« Il m'est impossible de pouvoir fixer exactement le chiffre de nos pertes; mais je crois qu'elles

s'élèvent à 10.000. Je ferai tout mon possible pour réorganiser les troupes; cela sera bien difficile, car elles ont combattu pendant trois jours et sont bien affaiblies. »

Quel rôle avait joué la division Massena pendant les trois journées d'Arcole? Solignac écrivait au général en chef :

« Le 15 novembre, la 18e légère et la 18e de ligne passèrent l'Adige en arrivant à Ronco; elles suivirent le mouvement de la division Augereau. A onze heures du matin, la 18e de bataille repassa le pont et alla, avec la 25e de ligne, passer l'Adige sur des barques, à Albaredo[1].

« La 32e fut placée à la tête du pont et, de là, défila par la gauche sur la chaussée de Bove. Le feu s'engagea à son approche; mais nos troupes culbutèrent l'ennemi en peu de temps et lui enlevèrent 2 pièces de canon, 2 caissons et lui firent 300 prisonniers. C'est dans le cours de cette affaire que l'adjudant-général Wendeling fut tué.

« La division se distingua toute cette journée par une bravoure étonnante. Le village d'Albaredo et ceux qui le suivent furent enlevés à l'ennemi par une partie de la division Augereau, où se trouvait la 18e légère qui, ce jour-là, marcha sous ses ordres. Arcole même fut pris à l'entrée de la nuit; mais

1. Registre d'ordres de Massena.

il fut évacué quelques heures après par des ordres supérieurs[1].

« A quatre heures du matin, le 16, la division se mit en mouvement sur la chaussée de Bove ; la 75e se porta sur celle de Villanova. Le feu s'engagea sur la première avant le jour ; les ennemis nous avaient prévenus, ce qui augmenta l'ardeur de nos soldats; ils culbutèrent en peu de temps leur colonne, forte de 10.000 hommes, et la poursuivirent jusqu'à Saint-Martin, sur la grand'route de Vérone. La 25e de bataille, à la tête de laquelle était l'adjudant-général Dugommier, suivi de l'adjoint Guillot, donna des preuves de la plus grande valeur. L'adjoint Guillot eut un cheval tué sous lui et, successivement, 2 blessés; 2 drapeaux, 7 pièces de canon, 9 caissons et 1.600 prisonniers tombés au pouvoir de la division, attestent l'intrépidité avec laquelle elle se battit. L'ennemi fut mis en pleine déroute ; il se replia très confusément et fit sa retraite à la hâte. On ne tarda pas à voir filer ses équipages du côté de Porcile. La division bivouaqua sur la chaussée, vis-à-vis Porcile.

« Le 17, à une heure du matin, la division a reçu ordre de se replier et de prendre position à moitié chemin du point qu'elle quittait au pont de l'Adige. Bientôt l'aile droite de l'armée, ayant été repoussée des environs du village d'Arcole, qu'elle avait attaqué, la division eut ordre de s'y porter. Le général Massena fit ses dispositions, la charge

1. Solignac croyait que Guieu avait reçu directement de Bonaparte l'ordre de rentrer à Albaredo.

battit et, après deux heures de combat, le terrible village fut emporté. L'ennemi, complètement battu, prit la fuite, il fut poursuivi jusqu'au village de San-Bonifacio. Les troupes ont fait 1.500 prisonniers et pris 2 drapeaux.

. . . .

« Augereau était sur la droite d'Arcole; Massena, venu par la chaussée de Ronco, occupa une partie du village et la gauche sur la route de San-Bonifacio. A la nuit, l'ennemi fait avancer 2 bataillons frais, attaque et veut s'emparer du pont. Déjà, il obtient quelques succès. Le général Massena, qui se trouvait dans cette partie, eut beaucoup de peine à maintenir le soldat. Mais le citoyen Delattre ayant avancé les 2 pièces qu'il commandait à la queue du pont, se met en batterie, à portée de pistolet de l'ennemi, et parvient, par le feu vif et bien dirigé de ces pièces, à arrêter ces deux bataillons, qui plient bientôt sur leur grand nombre de morts. »

Le feu des Autrichiens avait amplement moissonné dans la division Massena. On ne publiait pas l'état des pertes[1]. Le triomphe, faisait d'ailleurs, oublier l'hécatombe, car les deux partis peuplaient la plaine de tombeaux.

1. Le 31 octobre 1796, l'état de présence dans le corps de Massena indiquait 10.626 hommes. (Arch. Guerre.) Le 11 décembre un autre état portait : 7.552 soldats. C'était donc, en six semaines, une perte de 3.074 hommes; et il avait reçu des renforts; il perdait environ 1.400 hommes dans les journées des 15, 16 et 17 novembre. (Arch. Nat. AF III 72, Dossier 291.)

Bonaparte, dont la ténacité avait eu raison, cette fois encore, de la valeur autrichienne, faisait garnir les deux rives de l'Adige d'un cordon de troupes, résistait aux derniers assauts des hulans; il remplaçait Vaubois par Joubert, nommé divisionnaire, pendant que Davidowich, vaincu aussi, s'enfonçait dans les montagnes.

Joubert occupait La Corona. Massena rentrait dans Vérone. Augereau gardait la route de Vicence. Le mois de décembre s'écoulait sans combats importants. Des deux côtés, on se renforçait. Et Clarke, plénipotentiaire traînant dans les camps, attendait toujours un passeport pour aller traiter de la paix, à Vienne.

Mais, voulant réparer les désastres d'Arcole et débloquer Wurmser, Alvinzy redescendit la route de Trente; il vint chercher devant San-Michele, sur le plateau de Rivoli et à Saint-Georges, trois défaites, qui devaient décider enfin du sort de l'Autriche.

CHAPITRE X

BATAILLE DE RIVOLI

Moralité de la troupe. — Les plaisirs de Vérone. — Plans d'Alvinzy. — Combat de San-Michele. — Toli renseigne Bonaparte. — Joubert recule sur le plateau de Rivoli. — Le général en chef visite les bivouacs. — Reprise du massif de San-Marco. — Marche et succès des Autrichiens. — La division Massena entre en ligne. — Liptay est repoussé jusqu'à Montebaldo. — Charge des cavaliers de Leclerc. — Fuite de la brigade Quosdanowich. — Lusignan s'établit à Monte-Pipolo ; il est attaqué par Rey et Massena ; il abandonne ses troupes faites prisonnières. — Pertes des deux armées.

Les soldats de Lodi, — un petit nombre d'hommes blessés ou fiévreux sortis des hôpitaux depuis la bataille d'Arcole, — montraient des exigences. Libertins, ils voulaient profiter des plaisirs que l'Italie offrait alors aux conquérants. A aucun il ne convenait plus d'observer le stoïcisme des Romains, encore prêché dans les camps par quelques jeunes sergents. Ils pensaient plutôt à imiter ces soldats d'Attila qui se battaient vaillamment entre deux orgies. Ne craignant point Dieu ; braves, mais sans honneur, au point de vue moral, le vin et le jeu n'étaient pas les seuls éléments de plaisirs qu'ils désirassent. C'est que, dans les fumées du vin, la voix charmeuse et chantante

des Italiennes les égayait ou prolongeait leur ivresse. Des *bravi* les assassinaient au fond des ruelles tortueuses sillonnant Vérone, pour les dépouiller d'argent et d'armes, ou par jalousie. Beaucoup abandonnaient les postes extérieurs afin d'aller s'amuser en un mauvais lieu, la nuit[1]. Les menaces des généraux, des arrêts de la cour martiale, n'arrêtaient pas ces débordements où se gangrénaient aussi les conscrits.

Et loin de donner l'exemple du devoir aux soldats, les officiers traînaient à leur suite des courtisanes, en grand équipage. Sur ce point, les filles de Florence étaient accourues par centaines, et tenaient marché place dell'Erbe. On les hébergeait dans les palais ; on les habillait d'étoffes de soie aux dépens de Vérone saccagée. Un commissaire des guerres sans scrupules leur accordait volontiers des rations de vivres.

La passion du jeu, avons-nous dit, dévorait tous ces guerriers, qui rançonnaient les campagnes, empruntaient des ducats à l'hôte, ou bien le volaient pour éparpiller l'or sur le tapis vert. Plusieurs vendaient même leurs chevaux, jusqu'à leurs sabres, afin de rembourser des dettes criardes. Solignac, chef d'état-major de Massena, et Dupuy, commandant la 32ᵉ, comptaient parmi les plus enragés joueurs. Tel qui avait perdu de grosses

1. « Le soir, beaucoup de Français abandonnaient le camp de Vérone et passaient en bateau avec des femmes pour aller en ville. » (Lettre de Soulès, commandant la place de Vérone, au gouverneur. Arch. d'Etat de Venise, cart. Fᵃ 1 *bis*.)

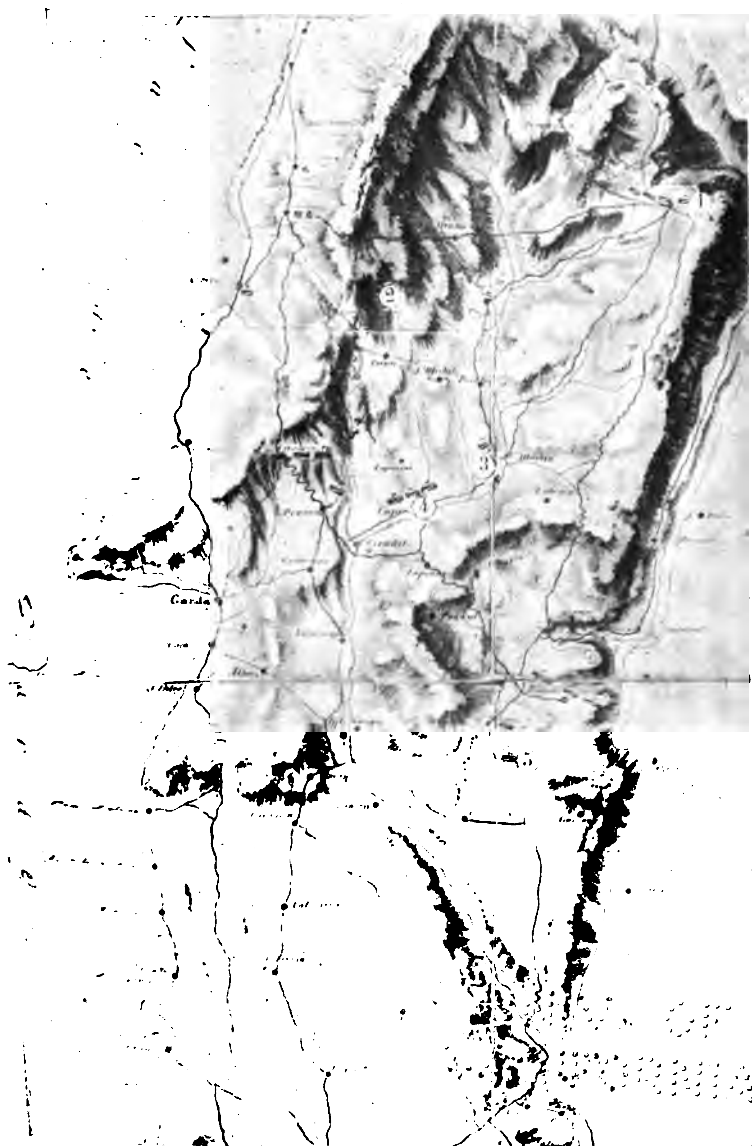
sommes, un soir, accusait ses camarades de déloyauté, de tricherie; il s'ensuivait des duels aux plus dures conditions; et l'on trouvait, chaque matin, près de la porte Vescovo, dans un pré, jusqu'à six victimes mortes ou râlant[1].

Massena, qui vivait au palais Maroni avec Reille et Lautour, deux sages et dévoués collaborateurs, essaya d'enrayer le mal; il représenta aux coupables toute l'indignité de leur conduite. Ses observations furent mal accueillies, et il vit, dès la première mesure disciplinaire prise, que tout le monde allait se mutiner contre lui.

Sans pouvoir donner satisfaction au provéditeur Battagia, exaspéré des scandales dénoncés, il souhaita la guerre pour éloigner de Vérone les pillards, devenus chaque jour plus audacieux; il supporta les représentations du ministre Delacroix, qui le rendait responsable des excès commis[2]. Bonaparte, tenant à Milan une cour dont José-

1. J. Martini, *Storia inedita d'Italia*. (Arch. de Vérone, manuscrit n° 859.)

2. Paris, le 6 frimaire an V de la République française. Le Ministre des Relations extérieures à M. Quirini, noble de la République de Venise, près celle de France. — « Monsieur, j'ai mis sous les yeux du Directoire exécutif la note que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, le 16 brumaire (6 novembre), concernant la conduite du général français Massena envers les habitants de Vérone. Vous devez être persuadé, ainsi que votre Gouvernement, que les excès dont vous vous plaignez n'ont jamais été dans l'intention du Directoire exécutif; il n'a cessé de recommander aux chefs des troupes françaises de traiter le peuple vénitien en peuple ami. Il saura réprimer ceux qui se seront écartés de ses ordres à cet égard. Je m'empresserai de vous faire connaître la décision qu'il aura prise sur vos réclamations. — Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération. — Ch. Delacroix. » (Actes du Gouvernement de Vérone. IIe cahier. Arch. de Vérone.)



PLAN DU CHAMP DE BATAILLE DE RIVOLI

(*Arch. Guerre.* Paris, carte 713.)

1. Positions des Autrichiens, le 13 janvier.
2. Massif du Montebaldo.
3 et 4. Marche des Autrichiens dans la matinée du 14 janvier.
5. Arrêt du corps de Lusignan, à onze heures, devant Monte-Pipolo.

phine et Pauline faisaient gracieusement les honneurs, refusait d'aider son divisionnaire à la répression d'actes qui déshonoraient l'armée, préparaient la révolte de ces Vénitiens outragés dans leur foi, maltraités dans leurs familles, subissant le joug qu'on applique aux esclaves, alors que le Directoire avait, quelques mois auparavant, promis au peuple de la Terre ferme une ère de liberté et le respect, tant du culte que des propriétés.

La 1re division, dont les cadres étaient complétés et qui, renforcée d'un contingent arrivé de France, se trouvait forte de 9.366 soldats valides[1], gardait la rive droite de l'Adige, de Bussolengo à Vérone. Et ces soldats croyaient pouvoir conserver longtemps encore leurs quartiers d'hiver, tandis que le général en chef battrait les troupes du pape vers Bologne. Mais Alvinzy redescendait à grands pas des montagnes.

42.000 Autrichiens, soldats levés à la hâte, parmi lesquels on comptait beaucoup de riches volontaires viennois, qui se faisaient remarquer par une jactance à la Brunswick, pourraient vaincre sans doute 30.000 Français ; car, si l'armée républicaine comptait 46.700 hommes le 10 janvier 1797, il fallait en déduire, pour trouver l'unité vraie de combat, les 14.000 soldats de Sérurier chargés

1. Division Massena : 18e légère : 1.145 hommes; 18e de bataille 1.786 hommes; 25e, 1.484 hommes; 32e, 1.936 hommes; 75e, 2.481 hommes; dragons, cavalerie et artillerie : 534 hommes. Total : 9.366 soldats. (Situation de l'armée d'Italie, le 11 janvier 1797. Arch. Guerre.)

de continuer le siège de Mantoue, quelques petites garnisons et la brigade de Lannes opérant dans le Bolonais.

Alvinzy voulait attaquer lui-même La Corona et Rivoli. De Rivoli, il irait à Mantoue où Provera devait entraîner deux colonnes, l'une de 5.000 hommes, conduite par Bajalich, qui prendrait Vérone, l'autre de 9.000 hommes marchant de Padoue à Legnago pour y passer l'Adige et vaincre Augereau, dont les troupes étaient trop disséminées[1].

Une lettre adressée à Wurmser, lettre prise sur un espion, livre au général Augereau quelques projets d'Alvinzy. Bonaparte est prévenu, le 10 janvier. Bien qu'on eût publié que sa santé ruinée ne lui permettait plus aucun effort[2], il se porte en peu de temps sur l'Adige, pour donner aux divisionnaires des ordres précis. Ayant promis à ses soldats la victoire et des récompenses, il reçoit dans Vérone, au palais Prétorien, Toli qui, arrivé de Trente comme émissaire d'Alvinzy, lui vendit les plans de Weyrother.

« — Retourne à Roveredo. Va dire au général autrichien que Bonaparte s'occupe, à Bologne, de constituer une République Cispadane, que Joubert

1. Clausewitz, p. 252.

2. « Quand Bonaparte reprit la campagne, il semblait épuisé. Il ne pouvait plus monter à cheval sans un effort de courage suivi d'un complet abattement. Ses amis le crurent empoisonné; lui-même eut cette idée. Ses joues caves et livides ajoutaient encore à l'effet mesquin de sa petite taille. Les émigrés disaient en parlant de lui : « Il est jaune à faire plaisir. » Et on buvait à sa mort prochaine. Il se raidit. Trois chevaux moururent de fatigue sous ce cavalier rongé de fièvre. » (*Bonaparte et Hoche en 1797*, par Albert Sorel, p. 28 et 29.)

et Massena n'ont pas 10.000 hommes à lui opposer, que les Français sont démoralisés. Junot, donnez cinquante louis à ce garçon. » — « Et je ferai payer Alvinzy? » — « Un faux rapport se vend le plus cher possible. » — « Si mon rôle lui est dévoilé? » — « As-tu peur des risques? Tout métier en a. Eh bien! Alvinzy te fera fusiller. Ne crains pas cette exécution. Je t'attendrai demain au presbytère de Rivoli. » — « A demain, général[1]. »

La bienveillance que lui accordait Bonaparte émotionnait Toli, un Italien ayant souffert, à Borghetto, où il était colporteur, de la domination autrichienne. Il partait, le vendredi matin, déguisé en paysan. Alvinzy était dans Preabocca.

Bajalich, chargé de couvrir la marche de Provera, défilant depuis Padoue, sur les chemins de Porto-Legnago et de Ronco, occupait, le 10 janvier, les hauteurs de Caldiero, à 15 kilomètres de Vérone. Des reconnaissances autrichiennes fouillaient le pays, dans la direction d'Arcole. Le 12, à six heures du matin, dans le brouillard, Bajalich attaquait le plateau de San-Michele, voulant forcer d'un coup de main audacieux l'entrée du camp retranché de Vérone. Par là, Brune faisait grand'-garde, ayant deux bataillons de la 18e légère et 100 cavaliers du 5e dragons. Or, la colonne ennemie, de 4.000 hommes, 800 chevaux et 12 pièces d'artillerie, était repoussée au premier assaut[2]. Mais elle

1. *L'Art de l'espionnage*, p. 8.
2 « Dans cette affaire, le général Brune a eu sept balles dans ses habits, sans avoir été touché par aucune; c'est jouer de bonheur. » (Bonaparte à Clarke. Arch. Nat. AF III, 52. Dossier 291.)

revint à la charge, car le rapport de Solignac indique :

« Aux premiers coups de canon, la 32e fut envoyée à la gauche de la citadelle; la 25e fut placée en réserve en avant de la porte de Vescovo, et la 75e, vers dix heures du matin, prit son ordre de bataille en avant de Saint-Michel, à la gauche de la 18e. La 75e donna à son arrivée et enleva à la baïonnette trois pièces de canon que l'ennemi avait à sa gauche et fit 600 prisonniers. La 18e repoussa la droite de l'ennemi et la força à la retraite. Le 5e dragons et le 1er de cavalerie se conduisirent également bien dans cette affaire, qui se termina, à midi, par la fuite de l'ennemi, qui perdit 15.00 hommes[1]. »

Bajalich tenta, le soir, un retour offensif contre les avant-postes de la 32e; il s'empara même d'un plateau, devant la citadelle, et le perdit vers dix heures. Le 13, il descendit rapidement de Caldiero vers Pescantina. On prévint ses tentatives contre la porte Saint-Georges ; la 32e put créneler, avant midi, deux villages : Avesa et Parona, sur la grande route de Trente. La 75e partit à midi pour San-Michele, occupa une bonne position devant San-Martino, vit s'échelonner la 25e derrière elle et soutint un corps de cavalerie chargé de repousser dans les montagnes une brigade autrichienne.

1. Corresp. du 4 février 1797. (Arch. Guerre.)

Cette tentative n'ayant pas réussi, les bataillons reprirent une position d'attente.

Resté à Vérone, Bonaparte croit que Joubert pourra tenir devant La Corona, lorsque déjà le général Koblos l'a repoussé. Informé de cet échec, le général en chef modifie son premier plan.

Sérurier continuera d'assurer le blocus de Mantoue; Augereau gardera l'Adige de Legnago à Vérone; Rey, qui commande l'ancienne division Sauret, ira occuper Castelnuovo, pour secourir, au besoin, le corps le plus menacé. Quant aux troupes de Massena, leur rôle est indiqué dans trois lettres de service :

« Je pars dans la nuit, écrit-il à Elliot, avec les 32e et 75e de ligne. Je laisse à Vérone la 18e légère et la 25e de bataille pour contenir la ville. Deux bataillons de la 25e et un de la 18e formeront l'avant-garde du général, à Saint-Michel. Le 3e bataillon de la 25e et les deux autres bataillons feront le service de la place et de la citadelle. Le 5e dragons restera à Vérone. De plus, vous aurez 4 pièces d'artillerie légère. L'adjudant-général Escale sera employé près du général Chabot[1]. »

Et Solignac écrivait :

A Monnier qui occupe Bussolengo : « Partir à neuf heures du soir avec le reste de la 18e de bataille et 2 pièces d'artillerie légère pour se rendre, dans

1. Registre d'ordres de Massena.

la nuit, à Garda, pour couvrir la gauche de Joubert. »

A Escale : « Que demain avant le jour tous les chemins qui conduisent dans le val Pantena soient éclairés ; également tous les petits chemins qui conduisent à la grande route. Que les reconnaissances se portent à deux heures de Vérone. »

Les autres troupes, dont Rampon, Brune et Leclerc se partageaient le commandement, furent massées, à minuit, devant la porte Neuve et haranguées : « Mes amis, dit Massena, Bonaparte vous demande un dernier effort pour anéantir les débris de l'armée autrichienne osant venir encore se mesurer contre les Républicains. Après, nous serons les maîtres du pays. Nous irons à Vienne dicter les conditions de la paix. Votre gloire sera sans égale[1]. »

Ces troupes emmenaient 2 canons de 11, 1 de 5 et 2 pièces de 3. Les 3 escadrons du 1er régiment de cavalerie, commandés en second par Lasalle, partaient au trot afin d'ouvrir les chemins de Bussolengo à Rivoli, si l'ennemi se montrait sur la rive droite de l'Adige. La 32e formait le premier échelon de l'infanterie ; l'artillerie précédait la 75e.

Dans la nuit, obscurcie par des nuages chargés de neige, cette troupe prit la direction de l'ouest. Collines, ruisseaux, mûriers, vignes et châtaigniers,

1. Documents français. (Arch. de Vérone.)

tout apparaissait aux soldats d'un même plan uniforme au ras de la plaine. Défense de chanter dans les escouades, de fumer, de pousser des cris ou appels. Parfois la haute silhouette d'un cavalier coupait les rangs; c'était celle d'un chef surveillant son bataillon. Dès qu'il disparaissait, des hommes exténués s'affaissaient au bord du chemin et demeuraient immobiles; d'autres se sauvaient à travers champs, désertaient, cherchaient un gîte. Dans les hameaux, les portes ne s'ouvraient pas, quelque sommation qu'on fît. Tard, la lune sortait d'un lit de nuages, éclairant la plaine devenue blanche sous les givres tombés.

Les troupes traversèrent Bussolengo, dont la grande rue, pavée d'énormes dalles, se déroule, tortueuse, entre de vieilles maisons en pierres grises; elles montèrent les hauteurs de La Sega avant de faire une grande halte. Par là, une bise soufflait, cinglante. Le jour pointait enfin entre des petits nuages effilochés, et la voix formidable du canon réveillait les échos d'alentour Massena attendit des ordres, car il avait devant lui deux directions : Garda à gauche et Rivoli en face.

A neuf heures seulement, une estafette de Bonaparte arrivait. — « Vite, des hommes et du canon ; nous serons bientôt débordés dans Rivoli ! » Le crépitement de la fusillade, qui s'étendait le long des collines, à une lieue de la troupe de renfort, augmentait d'intensité. Un roulement de tambour rassemblait les soldats devant leurs faisceaux d'armes.

Massena et Rampon commandèrent le pas de charge ; ils précédèrent la première colonne, bientôt haletante d'exécuter l'assaut d'un terrain coupé de ravines, de rochers, traversé de sentiers pierreux, tracés souvent à travers les supports-cadres des vignes[1]. Un étrange spectacle s'offrit aux regards des soldats, lorsqu'ils débouchèrent dans ce cirque de Rivoli, encadré des masses alpestres couvertes de neige, où marchaient des divisions autrichiennes serrées et clamant entre les mousqueteries : *tod!* (tue).

Le plateau de Rivoli compose la rive droite de l'Adige, à 18 kilomètres de Vérone, d'un massif très long, descendant derrière les monts Brunisi, Moscal, Trombalora et Baldo, au lac de Garde. Son premier plan dresse, devant La Sega, des falaises grises, très escarpées, dominant d'une hauteur de vingt mètres le fleuve qui, heurtant le contrefort d'une élévation, tourne brusquement vers l'est[2].

A La Sega, un village, vient aboutir le val Caprino où coule un torrent large de trois mètres et peu profond. Ce torrent décrit, à gauche, si l'on veut remonter son cours, un demi-arc de cercle pour rentrer, comme ravin, par une porte assez large, dans le cirque de La Corona[3].

Des falaises, le terrain s'étend mamelonné et siliceux, souvent inculte, ayant 5 kilomètres de long et 3 de large entre des hauteurs escarpées,

1. *Cahier du capitaine Laugier*, p. 117.
2. Visite du champ de bataille et des environs de Rivoli, faite le 17 mai 1900.
3. Voir les planches III et IV.

toutes dénudées. Monte-Pipolo le barre de deux massifs, à droite et non loin de Rivoli. Brunisi s'élève à gauche. Entre ces sommets, Campo-Regio aligne des maisons basses.

La dernière assise de Monte-Pipolo baigne dans l'Adige, ouvrant là un lit de 60 mètres de large, fleuve qui, venu d'Incanale, un bourg abrité au pied de San-Marco, s'engouffre dans le couloir étroit de la Chiusa.

Rivoli garnit de ses cinquante maisons : fermes, cabarets et cassines de triste aspect, un ressaut du plateau ; le village domine deux trouées. La première, ouverte à la droite du rocher de Monte-Castello ; la deuxième, à gauche du même rempart granitique, vers Incanale. Ces trouées, larges, permettent d'accomplir une facile descente dans la vallée aux terrains alluviaux.

Rivoli est formé de trois sections : celle du bourg, la plus rapprochée de Monte-Pipolo ; la section de l'église, — assez beau monument entouré de bâtisses lépreuses — et le hameau de Camporengo. On domine, au pied de l'église, le cirque ouvert devant soi entre les arêtes de San-Marco et Montebaldo, murailles fermant brusquement l'horizon au nord et à l'ouest.

San-Marco, dont l'ascension ne peut se faire que de la trouée d'Incanale et d'un hameau de Mutole, monte des assises de pierre très haut et se taille à pic, vers l'Adige. Ce mont commande le cirque dans lequel sont semés Mutole, Caprino, Lubiara, San-Martino, La Corona, et quelques villages éche-

lonnés depuis Rivoli, jusqu'au val de Dolce.

A 300 mètres devant Rivoli, une vallée se creuse de l'ouest à l'est; au nord, le terrain se relève aussitôt, forme une ligne brisée, d'un plan très incliné, de 50 mètres de hauteur et dont la longueur est triple. Ce « dos d'âne » masque Camporengo, se relie au Monte-Castello et commande un vallon ayant 500 mètres de large, qui fait la continuité de l'évidement d'Incanale, par la seconde trouée.

Du sommet de ce coteau, dit de Camporengo, l'artillerie française dominait les positions de l'ennemi. Contre les forces le garnissant, tous les assauts des Autrichiens devaient échouer. Il abritait la cavalerie de Leclerc, les blessés, les fuyards. Bonaparte en faisait un point d'observation et un refuge. C'était la clef du champ de bataille.

Si le cercle de San-Marco, La Corona et Montebaldo ferme l'horizon à l'est, au nord et à l'ouest, la trouée de Brentino permet de pousser des troupes cheminant sur la rive droite de l'Adige, dans le fond du cirque, et d'engager, pour exécuter au sud un mouvement tournant, des troupes hors la vue d'un parti occupant Rivoli. Sur la rive gauche du fleuve, une ligne formée de hautes montagnes sert, de Dolce à Volargne, de piliers à des sommets glacés que décorent, çà et là, des aiguilles de pierre.

Le plateau et le cirque de Rivoli forment, si l'on cherche du pittoresque, le plus beau champ

de bataille de l'Italie. Un plan y conduisit Bonaparte, pressé d'arrêter Alvinzy; et Massena gagna, dans une lutte épouvantable, par son héroïsme, un titre de duc, à travers ces vallons où, maintenant, l'herbe pousse drue, recouvrant de longs ossuaires fermés depuis plus d'un siècle.

Alvinzy va engager, ce samedi 14 janvier, 25.221 soldats contre les 9.700 hommes de la division Joubert[1]. Il croit pouvoir écraser facilement sous des masses cette division vaincue le 13. Il ne prévoit pas que Massena et Rey pourront, au premier signal donné, renforcer les lignes de Joubert. Il manque de prévoyance, ou plutôt il a trop de confiance dans ses moyens.

L'ascension du premier plan de Montebaldo ayant été effectuée le 11, le généralissime autrichien, après avoir suivi des sentiers escarpés, couverts de neige ou de glace, après avoir assuré des communications avec la troupe restée au bord de l'Adige et près La Corona, pouvant manœuvrer désormais le long du Tasso, dans la plaine de Lubiara et des deux côtés du fleuve, jusqu'à Incanale, il divise alors son armée en cinq colonnes.

Lusignan, conduisant la première, de 4.556

1. Bonaparte ne pourra mettre en ligne, dans la journée du 14 janvier, que les forces suivantes : Joubert, 9.400 hommes (sa perte fut de 300, le 13); Massena: 32e de bataille, 1.936 hommes; 75e, 2.481 hommes; 18e de bataille. arrivée à midi, 1.786 hommes; 1er de cavalerie, 300 hommes; artillerie de la 1re division, 70 hommes; division Rey, arrivée à trois heures: 58e de bataille, 2.830 hommes; 8e dragons, 150 hommes; et 15 pièces de canon. Total : 18.953 soldats.

hommes[1], reçoit l'ordre de défiler derrière Montebaldo, de descendre le val Caprino, de passer à Lumini, Costermano, Affi, de se rabattre ensuite sur Monte-Pipolo, afin de fermer aux Français leur chemin de retraite de La Sega.

On organise ensuite le corps de bataille; il est formé de trois colonnes, numérotées 2, 3 et 4. Liptay commande la deuxième; il a 5.060 hommes[2]. Il défilera au pied de Montebaldo, comblera le vide laissé par Lusignan en s'étendant assez loin, dans la direction du lac de Garde, et marchera contre la gauche de Joubert.

A gauche, dans le cirque, Koblos dirigera la troisième colonne, forte de 4.138 hommes[3]. Il prendra la chapelle San-Marco, s'appuiera au massif de ce nom afin de se lier, non loin d'Incanale, avec les troupes de la réserve autrichienne, ou cinquième colonne.

Au centre, Ocskay, chef de la quatrième colonne, ayant 2.682 hommes[4], marchera droit à Rivoli. Ces colonnes n'ont pas d'artillerie ni de cavalerie.

1. 12 compagnies chasseurs Gyulay infanterie : 1.700 hommes; 1 bataillon Lattermann, 671 hommes; 1 bataillon Mitrowski, 1.101 hommes, et 1 bataillon Klébeck, 1.084 hommes. Total : 4.556 hommes.

2. 6 compagnies Gyulay, 851 hommes; 1 bataillon Déorns, 1.054 hommes; 1 bataillon Hüff, 1.383 hommes; 1 bataillon Jellachich, 1.772 hommes. Total : 5.060.

3. 6 compagnies de chasseurs Trani : 467 hommes; 1 bataillon Ude, 1.107 hommes; 1 bataillon Bréchenville, 690 hommes; 1 bataillon Erbach, 722 hommes; 2 bataillons Preiss, 1.152 hommes. Total : 4.138.

4. 1 bataillon de grenadiers, 811 hommes; 1 bataillon Deutschmeister, 728 hommes; 2 bataillons Lattermann, 1.143. Total : 2.682 hommes.

La cinquième colonne, placée sous le commandement du prince de Reuss, descendait, depuis Preabocca, les deux rives de l'Adige. Cette colonne avait 11 bataillons, 14 escadrons, 22 pièces d'artillerie, les pontons et les équipages[1]. Reuss formait deux brigades. Wukassowich, chef de la première, suivrait la rive gauche du fleuve, c'est-à-dire la grande route de Trente à Vérone ; il s'établirait devant la Chiusa, canonnerait les Français, jetterait un pont en face de Monte-Pipolo et rejoindrait Lusignan. Quosdanowich, chef de la deuxième brigade, occuperait, pendant la nuit du 13 au 14, la presqu'île d'Incanale et se tiendrait prêt à monter, au jour, vers Rivoli, par la deuxième trouée, et cela quand Koblos pourrait seconder ses efforts.

Ces dispositions étaient arrêtées le 13 janvier, à six heures du soir, au quartier général de Dolce. Trompé par Toli, Alvinzy croyait que Bonaparte organisait une République dans le Bolonais ; il voulait coucher, le lendemain, à Vérone, marcher, le 15, vers Mantoue, prendre Augereau, puis Sérurier entre ses baïonnettes et celles de Provera.

1. 2 bataillons grenadiers de Wallis, 626 hommes ; 3ᵉ bataillon du même corps, 1.169 hommes ; 1 bataillon Guttenberg, 674 hommes ; 1 bataillon Kinsky, 398 hommes. Le 5ᵉ bataillon Constantin, 995 hommes ; le 7ᵉ, 734 hommes ; 2 bataillons Schroder, 733 hommes ; 2 bataillons Deutschmeister, 1 457 hommes. Total de l'Infanterie : 6.786 soldats. La cavalerie comptait : 2 escadrons hulans, 192 hommes ; 4 escadrons Erdödy, 436 hommes ; 3 escadrons de dragons, 335 hommes ; 3 escadrons Wurmser, 416 hommes ; 2 escadrons hussards, 397 hommes. Total de la cavalerie : 1.776 hommes, plus 223 artilleurs. Total général de la 5ᵉ colonne : 8.785 hommes. (Etat annexé au plan de la bataille de Rivoli. Arch. Guerre, de Vienne.)

Parti de Vérone à onze heures du soir, Bonaparte marchait au milieu des Guides. Berthier et son état-major l'accompagnaient. Ils trouvaient des postes français dans tous les hameaux; on s'arrêtait à la sommation des sentinelles pour donner le mot de ralliement; cette formalité faisait perdre un temps précieux.

Joubert écrivait des ordres dans l'église de Rivoli, aux lueurs d'un cierge, quand le général en chef arrivait[1]. Il était deux heures du matin[2]. La présence de Bonaparte rendait aussitôt un peu de courage à des officiers qui s'étaient cru abandonnés.

— Il faut, dit le général en chef, regagner tout le terrain perdu dans la journée d'hier. Nous chasserons les Autrichiens du cirque de Lubiara.

Pouvait-on, la nuit, relever les positions de l'ennemi? Bonaparte, Berthier, Joubert et Junot sortaient de l'église. Tous enveloppés de sombres manteaux, ils longeaient la muraille rocheuse de Monte-Castello, et traversaient rapidement la deuxième trouée. Chemin faisant, Bonaparte interrogeait les sentinelles, qui le reconnaissaient, donnaient quelques indications

Il s'arrêtait aussi devant les bivouacs, où l'on brûlait des troncs de châtaigniers coupés verts et des ceps de vignes arrachés du sol durci, car la neige couvrait une partie du terrain et l'âpre bise cinglait les visages et les bleuissait. Le grand capi-

1. Manuscrit du clergé véronais. Folio 86. (Arch. de Vérone.
2. *Correspondance de Napoléon*, n° 1399.

taine apportait aux vaincus du 13 janvier l'espérance d'une victoire prochaine.

D'une plate-forme, quand les rayons de la lune fouillaient ce paysage grandiose et triste à la fois sous des draperies blanches bordées de glaces, le vainqueur d'Arcole examinait le camp autrichien, le voyait divisé en cinq parties ; et le repos que prenaient les hommes lui indiquait certainement qu'ils ne se mettraient en marche qu'assez tard dans la matinée.

Mais on devait attaquer, essayer de surprendre les premiers postes, peut-être mal gardés. Un coup d'audace pouvait assurer le succès des Républicains, avant que le jour eût paru. Dans cette lutte, les soldats de Joubert n'abandonneraient pas Bonaparte au milieu de l'action, comme l'avaient fait, deux mois avant, les carabiniers d'Augereau.

Des ordres furent vite donnés et transmis dans les compagnies. A quatre heures du matin, eut lieu la prise d'armes, sans bruit de tambours, les feux du camp continuant de brûler. La ligne française occupant le hameau de Zoane, Montagna et les retranchements de Torte, sur la route d'Incanale à Rivoli, se coupe par bataillons, dont plusieurs sont portés en avant, refoulent les sentinelles autrichiennes, et enlèvent quatre postes. Le gros de l'armée d'Alvinzy, qui avait cru pouvoir dormir dans une complète sécurité, est réveillé par les crépitements de la fusillade.

Le général Vial, qui commandait la brigade de droite, 4e et 17e légère, escaladait la pente de

San-Marco, ne trouvait que 10 Croates dans une chapelle évacuée la veille par les Français; il occupait fortement cet éperon et résistait, à l'aube, aux soldats de Koblos fournissant six assauts et subissant des pertes énormes avant de pouvoir reprendre la plate-forme.

Joubert s'était avancé, au centre, sur Lubiara, conduisant la 33e de bataille; il devait combattre Ocskay et soutenir Vial, au besoin. La 39e quittait Torte, descendait la pente de la trouée d'Incanale, obliquait ensuite à droite, s'alignait devant l'auberge de la Douane; elle devait supporter le choc des troupes de Quosdanowich.

Le Blay, charger de diriger, à la gauche, les 29e légère et 85e de bataille, repoussait les tirailleurs de Liptay, qui défendaient l'approche des hauteurs de Trombalora. Il garnissait lui-même ces hauteurs de gros postes, mais négligeait d'éclairer plus loin le terrain, vers le point où Lusignan nous tournait, sans que, de son côté, la 18e de bataille, occupant Garda, s'en aperçût.

Sandos échelonnait la 14e de bataille, à huit heures du matin, autour de Rovina, pour garder le chemin de Lubiara. L'artillerie prenait position devant Camporengo, couvrant le 22e chasseurs et le 1er régiment de cavalerie arrivé à cinq heures[1].

Toutes les divisions autrichiennes ont pris les armes. Dans le jour, Liptay, Koblos et Ocskay, veulent compter leurs ennemis. Alvinzy s'étonne

1. Lettre du colonel Guitton à Berthier. (Mémoires historiques. Armée d'Italie. Carton 117. Arch. Guerre.)



PLAN DU CHAMP DE BATAILLE DE RIVOLI

(*Arch. Guerre*, Vienne.)

1. Positions des Autrichiens, le 14 janvier à 5 heures du matin.
2. Les Autrichiens engagés contre la division Joubert, à 9 heures du matin.
3. La brigade Quosdanowich monte sur le plateau de Rivoli.
4. Le corps de Lusignan, en ligne, derrière Rivoli.

qu'un corps français, battu la veille, ose aborder si résolument 16 bataillons. S'agit-il d'une démonstration ? Mais l'ennemi ne peut venir d'un autre côté, dans les couloirs alpestres fermés par les rigueurs de la saison. Alvinzy ordonne de prendre l'offensive ; dût-on sacrifier la moitié des combattants, il faut vaincre. C'est une suprême partie qu'on va jouer contre les Républicains. Le courage des chefs, l'audace des grenadiers et l'action que fera Lusignan, permettront de gagner cette partie. Du moins, c'est l'espérance qui exalte le magnat, trop confiant dans son étoile.

Liptay, qui défile devant Caprino, lance ses grenadiers contre Monte-Trombalora. La marche et l'assaut des habits blancs réussissent. La 29e légère, très maltraitée, se débande, refuse d'occuper une seconde position défensive; et ce mouvement oblige la 85e de bataille à précipiter sa retraite, à découvrir le flanc gauche de la 14e, chargée d'enlever San-Martino de Lubiara.

Isolée, la 14e s'arrête, essuie les feux croisés de deux groupes. Cependant, sous les projectiles, et dans la fumée de la poudre, Sandos fait exécuter un mouvement de conversion en arrière, sur la gauche. L'ennemi est arrêté[1].

De son côté, Koblos a chargé notre droite devant San-Marco, repris enfin l'éperon et la chapelle. Ses 4.000 hommes, dont les chasseurs de Trani

1. Jomini porte cette première action au compte de la brigade Ocskay dans sa carte du champ de bataille dédiée à l'empereur Alexandre de Russie. C'est une erreur.

tenaient la tête, débordent les 1.450 soldats de Vial. Cinquante minutes d'une résistance acharnée, dans les vignes, entre les rochers, derrière les granges, ne rebutent pas l'ennemi ; et Alvinzy encourage, par sa présence, les attaques de la 3e division autrichienne.

Les Français n'ont plus de cartouches. La 4e légère recule et pousse des cris de rage lorsque, au bord de l'Adige, Quosdanowich apparaît, menant de l'infanterie, de l'artillerie et 1.700 cavaliers que la 39e, renforcée des grenadiers de la 14e, doit arrêter. Il est neuf heures et demie du matin.

S'avançant par Pesena et longeant la rive droite du Tasso, Lusignan doit, s'il se presse, arrêter la division Massena, qui marche au milieu du plateau de Rivoli, et Wukassowich ira le joindre, s'il parvient à franchir l'Adige sur les pontons qui suivent sa brigade, pendant que, à l'entrée du cirque, Liptay, Ocskay, Koblos et Quosdanowich écraseront ou feront prisonniers les derniers régiments de Joubert.

Ni Lusignan, ni Wukassowich ne purent arriver assez tôt. Les difficultés matérielles, ou le hasard, règlent ainsi souvent le sort des batailles. Quand Alvinzy se croyait vainqueur, Bonaparte le voyait déjà écrasé. Et Bonaparte, étant le maître entre les deux tacticiens, il devait battre son adversaire, presque facilement.

L'artillerie de Massena, précédant son infanterie, renforce de cinq pièces les deux batteries de la division Joubert, qui couvrent l'éperon de Campo-

rengo. Les colonnes autrichiennes, manœuvrant en ordre serré, font une large cible, reçoivent des volées de mitraille ; elles s'arrêtent au milieu d'une charge, hésitent, plient sous le feu et vont s'abriter derrière un bois, à gauche de San-Marco. Il est dix heures.

C'était dans cet instant que les habitants du val Policella, groupés à la cime du Monte-Pastello, poussaient de longues acclamations, lorsque les Français, accablés de toutes parts, reculaient ; ils se promettaient d'aider les Autrichiens dans la poursuite des Républicains; misérables individus que Bonaparte ferait châtier plus tard[1].

La 32e s'est rangée, quelques minutes avant dix heures, à gauche du village de Rivoli. Et la 75e s'échelonne en arrière. On les laisse au repos pendant vingt minutes. Ces renforts vont, une fois lancés dans l'arène, détruire le plan d'Alvinzy. Pourra-t-il former un autre plan dans le désordre de la bataille? Quant aux dispositions de Bonaparte, battu à dix heures du matin, « elles étaient dans sa tête, et l'exécution dans ce tact du moment et la latitude qu'il laisse aux généraux divisionnaires pour, d'après l'objet général de l'action, agir d'après les circonstances[2] ».

Le général en chef charge Berthier de maintenir le centre en ligne et il se rend auprès de Massena qui pourra, par une action énergique, entamer les troupes de Liptay engagées contre la 14e de bataille.

1. Perrini, *Storia di Verona*, 1er volume, p. 430.
2. Relation de Berthier (Corresp. du 16 janvier. Arch. Guerre.)

La position sur laquelle on doit marcher se dessine nettement dans les clartés du matin. Massena descend de cheval, instruit son état-major; puis il harangue les grenadiers et marche, un bataillon de la 32e déployé, sur Trombalora[1]. Deux bataillons de la 75e le soutiennent[2]. La marche est difficile et devient bientôt très lente, car il faut couper des haies, tasser la neige et défiler sous une grêle de balles. On se bat pendant vingt minutes autour d'un hangar; là, on fausse les baïonnettes, on s'égorge en poussant des cris de rage. Les grenadiers de la 32e hurlent le *Chant du Départ;* ils avancent encore, ouvrent des routes à travers les bataillons autrichiens. L'ennemi cède le terrain, se retire en bon ordre, évacue les sommets de Trombalora, s'élève aux premiers contreforts de Montebaldo, s'y accule et résiste, décidé à périr plutôt que d'abandonner la place.

Derrière la 75e, marchant l'arme au bras, les 29e et 85e se rallient. Ces régiments et la 32e forment une division imposante. Massena les échelonne et surveille Ocskay remportant quelques avantages.

Pendant l'action si rapidement menée contre Liptay, la droite d'Ocskay attaquait vigoureusement le flanc droit de la 14e formée en carré. Berthier était dans ce carré; il rappelait la 33e, trop aventurée au centre. Ensemble, et par éche-

1. « Pendant la charge de Massena, Bonaparte, placé sur une éminence, voyait défiler les combattants; il les animait de la voix et soulevait son panache. » (Manuscrit 1360, I, p. 141. Arch. de Vérone.)
2. Rapport de Solignac. (Arch. Guerre.)

lons, les deux demi-brigades effectuaient leur retraite vers l'artillerie de position, lorsqu'un détachement de cavalerie distribuait des cartouches.

Vial était débordé par Koblos sorti brusquement de l'abri du bois de Mutole, lorsque Quosdanowich emportait les lignes de l'auberge de la Douane; il formait la 17e légère en carré et rétrogradait, au pas ordinaire, sur Rivoli. La 4e légère restait déployée et se retirait aussi; la 33e suivait ses traces; et la 14e, arrivée à la pointe de San-Marco, était seule à lutter contre 6.000 Autrichiens[1].

Berthier ordonne au commandant Renard[2] d'empêcher l'invasion de la trouée du ravin d'Incanale; dix minutes après, il lui envoie de l'artillerie. Ces quatre pièces, placées à 100 mètres devant le front du régiment, servent de cibles à l'ennemi. Les servants et les chevaux d'attelage sont bientôt tués ou blessés. Les Croates s'avancent en rampant, rivent des prolonges aux canons, qu'ils vont emmener, quand le capitaine Sauget s'écrie: *Quatorzième, laisserez-vous emmener vos pièces?* Cinquante grenadiers du 3e bataillon quittent aussitôt le carré, massacrent les Croates et ramènent l'artillerie dans les rangs[3]. Leur expédition a été soutenue par le feu du 1er bataillon.

Quosdanowich s'avançait dans la deuxième trouée, obliquait à gauche, enlevait le mur de Monte-

1. Relation de Berthier. (Arch. Guerre.)
2. Renard commandait le régiment en remplacement du chef de brigade Daurière, chargé de mission. (*Les Fastes du 14e de ligne*, p. 114.)
3. Mémoires historiques, déjà cités.

Castello, chassait la 39e du plateau dominant la première trouée, déployait des colonnes de grenadiers, faisait jouer son artillerie et pouvait pousser les Français fatigués, aussi effrayés devant le nombre et par l'audace de leurs adversaires, loin de Rivoli. Mais Berthier, abrité dans le cimetière, lançait le 22e chasseurs sur l'assaillant ; et Joubert, un fusil à la main, dirigeait ses soldats dans le flanc gauche de la cinquième colonne.

Or, cette cinquième colonne si bien entraînée s'arrête tout à coup ; elle essuie le feu d'une batterie de 15 pièces ; chaque boulet trace un sillon ; deux caissons de poudre font explosion dans les rangs. Alors surgit la cavalerie française, qui piétine des groupes, fait des brèches, répand la terreur[1]. Les bataillons autrichiens veulent se serrer ; ainsi placés, ils offrent plus de profondeur ; ils sont pressés, mitraillés, sabrés. Des soldats couverts de sang poussent d'horribles cris ; les conscrits accusent leurs chefs de trahison. Mille voix clament, dans l'épouvante, le « sauve qui peut ! » amenant la déroute. « Ni les supplications d'Alvinzy, ni l'exécution sur place d'un soldat refusant d'obéir, ni les promesses d'argent et de médailles, ni l'exemple de l'état-major soutenant un moment la charge des chasseurs, ne purent arrêter le torrent des fuyards[2]. » Et Wukassowich qui, du hameau de Ceraino, labourait des boulets de ses 9 pièces le flanc droit de la 39e, dut replier ses

1. Voir planche V.
2. Rapport d'Alvinzy. (Arch. Guerre, de Vienne, pièce n° 48.)

pontons, précipiter sa retraite, sous peine d'être pris. Un bataillon de Deutschmeister restait prisonnier. Les autres, ayant jeté leurs fusils, abandonné des sacs, dépassaient Incanale[1].

Mais, au centre, la bataille n'était pas gagnée. Bonaparte avait demandé les 2 bataillons de la 18ᵉ, qui occupaient Garda. Et Rey devait amener de Castelnuovo la 58ᵉ, forte de 2.800 hommes. Ces secours pourraient assurer définitivement la victoire.

Liptay tenait toujours tête aux soldats de Massena, derrière les hauteurs de Trombalora. Ocskay et Koblos, montrant une énergie surhumaine, dépassaient San-Marco, accablaient de nouveau Vial, redescendu dans l'arène ; ils occupaient le grand vallon. Quosdanowich mis en déroute, on tournait l'artillerie contre eux. Le 1ᵉʳ régiment de cavalerie, abrité derrière Camporengo, et 30 chasseurs d'escorte conduits par Leclerc, Lasalle et Legendre, défilaient à gauche, passaient entre les 4ᵉ et 17ᵉ légère, ouvraient leurs rangs, chargeaient en fourrageurs. La soudaine irruption de ces hommes effrayait les régiments autrichiens, sabrés dans leurs flancs. Les chasseurs de Trani, les grenadiers d'Ude et de Lattermann, las de marcher et de frapper, tombaient sous les lattes ; leurs drapeaux s'abaissaient, reculaient ; et ils suivaient les drapeaux, traversaient des ravins, abandon-

1. « Ils étaient absolument rompus par le combat, et si fatigués, si épuisés par les efforts qu'ils avaient fourni, qu'ils se traînaient lentement et péniblement, en grandes lignes de tirailleurs éparpillés sur la neige. » (Clausewitz, p. 261.)

naient des blessés, reprenaient la position occupée le matin, et restaient là, dans un dénûment extrême[1]. Il était midi.

Une décharge de mousqueterie, tirée à Monte-Pipolo, annonce aux Autrichiens que Lusignan vient d'exécuter son mouvement tournant, au delà de Rivoli. Mais Lusignan arrive trop tard derrière les Français.

Cette première colonne d'Alvinzy, partie du camp de Lubiara dès le matin, avait su cacher sa marche aux Républicains. S'étant engagée dans une vallée étroite, elle passe devant Costermano, à quelques cents mètres de Garda; elle traverse Valdonighi, longe la muraille du Monte-Mostal, franchit le Tasso peu profond dans Affi, oblique à gauche, dévale un ravin, jette deux bataillons dans Calcina, hameau que traverse le chemin de La Sega à Caprino et met en fuite, sur ce point, un convoi composé d'artillerie et de munitionnaires. Louis Bonaparte, venu de Peschiera, rallie difficilement les conducteurs au village de Calmasino. A onze heures, la marche de Lusignan est retardée par un combat que lui livre, en queue, la 18e de bataille marchant au canon, vers Rivoli. Le bataillon Klébeck perd 25 hommes, dont 2 officiers, et abandonne 38 prisonniers; mais la 18e s'éloigne, laissant Monte-Pipolo sans défenseurs. Lusignan garnit ces hauteurs, donne le signal qu'Alvinzy doit attendre et cherche où débouchera Wukasso-

1. Archives d'Etat de Venise. Registre n° 4.

wich, quand la division Rey, chargée de garder les environs de La Sega, s'attarde à Castelnuovo.

Rey manquait d'initiative. Commandant une force de 4.000 hommes, Berthier lui avait donné l'ordre de quitter Desenzano, à l'extrémité et au sud du lac de Garde, pour s'établir au travers de Valeggio et surveiller les bords du Mincio. Prévenu le 14, de grand matin, il retarde son départ de quatre heures, « parce que divers rapports que j'avais reçus, écrit-il, sur les mouvements de l'ennemi, m'annonçaient que mon avant-garde, commandée par Murat, devait être attaquée par une force supérieure à la nôtre[1]. A huit heures du matin, le courrier que j'avais envoyé à Salo m'apprend que l'ennemi s'est présenté en petit nombre, qu'il a été repoussé vigoureusement. Alors je fais battre la générale et je me mets en marche ».

Il avait déjà perdu un temps très précieux. Un deuxième courrier lui ordonnait de renforcer, devant Roverbella, les troupes de Sérurier. Un troisième le faisait revenir sur Castelnuovo, où il manœuvrerait afin d'arrêter Bajalich et Provera pouvant tourner le plateau de Rivoli.

On lui ordonne de se porter vers les points les plus menacés et il s'attarde dans Castelnuovo, fait reposer ses soldats excédés de fatigue, gravit une colline, ne voit pas d'Autrichiens dans un large rayon. Il envoie l'adjudant-général Partouneaux

1. Justification de Rey. (Corresp. du 21 juillet 1797. Arch. Guerre.)

demander des instructions à Bonaparte. Partouneaux et ses dragons d'escorte, du 8ᵉ régiment, sont arrêtés par les chasseurs de Gyulay répandus autour de La Sega et forcés de se retirer précipitamment.

Informé, à trois heures du soir, de la présence d'un ennemi audacieux, Rey marche sur Campo-Regio. Là, il reçoit les indications de Louis Bonaparte. Baraguay-d'Hilliers est envoyé le long du Tasso, à Monte-Brunisi. La 58ᵉ va monter le flanc sud de Monte-Pipolo, conduite par les généraux Boyer, Flavigny et Partouneaux, tandis qu'au nord, des troupes de la division Massena viennent d'aborder Lusignan.

Les quatre corps de Liptay, Ocskay, Koblos et de Reuss étaient repoussés, le grand cirque de Lubiara et la vallée de l'Adige, au-dessous d'Incanale, occupés par les Français, lorsqu'une décharge générale de la première colonne autrichienne donnait un signal aux vaincus qui ne pouvaient plus revenir sur leurs pas. Bonaparte s'étonnait.

— « Ce sont des prisonniers pour nous ! » s'écrièrent les soldats victorieux.

On laissait ces ennemis prendre position quand Joubert, Vial et Lasalle achevaient de déblayer le terrain vers Montebaldo. Deux bataillons de la 32ᵉ, les 29ᵉ légère et 85ᵉ de bataille formaient des murs de baïonnettes devant la droite autrichienne. Massena reprenait la route de Vérone et préparait la dernière action de cette grande journée.

Trois bataillons des 18ᵉ, 32ᵉ et 75ᵉ fournissaient

trois colonnes d'attaque. Monnier, Rampon et Brune les conduisent. Quatre pièces de 12, placées près de Campano, foudroient les bataillons Lattermann et Klébeck, qui veulent rétrograder; et, les Autrichiens rejetés dans un vallon, l'infanterie française les aborde, taille plusieurs compagnies en pièces, poursuit les autres et précipite de Monte-Brunisi des soldats exténués, qui n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures[1].

Quelques contingents de Gyulay et de Mitrowski, épargnés, s'engagent dans un chemin, le long du Tasso. Au chant du : *Ça ira!* puis du : *On va lui percer le flanc*, joué par la musique, Rey les charge, accule plusieurs groupes contre les rochers de Cavajon; il y eut là une horrible mêlée; le sang y coula à flots; les Autrichiens, ne voyant pas d'abord d'issue, résistèrent durant une heure. Par une coupure, le bataillon de Mitrowski s'échappa, s'enfuit vers Garda. 50 soldats de la 18e, formant un poste placé sous les ordres du capitaine René, lui fermèrent le passage, l'arrêtèrent et le désarmèrent. Il était cinq heures du soir.

Dans l'obscurité, quelques officiers protègent la retraite de Lusignan. Celui qui devait enfermer les Français et assurer le triomphe d'Alvinzy, laissant sa division prisonnière, allait se cacher dans les cavernes de Montebaldo[2]. On devait l'accuser, plus tard, d'avoir perdu la bataille, sans tenir compte qu'il avait exécuté une belle

1. Rustow, *l'Art de la guerre*, p. 143.
2. Clausewitz, p. 262.

marche et soutenu un assez long combat.

L'armée d'Alvinzy se trouvait très diminuée, le soir du 14 janvier; son chef abandonnait, dans le cirque de Lubiara, au pied de San-Marco, dans la vallée de l'Adige sur les bords du Tasso, 1.250 morts, 2.126 blessés, 7.000 prisonniers ou disparus, 2 drapeaux, ceux des bataillons Deutschmeister et Mitrowski, et 5 pièces de canon[1]. Mais au prix de quel sacrifice avait-on acheté un pareil triomphe? 2.180 hommes morts ou blessés garnissaient le champ de bataille; ces victimes étaient couchées par tas, dans la trouée d'Incanale et devant Trombalora[2].

Bonaparte rassemble ses généraux dans la maison Cari. Rey, arrivé vers neuf heures, fut vivement blâmé de n'avoir pas marché au canon, assez vite. Les autres chefs reçurent des éloges. Le général en chef donne des instructions à Joubert, quand un courrier de Guieu arrive; et sa lettre annonce les succès de Provera qui, s'étant mis en marche pour débloquer Mantoue, l'Adige passé, défilait entre les régiments d'Augereau.

1. *Relazione della battaglia di Rivoli.* (Arch. d'Etat, de Venise. Carton F[a] 1 *bis.*)

2. Seule, la 33[e] de bataille eut 4 officiers tués, 19 blessés, 8 prisonniers, 26 sous-officiers et soldats tués, 291 blessés, 84 prisonniers ou disparus. (Registre R, p. 149.) L'on comptait, parmi les officiers généraux et supérieurs mis hors de combat : Beclot, Fornésy, Destaing, Sandos, Daurière, chefs de brigade; 6 chefs de bataillon. (Cahier de M. Martinien, archiviste à la Guerre, pour servir à la statistique des officiers tués ou blessés pendant les guerres de la République.)



BATAILLE DE RIVOLI, 14 JANVIER 1797

(D'après une encre de Chine de Bacler Dalbe, appartenant à M. le Prince d'Essling.)

CHAPITRE XI

MARCHE VERS L'AUTRICHE

Journée du 15 janvier à La Corona. — Les bivouacs de Rivoli — Provera est battu et pris. — Massena reçoit le surnom d'« Enfant chéri de la Victoire ». — Les desseins de Rewbel pour arrêter Wurmser. — Capitulation de Mantoue. — L'armée française envahit le Frioul et une partie du Tyrol. — Passage de la Piave. — Massena poursuit Lusignan. — Combat du Tagliamento. — Occupation de Gemona. — Entrée dans les gorges de Pontafel.

La division Joubert réussit, dans la matinée du 15 janvier à chasser Liptay, Koblos et Ocskay du plan de La Corona, à les pousser dans le défilé de Brentino, à les forcer de remonter l'Adige pour s'enfoncer dans le Tyrol. « On profita de la nuit du 14 au 15, dit Alvinzy dans son rapport au Conseil aulique, pour ajouter quelques bataillons et quelques escadrons au corps principal et ramener la deuxième colonne (Liptay) sur l'alignement des deux premières, et, afin de masquer notre faiblesse, on attaqua dès le jour ; on se battit pendant quelques heures, employant de petits contingents et sans montrer de courage. L'ennemi se montrant audacieux, on abandonna toutes les hauteurs avec précipitation, si bien que la plu-

part des compagnies durent passer par la Madone de La Corona et Brentino. Beaucoup de fuyards se précipitèrent sur des rochers perpendiculaires, tant la peur les affolait, et périrent misérablement[1]. »

Bonaparte, ayant réglé l'action des divisions Joubert et Rey, devant Rivoli, devait faire poursuivre, détruire ou prendre les deux corps autrichiens descendus vers le bas Adige. Ces corps, rassemblés à Bassano, avaient traversé le Padouan pendant qu'Alvinzy remontait la Brenta. Lorsqu'il attaquait Vérone, ou plutôt Caldiero et San-Michele, Bajalich voulait masquer la marche de Provera qui, trompant Augereau par des démonstrations, jetait son pont à Angiari et s'avançait rapidement contre Sérurier. Bajalich allait garder Vicence.

Où joindre Provera ? Ordre fut donné à Augereau de le poursuivre dans le Mantouan, sans relâche. Sérurier l'arrêtera un jour devant Pradella. Et Massena, conduisant les troupes de secours, jettera les Autrichiens dans le lac du Mincio, s'ils s'obstinent à barrer la route de Mantoue à ses demi-brigades.

Mais les combattants de Rivoli ne pouvaient, étant très fatigués, partir dans la soirée du 14. 150 fourgons, arrivés de La Sega, assuraient le ravitaillement de l'armée victorieuse et bruyante. On prodiguait les rations, l'eau-de-vie surtout.

1. Arch. de la guerre, de Vienne, pièce n° 48.

Entre les monceaux des morts attendant la sépulture; parmi les blessés qui, se traînant, venaient réchauffer leurs plaies hideuses aux feux des bivouacs; lorsqu'on arrachait devant les ambulances les balles des chairs bleuies; quand des agonisants souillés de boue ou portant des vêtements raidis par le gel usaient leurs dernières forces à parler de leur mère, de leur fiancée, et pleuraient, serraient convulsivement un morceau de chair ouverte; lorsque, à d'autres, évanouis sur des brancards, on coupait bras et jambes brisés d'un coup de canon, les soldats valides buvaient avidement au bord des pintes, chantaient la *Carmagnole*, défiaient des ombres qui glissaient dans la nuit et embrassaient le frère d'armes venu rallier l'escouade très tard. Le froid n'incommodait plus ces guerriers. Repus et glorieux, ils dormaient, leur fusil entre les bras, sur le sol glacé, riant d'un rire étrange aux étoiles qui palpitaient dans l'azur; et, à l'extrémité du camp, les sentinelles piétinaient la neige ou s'immobilisaient, comme des fantômes plantés au fond du cirque, d'où montait, à chaque minute, la plainte éperdue des soldats mutilés.

Le 15 janvier, à cinq heures du matin, un roulement de tambour réveillait les bataillons. La 18e de bataille, 2 bataillons de la 32e, le 1er de cavalerie et l'artillerie de la division Massena formaient une colonne dans le chemin de Roverbella. Des autres troupes du même corps : la 75e, devait soutenir Joubert; le 3e bataillon de la 32e

gardait les prisonniers parqués au bord du Tasso, devant La Sega.

La 18e, qui marchait en tête, entrait à midi dans Roverbella. Massena ne lui accordait là que vingt minutes de repos. Arrivée le soir devant la Favorite, les troupes de Wurmser, faisant une sortie pour rejoindre Provera, l'attaquaient très vivement, à minuit; mais l'Autrichien reculait bientôt sous le feu du 1er bataillon[1].

Bonaparte fit occuper Saint-Georges par la 18e. Ce régiment reçut, à l'aube du 16 janvier, le choc des grenadiers de Provera, qui avaient pu défiler d'Angiari jusqu'aux portes de Mantoue, ayant Augereau derrière eux et qui cherchaient en vain, depuis deux jours, à rejoindre Wurmser toujours malheureux dans ses tentatives de sortie. Contre la 18e, les soldats de Provera, prévenus que toute retraite se changerait en désastre, luttèrent pendant cinq heures, héroïquement. L'arrivée du 1er bataillon de la 32e et d'une compagnie de fusiliers, les força de reculer, d'abandonner 300 prisonniers.

Vingt minutes plus tard, serré entre les colonnes de Guieu, de Bon, les cavaliers de Leclerc et la 32e de bataille; sabré à droite, mitraillé à gauche, fusillé sur les deux autres faces, désespérant de voir, après tant de signaux, Ott ou Wurmser accourir, Provera se rendit. Les volontaires de Vienne, marchant sous des drapeaux de soie bro-

1. Cahier de Solignac.

dés par l'impératrice d'Allemagne, durent implorer la clémence de ces Républicains qu'on devait conduire en Autriche pieds et poings liés. La troupe vaincue était forte de 7.000 hommes; elle avait 30 pièces de canon et 43 voitures d'artillerie, bien attelées[1].

Bonaparte, si peu expansif d'ordinaire, embrassait Augereau sur le champ de bataille; il donnait à Massena, devant son état-major et aux applaudissements de l'armée, le titre d'« Enfant chéri de la Victoire[2] ». Il ne lui restait plus, pour couronner les travaux de sa campagne d'hiver, que de forcer Wurmser, réduit à la polenta, à capituler.

Pour réduire Wurmser, le directeur Rewbel devait indiquer un moyen qui suffit à peindre le caractère de cet homme politique; il fallait menacer le maréchal d'une exécution réservée ordinairement aux émigrés pris les armes à la main, si Mantoue ne capitulait pas, après sommation, dans les vingt-quatre heures[3].

1. Journal de Verrières, déjà cité.

2. On chantait, dans l'armée, les couplets du poète Minant, dont l'un :

> Parmi les chefs vaillants des bataillons français,
> Vous brillez déjà, fiers de vos premiers succès :
> Causse, Augereau, Laharpe ; et toi, fils de la gloire,
> Rapide Massena...

Bonaparte ne fit que de modifier l'expression du poète. (Arch. Nat. AF III 370. Dossier 1695.)

3. En l'an V, la municipalité de Strasbourg maintient, par ordre, le nommé Wurmser, né dans cette ville en 1724, et l'ayant quittée à l'âge de neuf ans, sur la liste des émigrés ; en février, Rewbel écrit cette note : « Prévenir Wurmser que si, dans Mantoue, il pousse les choses à l'extrême, on l'enverra lié et garrotté

Subissant la plus dure adversité, Wurmser méritait l'admiration que lui accordaient ses ennemis. Il voyait fondre l'armée assiégée et mourir le peuple dont il devait assurer la sauvegarde. Le cri des prêtres implorant les secours de Dieu, les gémissements de la multitude affamée, le glas funèbre annonçant le transport d'un cercueil de riche au pourrissoir, l'explosion des bombes, l'écroulement des murailles, les crépitements de l'incendie, les malédictions des blessés. rien n'attendrissait son âme de soldat. Debout, veillant chaque nuit, il attendait de nouveaux secours ; il disait que les Républicains ne pourraient point forcer les barrières de Mantoue. Mais ses espoirs vains et son obstination causaient d'horribles souffrances, remplissaient les cimetières. « Tous les chats qui se trouvaient dans Mantoue furent dévorés par les soldats et les habitants[1]. Plusieurs de ces derniers mangèrent des chiens ; il mourait journellement de fatigue ou d'inanition jusqu'à trente ou quarante personnes, tant soldats que bourgeois. L'exécuteur venait les prendre de nuit sur une charrette; on lui payait 4 livres mantouanes par tête, de manière qu'il s'enrichissait

à Paris, pour le faire juger comme émigré pris les armes à la main, au lieu qu'en faisant vite une capitulation honorable, il serait traité militairement. La seule crainte d'être conduit à Paris a déterminé le vieux Bender de se rendre. Cependant, il n'avait pas d'ignominie à redouter. Il se pourrait que la crainte d'un voyage et d'une fin ignominieuse troublât beaucoup le vieux Wurmser, quelque courage qu'il eût, d'ailleurs. » (Arch. Nat. AF III 404. Dossier 2080.) Cette note arriva en Italie quand Mantoue était prise.

1. *Gazette de Vienne* du 3 avril 1797.

par le malheur de sa patrie. 18.000 Autrichiens et 6.000 bourgeois périrent pendant le siège[1] ». La troupe étant tombée au dernier degré de l'épuisement, informé que l'Autriche n'enverrait plus d'armée vers lui, Wurmser rendit Mantoue, le 3 février 1797.

La garnison était formée de 16.324 hommes valides ; elle avait eu 30.475 soldats. Ces vaincus sortirent en trois colonnes, les 4, 5 et 6 février ; ils reçurent les honneurs de la guerre pendant leur défilé devant Sérurier, car Bonaparte était en Romagne[2]. Les armes déposées sur le glacis des fortifications, Wurmser emmenait librement 500 hommes : officiers généraux, supérieurs et 200 cavaliers. Les autres, renvoyés en Autriche, ne pourraient servir contre nous, pendant un an. On trouvait dans la place, encombrée de ruines, 1.559 pièces de canon[3]. Augereau allait présenter au Directoire 60 drapeaux capturés et servir, à Paris, les desseins politiques du général en chef.

Massena était rentré dans Vérone le 17 janvier. Bonaparte l'accompagnait, précédant la longue colonne des prisonniers de Provera[4]. La 1re division se trouvait réduite à quatre régiments[5]. Elle

1. Les Français perdirent 7.000 hommes environ autour de Mantoue.
2. Lettre de Kilmaine au Ministre de la Guerre. (Arch. Guerre.)
3. Rapport de Chasseloup-Laubat. (Arch. Guerre.)
4. Manuscrit 1360 I, p. 141. (Arch. de Vérone.)
5. Ces régiments étaient : 25e légère, 18e et 32e de bataille, et le 3e régiment de dragons. L'artillerie comptait 8 pièces. La 75e garderait Vérone ou passerait à la division Augereau, dont Guieu prenait le commandement.

allait occuper Vicence, marcher vers la Brenta, lorsque Joubert pousserait des reconnaissances dans le Tyrol. Augereau devait, entre Trévise et Vicence, surveiller Bajalich. Quant à Bonaparte, saisissant le prétexte des troubles fomentés par des agents du pape en province d'Ancône, il quittait Massena le 30 janvier, arrivait à Bologne le 1er février; il allait battre les soldats de Pie VI et signer, le 19, un traité qui donnerait 15 millions de francs à la République.

Toutefois, ces succès n'amenaient pas la paix générale. Le plénipotentiaire Clarke attendait toujours « le bon plaisir de Sa Majesté François II[1] ». Or, l'empereur bravait la puissance des Républicains victorieux. Il fallait donc porter l'ultimatum jusque sous les murs de Vienne. Bonaparte se préparait à marcher vers le nord et il prenait de nécessaires précautions pour que, derrière lui, tout restât dans l'ordre.

Lorsque l'armée française se massera sur la Brenta, des volontaires italiens garderont la Lombardie et la Vénétie. A la tête d'une forte brigade, Victor surveillera les agissements du gouvernement papal et la cour de Naples. Des chevaux pris aux cavaliers romains remontent et augmentent la cavalerie[2]. D'importants renforts ont bouché les vides faits dans l'infanterie depuis la bataille de

1. Clarke à Carnot. — « Il paraît que la Cour de Vienne n'avait pas même envie de faire un armistice partiel, puisque j'ai quitté Vicence, le 14 nivôse. » (Arch. Nat. AF III 59. Dossier 325.)
2. Cacault au Directoire. (Arch. Nat. AF III 77. Dossier 320.)

Rivoli. Sans attendre la mise en marche de l'armée du Rhin, immobilisée par ordre de Carnot, disait-on, l'armée d'Italie va envahir le sol de l'Autriche. Berthier active la réorganisation des cinq divisions : Sérurier, Guieu, Baraguay, Bernadote, Delmas, — ces trois dernières venues du Rhin — et chaque divisionnaire qui marchera isolément reçoit des instructions très détaillées.

De Roveredo, Joubert devenu chef d'armée, monterait à Trente, conduisant trois divisions, dont celles de Baraguay et Dumas et publierait qu'il veut rejoindre Jourdan[1]. Massena devait, employant sa fougue ordinaire, occuper les vallées supérieures de la Brenta, de la Piave et du Tagliamento; il parviendait à rejeter dans les Alpes des bataillons réunis sous le commandement supérieur de l'archiduc Charles[2].

Le 21 février, la division Massena quittait Vérone. Elle arrivait le soir à Montebello, bivouaquait autour de la bourgade et prenait, le lendemain, la route de Vicence, où elle faisait son entrée à deux heures de l'après-midi. L'aide de camp Marmont apportait des ordres, déclarait que les campagnes étaient infestées de brigands : traînards ayant quitté Alvinzy, nomades et malfai-

1. A l'arrivée de Delmas et de Bernadotte, le corps de Joubert, dit du Tyrol, devait avoir 3 divisions. Joubert, 7.500 hommes; Baraguay, 6.500 ; Delmas, 5.500. Total : 19.500 soldats.

2. Du 22 au 27 février, l'archiduc Charles, rappelé de l'armée du Rhin, avait été fêté à Vienne, comme le sauveur de la patrie. On illimina, les 23 et 24. L'archiduc parut au théâtre, à côté de l'empereur, et partit, le 27, à trois heures du soir, pour aller rejoindre l'armée. (Relation autrichienne.)

teurs chassés de Venise; on lui donnait une escorte de 13 dragons, jusqu'à Padoue, ville que Guieu occupait depuis deux jours.

Marmont avait apporté au chef de la 1re division l'ordre d'enlever Bassano. On devait s'avancer sur le chemin de Lisiera, dans un pays plat, couvert de vignes et d'arbres. Dans les villages, les ravitaillements se faisaient sans difficultés. De ce côté, l'habitant servait volontiers de guide ou de pourvoyeur; les Autrichiens et les Français étaient tour à tour ses amis, selon que la fortune des armes favorisait les uns ou les autres. Et, d'avoir vu tant de combats, il ne craignait plus les horreurs de la guerre; il s'exposait même aux coups de feu, afin de suivre les péripéties d'une bataille regardée comme un spectacle.

Le 24, l'avant-garde française prenait position devant Socla. Il fallait préparer, le 25, une attaque contre les lignes de Bassano que Bajalich défendait. Massena avait demandé la 75e, dont la force donnerait un ferme appui. Berthier lui envoyait 900 hommes de la 20e légère; et Guieu devait le soutenir, vers Cittadella.

La 18e de bataille et les dragons harcelèrent l'ennemi qui, craignant d'être coupé, opéra sa retraite. Massena dut obliquer à gauche, afin de favoriser la marche de Joubert, en se liant à sa division de droite, division Baraguay, ayant Primolano pour objectif.

Mais les Autrichiens occupaient toujours le val de la Brenta. Sous des bourrasques de pluie mêlée

de neige, dans un terrain tout détrempé et coupé de haies, où l'embuscade était facile à tendre, Massena envoyait la 25e légère. Le 2e bataillon de la 32e demi-brigade, aux ordres de Darmagnac, occupait Carpene et s'emparait du pont[1]. Là, un combat s'engageait, le soir du 26. Darmagnac restait maître du passage; cette action nous coûtait 12 morts et 30 blessés quand l'ennemi, tenant ses rangs serrés sous une charge à la baïonnette, abandonnait 200 tués et 1.000 prisonniers, dont la plupart purent s'échapper dans l'obscurité [2].

A Bassano, les soldats de l'armée du Rhin, dont la 2e légère, vinrent se mêler aux phalanges héroïques de l'armée d'Italie. Il y eut fête dans le camp. Les intempéries forcèrent la troupe de s'arrêter les jours suivants, dans de bonnes positions [3]. Mais Joubert remontant l'Adige, afin de suivre ses mouvements, une reconnaissance fut poussée jusqu'à Cismon; elle y trouva des détachements de Koblos, rangés derrière la Brenta. Leur position était si forte qu'on ajourna l'attaque; ils se retirèrent pendant la nuit.

Engagée sur la route de Trente, la 1re division occupait, le 1er mars, Primolano abandonné, puis Borgo. Une colonne formée des grenadiers de la 18e

1. *Histoire régimentaire*, p. 27.
2. Rapport de Solignac.
3. Massena avait placé ses troupes : la 20e légère à Casoni; la 25e à Carpene; les 1er et 3e bataillons de la 32e à Bassano; le 2e bataillon à Carpene; 2 pièces de 5 au même endroit. Le reste de l'artillerie à Bassano; le 10e chasseurs à Romano; le 3e dragons à Bassano où restait le quartier général. (Registre d'ordres de Massena.)

et d'un bataillon des chasseurs de cette demi-brigade, d'un bataillon de la 25e, troupe précédée du 10e chasseurs, va s'emparer de Feltre, que 600 hulans voulurent défendre. Le soir, prévenu que Joubert est victorieux, Massena oblique à droite; il veut écraser Bajalich, qui se déroba le 2 mars.

Alexandre Davy Dumas, chef de l'avant-garde de l'armée du Tyrol, était chargé d'occuper Primolano, Cismon et Carpene; il se liait, par le couloir de Levico, aux troupes de Joubert qui évacuaient 2.000 blessés et malades vers Vérone[1]. On plaçait sous ses ordres, provisoirement, les 18e de bataille, 20e légère, 2 escadrons de chasseurs et 2 pièces d'artillerie. Seules, les brigades Rampon et Ménard rentraient dans Bassano et le corps de Guieu couvrait la droite de la division Massena.

Il fallut rester en observation jusqu'au 9 mars, car la neige fermait encore plusieurs passages des Alpes Carniques et Tyroliennes; les rivières coupant l'immense plaine limitée entre ces montagnes n'étaient point guéables. Bonaparte voulait renforcer quelques divisions. Le repos allait permettre aux hommes indisciplinés de se livrer à toutes les basses passions dont un mauvais soldat ne rougit point. Les soldats venus de l'armée du Rhin pillèrent les paysans, répandirent la terreur dans quelques hameaux; d'autres se permirent des licences en ville, sans que les officiers subalternes

1. Lettre de Leplay, commissaire des guerres, chargé de la surveillance des hôpitaux, à la municipalité de Vérone. (Arch. d'Etat de Venise, pièces de la secrétairie. Registre n° 4)

intervinssent. Souvent, pour boire, des hommes vendirent leurs cartouches, leurs souliers et déclarèrent les avoir perdus[1]. Ainsi se dépensaient les effets d'équipement.

On vivait toujours des contributions levées. Si l'hôte n'avait plus à craindre la rapacité des Autrichiens, il devait entretenir la troupe française; charge plus lourde. Toute résistance aux réquisitions faites était sévèrement réprimée. Que Venise osât protester, et la guerre, une guerre sans merci, courberait les fronts des membres de son Conseil.

Pourtant, dans ces pays pressurés, parfois dévastés, on trouvait des hommes épris d'admiration pour les héros de Rivoli; des hommes aux larges initiatives, qui voulaient secouer le joug des vieux gouvernements autoritaires, qui se proclamaient les adeptes de cette Révolution ayant enfanté les *Droits de l'Homme*, sans donner autre chose à la France, disaient les royalistes, qu'un régime baptisé Terreur, un Directoire composé de gens peu scrupuleux et la servitude militaire.

L'armée d'Italie étant forte de 59.988 hommes, (*f*), le général en chef pouvait engager la lutte contre les 35.000 combattants réunis dans le Tyrol et sur le Tagliamento.

Wurmser et Alvinzy désarmés, un nouveau commandant reçoit mission d'arrêter l'envahisseur.

1. Carrère, chef de brigade commandant l'artillerie, à Massena. — « Bassano, le 9 mars 1797. — La 75e demi-brigade demande 69.000 cartouches, bien qu'elle n'ait pas tiré un coup de fusil depuis la dernière distribution. Les soldats paient leur écot dans les cabarets avec des cartouches. » (Registre 13, pièce 119.)

C'est l'archiduc Charles, un général âgé de vingt-six ans, l'une des plus belles figures militaires de l'Autriche, le frère de François II, le combattant héroïque de Jemmapes, de Fleurus, le vainqueur de Moreau. La bravoure et la grandeur morale, tout le recommande à l'attention de l'Europe, qui suit attentivement les péripéties de cette longue campagne.

Contre lui et devant ses lieutenants, Bonaparte, toujours servi par son génie, prenait les meilleures dispositions : Joubert pousserait Kerpen et Landon vers Inspruck, abandonnerait l'Adige derrière Botzen ; et, s'il le fallait, descendrait dans le bassin de la Piave, pour rejoindre le corps principal, formé des divisions Guieu, Bernadotte, Sérurier, et d'une réserve de cavalerie qu'on allait conduire à Valvasone, le meilleur point de passage du Tagliamento.

Massena devait agir isolément. Il exécuterait entre l'armée de Joubert et le corps principal des Républicains, de rudes attaques ou des mouvements tournants. Sa tâche serait difficile, souvent périlleuse. Il avait 12.000 hommes et une bonne cavalerie ; mais Kilmaine prenait dans ses troupes les meilleurs généraux et quelques escadrons[1]. Une querelle brouillait les deux divisionnaires.

Le 10 mars, la 1re division quittait Bassano, traversait Quero, arrivait, le 11, à Feltre et trouvait au delà, occupant des hauteurs, l'avant-garde de

1. Massena à Berthier. (Registre 17, pièce 298.)

Lusignan qu'on poussa jusqu'à Sedico. Ensuite, on dut remonter, et toujours aux trousses du même général, la rive gauche de la Piave. Les Autrichiens reculèrent derrière Bellune et occupèrent le versant sud des collines courant entre Piano et Polpet[1].

Comme l'escarpement est accessible à toutes les armes, la 25e légère le monte en colonnes serrées; le 10e chasseurs exécute un mouvement tournant. Après deux heures de combat, 600 Autrichiens dont 100 hussards sont pris. Lusignan est parmi eux. Rampon arrache son épée à cet homme qui avait maltraité les blessés français dans Brescia[2]. Ce qui restait de sa troupe, 1.475 hommes, se dispersa dans la direction de Caprile.

Kilmaine lui ayant renvoyé ses troupes, Massena devait-il franchir les sommets du Monte-Pramaggiore, déboucher aux sources du Tagliamento et tourner l'archiduc Charles par sa droite? Entreprise hardie, téméraire même, qu'il eût conduit si deux rapports ne l'avaient informé que des quantités de neige barraient les défilés. Que son infanterie bien entraînée pût passer, il faudrait laisser à Bellune cavalerie et artillerie, deux armes absolument nécessaires pour agir contre des forces supé-

1. A Vienne, on cachait les défaites. Les journaux imprimaient, le 16 mars. : « Comme la pluie et la fonte des neiges ont gonflé les eaux de la Piave, au point qu'il n'était plus possible d'occuper les bords de cette rivière, l'armée impériale s'est éloignée, et elle s'est portée sur le Tagliamento pour y prendre une position plus avantageuse et se concentrer davantage. (Journaux de la Hof-Bibliothek, à Vienne.)
2. Mémoires historiques déjà cités.

rieures. Joubert ne réclamait plus son assistance; mais Bonaparte le rappelait, lui donnait rendez-vous à Aviano ou dans Sacile[1].

Le col de Ponte, où passe le chemin de Polpet à Aviano, étant impraticable, la division dut traverser Bellune et franchir le défilé de Serravalle. Pendant dix heures, les soldats côtoyèrent des abîmes, foulèrent des neiges ou de la glace; les cavaliers passèrent les derniers et laissèrent 18 chevaux éclopés, en route. L'artillerie, traînée à bras, n'arriva au lieu de rassemblement que deux jours après l'avant-garde.

Bonaparte avait massé, dès le 15 mars, les divisions Guieu, Sérurier et Bernadotte. Il s'impatientait de ne pas voir paraître Massena. C'est que, dans le temps perdu, l'ennemi se renforçait derrière le Tagliamento, qu'il faudrait passer à gué, puisque le plan du général en chef était d'aller à Vienne par Gemona, Tarvis, Klagenfurt et le Semmering[2]. Mais Massena, retardé dans ses opérations, devait former la réserve pendant que le gros de l'armée franchirait le fleuve, sans jeter un pont.

Le passage du Tagliamento, chanté à Paris comme une grande victoire, ne fut, le 16 mars, qu'un fait d'armes très ordinaire. Les 3 divisions françaises, échelonnées en aval de Valvasone, entrèrent à midi, sous la protection de plusieurs batteries, dans le lit caillouteux du fleuve, où coulait une nappe d'eau haute de deux pieds. De

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 1567.
2. Voir carte n° 3.

grandes îles permirent de masquer les troupes. Des berges hautes, derrière les ormes, on fusilla à coup sûr les grenadiers et les cavaliers hongrois évoluant sur un chemin de halage. La 27e légère, que commandait Duphot, souffrit un peu de la canonnade autrichienne. Kellermann fils conduisit deux belles charges contre l'artillerie. A cinq heures, l'archiduc Charles opérait sa retraite par la route d'Udine et les Français, affamés, pillaient le bourg proche de Gradisca[1].

L'armée d'Italie, arrivée aux portes de l'Autriche, a fait des bonds formidables. La Bormida, le Pô, l'Adda, le Lambro, l'Oglio, le Mincio, l'Adige franchis au pas de course; la Brenta, la Piave, le Tagliamento, franchis aussi; le pays vénitien occupé; les défaillances d'Arcole réparées à Saint-Georges; les conscrits, qu'ils viennent de France ou du Rhin, vont marcher à pas de géant. L'Autrichien, si éprouvé, pourra-t-il, d'un effort suprême, les arrêter derrière les remparts de ces hautes murailles des Alpes Carniques dressant sous le ciel nébuleux de mars, les têtes monstrueuses des rocs gris ou l'étage immense des champs de neige? Non, car les soldats s'avancent en chantant, à la cadence des musiques guerrières, vers cette montagne bornant le Frioul, forcent toutes les portes, emportent d'assaut toutes les forteresses. Sous les yeux de Bonaparte, ils marcheront à la victoire, jusqu'au traité de paix.

1. *Cahier Laugier*, p. 146.

Bonaparte s'étonne seulement des manœuvres qu'exécutent ses adversaires. L'archiduc Charles, habile stratégiste et brave soldat, veut-il rester sur le flanc droit de l'armée française? Il attend sans doute, dans l'expectative, des renforts de Gratz ou de Trieste. Et, renforcé, il commencera une action offensive. Bonaparte décide de l'attaquer encore et de le poursuivre vigoureusement.

Or, pendant que Bernadotte et Sérurier chemineront vers l'est, livreront bataille s'il le faut, la 1[re] division, augmentée d'une partie du corps de Guieu, remontera le cours du Tagliamento, la vallée du Fella; elle franchira le col de Tarvis, afin d'arrêter l'archiduc dans Villach si, après avoir évacué Trieste, le prince veut se retirer sur Vienne.

Instruit du rôle qu'il devra jouer désormais, Massena arrive au bord du Tagliamento dans l'après-midi du 17 mars; une partie de sa troupe traverse le fleuve. Ses chasseurs vont explorer les deux rives. A gauche, la 2[e] légère commandée par Davroux, soutiendra, au besoin, la cavalerie. A droite, la 25[e] forme un deuxième échelon qui précède Rampon conduisant la réserve : 32[e] et 75[e] de bataille. Les 12 pièces de canon de position sont distribuées entre les groupes. On donne une pièce légère à chaque groupe d'avant-garde.

Le 18, la division se concentre à la rive gauche du Tagliamento et entre dans Gemona, petite ville bâtie en amphithéâtre au flanc d'une colline chargée de deux vieilles tours qui dominent l'estuaire large

du fleuve creusant son lit, plus haut, entre des montagnes arides. Massena occupe le palais Celotti; il ordonne de surveiller la route d'Udine et de garnir un mamelon dressé au milieu de la vallée, d'éclairer les chemins de Pontafel, de mettre garnison à Osopo.

Le 19 mars, on apprend de grand matin qu'un petit corps autrichien vient d'occuper Ospedaletto, à 1.500 mètres de Gemona, pays entouré de vignes et dominé par un ballon alpestre. La 32e réclame l'honneur d'aller déloger l'ennemi. Son 1er bataillon se déploie, chemine lentement dans les sentiers, reçoit quelques coups de fusil, prend Ospedaletto. Ce fut dans la poursuite, au pied d'un contrefort, que Bénézeth, le plus beau grenadier du régiment, reçut un coup mortel[1]. Ses compagnons demandèrent la permission de lui creuser une tombe sur un tertre et de graver dans la pierre tumulaire une inscription indiquant les états de service du brave soldat.

D'Ospedaletto, le chemin tourne à gauche et descend, pour arriver au Tagliamento, décrivant de grands circuits. Qui suit la route traverse un plateau inculte, puis Venzone, bourgade dont les maisons sont noires et très serrées. A 3 kilomètres de ce bourg, le Fella coule dans une vallée assez large; la route se tord à droite, remonte la rive gauche du torrent, dont le lit, formé d'un gravier blanc et solide, va servir de

1. *Histoire régimentaire de la* 32e, p. 28.

chemin, jusqu'à la hauteur de Moggio, village couronnant une éminence qui domine la rive droite.

Il faut franchir le Fella non loin de Resiutta, défiler au pied de la muraille des rochers perpendiculaires, traverser une gorge sauvage où le soleil ne luit pas en hiver, faire prudemment, entre des pierres énormes, un trajet de 4 kilomètres, éviter les embuscades, les avalanches, traîner chevaux et canons, quand le montagnard se cache et que, seul, vers les cimes blanches, le corbeau tourbillonne et croasse.

Les soldats de Massena marchèrent au pas de charge. Si plusieurs crurent revoir les gorges de l'Apennin ou bien les couloirs du Tyrol, la surnaturelle beauté des Alpes n'étonna que les conscrits, n'effraya que ceux qui craignaient la chute des rocs. La troupe d'éclaireurs arrivait le 20 mars, dans la matinée, à la première section de Chiusa-Forte, où les Autrichiens occupaient le château[1].

Pendant qu'il manœuvrerait derrière l'Isonzo, l'archiduc Charles devait empêcher l'invasion de la Carinthie. Voilà pourquoi il chargeait les généraux Gontreuil et Koblos de défendre les positions du col de Tarvis; et Bajalich seconderait leurs efforts; puis Ocskay. Et c'était Ocskay qui faisait tête, le premier[2].

1. Le 20 mars, les demi-brigades de la division Massena avaient à l'effectif : 2e légère, 2.026 hommes; 17e, 824 hommes; 18e de bataille, 1.112 hommes; 25e, 1.356 hommes; 32e, 1.841 hommes; 75e, 2.568 hommes; 5e dragons, 422 hommes. Total : 10.149, sans compter le 10e chasseurs et l'artillerie. (Arch. Nat. AF III 148 Etats.)

2. Rapport de l'archiduc Charles à l'empereur. (Arch. Guerre, de Vienne, pièce 61.)

Ocskay ne résista qu'une heure dans les deux premières sections de Chiusa; il dépassa le fort qui ferme, d'un rempart de maçonnerie, le val tout à coup resserré et tournant brusquement à gauche, obliquité qui courbe la route de Tarvis.

Les 300 hommes enfermés dans la forteresse avaient l'espoir de tenir longtemps la division française en échec. Ocskay partageait leur confiance. Mais Massena voulait passer le jour même. Il examinait la redoute, les montagnes et donnait des instructions aux généraux Carrère et Ménard.

A trois heures du soir, 6 pièces de 12 étaient mises en batterie sur la rive droite du torrent, assez largement ouverte. De face, une compagnie de grenadiers occupait les Autrichiens. Le 2e bataillon de la 25e montait de la troisième et principale section de Chiusa dans la montagne, s'avançait en pelotons qui détachaient des rochers de l'escarpement et les précipitaient sur le toit du fort; le toit s'effondrait.

Epouvantés, les Autrichiens s'enfermèrent dans un réduit. Le lieutenant Lasseron, suivi de 15 grenadiers, franchit l'ouverture d'une fenêtre que les boulets ont élargie, somme les ennemis de se rendre, reçoit l'épée du commandant, et la division passe sous la voûte du fort pour aller camper, carrefour des Croix, à 12 kilomètres de Pontafel.

Ocskay passa la nuit à fortifier les gorges de Dogna; il établit des chevaux de frise, fit monter des chevalets, miner le pont, et, couchant dans ce passage, il le garnit dès l'aube de cinq compagnies

du régiment Ott ; il posta, sur la montagne de droite, 100 hommes qui recevraient les ordres du colonel Miesick[1].

Le 21, Massena occupait les deux rives du torrent. Il envoyait les 32e et 75e contre Ocskay. Duranteau conduisait la première colonne, une colonne infernale, dont les sapeurs hachaient les chevaux de frise, jetaient bas les parapets, ce qui permit au commandant Nugues de passer le pont, d'envahir les retranchements, de faire 600 prisonniers. Ocskay faillit être pris. Le détachement de Miesick se déroba à travers les neiges; et, au chant de la *Marseillaise*, les Républicains montèrent vers Pontafel.

1. Rapport du général Ocskay à l'archiduc Charles. (Arch. Guerre, de Vienne, pièce n° 116.)

CHAPITRE XII

DERNIERS COMBATS

Prise du col de Tarvis. — Descente en Autriche. — Occupation de Villach. — Combat de Klagenfurt. — Les Autrichiens abandonnent Saint-Veit et Friesach. — Belle défense des gorges de Neumarkt. — Brady est battu à Unzmarkt, puis chassé de Judenburg. — La division Massena occupe Léoben et Bruck. — Armistice de Léoben. — Signature des préliminaires de la paix.

La gorge du Fella devient très étroite à l'altitude où pose Chiusa-Forte. C'est d'abord un boyau dominé par deux versants en murailles de roc. Le vent y souffle glacial de septembre à mai. Un étroit sentier longe le torrent qui, dévalant une pente rapide sur un lit de pierres, fait de ses eaux sales un vacarme assourdissant, saute des barrages, décrit des zigzags. Quelques pins noirs, bas et rachitiques garnissent les pentes de la rive gauche. De longs chalets s'échelonnent entre les villages, offrant à la vue du voyageur un amoncellement de toits noirs étagés dans un ressaut du terrain. Et la gorge monte, sans que la pente soit bien rapide, jusqu'à Ober-Tarvis, la clef des Alpes Carniques[1].

1. Visite faite le 14 mai 1900.

On peut, par là, barrer le chemin aux ennemis les plus audacieux. Des angles du terrain, l'artillerie enfile les dédales du val. Des rocs surplombant, chaque coup de feu du tirailleur doit porter. Mais Ocskay n'avait à opposer que des conscrits inexercés aux soldats intrépides de Massena[1].

Cependant, l'archiduc Charles croit avoir pris les mesures nécessaires pour conserver le col. Chassé de Gradisca, de Goritz, il veut rassembler son armée derrière Tarvis, expédier ses équipages le long de l'Isonzo, par Caporello et Flitsch. Lui-même chemine, poursuivi à outrance par Bonaparte, de Laybach à Krinburg et de cette ville à Wurzen, premier point de ralliement indiqué aux corps autrichiens disséminés et battus.

Gontreuil devait conduire à Tarvis-Inférieur l'artillerie de réserve enlevée de Goritz. Bajalich le suivrait à une marche, escortant l'artillerie lourde. Ces généraux trouveraient Koblos, le prince de Reuss et Ocskay, établis dans de bonnes positions, si les trois derniers avaient pu exécuter les ordres du prince.

La brigade Gontreuil n'arrivait que le 22 mars, après midi, dans Prédil. Ocskay s'était enfui à Wurzen. Les Français occupaient Ober-Tarvis, d'une avant-garde, car le gros de leurs forces, rap-

1. « Après la prise de la Chiusa, il m'arriva, à Pontafel, le 4e bataillon Esterhazy et 2 compagnies Samuel Gyulay. J'envoyai ces troupes garder l'ermitage de Flitsch ; je pris avec moi les autres bataillons, composés en partie de recrues complètement inexercées. » (Rapport d'Ocskay à l'archiduc Charles. Arch. Guerre, de Vienne, pièce 116.)

portaient des espions, se massait autour de Pontafel ; c'étaient six ou huit mille hommes environ. Dans une situation difficile, que devait faire Gontreuil? Rappeler Ocskay, prier Bajalich d'accourir et attaquer les Républicains qui, la veille, étaient montés de Malborgeth au col, et comptaient seulement 100 grenadiers et 80 sabres du 10e chasseurs, en postes isolées.

Quoiqu'on poussât contre eux des forces considérables, les avant-postes de Massena tentèrent de résister. Ils se défendirent assez longtemps ; quelques hommes battirent en retraite ; les autres, le lieutenant Sédot, 25 cavaliers et 75 fantassins, restèrent prisonniers[1]. Ce succès encouragea les Autrichiens.

Sans Bajalich, qui s'attardait dans les gorges de l'Isonzo ; sans Koblos qui était parti, la veille seulement, de Cividale ; sans le prince de Reuss qui restait prudemment en Carinthie, Gontreuil n'avait que 2.500 hommes, infanterie et cavalerie[2]. Il les distribuait. Des détachements occupaient Raibl et Prédil ; deux bataillons garnissaient le village de Saifnitz ; cinq compagnies de Nadasky défendraient les hauteurs dominant la rive droite du Fella. Ces échelonnements étaient faits, le 23 mars, lorsque, au point au jour, une reconnaissance que conduisait le lieutenant Wolf, du corps des ingénieurs, se repliait précipitamment dans le val du

1. *Histoire régimentaire*, p. 339.
2. Sa troupe était formée des : 4 bataillons de Klébeck, 1 régiment Nadasky, 1 bataillon de Stein et des dragons. (Relation des combats de Tarvis par Gontreuil. Arch. Guerre, de Vienne, n° 116.)

versant italien et annonçait l'approche de l'ennemi[1].

Massena avait levé son camp de Pontafel à quatre heures du matin. Il voulait rejeter dans Maglern les Autrichiens gardant le passage. Brune conduisait l'avant-garde : 10e chasseurs et 75e de bataille, que 2 pièces de 3 allaient soutenir ; il traversait, Malborgeth et attendait devant le village, entre des contreforts, dont l'un, celui de gauche, porte un hameau perdu dans les neiges, le rapport d'une patrouille de cavalerie. Cette patrouille essuyait, près d'Uggowitz, le feu de la reconnaissance autrichienne du lieutenant Wolf, sans perdre un homme. Elle redescendait et l'infanterie française, npatiente d'agir, se déployait en tirailleurs sur les deux rives du Fella. D'autre part, un groupe s'élevait dans la montagne, cheminait lentement et profitait, pour dissimuler ses mouvements, de tous les accidents du terrain.

A sept heures et demie, les deux premiers bataillons de la 75e escaladent la pente du plateau de Saifnitz; ils sont repoussés par les compagnies de Nadasky qui font un feu très nourri. Brune doit ordonner la retraite, mettre son monde à l'abri des projectiles, laisser au général Carrère la tâche de canonner le village[2]. Sous les boulets, dans des maisons éventrées, l'ennemi tient ferme. Alors le général Motte fait avancer la 2e légère.

Devant Saifnitz, la vallée est assez large pour que,

1. Relation des combats de Tarvis, déjà citée.
2. Cahier de Solignac.

sur la rive gauche du torrent, un bataillon en masse puisse marcher de front. Le chef de brigade Davroux ordonne aux tambours de la 2e de battre la charge et il conduit sa troupe, sans qu'elle tire un coup de fusil, droit aux premières maisons; il les occupe, traverse des ruelles, emporte tout le pays, pendant que Brune tournait la droite des Autrichiens qui, délogés aussi des hauteurs, se repliaient dans une deuxième position.

La distance entre Saifnitz et Ober-Tarvis est de 4 kilomètres et demi, sans que la pente du vallon soit très raide. Gontreuil, qui commence sa retraite à deux heures du soir, croit trouver Ocskay parmi ses réserves. Mais Ocskay, durement traité par l'archiduc Charles, n'est pas revenu. Bajalich s'attarde encore avec des hommes exténués. N'ayant pas 1.800 hommes, le général autrichien voit le flot des Français qui monte; il veut l'arrêter à tout prix; il va s'établir dans le cirque, long de 1.500 mètres et large de 800, que le Fella coupe d'un lit partout guéable et rocailleux, au-dessous de ses sources. Ce terrain, ferme, couvert de gazon dès le 15 mars, porte plusieurs chapelles, des chalets et quelques bouquets de sapin.

A l'entrée, le torrent traverse la route et couvre d'un large fossé des ouvrages de fortification. Des deux côtés ou flancs, les monts sont inaccessibles et couronnés de neige. Gontreuil se révèle bon capitaine en un instant: il porte les bataillons de Klébeck à droite, déploie celui de Stein autour

de la redoute, échelonne la cavalerie au centre, une partie dans le grand chemin et donne l'ordre de tenir, quelque assaut qu'on fît, jusqu'à la nuit, temps nécessaire pour recevoir des renforts.

La division Massena est bientôt réunie devant le plateau. Elle veut forcer le passage. Le 3e bataillon de la 75e se précipite dans les rangs du régiment de Klébeck, qui se débande. Le feu des canons autrichiens ne peut arrêter la 2e légère, chargée d'enlever la redoute; et ce fortin pris, les carabiniers poussent des cris de victoire, envahissent le cirque, écrasent le bataillon Stein, dont la 3e compagnie montra de l'héroïsme.

Gontreuil, qui s'est tenu longtemps au milieu de cette compagnie, va dire à sa cavalerie de charger; mais les dragons refusent de marcher[1]. La terreur les a rendus lâches; ils tournent brides, devant les baïonnettes françaises. L'archiduc Charles arrive dans cette mêlée de fuyards. On n'écoute point sa voix réclamant l'exécution du devoir; il lance les dragons blancs de son escorte contre la 2e légère. L'escadron des chasseurs du capitaine Couchard couvre l'infanterie républicaine, et le 3e dragons, abordant les cavaliers ennemis, les força de se replier. Alors l'infanterie autri-

1. « J'ai fait un dernier effort pour sauver notre infanterie en essayant d'attaquer l'ennemi à la tête d'une petite troupe de cavalerie; malgré des ordres répétés, personne n'a voulu me suivre et, dans ce moment-là, j'ai reçu une balle dans l'épaule droite qui m'a mis hors d'état de continuer mon commandement. » (Rapport de Gontreuil, déjà cité.)

chienne jette ses fusils, disparaît derrière les arbres, franchit le col et descend précipitamment à Maglern, poussée par notre cavalerie[1].

Massena s'établit, à six heures du soir, dans Ober-Tarvis. Il prend les mesures nécessaires pour arrêter un retour offensif de l'archiduc. Il fait fermer la route de Flitsch continuant le chemin de l'Isonzo, d'où Bajalich, Koblos et deux trains d'artillerie doivent déboucher; la 18e de bataille fournissait les postes avancés.

Si la prise du col coûtait aux Français 220 morts et 624 blessés, les Autrichiens abandonnaient 150 tués, 500 blessés et 1.460 prisonniers[2]. Quelques centaines d'hommes s'échappaient, et ne s'arrêtaient qu'à Villach.

La possession des Alpes Carniques assurait désormais l'exécution du plan de Bonaparte. Cette victoire ruinait les espérances de l'archiduc.

La nuit du 23 au 24 mars fut très froide. Campés, les soldats allumèrent de grands feux, qui éclairèrent les flancs des montagnes profilant sous l'horizon leurs dentelures de roc, ou des masses

1. Bonaparte écrivit au Directoire : « Le combat de Tarvis s'est donné au-dessus des nuages, sur une sommité qui domine l'Allemagne et la Dalmatie. Dans plusieurs endroits où notre cavalerie s'étendait, il y avait trois pieds de neige et la cavalerie chargeant sur la glace a essuyé des accidents dont les résultats ont été extrêmement funestes à la cavalerie ennemie. »

Quelle exagération ! Par là, à une altitude de 750 mètres, les nuages ne descendent pas dans la vallée. Il ne reste, dans les premiers jours de mars, que des plaques de neige, sur les rochers. Du col, on ne domine pas, on ne voit pas la Dalmatie, mais seulement des monts arides et le boyau du défilé au fond duquel est Arnoldstein. (Etude des lieux, faite les 13 et 14 mai 1900.)

2. Cahier de Solignac.

de neige étagées à 2.000 mètres d'altitude, ou des colonnades de pierre soutenant d'informes chapiteaux. On chanta dans les bivouacs. Plus bas, aux lueurs des étoiles, une équipe d'ouvriers creusait des tombes; chaque coup de pioche levait un écho; des choses informes tombaient dans ces fosses; on tassait le sol, sur elles; et l'œuvre de la sépulture s'achevait, quand une alerte mit les soldats debout. Déjà, l'aube démasquait les puissants contreforts de la montagne.

Bajalich arrivait avant le jour au point de jonction des routes : Flitsch-Villach-Pontebba; il cherchait Gontreuil. Un montagnard le renseignait. Emporter Tarvis lui paraissait nécessaire pour couvrir la marche de ses canons et voitures. Sans connaître le nombre de ses ennemis, il attaquait le 1er bataillon de la 18e et le 3e dragons, mais ne pouvait les entamer et pliait bientôt. On le poussait brutalement jusqu'au hameau de Dorlique. A cet endroit, le chemin couvert de verglas étant impraticable à la cavalerie, l'infanterie républicaine fut renforcée d'un bataillon de grenadiers. Ces unités accablèrent Bajalich, qui abandonna 6 pièces de canon et se buta dans les troupes de Guieu remontant le cours de l'Isonzo. 1.540 Autrichiens mirent bas les armes, livrèrent leur convoi de grosse artillerie et 300 chariots remplis de vivres [1]. Koblos venait de capituler, plus loin, remettant aux vainqueurs 500 hommes et du canon. Ainsi

1. Rapport de Massena. (Corresp. Arch. Guerre.)

quatre brigades étaient anéanties ou désarmées en trois jours.

Guieu renforçait Massena; sa troupe campait dans le défilé de Plez, attendait les régiments de Bernadotte devant la suivre à une marche, puisque seuls, Sérurier et Kilmaine harcelaient les débris du corps d'armée de l'archiduc, qui se retirait le long de la Save.

Qu'allait ordonner Bonaparte? A cheval sur les Alpes Carniques, maître de Trieste, de Goritz, de Laybach, sachant que Joubert est arrêté par l'insurrection des paysans du Tyrol, informé que Jourdan et Moreau se tiennent immobiles derrière le cours du Rhin, il écrit au Directoire de faire seconder ses efforts[1], sans quoi tout peut sombrer dans une défaite. Il ordonne à Victor de quitter les Etats du pape pour le rejoindre; et il commande des levées d'hommes en Lombardie.

Arrêté dans les décors du col de Tarvis, le conquérant tourne les yeux vers le sud. Il regrette de quitter l'Italie, où tant de victoires l'ont rendu célèbre. Pour le « petit Corse », la route de Vienne, tracée dans le Semmering, est longue et fatigante. Il faut pourtant la suivre, achever la destruction d'un ennemi obstiné, sans quoi, cette Monarchie autrichienne, dont Catherine II excite le chef

1. « ... Si les armées du Rhin passent promptement et entrent en ligne, l'empereur est perdu. La dernière campagne a ruiné ses ressources; il a fait marcher jusqu'ici sa garnison de Vienne; il n'a plus de troupes dans l'intérieur de ses Etats : mais si l'on me laisse accabler, je n'aurai d'autre ressource que de me retirer en Italie, et tout sera perdu. » (*Correspondance de Napoléon*, n° 1590.)

contre les Républicains, ne fera point une paix nécessaire. Bonaparte ordonne enfin des mouvements combinés à ses divisions.

Le 25 mars, 3 escadrons du 10e chasseurs, 2 pièces de 3, les 2e légère et 18e de bataille, descendirent la pente des gorges boisées de Maglern, refoulant quelques postes et frayant le chemin au gros du corps de Massena, qui s'échelonna, dès le 26, le long des deux rives du Gail, ayant devant lui les larges perspectives d'une vallée riche, dans laquelle s'étend Villach, ville située à 31 kilomètres de Tarvis-Supérieur et enfermée entre des murailles féodales. L'ennemi n'en put défendre les bastions, tant sa désorganisation était complète.

Le 27, les troupes se reposèrent à Villach. Toli indiqua[1] que l'archiduc Charles réorganisait les débris de l'armée autrichienne, formait 3 corps des 13.700 hommes disponibles, qu'il plaçait sous les ordres du prince de Reuss, de Mercandin et de Kaim ; il promettait des secours tirés de l'armée du Rhin à ces généraux qui recevaient l'ordre d'enlever ou de brûler les magasins, de couper les ponts, de résister en tête des défilés, jusqu'à Vienne.

Il est possible de barrer la route de Villach à Klagenfurt, puisque, serrée au pied des montagnes par le large et long Wolther-See, du bourg de Velden à Moosburg, une forêt et de grands rochers la dominent ; et, au débouché de Moosburg, le terrain marécageux, qui forme une bande

1. L'espion Pico était resté à Venise, pour démasquer les conspirateurs qui préparaient un soulèvement.

immense devant Klagenfurt, ne permet pas des déploiements de cavalerie.

Massena voulait s'avancer, le 28, au delà du lac, franchir 30 kilomètres d'une étape, même en combattant. Soit négligence, soit calcul, les Autrichiens avaient abandonné le rivage du Wolther-See.

Le 1er escadron du 10e chasseurs, 2 pièces de canon et le 1er bataillon de grenadiers, partis de Seebach à l'aube, trouvèrent deux bataillons postés sur l'éperon de Moosburg. Ces troupes ne tinrent qu'un instant sous la fusillade ; elles s'enfuirent dans la montagne.

Derrière ce rideau d'hommes, facilement écarté, Mercandin occupait, à droite, une grande vallée où des bois de sapins permettaient d'abriter l'infanterie. A gauche, appuyée aux collines, de la cavalerie barrait la plaine. L'artillerie autrichienne était établie dans Klagenfurt-Lhendf. Cette ligne de bataille avait 1.800 mètres de front. Des renforts attendus devaient augmenter sa profondeur ; Mercandin s'impatientait de ce qu'ils n'arrivaient pas assez vite ; et il voulait gagner du temps au moyen d'un armistice que Massena refusait d'accorder au parlementaire.

Brune est chargé d'attaquer ; évitant les marais, l entraîne une colonne de grenadiers et le 1er bataillon de la 25e. A l'angle d'un bois, les Français essuient des feux croisés ; ils reculent, mais sont renforcés par 6 compagnies ayant suivi la rive droite du lac ; et 12 pièces d'artillerie prolongent leur flanc gauche. Cette batterie couvre de mitraille

les dragons de l'archiduc Jean, puis prend d'écharpe l'infanterie, qui tient ferme. Les 10e, 24e chasseurs et le 3e dragons s'élancent dans l'espace ouvert entre le canal et le chemin de Neutschach ; les dernières résistances tombent devant cette charge. Débandés, les Autrichiens traversent Klagenfurt, abandonnant leurs bagages sur la place Marie-Thérèse et 600 blessés soignés dans les couvents, dont beaucoup, redevenus valides, avaient refusé, le matin, de prendre les armes.

Derrière les fuyards, l'intrépide Ordener conduit 300 chasseurs [1]. Prévenu que sa retraite est compromise, Mercandin ordonne d'arrêter les colonnes à 1.500 mètres de Klagenfurt ; il fait charger les chasseurs français ; ceux-ci reculent, appellent les dragons à l'aide, puis la 2e légère ; on se battit jusqu'à la nuit. Les Républicains restèrent maîtres du terrain, à la bifurcation de la Glan, près de Maria-Saal.

Le lendemain, ils purent chasser devant eux les régiments de cavalerie : hussards d'Erdödy, de l'archiduc Joseph et les cuirassiers Czartorisky [2].

Bonaparte et Massena entrèrent dans Klagenfurt, le 28 mars, à quatre heures du soir. Les 20.000 habitants de la ville, manifestant leur hostilité, payèrent de lourdes contributions. Autour de la

1. Cahier de Solignac.
2. La cavalerie autrichienne perdit, dans cette affaire, 1 officier blessé, le lieutenant Nemesthy des cuirassiers Czartorisky, 23 hommes et 18 chevaux du régiment Erdödy, 29 hommes et 30 chevaux des hussards Joseph, dont le 1er lieutenant Regierzky (Rapport à l'archiduc Charles. Arch. Guerre de Vienne. pièce 157.)

cité, pays riche en bestiaux, on s'empara des chevaux pour combler les vides faits dans la cavalerie, de mille porcs noirs et d'une centaine de bœufs, qui formèrent un parc[1]. Les voitures, équipages et mulets sont réquisitionnés; le paysan est terrorisé.

Ce jour, le général en chef ordonne à Bernadotte de remonter le cours de la Save et de prendre une solide position dans le bassin de la Drave, de défendre l'accès de la Carinthie à un ennemi venant de l'est. Chabot, qui remplace Sérurier malade, échelonnera sa division à gauche de Bernadotte, occupera le val de la Drau, arrêtera tous contingents de l'armée autrichienne du Rhin, venant par Lienz; il surveillera aussi Kerpen au pont Sterzing. Les divisions Massena et Guieu suivront la route du nord, et prendront des mesures pour battre l'archiduc Charles réfugié à Saint-Veit.

Il fallait rendre très mobiles les colonnes d'avant-garde, afin qu'elles pussent marcher le plus souvent au pas de charge. De leur célérité dépendait le succès. On devait donc laisser en arrière les hommes malingres et les fiévreux. Il fallait éloigner aussi les femmes qui, nombreuses, recevaient leur subsistance dans les bataillons, chargeaient les voitures, créaient des rivalités entre quelques soldats. On ne comptait qu'un petit nombre de Françaises parmi les Italiennes affichant des mœurs scanda-

1. Arch. de Klagenfurt.

leuses. Berthier ordonnait de purger le camp[1].

Bien approvisionnée, son train d'équipages complété au moyen des voitures prises à Bajalich, la division Massena partait de Klagenfurt, le 30 mars, à six heures du matin. Massena allait franchir en cinq heures les 19 kilomètres le séparant de Saint-Veit. Sa cavalerie explorait le pays, une large vallée, où les prairies d'un terrain ferme permettaient des déploiements. On remontait, jusqu'à Saint-Donat, la rive gauche de la Glan, en débusquant des postes isolés.

A Glandorf s'ouvre le cirque immense de Saint-Veit, le plus beau pays de l'Autriche, couvert de villages blancs sous le soleil et riches, entouré de hautes collines boisées dont l'une, vers Launsdorf, porte les tourelles grises d'un vieux château. Mamelons, églises, manoirs, ajoutent leurs ressauts et architectures souvent remarquables aux décors des arbres qui ombragent ce paradis.

L'ennemi est délogé de Saint-Veit. Il faut le poursuivre du bassin de la Glan dans celui de la Gurk, traverser le couloir de Friesach et les gorges de Neumarkt. Les chasseurs trouvent, à 4 kilomètres de Saint-Veit, une forêt de sapins si vaste

1. Ordre du jour de Berthier, du 14 germinal, publié dans chaque corps. « Toutes les femmes qui ne sont pas autorisées par les conseils d'administration sont tenues de s'éloigner, dans les 24 heures de la division, à défaut de quoi elles seront arrêtées par les soins des chefs de bataillon, barbouillées de noir et exposées pendant deux heures sur la place publique. Le général est instruit que les désordres qui se commettent sont exécutés par ces femmes abominables qui engagent le soldat au pillage. » (Corresp. Arch. Guerre.)

que l'armée autrichienne pourrait s'abriter dedans. Trois escadrons de hussards s'y sont réfugiés. Les Français mettent le feu dans une corne; les crépitements de la flamme et la fumée éloignent l'ennemi, et l'incendie éteint, après avoir dévoré quelques hectares de bois, les chasseurs vont coucher à Ostawitz.

Massena continue sa marche le 31 mars; il occupe un plateau allongé devant Micheldorf. Les Autrichiens ont garni toute la rive gauche de la Gurk, un torrent large de 20 mètres et assez profond; leur artillerie, bien abritée, balaye les deux chemins d'accès. Le pont est détruit.

L'obstacle n'est pas tellement fort qu'on ne puisse le franchir le 1er avril, à cinq heures du matin. Brune entraîne un bataillon de grenadiers dans le torrent, traverse des eaux glacées, remonte difficilement la berge, déploie sa troupe, envahit la rive gauche, éloigne l'artillerie. Derrière lui, les soldats du génie réparent le pont de Micheldorf; la cavalerie passe, puis l'infanterie; et la poursuite derrière les escadrons autrichiens commence, se continue jusqu'à l'embouchure de l'Olsa. Là, ces escadrons dépassent les régiments d'infanterie de Mercandin qui s'arrêtent, occupent un plateau fermant la vallée, à 3 kilomètres de Friesach. Chassés de cette position, ils se réfugient dans Friesach, incendient les magasins de réserve et barrent la vallée large de 600 mètres.

Massena arrive à dix heures du matin devant la ville. L'archiduc Charles envoie demander au

chef de la 1re division un armistice de quatre heures, sous prétexte d'évacuer des blessés. Bonaparte, qui se tient dans les rangs du 24e chasseurs, refuse toute trêve et ordonne à la 18e d'enlever la place. Il faut éventrer les murs des premières maisons, bien défendues, gravir cet éperon portant le vieux château, où des Croates se font tuer plutôt que de reculer, prendre d'assaut, plus loin, l'ancien donjon, isolé au point culminant d'un pic, braver l'artillerie tirant de la plate-forme d'un manoir qui, couronnant une arête du massif Shethal, domine toute la vallée. Deux heures ont suffi pour exécuter ces mouvements et mettre l'ennemi en déroute.

A midi, deux escadrons du 10e chasseurs talonnent l'arrière-garde autrichienne; ils s'aventurent imprudemment dans Bald-Einod, sont enveloppés, se dégagent pourtant et laissent sur la place 13 hommes et 25 chevaux[1]. La 2e légère se porte à leur secours, quand la division Massena éteignait l'incendie allumé au milieu des magasins de Friesach.

Mais il faut forcer, sans perdre un instant, l'entrée des gorges de Neumarkt, étroit boyau, long de 2 kilomètres, s'ouvrant à la scierie du Plat et se terminant aux sources sulfureuses d'Einod. Le torrent Olsa, large de 15 mètres, descend rapidement ce couloir, borde d'une nappe grise le chemin raboteux qui décrit des sinuosités au pied

1. *Histoire régimentaire*, p. 340.

d'un rempart de granit perpendiculaire et si élevé, qu'en quelques endroits, l'ombre règne éternellement dans la gorge qui a, en moyenne, 20 mètres d'un mur à l'autre. Çà et là, des sapins la dominent ou se penchent dessus; un seul carrefour s'ouvre dedans, près de la vieille maison de garde. L'embuscade est facile à tendre derrière chaque rocher, dont toute crevasse laisse fuir un ruisseau. Deux cents hommes résolus pourraient y résister, pendant huit jours, aux efforts d'une armée. Ce sont véritablement les Thermopyles de l'Autriche[1].

L'archiduc, dont la bravoure et l'audace complètent, chez le prince, les qualités de l'homme de guerre, prend les meilleures dispositions pour livrer bataille devant Einod. Il va employer 10.000 hommes : 5 bataillons de grenadiers, 4 compagnies de chasseurs, des hussards, quelques escadrons de cuirassiers et 9 pièces de canon. Les grenadiers de Kaim barrent la gorge ou défilé de Dornstein; les chasseurs sont échelonnés sur deux pans de la montagne. L'artillerie garnit la route de Neumarkt[2].

Massena et Solignac vont reconnaître ces positions, sous le feu. Bonaparte ordonne de déloger l'ennemi si bien retranché avant que la nuit n'arrête les soldats échauffés dans le pillage de Friesach et qui réclament le combat, promettant un succès. Ce sont des lions qu'on doit déchaîner à

1. Visite faite le 12 mai 1900.
2. Rapport de l'archiduc Charles à François II (Arch. Guerre, de Vienne.)

l'instant ; et Massena, voyant les colonnes d'attaque déjà formées, donne des ordres brefs :

— Rampon sur la droite et Brune à gauche. En avant, mes amis !

Une pluie fine tombe depuis peu, détrempe le sol. La ligne allemande apparaît toute grise, mais formidable. Derrière l'infanterie couvrant la maison des bains d'Einod, les cuirassiers s'alignent, en muraille d'acier. Les canonniers attendent, mèche allumée, un signal de leurs chefs. Kaim, Lindeneau et le prince d'Orange poussent leurs chevaux blancs au milieu des bataillons ; ils demandent à chaque compagnie de tenir jusqu'au dernier homme ; et les hommes jurent de mourir glorieusement ; puis les fusils s'abaissent lentement vers le val rempli d'ennemis[1].

Du côté des Français, à quatre heures du soir, les colonnes d'attaque s'étaient ébranlées. Aux roulements du tambour, en vociférant des chants révolutionnaires, 8 bataillons abordaient les régiments autrichiens. A gauche, la 25e de bataille suivait Brune. A droite, Rampon conduisait l'invincible 75e. Contre le centre de l'ennemi, fort d'environ 2.500 hommes, les carabiniers des 2e et 20e légère s'avançaient. C'était une bataille rangée qui commençait.

Ni le feu de l'artillerie, ni les salves de l'infanterie ne parvinrent, quoique bien dirigés, à briser l'élan des troupes républicaines. Ce qui restait des

1. *Notes d'un combattant*. Venise, 1827, p. 85.

pelotons décimés marchait toujours vers le but indiqué. La musique couvrait, du ton aigu de ses cuivres, les cris des mourants. Des deux côtés, on se fusillait d'abord à soixante pas, puis à vingt, enfin à bout portant; ensuite, le jeu de la baïonnette couchait par terre des escouades. — Tenez ferme ! craient les officiers autrichiens, qui se montraient tous d'une admirable bravoure. Les soldats autrichiens ne cédèrent que peu de terrain pendant trois heures, jusqu'au moment où les 25e et 75e débordaient leurs lignes. Alors, un flottement se produisait; les vaincus lâchaient pied, fuyaient. Pour limiter le désastre, l'archiduc plaçait, dans les bois d'Einod, un bataillon de réserve qui couvrait la grande gorge. Et, la masse écoulée, tout le train sauvé, l'arrière-garde s'enfonçait, disparaissait dans la nuit. Les vaincus allaient pousser leur retraite jusqu'au Semmering.

La division Massena bivouaquait sur le champ de bataille. Ses pertes étaient considérables. Bonaparte regrettait surtout Carrère, chef de brigade d'artillerie, qu'un boulet avait mutilé[1].

Les gorges de Neumarkt étaient ouvertes à l'envahisseur qui les traversait le 2 avril, occupait Neumarkt, gros village abrité derrière le mamelon des crêtes, et dont l'entrée garnie d'arbres séculaires était défendue par un château féodal dans lequel des hulans se cachaient. Plus loin, un plateau boisé, de pente raide, ferme le val. Les équipages

1. Cahier de Solignac

le gravissaient difficilement ; et, d'une plate-forme assez large, la route montait, entre des sapins, jusqu'à Perchau.

De Perchau, point culminant du massif Seethaler, il y a 3 kilomètres, en pente douce, pour arriver à Scheifling, où s'ouvre la vallée de la Mur, un fleuve. Deux grandes routes aboutissent à Scheifling : ce sont les routes du Tyrol et d'Italie.

Voyant qu'il ne pouvait arrêter par l'effort de ses soldats harassés la marche si rapide de Massena, l'archiduc Charles appelait à son secours et envoyait Brady, un général-major venu de l'armée du Rhin, dans Scheifling. Brady avait sous ses ordres : 1 bataillon Ulrich Kinsky, 4 compagnies de chasseurs, 1 régiment de hussards et quelques pièces de canon.

Ses avant-postes défendirent bravement le terrain au point où la route tourne à l'est, entre Scheifling et Unzmarkt. La 18e, accoutumée à vaincre, les aborda vigoureusement. Plus loin, au Calvaire, il fallut faire charger la 20e légère. Dans Unzmarkt, bourg formé de vieilles maisons dominant la rive droite de la Mur, les chasseurs autrichiens, retranchés, tinrent longtemps, secondés par une batterie qui, du haut castel de Saint-Gromm, à la rive gauche, envoyait des boulets sur la colonne française serrée entre le fleuve et la colline. A Unzmarkt pris, à demi brûlé, Massena et Guieu établirent leur quartier général, quand Bonaparte s'arrêtait à Scheifling et devait y rester quelques jours.

De l'éperon d'Unzmarkt on aperçoit le couloir de la vallée dévalant vers Judenburg. La vieille route descend des pentes raides et ouvre, d'une coupure, les coteaux boisés qui serrent le cours de la Mur, à droite. C'est un pays fertile. L'habitant, réputé de mœurs austères, ne prit pas les armes pour défendre son bien ; il resta neutre, comme impassible, entre les belligérants.

Brady, renforcé d'un bataillon du régiment d'Erbach, veut transformer en place forte Judenburg qui s'étage au fond du couloir et défend l'entrée d'une vallée très large ; il garnit les alentours d'éclaireurs, échelonne des pelotons, couvre la route de gros abatis[1]. Il jure que les Français n'iront pas plus loin.

Berthier, arrivé à Unzmarkt, pressait Massena de continuer sa route. Le 4 avril, avant midi, le chef de la 1re division faisait franchir 10 kilomètres aux troupes, sans arrêt ; elles s'échelonnaient devant le bois de Rottenthorn qui couvre un ballon dominant, au sud-ouest, l'agglomération de Judenburg.

La 75e de bataille formait ce jour-là le premier échelon ; elle pénétrait dans le bois à quatre heures du soir, poussait de massif en massif les chasseurs de Mahoni placés sous le commandement de Pfléger. Des grenadiers tournaient le bois, à droite ; les carabiniers se déployaient dans le val ; et non loin de Judenburg bâti sur une longue plate-

1. Registre R. p. 89 (Arch. Guerre.)

forme, les tambours battirent aux champs comme pour célébrer une victoire déjà gagnée.

Ce vacarme, ou bien la vue des colonnes de la 2e légère qui entreprenaient l'assaut, décida la batterie de Brady à se retirer après avoir envoyé 15 boulets. Mais l'infanterie républicaine ouvre ses rangs, laisse passer 50 chasseurs du 10e régiment qui envahissent la grande rue, forcent les troupes de Pfléger à se réfugier dans les maisons, jusque dans la tour carrée de l'église, et vont donner, tête baissée, sur le régiment des hussards de l'archiduc Joseph. L'escadron de Splény les ramène, les expulse de la ville ; et derrière Splény, Brady rentre dans Judenburg, où prennent poste les bataillons Kinsky et d'Erbach.

L'audace et la manœuvre des Autrichiens n'effraient point Massena. Il peut tourner Judenburg, le long du fleuve, ou le bombarder. Il envoie les soldats de la 75e contre des gens se croyant victorieux. C'est un torrent d'hommes qui franchit les portes, escalade les murs, déloge des refuges chasseurs et grenadiers, balaie les rues, évince tout combattant des ruelles, visite les maisons, l'église et pousse dans la plaine une foule de soldats dont la résistance, en bataillon carré, se prolongea longtemps et devint très meurtrière.

Brady et les chasseurs de Mahoni, poussés à droite, s'étaient réfugiés dans la lisière du bois de Weisskirchen. Comme la cavalerie française les surveillait, ils ne pouvaient rejoindre ou assister leurs frères d'armes qui traversèrent la Mur, dans

l'obscurité, cheminèrent à travers les terrains détrempés, vers Knittetfeld où leur général les rejoignait le lendemain 6 avril[1]. Brady avait perdu le tiers de son effectif et un canon[2]. Ses soldats démoralisés et n'ayant plus de cartouches, ses chariots encombrés de blessés, il ne pouvait alors que battre en retraite.

Ainsi, le combat de Judenburg marquait le dernier grand effort des Autrichiens sur le sol de leur patrie. La pensée du devoir accompli consolait au moins ces braves, trahis par le sort. Ils avaient bien gagné l'estime du vainqueur. Maintenant, César victorieux pouvait dicter des lois à la Monarchie que dirigeait François II[3]. L'invincible Bonaparte allait exiger la paix tant de fois offerte.

Derrière Massena, habile conducteur d'hommes, Berthier, l'administrateur d'une armée considérablement réduite et très fatiguée, organise la prise de possession, fait avancer les divisons, prévoit les attaques de flanc. Il arrive le 5 à Judenburg, interroge des prisonniers, étudie le terrain, ren-

1. Rapport de Brady à l'archiduc Charles (Arch. Guerre, de Vienne, n° 65.).

2. On prit, dans cette campagne de un an et quatre jours : 4.044 pièces de canon, obusiers, pierriers, caronades. (Rapport du général Lespinasse. Arch. Guerre. Corresp., 15 novembre 1797.)

3. Une correspondance de Vienne disait : « Depuis cinq cents ans la Monarchie autrichienne ne s'est pas trouvée dans une situation aussi critique que dans ce moment-ci. Une terreur générale, et elle n'est certainement pas sans fondement, commence à s'emparer des habitants de cette capitale. Il paraît que le dessein des Français est de pénétrer par le Tyrol dans l'Empire et de se joindre avec l'armée du Rhin qui, de son côté, doit agir sur ce plan. L'archiduc Charles ne se trouve pas en état de tenter le sort d'une bataille générale. » (*Gazette de France*, du 28 avril 1797.)

seigne Bonaparte qui dicta l'ordre des mouvements qu'on devrait exécuter le 6.

Massena descendra le cours de la Mur. Guieu le suivra d'abord et remontera, à gauche, le Liesing pour arrêter le corps du général Sporck qui, détaché du Tyrol, doit venir renforcer l'archiduc Charles resté dans Léoben après l'occupation de Rottenmann. Chabot se placera entre Unzmarkt et Judenburg, surveillera le vieux chemin de Rottenmann par Saint-Johann. Bernadotte suivra Massena de près. Joubert, quittant la vallée de l'Adige, rentrera dans celle de la Drave, poussera son avant-garde à Spittal-sur-Drau.

De Klagenfurt, Bonaparte avait écrit, le 31 mars, au généralissime autrichien, le priant d'intervenir auprès de l'empereur afin qu'une paix durable fût signée entre les deux partis. L'archiduc, voyant que la résistance de ses troupes était inutile, que les Français montaient à grands pas vers le Semmering, dernière barrière naturelle couvrant Vienne au sud, envoyait la lettre à l'empereur qui la recevait le 2 avril, assemblait ses ministres le soir, et décidait d'ouvrir des négociations[1]. Les généraux de Bellegarde et Merveldt, plénipotentiaires de François II, signaient le 7, dans Judenburg, la suspension des hostilités, quand l'avant-garde des Républicains allait occuper Léoben.

Le 6, la 1re division avait cheminé de Judenburg à Knittetfeld, où il fallut réparer le pont

1. *Der Vorfriede von Leoben*, rédigé par le comité du Musée des archives de la ville, p. 10.

brûlé, déloger des maisons quelques chasseurs autrichiens. Après l'établissement d'un poste de cavalerie à Saint-Stefan, le 7, on marcha lentement dans une vallée étroite. Devant Saint-Michael, un détachement de la division Mitrowski voulut barrer la route, donnant prétexte que, les hostilités arrêtées, chaque parti allait demeurer immobile. Solignac fait lire à l'officier parlementaire un ordre enjoignant au général Massena d'occuper Léoben [1]. Donc, Massena doit passer, de gré ou de force, suivre et surveiller les corps de Kaim, Mercandin et de Lindenau, qui battaient précipitamment en retraite vers le nord-est. L'officier autrichien craint de faire massacrer ses hommes inutilement; il abandonne la place, s'éloigne par le chemin de Lienz, reste placé sous la surveillance de la 18e, lorsque les autres régiments français entraient à Léoben, malgré les protestations de l'archiduc Charles [2], et réquisitionnaient des vivres [3].

Léoben est une vieille ville, très étendue, qui

1. Berthier à Massena. De Judenburg, le 18 germinal (7 avril). — « Le général en chef ordonne au général Massena de partir avec toute sa division, au reçu du présent ordre, de la position qu'il occupe pour aller s'emparer de Léoben. Il est prévenu que la division du général Chabot se porte à Klitelfeld pour suivre son mouvement et le soutenir. » (Arch. Guerre.)

2. Léoben, le 7 avril. Au général Bonaparte. — « Le général Massena a fait dire par son adjudant-général aux commandants des avant-postes qu'il avait ordre d'occuper encore aujourd'hui Léoben, et, en cas de refus, s'en emparer par la force. Pour éviter l'effusion du sang, le prince a donné l'ordre aux commandants de ses avant-postes de se retirer à l'approche des troupes françaises. — Karl. » (Arch. Guerre.)

3. Solignac exigea du bourgmestre la fourniture de : 25.000 rations de pain, 40 pièces de vin, 50 sacs de riz, 30 voitures de foin, 100 sacs d'avoine, de l'huile, des pommes de terre, de l'eau-de-

s'élève sur la rive droite de la Mur, garnit la vallée et domine de son piédestal rocheux le cours du fleuve. Les montagnes, encore couvertes de neige en avril, l'encadrent de décors sévères. Le dernier plan du dernier faubourg monte vers le cimetière, à l'est; un large vallon se creuse au delà. Il n'y a de monuments remarquables que la vieille tour de l'Horloge, l'évêché, le Rathaus, le cloître des Franciscains et une statue gigantesque de la Vierge, érigée au milieu de la place centrale formant un carré régulier, bordé de grandes bâtisses.

Reposée et approvisionnée, l'avant-garde républicaine devait aller plus loin, occuper Bruck, cité renfermant 4.000 habitants[1], point stratégique situé à 14 kilomètres de Léoben, endroit où la Mürtz grossit la Mur, vieille ville aussi, tassée autour de son église, dans une gorge. De cette arête dominant le pont, ou plutôt de la forteresse couronnant d'un rempart elliptique le coteau, l'artillerie française pouvait arrêter l'ennemi venant du Semmering.

Bruck est à 157 kilomètres de Vienne.

Les bataillons autrichiens de Seckendorf bivouaquaient le long de la Mürtz, dans la neige. Ces hommes, démoralisés, demandaient leur libéra-

vie, des fruits. Il était accordé six heures pour livrer ces denrées. (Rapport du burgmestre Paula Dirnpöck, daté du 12 juin 1797. Arch. Musée de Léoben.)

1. « Ordre à Massena d'envoyer 50 hommes d'infanterie et 125 cavaliers pour occuper Trofajach. Il partira pour Brück le 9 à neuf heures du matin, prendra poste en avant de cette ville, sur la route de Vienne. » (*Correspondance de Napoléon*, n° 1707.)

tion; beaucoup désertaient. On n'osait plus leur infliger les peines si sévères de la discipline allemande.

La première suspension d'armes, d'une durée de cinq jours, fut deux fois renouvelée par les plénipotentiaires. Cet armistice devait se terminer le 20 avril à minuit. Mais sans attendre l'arrivée de Clarke ayant quitté Turin depuis quatre jours, Bonaparte signait le 18, les préliminaires de paix de Léoben, au château d'Eggenwald[1].

Dans ce temps, les divisions Sérurier, Bernadotte, Massena, Guieu et Joubert occupaient les lignes de Gratz, la rive droite de la Mur, Bruck, Léoben, Trofajach, Mautern, le chemin de Mautern jusqu'à Rottenmann, Irding, en suivant la vallée de l'Enns, Radstadt, Saint-Michael, Spittal, la vallée de la Drave et Lienz[2].

Le 18 avril, après avoir annoncé la paix à ses col-

1. Bonaparte était arrivé de Gratz le 13 à Léoben. Il prenait son logement chez le comte Engl, évêque. La commission des plénipotentiaires qui devait se réunir le 12 dans la ville, se présentait le 13, vers cinq heures du soir, à l'évêché. Tout de suite, le marquis de Gallo, ministre de Naples en Autriche, demandait qu'on neutralisât un territoire où les conférences auraient lieu. Sur les indications du burgmestre Dirnpöck, l'on fit choix du pavillon isolé au milieu d'un jardin appartenant à M. Joseph Egger. Ce pavillon est situé dans le faubourg de Müchthal, près du pont de la Mur, devant l'église Saint-Jacob. On neutralisa donc ce territoire, que les soldats français entouraient. Bonaparte, qui traita cette formalité de « farce », conduisit là, le 15, à trois heures du soir, les plénipotentiaires; et les préliminaires y furent signés, le 18, à quatre heures de l'après-midi. — Maintenant, jardin et pavillon, dans leur état primitif, sont la propriété de M[me] Maria Ditl, de Léoben. (*Der vorfriede von Léoben*, p. 12, 32, 35. — Lettre de M. Gutscher, du Local-Museum de Léoben au D[r] Rudolf Beer, de Vienne. Et renseignements recueillis par l'auteur, à Léoben, le 10 mai 1900.)

2. *Correspondance de Napoléon*, n° 1702.

laborateurs, Berthier écrivait au chef de la 1re division :

« En conséquence des dispositions du général en chef, il est ordonné au général de division Massena de partir en poste de Léoben pour se rendre à Paris, auprès du Directoire, et lui remettre des dépêches importantes du général en chef Bonaparte. Il passera par l'Allemagne[1]. »

Massena ne quittait pas sans regret des soldats couronnés de lauriers, dont il avait partagé les privations, les travaux, la gloire, et encouragé l'exaltation quand ils avaient foulé la terre étrangère. A Paris, qu'il n'avait point visité encore, le vaillant capitaine allait jouer, comme le général Augereau, un rôle politique.

1. Registre 14, pièce 143.

CHAPITRE XIII

MASSENA A PARIS

Dessolle se rend auprès du Directoire. — Une convention secrète est portée par Massena. — Séance solennelle au Luxembourg. — La lutte entre les partis. — Fête à l'Odéon. — Barthélemy remplace Letourneur au Directoire. — Les promesses de Barras. — Massena reprend le chemin de l'Italie. — Il s'arrête à Milan.

Les préliminaires de Léoben, quant aux articles à publier, ne furent point confiés au général Massena. Signés le 18 avril, Bonaparte les expédiait le jour même. Dessolle, ancien gouverneur de la Lombardie, devenu adjudant-général à l'état-major, reçut le courrier. On signale son passage à Augsbourg le 23 avril; à Strasbourg le 26; il arrive à Paris le 28 avril dans la soirée[1].

Mais quelles instructions Bonaparte pouvait-il donner à Massena dans les quatre jours où ce dernier resta, à Léoben, auprès du général en chef? L'entretint-il de Hoche, dont les principes républicains déplaisaient à Carnot, devenu le chef des Clichiens? Lui ordonna-t-il de voir Hoche, de le prévenir contre les royalistes que l'arrestation

1. Message du Directoire au Conseil des Anciens. (*Gazette nationale de France* du 30 avril 1797.)

d'Antraigues devait déconcerter? Il le chargeait sûrement d'une mission auprès de Barras. Il ne le mettait en route qu'après avoir reçu, de l'archiduc Charles, l'assurance que François II avait ratifié les conventions secrètes portées à Vienne par le comte de Merveldt (*g*). Seul, l'aide de camp Ducos accompagnait le divisionnaire. Ils partaient le 23 avril[1].

La route d'Allemagne passait par Rottenmann, Radstadt-sur-Enns, Salzburg, Munich, Augsbourg, Ulm, Stuttgard, Strasbourg et Metz. De Léoben à Paris, on comptait 260 lieues de poste. Pourquoi Massena s'arrêtait-il à Strasbourg les 29 et 30 avril? Hoche, qui était alors dans les lignes de Friberg, avait répondu à Bonaparte, lui annonçant la signature des préliminaires; il le félicitait de ses succès[2]. Mermet, chef de brigade aux hussards de Sambre, chargé de présenter au gouvernement de la République des drapeaux autrichiens, rejoignait Massena à Strasbourg, le 1er mai. Ils arrivaient l'un et l'autre à Paris, le 6, dans la soirée.

1. Massena emportait une lettre datée du 22 avril. Dans cette lettre, Bonaparte disait au Directoire qu'il fallait accepter la paix avec l'Autriche et déclarer la guerre à Venise insurgée contre les Français. (*Correspondance de Napoléon*, n° 1748.)

2. Hoche à Bonaparte, le 23 avril. — « J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, pour m'annoncer que les préliminaires de la paix avaient été signés à Léoben, le 29 germinal. Le même jour, nous battions les ennemis à Neuwied, à Ukrott, Altenkirchen, Diédorf, Montabano. Je dois me féliciter, avec tous les Français, de la bonne nouvelle que vous voulez bien me transmettre. Nous n'oublierons jamais que c'est à vos travaux que nous devons la paix et ses inestimables résultats. » (Arch. Guerre.)

Massena et son aide de camp descendirent de berline dans la cour des Messageries postales, place Vendôme; ils se rendirent tout de suite chez Roger-Ducos où des appartements avaient été préparés [1]. Le lendemain, l'envoyé de Bonaparte remettait au ministre de la guerre, Petiet, l'acte secret des préliminaires qui fut ratifié le même jour, mais enregistré à la date du 11 floréal [2]. Il vit ensuite Barras et Carnot. Le premier, ayant suivi très attentivement les actions de Bonaparte, déclara que ses collègues feraient probablement une réception très chaleureuse au représentant de l'armée d'Italie. Carnot témoigna de l'estime à Massena et lui parla des choses de la guerre; il apercevait sans doute dans cet envoyé une créature du général en chef. Plus tard, La Révellière entendait les projets politiques de Massena et l'encourageait.

En voulant prendre part aux luttes politiques, et servir aveuglément Bonaparte qui désirait avoir, à côté de Barras son protecteur, un autre directeur énergique; en voulant descendre dans cette arène où les partis s'insultaient, Massena se préparait des déceptions. Il allait coudoyer et flatter, par un calcul défendu pourtant aux fiers plébéiens, des individus venus on ne savait d'où et qui ne méritaient pas de posséder sa confiance.

Avant lui, Augereau très brutal, n'avait pas

1. Roger-Ducos logeait alors rue Saint-Honoré, 492, en face de l'église Saint-Roch. (*Almanach National* de 1797.)
2. Procès-verbaux du Directoire. (Arch. Nat. AF III, Registre 7.)

réussi à percer dans cette foule des intrigants qui se disputaient le pouvoir. C'était un avertissement dont il ne tint point compte, dans le temps où Barras cherchait, entre les hommes que leur gloire rendait populaires, un général capable de l'imposer comme dictateur à la France et surtout à l'armée d'Italie. Mais Barras s'apercevait bientôt que Massena était trop républicain pour consentir à jouer, les partis une fois subjugués, le rôle d'un Monk acceptant des cordons et une pension du dominateur ayant violé la légalité.

Petiet s'employa à préparer la réception extraordinaire des envoyés de l'armée d'Italie et de Sambre-et-Moselle. Le Directoire se fit prier avant d'accorder aux généraux une séance solennelle. Letourneur qui dirigeait le Gouvernement prit, dit-on, l'avis de Carnot sur les termes à employer pour louer l'audace et le courage des soldats de Hoche, sans vouloir honorer Massena d'autre chose que d'une déférente attention à sa personne[1]; basse manœuvre d'un politicien, car les véritables vainqueurs, ceux qui, réellement, avaient imposé la paix à l'Autriche, c'étaient les soldats commandés par Bonaparte.

Le 20 floréal (9 mai) on déployait au Luxembourg ces tentures réservées pour les jours de gala. Une foule d'« Incroyables », grossie des représentants du peuple, remplissait la salle des audiences. Dans les tribunes, on s'écrasait. Les

1. *Mémoires de Barras*, 2e vol., p. 398.

Directeurs, vêtus de somptueux habits, luxe qui insultait à la misère du peuple, faisaient leur entrée pendant qu'une musique jouait « les airs chéris des Français[1] ». Quelques ambassadeurs suivaient le Directoire. L'audience étant ouverte, le secrétaire Lagarde donna l'ordre d'introduire les généraux Massena et Mermet.

Une salve d'applaudissements saluait le premier. C'est qu'on chantait partout depuis un an sa gloire et son audace. Il était, après Bonaparte, le premier héros de l'armée d'Italie. Mermet le suivait; ce brave soldat, couvert de blessures, avait le rang d'aide de camp de Hoche. Six officiers portaient, derrière Mermet, les drapeaux jaunes barrés d'aigles noirs, étendards pris aux Autrichiens. L'état-major de Petiet encadrait ce groupe.

Petiet s'avance jusqu'au pied de la tribune où siègent les Directeurs et présente les généraux. Chef de l'armée, disant que le succès des braves donne un légitime orgueil à tous les citoyens, il se réjouit néanmoins de voir sanctionner une paix prochaine, tant désirée, qui donnera des provinces et des alliés à la République une et indivisible.

Massena doit faire un tableau très coloré de l'armée qu'il représente :

« Les vœux des Républicains s'accomplissent ; les puissances coalisées baissent successivement leurs fronts respectueux devant la grandeur de la Répu-

1. *Moniteur* du 11 mai 1797.

blique française. L'orgueilleuse maison d'Autriche, sur laquelle comptaient avec tant d'assurance les amis du trône et de l'autel, vient de vous demander la paix. Ce jour prospère et glorieux, la République le doit au mâle courage de ses guerriers dirigés par votre sagesse[1].

« L'armée d'Italie, fatiguée, mais non pas rassasiée de succès, s'était frayée un passage que les phalanges d'aucun peuple moderne n'avaient pu forcer. Vienne était déjà menacée. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Moselle, jalouses de moissonner leur portion de gloire dans cette campagne, avaient passé le Rhin et marchaient à pas de géant dans l'Empire ; dans cette heureuse position de nos armées, il a été beau de voir Bonaparte, qui n'a de modèle que dans l'antiquité, accepter les préliminaires de paix avec le roi de Bohême et de Hongrie. Ce général m'a envoyé vers vous pour vous en présenter la ratification.

« Cette paix sera, sans doute, bientôt suivie de la paix générale de l'Empire. Citoyens Directeurs, les soldats de l'armée d'Italie sont des hommes jaloux de la République et de la Constitution de l'an III ; mais leur gloire n'est rien pour eux tant qu'il reste des ennemis à la patrie. Commandez, citoyens Directeurs, et les vainqueurs de l'Italie, joints à ceux de Sambre-et-Moselle et du Rhin, voleront à de nouveaux combats, anéantiront les restes agonisants de la coalition et forceront les

2. Arch. Nat. AF III. Registre 7. Procès-verbaux du Directoire.

plus mutins à trembler au seul nom de la République française. »

Le général Mermet sait, à son tour, louer le courage que les soldats de son armée avaient montré au milieu des dangers. Il célébrait aussi le triomphe de la République sur les rois ; il demandait que les drapeaux apportés rappelassent toujours la gloire de Hoche.

Dans sa réponse, Letourneur fit des armées du Rhin un éloge outré ; il parut ignorer d'abord qu'il existât une armée d'Italie. Cependant, le président du Directoire accordait des compliments à l'envoyé de Bonaparte :

« Le burin de l'histoire, citoyen général, en transmettant à la postérité les prodiges de valeur qui ont illustré les armées françaises pendant les glorieuses campagnes de la Révolution, n'oubliera pas sans doute le général républicain si justement surnommé « l'Enfant chéri de la Victoire », le brave Massena.

« Le Directoire exécutif se plaît en ce jour à devancer les siècles futurs, en vous offrant, citoyen général, le tribut de la reconnaissance nationale comme la plus douce récompense de vos travaux.

« Après avoir si vaillamment défendu la cause de la Liberté, un nouveau genre de gloire vous était réservé ; c'est à vous qu'il appartient de réunir dans cette enceinte l'olivier de la paix aux palmes nombreuses de la victoire.

« Grâces vous soient rendues, citoyen général, pour un bienfait si précieux ! Honneur aux braves

de la République, à leurs intrépides généraux qui ont organisé la victoire. Honneur à tous les bons citoyens qui ont secondé les efforts du Gouvernement pour atteindre ce but désirable.

« Puisse bientôt la République, triomphante au dehors, ne plus compter dans son sein que des amis fidèles et parvenir rapidement au degré de prospérité que lui permettent ses hautes destinées. »

Quand la musique eut joué le *Chant du départ*, le Directoire rentra dans la salle des délibérations transformée en salon de réception. On remettait des sabres d'honneur aux généraux chefs de mission[1]. Députés et ambassadeurs les entouraient.

L'injustice commise par Letourneur envers Bonaparte indisposait Massena contre le Directeur; et le général se promettait de montrer tôt ou tard son mécontentement. L'occasion s'en présenta lorsque le président du Directoire lui demanda s'il n'avait pas à formuler quelque désir.

« — Je vous demande de faire rétablir dans ses fonctions le lieutenant de vaisseau Infernet faussement accusé d'avoir encouragé une sédition. » — « Infernet... Vous dites Infernet, citoyen général ? Mais c'est un anarchiste. » Massena regarda fixement son interlocuteur. — « Il est anarchiste comme je le suis, reprit le général d'une voix forte. Il est mon cousin et il est encore plus le cousin de la République[2] ». Letourneur était

1. Voir planche VI.
2. *Mémoires de Barras*, 2e vol., p. 398.

embarrassé. Il appelait Lagarde, le questionnait et déclarait : — « Et bien, citoyen général, nous verrons à rendre justice dans cette affaire. Le Ministre de la marine fera un rapport. »

Autant par son attitude un peu hautaine que par sa fermeté, Massena s'était aliéné Letourneur et Carnot. Comme il avait proclamé son respect pour la Constitution de l'an III, aussitôt le club des Clichiens lui fermait ses portes. Roger-Ducos présentait pourtant l'envoyé de Bonaparte au ministre de l'intérieur, Bénézech, un homme qui, compromis dans la conspiration royaliste de Lavilleheurnois, le 12 pluviôse an V, allait préparer une nouvelle conjuration[1].

Les royalistes venaient, au renouvellement du tiers des deux assemblées délibérantes, de gagner un grand nombre de sièges. Cela indiquait le mécontentement des électeurs. Les Anciens allaient élire Barbé-Marbois comme président et les Cinq-Cents choisissaient Pichegru. La réaction s'affichait. Aussi, l'agitation était grande dans Paris, car, si des trois Directeurs républicains, La Révellière, Barras et Rewbel, l'un était remplacé au tirage au sort par une créature des Clichiens, la République était mise en péril. On l'enterrait déjà dans des chansons. Le comte de Provence et les émigrés croyaient pouvoir rentrer incessamment.

Se voyant menacé d'une diminution ou même

1. *Dictionnaire de la Révolution*, p. 407.

de la perte de ses pouvoirs, Barras se rapprochait de Massena ; il priait Bénézech de présider le 29 floréal, (18 mai) un banquet offert aux généraux représentant les armées de Sambre et d'Italie. Massena serait mis en vue dans les bulletins publiés à l'occasion de cette fête ; on le ferait candidat au poste de Directeur.

A cette fête patriotique, anciens députés et nouveaux, des hommes de tous les partis, se pressaient dans l'immense salle de l'Odéon, « ornée de tout ce que l'art a pu ajouter à ce local superbe. Des guirlandes de fleurs, des drapeaux, des lauriers, des branches d'oliviers en ont relevé partout la décoration. Un banquet a été servi. Des citoyennes parées, non des diamans et des parures des cours, mais des ornements les plus élégans, des draperies les mieux disposées et telles qu'Athènes en offrait sans doute dans ses jours de fête aux vainqueurs de l'Asie, remplissaient les galeries[1]. »

Delmas, Izos, Daubermesnil et d'autres députés portèrent des toasts[2]. Les artistes des théâtres déclamèrent des vers d'Amaury Duval et chantèrent des

1. *Fête civique célébrée à l'Odéon*, opuscule imprimé chez J. F. Sobry, p. 2.

2. A la République : — « Que sa prospérité au dedans égale sa gloire au dehors. » A la Constitution de l'an III : — « Qu'elle soit constamment le point de ralliement des Républicains et le désespoir des factieux ! » A la paix : — « Salut à la mère de la félicité nationale et de l'union entre les peuples libres. » Aux armées françaises : — « Nous vous saluons, objet de notre reconnaissance et de l'admiration de l'Univers. » Aux chefs militaires : — « Que l'attachement de leurs frères d'armes et la tranquillité des citoyens soient leur plus digne récompense ! » Au général Massena : — « Salut à l'enfant chéri de la victoire. » Aux Assemblées nationales : — « Elles ont fondé la liberté, détruit la tyrannie, établi

couplets de Félix Nogaret[1]. Un bal terminait cette fête.

Qui allait sortir le 19 mai parmi les Directeurs? Les Clichiens demandaient chaque jour la retraite de Barras ou de Rewbel. Letourneur tombait au sort; il s'était ligué avec Carnot contre toute candidature d'un lieutenant de Bonaparte; et beaucoup de gens le servaient, tant la crainte d'une dictature militaire dominait alors les esprits.

C'était au Conseil des Anciens qu'allait se faire l'élection. Avant, le parti républicain et celui de

la constitution. » Aux nouveaux députés : — « Le peuple les appelle au maintien de la République; ils rempliront son vœu. » Aux députés sortants : — « Ils ont concouru à fonder la République ; leur mémoire est immortelle. » Aux arts et au commerce : — « L'Etat républicain est leur élément. Ils y parviendront à toute la splendeur qu'ils peuvent acquérir. » Au beau sexe des deux hémisphères : — « Puisse-t-il n'être favorable qu'aux amis de la liberté. » (*Fête civique*, p. 10 et 11.)

1. *Couplets pour Massena*, de Duval : — « Ah ! cessons de chanter les hymnes de la guerre ; Enfin Mars a laissé reposer son tonnerre ; Sous nos toits conservés par leurs bras protecteurs. Nos guerriers reviennent vainqueurs ; Ils reviennent, ô vous leurs mères et leurs amantes, Baisez avec transport leurs armes triomphantes. — Ils ont conquis la paix, Et pour eux, en ce jour, Le laurier s'entrelace au myrthe de l'amour ; L'univers étonné contemple notre gloire ; A nos derniers neveux la muse de l'histoire Contera nos combats et la fuite des Rois ; Ils seront fiers de nos exploits ; Ils diront : nos ayeux, pour être un peuple libre, Soumirent le Danube et le Rhin et le Tibre. »

Sur les préliminaires de paix de Nogaret. — « Jour de Dieu ! que vois-je là ? J'en ai l'âme émue ; C'est notre ami Massena ; Fêtons sa venue ; Vive la paix ! Ah ! j'y crois ; Mais parlons de ses exploits Et de sa vaillance, ô gué ! — Des Houlans et des Pandours, Qui tournaient l'échine, Ses soldats ont, tous les jours, Mangé la cantine ; Ils buvaient leur brande-vin, Et chantaient le vieux refrain : La bonne aventure, ô gué ! — Aux postes de Corona, Voyez les Croates, Baisser devant Massena Drapeaux et cravates ; Que de canons, que d'obus, Et que de soldats rendus A sa brave élite, ô gué... — Ce nouveau Bellérophon, Fils de la victoire, Ne s'avançait que par bond Aux champs de la gloire ; Il s'en allait chaque nuit, Débusquant Charlot du lit, Occuper sa place, ô gué... » (*Fête civique*, p. 3, 4, 7 et 8.)

la Restauration, également actifs, se prodiguaient, promettaient des places et un gouvernement sage. Mais l'influence des Clichiens dominait; la plupart étaient riches, très entreprenants; ils s'engageaient à réprimer l'anarchie dans Paris et à conclure la paix avec l'Autriche, œuvres nécessaires, qu'on réclamait depuis longtemps. Barthélemy, ambassadeur de la République à Berne, était inscrit le premier sur leur liste[1].

Dans le club de Noailles, où La Révellière-Lépeaux avait la plus grande influence, Massena était aussi le premier candidat[2]. Les membres de ce club, fatigués de subir la démagogie de l'ancienne Convention, espéraient qu'un soldat dirigerait enfin un gouvernement libéral pouvant seul ramener le pays si agité à la pratique des saines doctrines.

Le tiers nouvellement élu dans chaque assemblée prit séance le 1er prairial seulement; ce ne fut pas sans tumulte; on s'injuria même sur quelques bancs; et le 5 (24 mai), il fut procédé au vote qui devait désigner le remplaçant de Letourneur.

Paris était mis, depuis la veille, en état de siége. Trois cordons d'agents entouraient le Luxembourg. Des soldats occupaient places et carrefours. On arrêtait les passants qui devaient présenter à toute réquisition une carte ou un passeport; on forçait

1. Les autres candidats étaient : Bougainville, le marin; Viellard, accusateur national; Tarbé, ancien ministre; Beurnonville, général; Redon, administrateur de la Marine; le duc d'Ursel; Forbonnais; Garnier et Borda.

2. Venaient ensuite : Kléber; Beurnonville; Laborde; Garat; François de Neufchâteau; Merlin de Douai; Charles Delacroix; Pléville et Lecarlier.

les voyageurs à descendre de voiture pour montrer leurs papiers[1].

Barbé-Marbois annonçait, à quatre heures et demie, lès résultats du scrutin. Les Clichiens triomphaient et poussaient de longues acclamations, car Barthélemy était nommé Directeur[2]. Déçu, Massena voulait aller rejoindre l'armée; mais le lendemain de cette élection, Barras qui prévoyait l'acte du 18 Fructidor, pensait que l'envoyé de Bonaparte pourrait, après le coup d'Etat, prendre la place de l'un des membres du Directoire qu'on exilerait nécessairement. Il indiquait son désir au divisionnaire qui ajournait son départ. Aussi, La Révellière-Lépeaux et Rewbel encourageaient Massena, lui prodiguaient des attentions, lorsque Carnot redoutant et son énergie et sa popularité dans les faubourgs de Paris, le haïssait[3].

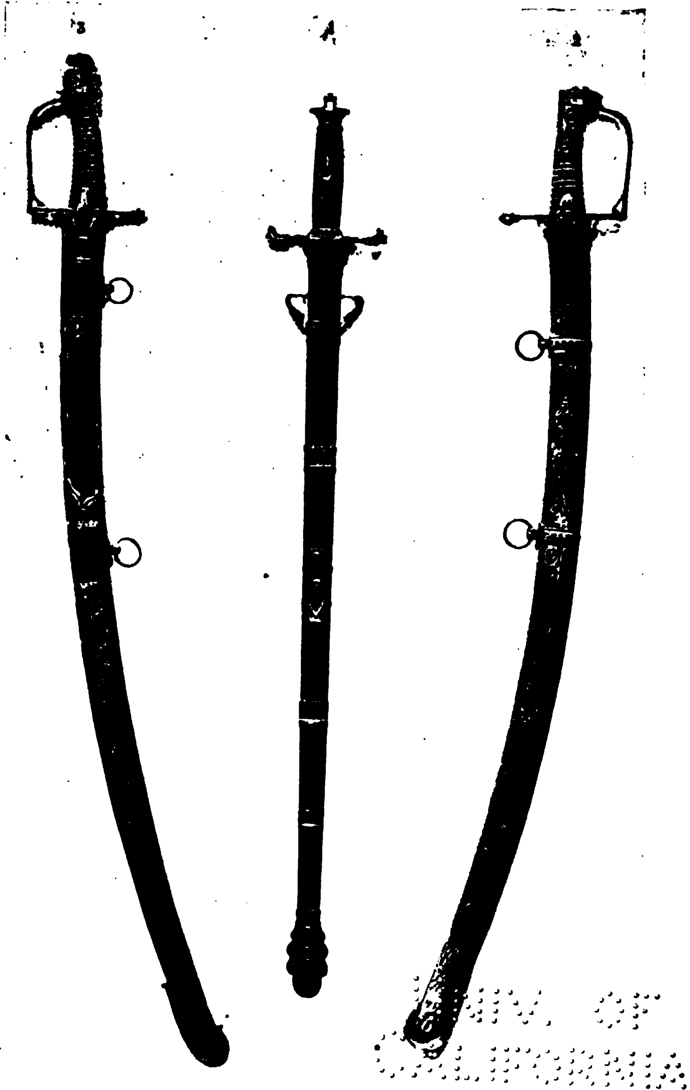
Toutefois, le général se lassa d'attendre l'exécution de ce coup d'Etat qui devait plus tard précipiter du pouvoir Carnot et Barthélemy. Ecœuré du spectacle des comédies parlementaires qui se jouaient entre les partis, préférant donner des coups de sabre que de continuer à entretenir des intrigues, il demanda les moyens de rejoindre

1. *Gazette nationale de France*, jeudi 25 mai.
2. A midi, la séance est ouverte. Il y a 458 votants : la majorité absolue est de 230. A trois heures, le scrutin est clos. Sur la première liste de 10 membres, ont obtenu : Barthélemy, 309 voix ; Bougainville, 264 ; Viellard. 263. Au deuxième tour, les voix se partageaient entre les deux listes, Clichy et Noailles. Ont obtenu : D'Ursel. 199 voix ; Beurnonville. 196 ; Forbonnais, 211 ; Massena, 187 ; Kléber, 173 ; Schérer, 157 ; Augereau, 139. (*Gazette de France*, 25 mai.)
3. *Mémoires de Barras*, 2e vol., p. 404.

sa division; et ces moyens obtenus, il fit de brefs adieux.

Accompagné de Ducos, il passa par Lyon, Marseille, Toulon, Antibes, — qui le posséda quelques jours — Gênes et Alexandrie. Dès son arrivée à Milan, le 12 juillet, Bonaparte apprit quel désordre régnait dans la République. Aussitôt, le général en chef ordonna une grande revue au Castello, pour le 14, et sous forme d'ordre du jour à l'armée, il proféra des menaces contre les hommes qui, dépourvus de préjugés, tentaient d'orienter le pays vers une réaction pouvant noyer la Liberté dans des flots de sang.

Massena allait goûter pendant quelques jours les délices de Mombello, près Grivella, où Joséphine exerçait déjà l'autorité d'une reine. Plénipotentiaires, généraux et courtisans menaient joyeuse vie au château. Là, Bonaparte devenu expansif, promettait au chef de la 1re division le commandement des troupes quand la paix serait signée. L'accord entre ces deux hommes était donc parfait. Massena sortait de Milan le 19 juillet; il n'arrivait à Padoue que le 25. Brune lui remettait le commandement de son corps.



1. Épée de commandement, donnée par la Convention Nationale au Général Massena, le 13 juin 1795.

2. Sabre d'honneur, donné par le Directoire à Massena, le 14 août 1796.

3. Sabre d'honneur, donné par le Directoire à Massena, le 9 mai 1797.

(*Collection de M. le Prince d'Essling.*)

CHAPITRE XIV

OCCUPATION DU PADOUAN

Retraite de la 1re division. — Querelles politiques entre les soldats. — Organisation du gouvernement de Padoue. — La misère des troupes. — Retour de Massena. — Revue et banquet du 10 août. — Fête donnée en l'honneur de Bonaparte. — On se prépare à la guerre. — Coup d'Etat du 18 fructidor. — Paix de Campo-Formio. — Les accusations de Kilmaine. — La division Massena se retire à Plaisance.

La 1re division de l'armée d'Italie, échelonnée depuis le 7 avril, sur les bords de la Mur, devait occuper au premier signal le passage du Semmering. Bonaparte savait que, devant elle, les derniers soldats de l'archiduc Charles ne pourraient résister longtemps. Mais l'acceptation, par l'ennemi, des préliminaires de Léoben, terminait enfin la campagne. On annonçait la paix, dans chaque camp, le 23 avril[1]. La trêve tant souhaitée allait permettre de réorganiser des régiments décimés. Mais on ne devait pas laisser des vainqueurs très arrogants à une si faible distance de Vienne, disait Bellegarde. Donc, la retraite des troupes était ordonnée.

1. Ordres du jour de Berthier. (Arch. Guerre.)

Appelé le 18 avril au quartier général, Massena écrivait à Brune, le 19, de le remplacer[1]. Brune, un brave soldat, n'était pas sans faiblesses. Il allait tolérer les fantaisies de Solignac et de Dupuy; il verrait souvent son autorité méconnue. Comme brigadier, il subirait les sarcasmes d'Augereau et la haine de Bernadotte. Toujours perplexe, il prenait seulement des demi-mesures, quand les circonstances lui commandaient de faire sentir aux indisciplinés le poids d'une main de fer.

L'armée allait se retirer dans ce pays vénitien, que Bonaparte voulait écraser de charges militaires après la révolte de Vérone contre nous. Bernadotte rétrogradait le premier; et le 25 avril, la division Massena suivait le cours de la Mur, se dirigeant vers Gratz, y couchait le 27, entrait le 28 dans le bassin de la Drave, à Marburg. On allait de Marburg à Laybach, où les troupes, arrivées le 3 mai, faisaient séjour les 4, 5 et 6[2]. Sérurier venait de rejoindre; il dépassait Bernadotte, qui allait former l'arrière-garde, dans le mouvement de Laybach à Goritz. Brune arrivait le 9 mai à Goritz; il conduisait 12.000 hommes[3].

Un long séjour qu'on fit dans cette ville mit en contact les soldats des trois corps, que leurs opinions politiques divisaient depuis longtemps. Ceux

1. Brune à Berthier. Bruck, le 1er floréal (20 avril). — « Je viens de recevoir une lettre du général Massena qui m'annonce qu'il se rend à Paris par ordre du général en chef, que pendant son absence, je commanderai la division. » (Corresp. Arch. Guerre.)
2. Arch. Guerre.
3. Lettre du commissaire des guerres d'Aure au commissaire impérial de Goritzia. (Registre 3e 57. Arch. Guerre.)

de la division Bernadotte qui avait les 11e, 30e et 61e de bataille, employaient le mot « Monsieur », proscrit dans la division Massena.

On commença, entre soldats, par des railleries; des mots aigres suivirent; les provocations amenèrent des duels. Puis un groupe d'hommes, de la 18e de bataille, ayant traité, le 22 mai, le soir, les grenadiers de la 61e de: « Messieurs les aristocrates », entendirent cette réponse: « Bonsoir, citoyens sans-culottes ».

Des deux côtés, les sabres furent tirés ; on se donna, sur un carrefour, des coups terribles. Les soldats d'Augereau prirent aussi parti contre les hommes de la 1re division, bientôt accablés par le nombre de leurs adversaires.

Des officiers accourus, ou envoyés pour séparer les combattants, avivent la querelle. Plusieurs bataillons, exaltés, vont prendre des fusils, s'entr'égorger, lorsque Brune fait battre la générale, enferme les troupes dans leurs quartiers, et sort avant le jour de Goritz.

Cent hommes avaient succombé dans cette lutte; la perte du corps de Massena s'élevait à 60 soldats[1].

Cette triste affaire fut, dans l'armée, suivie d'instructions sévères. Augereau publia un ordre du jour pour interdire l'apellation « Monsieur », ce que Bonaparte et Berthier approuvèrent[2].

1. *Mémoires de Thiébault*, 2e vol., p. 102.
2. Ordre du jour du 27 mai, à Vérone : « Le général Augereau, considérant que la malveillance, toujours à l'affût des occasions

Parti de Goritz le 23 mai, le corps de Massena passait à Gradisca et Palma-Nova, deux villes fortifiées; ensuite, il traversait Trévise et arrivait à Padoue le 30 mai.

Padoue était, l'an 1797, une ville de 35.000 habitants. Elevée au centre d'une vallée fertile, que traverse le Bacchiglione, gros affluent de la Brenta, elle se divisait en deux parties : haute et basse. La ville basse occupait de la porte Vénitienne jusqu'au palais de l'Université, abritant dans des maisons à portiques une population misérable, qui vivait de mendicité ou de maraudage. La ville haute, florissante, grâce aux revenus que lui fournissaient les campagnes, renfermait les palais : du Municipe, Pisani, Zigno, Frigimelica, l'évêché, deux théâtres, la cathédrale, plusieurs églises très grandes, dont le cloître et la basilique célèbre de Saint-Antoine, celle-ci ornée des chefs-d'œuvre de Donatello. Un large fossé, toujours rempli d'eau, entourait la cité. Un seul château-fort en défendait l'approche. Le Lion de Saint-Marc régnait là, comme à Vicence et à Udine. Dedans ou près des portes, 15 couvents abritaient plus de 3.000 moines et religieuses. Le plus riche, Sainte-Justine, élevé

de nuire, a tiré parti de l'expression *Monsieur*, employée dans la conversation ou ailleurs, pour semer la discorde et le trouble parmi les troupes, et que déjà cela a occasionné des rixes entre les corps, ce qui a fait couler le sang; que, d'après ce qui s'est passé, ceux qui s'obstineraient désormais à faire usage de ce mot n'auraient d'autre but que celui de la ruine entière de l'armée, déclare que, désormais, tout individu de sa division qui se servirait, verbalement ou par écrit, du mot *Monsieur* sous aucun prétexte, sera destitué et déclaré incapable de servir dans les armées de la République. » (Arch. Guerre.)

non loin du cloître de Saint-Antoine, avait 500.000 livres de rente[1].

Le général Victor commandait cette place depuis le8 mai. Il en connaissait bien les ressources. Il avait persécuté le gouverneur vénitien, soutenu les revendications de la plèbe, préparé la révolution du peuple contre une aristocratie ayant dirigé, jusque-là, les affaires du pays.

Brune s'installait au palais Zigno, place de la Signoria, dans des décors fastueux, lorsque la 32e et le 10e chasseurs occupaient militairement Padoue. Les autres troupes devaient s'échelonner, entre 15 bourgades de la province et vivre des réquisitions levées sur le pays.

Suivant les instructions de Bonaparte qui, après la chute du gouvernement de Venise, survenue au lendemain des Pâques Véronaises, partageait la Terre ferme en sept provinces, Brune allait organiser un état démocratique, le seul qui pût traiter les Français en alliés[2]. Les administrateurs de cet Etat devaient proclamer les *Droits de l'homme*, planter des arbres de la Liberté, jurer une haine éternelle aux tyrans, vendre les biens des émigrés,

1. *Opuscoli Padovani.* (Arch. de Padoue.)

2. Le gouvernement ou municipalité de Padoue fut composé des citoyens Girolamo Dottori, président; Girolamo Polcestro; Girolamo Lazzara; Girolamo da Rio; Fabrizzio Orsato; Prosdocimo Brazola; Alvise Savaranola, prêtre; Antonia Vigodarzere; Stefano Gallino; Simeone Strattico; Antonio Nalin; Giuseppe Rossi; Giuseppe Fogarolo; Lorenzo Baldan; Giovanni Scardova; Luigi Mabil; Francesco Zorzi; Girolamo Albertini; Gio Battista Ferrighi; Bartolommeo Prati, médecin; Giacomo Nalin, avocat, et Michele Salon, membres. (*La Republica francese a Padova*, manuscrit du séminaire classé sous les nos 551-552.)

lever des impôts et les verser à l'envahisseur[1].

Le nouveau gouvernement se montra docile. Douze mille soldats, des vainqueurs exigeants et de rapaces commissaires, vécurent, royalement d'abord, des ressources du pays. Mais, dépouillé de ses denrées, de son bétail, le paysan expulsé de sa demeure servant de logement aux troupes, dut mendier, le long des chemins, la poignée de maïs nécessaire à son existence. Le bourgeois paya, pour sauvegarder la vie ou la liberté des siens, de si lourds impôts que sa bourse se trouva bientôt épuisée. L'aristocrate chercha au loin un refuge. Alors, la misère d'une part, l'indignation de l'autre, firent germer des ferments de révolte. Et les vols commis dans le mont-de-piété de Padoue, servirent seulement de prétexte à une manifestation dirigée contre les Républicains[2]. Brune, qui cherchait le moyen d'établir l'état de siège, ordonna, le 25 juin, l'arrestation de quelques moines et de vingt royalistes[3]. Des proclamations, partout affichées, menaçaient les turbulents d'une exécution sommaire. Et l'ordre régnait de nouveau dans la rue.

Berthier se pressait de remettre l'armée sur le pied

1. Ce gouvernement fit grande œuvre : le chapitre de la cathédrale imposé à 40.000 ducats ; l'argenterie des églises enlevée ; le patrimoine ou communauté de Saint-Antoine versa 943.077 livres. (*Mémoires inédits de Perissuti*, p. 104, Arch. de Padoue.)

2. Brune avait pourtant mis les voleurs en jugement. Louis Drujon, chef de brigade de la 40e, passa le 19 juin devant un conseil de guerre qui prononça la cassation et un an de prison pour vol dans le Mont-de-Piété. (*Annali di Padova*, 2e vol., p. 119.)

3. *La Republica francese a Padova.*

de guerre; il cantonnait Massena à Padoue[1]; Augereau gardait Vérone saccagée; Sérurier était à Sacile; Bernadotte et Dugua se partageaient la province d'Udine; Joubert occupait Bassano; Delmas tenait garnison à Bellune; Victor surveillait, de Gemona, le passage des Alpes Carniques; Kilmaine, chef de la cavalerie, restait à Milan, et faisait garder Trévise par 4 régiments de cavalerie, que Dumas commandait. Le parc d'artillerie était distribué, moitié à Milan, l'autre partie dans Pordenone. Suivant les calculs de l'état-major, le temps d'une semaine suffirait pour réunir ces divisions, si les préliminaires de Léoben n'aboutissaient pas à la paix définitive[2].

Le gouvernement provisoire du Padouan donnait une pompe extraordinaire aux fêtes du 14 juillet. Devant l'assemblée du peuple, Brune distribuait les nouveaux drapeaux à ses régiments. Ces réjouissances coûtaient 20.000 ducats au trésor. Le 17 juillet, les législateurs décrétaient l'abolition de l'Inquisition et la suppression du droit d'asile dans les cloîtres. On envoyait, le même jour, l'argenterie des églises à Milan; dix chariots en étaient remplis. Haller les attendait pour battre monnaie.

Massena arrivait le 25 juillet, dans l'après-midi. Ayant installé son quartier général au palais Fri-

1. La division Massena était formée des : 1re brigade de bataille, sous Ménard : 18e et 25e; 2e brigade : 32e et 75e, sous Rampon; 1re brigade légère commandée par Motte : 2e et 11e (la 11e était détachée à Monza); 5e brigade de cavalerie : 20e dragons et 24e chasseurs. (Registre 14, pièce 160.)

2. Corresp. du 28 mai, Arch. Guerre.

gimelica[1], il s'étonnait que les soldats fussent encore mal vêtus, interrogeait le commissaire des guerres, dévoilait des manœuvres de la municipalité, dont quatre membres, Girolamo Dottori, le premier, seraient remplacés par des jacobins. Et il écrivait le 26 juillet au nouveau président :

« Je désire, citoyen, connaître les délibérations et proclamations que vous pourrez être dans le cas de faire dans les arrondissements de votre département dont le commandement militaire m'est confié ; rien ne devant se faire sans mon autorisation.

« La santé du soldat que je commande exige impérieusement qu'il lui soit délivré des paillasses ; vous voudrez bien, en conséquence, faire droit à la réquisition qui vous sera faite par mon commissaire des guerres. Il est encore nécessaire de donner davantage de casernes, le soldat étant trop à l'étroit ; l'officier chargé de ce détail vous en fera la demande.

« Je me suis fait rendre compte par mon commissaire des guerres de la situation des subsistances ; il en résulte que les troupes ne vivent que du jour au jour ; cette pénurie est sujette à bien des inconvénients. Je vous demande que vous vous occupiez de suite à faire fournir les magasins en tous genres pour quinze jours au moins.

« Faites-moi connaître les noms des émigrés

1. Aujourd'hui, palais Salvatico, rue des Tadès, près des anciens fossés.

de l'étendue de votre département, avec les noms des individus chargés d'administrer leurs biens[1]. »

Les abus de Solignac étaient réprimés[2]. Dupuy, chef de la 32e, avait cassé 15 sous-officiers sans pouvoir fournir contre eux des preuves d'indiscipline. (*h*) Repoussant les observations de Brune, lorsqu'il demandait l'appui de Bonaparte, Massena l'obligeait de rendre des galons aux sergents injustement dégradés. Tous les services étaient inspectés.

Dumas ayant distribué sa cavalerie sur le territoire de Rovigo, de sa propre autorité, Massena lui écrivit de se retirer, la 1re division devait seule réquisitionner par là[3].

Après une revue de détail, passée le 28 juillet, le divisionnaire ordonnait la formation d'équipes qui ouvriraient une route militaire entre Padoue et Mantoue. Un corps des volontaires du pays serait organisé sans retard. Le gouvernement rouvrirait, dans le plus bref délai, les cours de l'Université fermée depuis quelques mois et placerait le professeur Strattico à la direction.

Le 8 août, la caisse du payeur était vide. La municipalité, sommée de fournir de l'argent, ordonnait des recherches chez les moines et faisait

1. Registre 16, p. 271.
2. A Léoben, Solignac arrive sur le pont de la Mur avec 25 dragons. Le bourgmestre vient l'implorer de respecter la vie des habitants. — « Soit, dit-il, mais versez-moi mille ducats. » Il reçut la somme. Informé, Bonaparte lui fit rendre gorge le 15 avril. (*Correspondance de Napoléon*, n° 1731.)
3. Registre 16, p. 271.

violer, par la force armée, un grand tombeau dans l'église Filipini ; on ne trouvait rien dedans[1]. Il fallait verser 1.200.000 livres aux Français ; la réserve du mont-de-piété les fournissait.

On devait fêter le 10 août, anniversaire de la prise des Tuileries, comme une victoire du peuple. La veille, les sapeurs plantaient un arbre de la Liberté au Champ de Mars de Padoue, l'ancien Prato della Valle, situé à 500 mètres du quartier ouest de la ville ; ensuite, ils élevaient l'autel de la Patrie sur un tertre entouré d'estrades. Le matin, l'artillerie tirait des salves et les cloches sonnaient. A quatre heures, dans la chaleur torride, les troupes se massaient devant la tribune qu'occupait le gouvernement provisoire. Massena, qu'entourait un brillant état-major, arrivait à cinq heures. Le peuple l'acclamait. Les musiques jouaient le *Chant du départ*. Placé au centre de la division, le chef faisait porter et présenter les armes, incliner les étendards. Il prononçait le serment de fidélité à la République, suivi de ces mots : « Mort aux tyrans ! Guerre à la royauté ! » Serment et paroles que répétaient les adjudants-généraux, les aides de camp, les généraux placés devant leurs brigades, les officiers et tous les soldats. Le défilé se faisait ensuite, pendant que le canon tonnait.

Massena offrit, à sept heures du soir, dans la grande galerie du palais municipal, un dîner où

1. *La Republica francese a Padova.*

s'exaltèrent les sentiments républicains des convives; on porta même des toasts révolutionnaires (i). La ville était illuminée; le peuple dansait et s'amusait jusqu'à l'ivresse.

Haller réclamait encore des pièces d'orfèvrerie. Pour le satisfaire, on s'emparait du trésor de Saint-Antoine, mais la communauté rachetait les reliques. Bonaparte demandait pourquoi les biens nationaux n'étaient pas vendus. Une commission, composée des citoyens Albertini, Greati et Uratio préparait la mise aux enchères, ou plutôt remettait l'adjudication de semaine en semaine, ne voulant réaliser qu'après le départ de Massena, les 25 et 26 novembre 1797[1].

L'annonce d'une vente des biens d'émigrés suffit à exaspérer nombre d'individus dans le Padouan. Secouer le joug de la domination française était le désir de 50.000 personnes dont les plus turbulentes préparèrent, avec la complicité et l'argent des prêtres, un soulèvement qui échoua; et le 20e dragons, distribué en petits détachements, seconda l'œuvre brutale de la police du Comité de sûreté générale créé le 17 août et placé sous la direction du citoyen Salon[2].

Sans manquer aux conférences diplomatiques ouvertes à Udine, Bonaparte se préoccupait néanmoins des besoins de la 1re division de l'armée d'Italie. Il pressait Massena de passer des mar-

1. La vente produisait 4.052.886 livres vénitiennes. *Annali di Padova*, 3e vol., p. 248.)
2. *Annali di Padova*, 2e vol., p. 184.

chés[1]. Le divisionnaire se rendait le 20 août à Venise, n'obtenait rien du provéditeur général; et, rentré à Padoue le 24, navré de voir des hommes demi-nus et 500 soldats couchés dans les hôpitaux, il exigeait du gouvernement provisoire une fourniture d'habits, de drap, de toile et de souliers[2].

Le 24, Bonaparte arrivait à Padoue. Berthier était dans sa voiture. Le général en chef descendait au palais Frigimelica, offrait un déjeuner de quarante couverts, sans inviter aucun membre de la municipalité. Massena recevait ses éloges, possédait toute sa confiance, voyait approuver ses comptes, jusqu'à ses projets. A trois heures, la troupe prenait les armes, franchissait la porte Savonarola, se rendait au Champ de Mars où Bonaparte passait une revue, haranguait les soldats, indiquait des devoirs civiques, car il voyait, comme à Milan le 14 juillet, des factions menacer la République, rechercher l'appui de Carnot et de Barthélemy. On illuminait, le soir, les rues à portiques et les palais. Bonaparte se rendait au théâtre Obizzi, où l'on jouait *Matrimonio Democratico*.

1. Milan le 14 thermidor (1er août). Bonaparte à Massena. — « Je suis persuadé que dès l'instant où vous aurez donné quelques soins à votre division, vous parviendrez promptement à l'habiller entièrement. Allez passer quelques jours à Venise, pour activer par vous-même le départ des effets que cette ville doit vous fournir. (Lettre inédite de Bonaparte. Registre 14, pièce 144.)

2. 2.000 habits, 2.000 vestes, 2.000 culottes, 3.000 chapeaux, 5.000 paires de guêtres, 3.000 paires de souliers, 1.000 aunes de drap bleu, 2.000 de drap blanc, 100 d'écarlate, 1.100 de serge pour doublures et 2.700 aunes de toile. (Lettre de Villemanzy à Bonaparte, le 1er septembre. (Arch. Guerre.)

La chanteuse Calderini tenait le premier rôle. A minuit, Bonaparte partait pour Udine [1].

La vente des grains se trouva bientôt suspendue dans tout le Frioul; manœuvre du gouvernement vénitien, croyait-on, encouragée par les Autrichiens qui massaient des troupes le long de l'Adriatique. Le pain allait manquer, si d'énergiques mesures n'étaient pas prises. Massena obtint qu'on arrêtât toute exportation hors les limites du territoire de la Terre ferme. Les approvisionnements étant assurés de nouveau, le divisionnaire dut s'aliter, souffrant de violents accès de fièvre [3].

On apprenait successivement dans Padoue la nomination de Schérer comme ministre de la guerre et le coup d'Etat du 18 Fructidor (4 septembre), dû aux révélations de la correspondance d'Antraigues saisie par Bonaparte à Venise. Merlin et François de Neufchâteau remplaçaient Carnot et Barthélemy exilés. Roger-Ducos était président du Conseil des Cinq-Cents. La proscription chassait du territoire de la République un grand nombre de royalistes. Augereau, commandant l'armée de

1. *La Republica francese a Padova.*
2. Passariano le 21 fructidor (7 septembre). Bonaparte à Massena. — « Les observations contenues dans votre lettre, citoyen général, m'ont paru si justes que j'ai ordonné au général Berthier de former un congrès composé d'un membre de chaque gouvernement central de la terre ferme pour prendre des arrangements sur la circulation des grains. Il est aussi chargé de prendre connaissance des versements que les administrations doivent faire dans les divisions.

« Je prends beaucoup de part à votre indisposition ; les négociations vont avec beaucoup de lenteur. Je vous ai dit que si, pour le 1er octobre, rien n'était décidé, nous pourrions bien nous battre. » (Lettre inédite de Bonaparte, Registre 14, pièce 145.)

Paris, faisait rappeler Clarke, le complice des Clichiens, après avoir écrit à Massena que le plénipotentiaire diffamait les généraux.

Ignorant qu'il avait été près d'être élu au Directoire par les Anciens, le chef de la 1re division félicitait La Révellière et Barras du succès qu'ils avaient remporté; puis il répondait à la lettre d'Augereau, et jugeait sévèrement quelques hommes appartenant à l'armée d'Italie. Cette lettre, interceptée par Berthier, allait lui créer des ennemis redoutables[1].

Le 12 septembre, Joséphine et Pauline Bonaparte, dans une société assez nombreuse et bien escortées, prirent logement à Padoue, au palais Pisani, donnèrent un dîner de 60 couverts, un bal, et la ville fut illuminée. Le 13, elles reprirent la route de Venise[2].

La 1re division accordait sa confiance au nouveau Directoire jurant de respecter la constitution de l'an III. Bonaparte félicitait le chef et les

1. Padoue le 17 septembre 1797 Massena à Augereau. — « Mon cher ami, tu connais l'armée mieux que pas un et tu n'ignores pas qu'il y a des individus qui la déshonorent par leurs principes; il est inutile de t'en donner la nomenclature, mais il est bon que tu saches que les administrateurs, surtout les chefs, n'ont pas changé, qu'ils n'ont même pas été atterrés des derniers événements de Paris; cette peste est indomptable, il est important que le Directoire prenne les moyens de l'expulser. Tu connais Haller, tu sais que par le canal de Berthier, il est parvenu à s'emparer presque exclusivement, avec le commissaire-ordonnateur en chef (Villemanzy) de l'oreille de Bonaparte. C'est pis que jamais; je ne conçois pas où s'arrêtera leur audace. Haller surtout semble redoubler ses efforts pour ravager plus que jamais. Si bientôt il n'est pas réduit au néant, on ne peut calculer où il aboutira. » (Registre 78, p. 176.)

2. *La Republica francese a Padova.*

soldats de leur fidélité envers ces principes démocratiques qu'il voulait voir se propager dans le monde.

« Passariano le 30 fructidor (16 septembre)[1].

« J'ai trouvé les sentiments qu'exprimaient votre division conformes à cet esprit que doit avoir la 1re division de l'armée d'Italie.

« Je vous ôte le général Cervoni pour le mettre dans la division du général Sérurier. Je vous envoie en place le général Kellermann qui a longtemps servi sous vos ordres[2].

« La 11e demi-brigade est dans ce moment-cy dans la vallée de Bergame; elle n'est point aussi forte que je l'avais espéré; elle n'a point reçu les prisonniers du Rhin; elle n'est que de 1000 hommes; cependant, elle vous joindra, j'espère.

« Distinguez bien la petite partie de votre division qui se trouvant en convalescence ou de toute autre manière, ne pourra pas soutenir une campagne active; envoyez-moi l'état exact.

« Ces messieurs ne peuvent pas se décider à la paix; je pense que les nouvelles de France les déconcerteront un peu; au reste, nous sommes là. Ils se renforcent beaucoup dans toutes leurs premières lignes, entr'autre dans le Tyrol; peut-être veulent-ils nous faire tous prisonniers!!!

« Je vous salue. »

1. Lettre inédite de Bonaparte. (Registre 14, pièce 146.)
2. L'adjudant-général Kellermann, fils du général en chef de l'armée des Alpes.

On se préparait à reprendre les armes, sans que le soldat montrât aucun enthousiasme. La vie de garnison avait, depuis quatre mois, amolli son courage. Chacun éprouvait et manifestait le désir de revoir ses foyers. Aussi, les officiers souhaitaient la paix qui était enfin signée le 17 octobre, à la suite de laborieuses négociations, au cours desquelles Bonaparte avait montré, indépendamment de l'énergie d'un soldat resté seul contre les représentants de François II, tous les talents qui distinguent le bon diplomate. Et il signa pour la République, le traité de Campo-Formio, à côté des plénipotentiaires autrichiens : de Gallo, Cobentzel, Merveldt et Dagelman[1].

Comme le représentant de la France donnait à l'empereur d'Allemagne tous les pays Vénitiens où le gouvernement soi-disant égalitaire avait été établi, on allait livrer ces peuples au régime du despotisme dont souffriraient cruellement des hommes qui, se voyant abandonnés par la République, poussèrent des cris de colère. La force armée les fit taire ; et, d'un coup, les Français autrefois libérateurs devinrent des oppresseurs.

Cependant, les administrateurs de Padoue secon-

1. Le traité de Campo-Formio complétait les préliminaires de Léoben. L'empereur d'Allemagne abandonnait à la France les Pays-Bas et toute la rive gauche du Rhin; il reconnaissait la République Cisalpine que Bonaparte avait définitivement formée de la Lombardie, de la Valteline, de la Romagne, du Mantouan, du Brescian et du Bergamesque. Venise, l'Istrie, le Frioul, la Dalmatie et les Bouches de Cattaro passaient sous la domination autrichienne. Un article secret accordait Mayence à la France. Un Congrès réuni à Rastadt devait régler les indemnités dues aux princes germaniques dépossédés.

dèrent encore Massena habillant et nourrissant difficilement sa division. Les derniers impôts levés avaient produit 140.000 ducats le 6 octobre et 60.000 le 7. C'était insuffisant. On cherchait d'autres recettes.

Dans ce temps, l'armée prit le deuil, accordant des regrets à Hoche mort au camp de Wetzelar. Et à l'oraison funèbre d'un homme presque divinisé parce qu'il sut rester probe entre tant d'agioteurs placés dans son armée, le Directoire faisait ajouter comme post-scriptum un hymne en l'honneur du 18 Fructidor[1].

Bonaparte est à Padoue le 27 octobre. Il dîne chez Massena, ne part pour Vicence que le soir, dans un carrosse à six chevaux qu'escortait de la cavalerie[2]. Après lui avoir demandé le commandement de l'armée d'Italie, le chef de la 1re division écrit à Barras.

« Padoue le 29 octobre[3].

« La paix est faite, citoyen directeur. Lorsque je fus assez heureux que d'en porter les préliminaires au Directoire, vous me promîtes le commandement des troupes qui resteraient en Italie.

1. « Le 6 brumaire, on distribuera dans l'armée les cent sabres d'honneur accordés par le général en chef; on chantera l'hymne des bardes Chénier et Le Brun pour le 18 fructidor; on lira le discours de l'orateur Daunou; on fera l'exercice à feu et l'on tirera vingt coups de canon. » (Instructions de Bonaparte, du 28 vendémiaire — 19 octobre. Registre 14, pièce 147.)
2. *La Republica francese a Padova.*
3. Registre 16, pièce 281.

Je viens vous rappeler la faveur dont vous voulûtes bien alors m'assurer. Le général en chef a convenu que la justice le réclamait pour moi et qu'il en ferait la demande formelle si l'expédition d'Angleterre n'avait pas lieu, parce que, dans ce cas, il comptait que je voudrais bien servir la République dans cette opération.

« Citoyen directeur, je n'ai jamais refusé de me dévouer pour mon pays; et si l'on me croit utile là, cela suffit; mais cette expédition ne peut se faire qu'au beau temps, et, en attendant, je pourrais commander en Italie. Par les marques d'estime et d'amitié que vous m'avez manifesté, j'ai lieu de croire que vous voudrez bien me donner la satisfaction que je vous demande. »

Mais Berthier, qui désirait exercer ce commandement, réunissait dans une alliance Leclerc, Kilmaine, Haller, Villemanzy et Landrieux chassé plus tard de l'armée comme voleur. La jalousie lui commandait de porter des accusations contre Massena, sans les prouver toutefois, de le desservir, surtout auprès de Bonaparte. Kilmaine, qui exerçait provisoirement les fonctions de général en chef, par rang d'ancienneté, écrivait à ce dernier, le 15 novembre :

« Les Padouans prétendent avoir donné en différens tems, trois millions de Venise à Massena pour les besoins de sa division; la division prétend qu'il n'en a pas été employé pour elle trois cent

mille livres[1], et que le reste doit être employé à se faire des partisans et à des braillards contre vous. Dupuis de la 32e m'a raconté beaucoup d'anecdotes à ce sujet, qu'il est inutile de vous répéter parce que, en supposant que tout cela fût vrai, tout ce fatras de malignités et de prétentions doit nécessairement se briser contre la droiture de vos intentions, votre gloire justement acquise et la splendeur que vous avez fait rejaillir sur votre patrie[2]. »

Villemanzy faisait arrêter Pontet, économe de l'hôpital militaire de Padoue, parce qu'il n'avait pas, le 23 novembre, rendu tous ses comptes[3]. C'était critiquer l'administration de Massena. Bonaparte ayant quitté Milan pour se rendre à Rastadt, Kilmaine lui écrivait de nouveau le 19 décembre :

« On se plaint beaucoup de la division Massena, à Plaisance, il y a eu des vols et des assassinats de commis ; et Ménard qui commande la division les a fait mettre au conseil de guerre. On se plaint aussi que Massena avant son départ a

1. L'occupation française coûta à Padoue : 17.623.839 livres vénitiennes ou 8.811.919 fr. 50. (Mémoires inédits de Périssuti, p. 104. Arch. de Padoue.) Les trois quarts de cette somme furent versés à Haller. Haller portait dans ses comptes que l'armée d'Italie avait reçu et dépensé du 21 décembre 1796 au 22 octobre 1797, 110 millions 991.432 livres 4 sols et 11 deniers (Arch. Guerre).
2. *Correspondance inédite de Napoléon*, 4e vol., p. 460.)
3. Ordre du jour de Dalons. (Arch. Guerre.)

fait contribuer tous les couvents de la ville en les menaçant de mettre les moines dehors et d'y loger les troupes de sa division ; il y a beaucoup de plaintes contre lui et contre son chef d'état-major Solignac pour des contributions levées à Padoue.

« Massena doit avoir des conférences avec des gens qui cherchent des dénonciations contre vous pour les envoyer à Paris. Leclerc m'a dit qu'il m'enverrait une note sur ces gens ; il est parti sans me la donner et je suis en ce moment à la recherche de tout cela, de concert avec le commandant de la place qui a aussi quelque indice[1]. »

Haller devait seconder Kilmaine et Villemanzy.

L'état misérable des officiers restés sans solde depuis deux mois força Massena d'emprunter au citoyen Albertini 4.000 sequins, qui furent versés le 7 novembre dans la caisse du payeur Félician[2].

Avant l'évacuation du Padouan, Massena dut rembourser Albertini ; et arrivé à Milan, il réclama

1. *Correspondance inédite de Napoléon*, 4e vol., p. 465.

2. Ordre du jour du 17 brumaire (7 novembre). — « La détresse dans laquelle se trouvaient les officiers m'a engagé à chercher les moyens les plus prompts de les soulager. Je me suis donc déterminé à faire un emprunt pour cet objet ; après bien des recherches, je suis enfin parvenu à emprunter 4.000 sequins qui seront employés à payer quinze jours de solde aux officiers en attendant que les fonds que le général en chef prépare soient arrivés. C'est le gouvernement central qui est parvenu à nous faire cette somme à titre d'emprunt. Les quartiers-maîtres pourront en conséquence se présenter chez le payeur de la division. » (Registre 16, pièce 267.)

auprès d'Haller les 88.000 livres avancées au corps. Haller paya; il ordonna ensuite le retrait des 4.000 sequins envoyés depuis deux jours à Félician et fit publier que le chef de la 1re division avait touché deux fois son avance. Cette nouvelle se répandit dans les garnisons, quand Ménard, ayant quitté Padoue le 23 novembre, marchait vers Plaisance (*j*).

Guieu commanderait la place de Padoue jusqu'à l'arrivée des Autrichiens de Wallis. Le 11 décembre, Berthier était nommé général en chef de l'armée d'Italie. Bonaparte voulait organiser l'armée d'Angleterre tandis que Massena, dont Barras n'avait aucun souci, passait quinze jours à Antibes et allait attendre, à Paris, une décision du Directoire.

Le Directoire lui confiait le commandement des troupes chargées de protéger la République romaine[1]. Il allait trouver là des ennemis qui, excités en secret, tenteraient de ternir l'éclat d'une gloire si péniblement acquise dans les plaines de l'Italie.

1. Il reçut sa nomination le 17 pluviôse an 6 et en accusa réception le même jour au ministre de la Guerre. (Arch. administratives. Guerre, pièce n° 25.)

CHAPITRE XV

AFFAIRES DE ROME

Assassinat du général Duphot. — Berthier entre dans Rome. — Exactions ordonnées par le Directoire. — Arrivée de Massena. — Départ du pape Pie VI. — Cérémonie funèbre du 22 février. — Révolte des officiers subalternes. — Massena se retire à Ronciglione. — Le soulèvement du peuple est réprimé. — Murat disperse les insurgés d'Albano. — Deuxième révolte des officiers. — Massena reçoit l'ordre d'aller à Gênes, puis de rentrer en France. — Gouvion Saint-Cyr le remplace.

Le traité de Tolentino avait humilié et presque ruiné le pape. Sans considération pour un vieillard, Cacault lui avait alors imposé la présence des généraux Victor et Lannes dans son palais[1]. On le forçait, ensuite, d'accepter Joseph Bonaparte comme ambassadeur de la République française. Et Joseph se montrait impérieux ; il encourageait l'œuvre des démocrates pendant que le Sacré Collège, menacé par les jacobins, cherchait et armait des partisans. On croyait, au Vatican, que les rois interviendraient cette fois en faveur de la papauté si le Directoire voulait aliéner son domaine temporel, et tarir ainsi la source de ses principaux revenus.

Dès le 25 décembre 1797, plusieurs rassemble-

1. Arch. Nat. AF III 77. Dossier 320.

ments se formèrent aux carrefours et dans une vigne de la villa Médicis; des agents provocateurs excitèrent l'ardeur des révolutionnaires qui marchaient sous des drapeaux français.

Le 27, à quatre heures du matin, Joseph Bonaparte apprend que 60 individus de mauvaise mine viennent d'entourer une patrouille, de tuer deux dragons. A onze heures, le frère de Napoléon, voulant protester de son respect au Saint-Siége, se rend auprès du cardinal Doria, secrétaire d'Etat, qui avait mis des troupes en mouvement afin de maintenir l'ordre partout. Rentré à l'ambassade, palais Corsini, vers trois heures du soir, Joseph y trouve les généraux Duphot, l'adjudant-général Sherlock, Arrighi et Eugène de Beauharnais très alarmés. Les Français vont se mettre à table, quand des émeutiers forcent les portes des cours de la résidence, poussant les cris de : « Vive la République! Vive le peuple romain! » L'ambassadeur descend, parle en italien à ces hommes surexcités, et les prie de se retirer, lorsqu'un piquet de la cavalerie papale sabre le peuple ; puis des décharges de mousqueterie éclatent.

C'est le premier acte violent contre la Révolution. L'ambassadeur et ses officiers veulent arrêter le massacre, car les soldats pontificaux avaient reçu l'ordre écrit de tirer ; ils se placent bravement entre les deux partis ; mais les fusiliers de la garde suisse, commandés par le capitaine Amedei, font feu sur la foule réfugiée dans les escaliers. Un jeune Français, venu pour demander son passeport

est tué. Duphot se place devant les baïonnettes des soldats. Il empêche un Italien de charger son fusil; il évite le coup d'un autre; il est entraîné jusqu'à la porte Septimiane et frappé d'une balle par le caporal Marinaldi qui fut nommé sergent dans la soirée[1]. Duphot tombe, mais il peut se relever; il s'appuie un moment sur son sabre; l'ambassadeur l'appelle plusieurs fois; et le blessé va rejoindre ses amis lorsqu'un deuxième coup de feu l'achève. Alors, les Suisses s'acharnèrent contre le corps. Amedei prit le sabre et le ceinturon teint de sang. Le curé de la paroisse eut la montre en or; un sergent reçut les boucles d'oreilles; et des soldats enlevèrent les habits de la victime[2].

Les autres Français rentrèrent précipitamment au palais Corsini rempli de monde. La fiancée de Duphot, belle-sœur de Joseph Bonaparte, s'évanouit, lorsqu'on lui apprit la mort tragique du général. Revenus de la porte Septimiane, les fusiliers tirent sur les murailles de l'ambassade. A six heures du soir, se glissant dans les ténèbres, Arrighi et de Beauharnais vont relever le cadavre de Duphot, qu'on trouva couvert de pierres.

Pie VI et le cardinal Doria laissant leurs soldats assiéger le palais Corsini, Joseph Bonaparte réclamait ses passeports à minuit; il les recevait le 28, après deux heures du matin; il partait à six heures par la route de Plaisance, laissant

1. *Journal inédit*, de François Piranessi. (Corresp. du 30 décembre 1797. Arch. Guerre.)
2. *Journal inédit*, de François Piranessi.

le corps de Duphot sous la surveillance de son maître d'hôtel que l'ambassadeur d'Espagne devait protéger[1].

Dans ce drame, le Directoire trouvait l'occasion d'intervenir, de réaliser des projets formés depuis longtemps : lever des contributions et occuper Rome, faire de la Ville Eternelle une sentinelle avancée contre Naples, sourdement hostile aux Français[2].

Berthier reçut l'ordre d'aller venger Duphot, d'exiler le pape, de prendre des otages, de saisir les caisses. Des marches d'Ancône, où il exerçait le commandement de l'armée d'Italie, l'ancien chef d'état-major de Bonaparte se dirigea vers Rome. Aucune résistance ne lui barra le chemin. Même, le roi de Sardaigne, à qui Doria avait demandé des secours, n'osa point protester contre la violation du territoire pontifical[3]. L'empereur d'Allemagne refusa d'intervenir. Et 12.000 Républicains se présentèrent le 10 février devant la ville[4]. Un seul citoyen se porta à la rencontre de l'armée

1. Rapport de Joseph Bonaparte au Directoire, daté de Florence, 30 décembre 1797. (Arch. Nat. AF III, 77. Dossier 321.)

2. Les traités de Bologne et de Tolentino n'avaient donné que 36 millions à la République française. Or, la richesse monétaire de Rome étant estimée à 100 millions de francs, on devait trouver encore 64 millions. (Arch. Nat. AF III, 185.)

3. *Journal de Piranessi*, déjà cité.

4. L'armée comptait : Avant-garde, 4 régiments d'infanterie et 1 régiment de hussards, 4.581 hommes. Division Dallemagne, 5 régiments d'infanterie, 1 régiment de chasseurs à cheval, des sapeurs, 10 pièces de canon, 7.473 hommes. Troupes détachées : Corps de l'adjudant-général Almeyras, 1.720 hommes. Brigade Dessolle, 2.172 hommes. Total de l'armée dite de Rome : 15.946 soldats. (Registre 19, pièce 226.)

et proposa de délivrer les galériens[1]. Mais dans la cité, une vile populace rapidement assemblée veut aller planter l'arbre de la Liberté au Capitole, tandis que le pape, les cardinaux et la noblesse craignaient les dernières représailles promises par Joseph Bonaparte avant son départ.

Les funérailles solennelles de Duphot précédèrent la proclamation d'une République romaine. Villemanzy, resté commissaire-ordonnateur en chef, et Haller, administrateur des finances, commencèrent leurs opérations le 11 février. Les biens du pape saisis, le séquestre mis sur les caisses des administrations, les riches taxés, les églises dépouillées de tout ornement ayant une valeur commerciale, 2 millions réalisés et remis entre les mains de Berthier[2], celui-ci écrit au Directoire, le 20 février :

« Le général Massena vient d'arriver. Je lui

1. Berthier à Bonaparte. Rome le 10 février. — « Je suis à Rome depuis ce matin et je n'ai trouvé dans ce pays que la plus profonde consternation et pas une lueur de l'esprit de liberté : un seul patriote est venu se présenter à moi et m'a offert de mettre en liberté 2.000 galériens. Vous jugez comme j'ai accueilli sa proposition... » (*Correspondance inédite de Napoléon*, 4e vol., p. 510.)
2. Le Directoire à Berthier, pour l'expédition de Rome. — « Le général lèvera sur ce pays les contributions qui lui paraîtront nécessaires, tant pour faire face à la dépense des approvisionnements que pour indemniser la République française du fait de l'expédition militaire sur Rome. Indépendamment de ces contributions, il en lèvera une particulière sur les cinquante familles les plus riches. Il confisquera au profit de la République française les biens du pape, de sa famille et des Albani. Il expulsera tous les émigrés français et ordonnera la saisie et la vente de tous leurs biens, meubles et immeubles. » (Registre 19, pièce 237.)

remets le commandement. Il trouve une armée disciplinée et estimée par sa conduite, un peuple heureux, un pays rendu à la liberté, où il ne s'est commis aucune dilapidation sur les caisses des objets d'art et de science et où le personnel et les propriétés ont été scrupuleusement respectés[1]. »

Schérer avait obtenu la nomination de Massena[2], général capable d'organiser une République dans le grand fief de la catholicité. Bonaparte s'était employé pour lui, sans que personne soupçonnât ses desseins, car Berthier devait, envers le vainqueur de Loano, jouer un rôle étrange, que certainement avait commandé l'homme qui le dominait d'une autorité déjà césarienne.

Massena recevait des instructions secrètes[3]. Il quittait Paris le 4 février, emmenait Reille et le capitaine Lallement. Ducos le précédait. Il s'arrêtait à Cannes le 11 février. On le portait en triomphe, le 12, jusqu'à sa maison[4], la maison du Dr Lamarre,

1. Corresp. Arch. Guerre.
2. Paris le 15 pluviôse an 6 (3 février 1798). « Le Directoire exécutif arrête que le général de division Massena est nommé général en chef des troupes de la République française qui seront détachées de l'armée d'Italie pour occuper les Etats du pape. » (Registre 18, pièce 309.)
3. Délibération secrète du Directoire, le 15 pluviôse. A Massena. — « Le Directoire exécutif vous invite à faire tout ce qui sera possible pour détruire le gouvernement papal, de manière que, soit en mettant Rome sous une autre puissance, soit, ce qui serait mieux encore, en y établissant une forme de gouvernement intérieur qui rendrait méprisable et odieux le gouvernement des prêtres, le pape et le Sacré Collège ne pussent concevoir l'espoir de jamais siéger dans Rome et fussent obligés d'aller chercher un asile dans quelque lieu que ce fût où au moins ils n'auraient plus de puissance temporelle. » (Arch. Nat. Registre AF III, 20, p. 88.)
4. Arch. communales d'Antibes.

située sur le cours de la Liberté, d'Antibes. Il laissait là Ducos tombé malade, repartait le 14, traversait Gênes le 16, entrait dans Rome, accompagné seulement de Lallement et d'un domestique appelé Desaille, le 19 février à six heures du soir. Installé au palais Taspasini, on aménageait le palais de Malte pour son état-major[1].

Pie VI était parti sous l'escorte de la cavalerie française. La Chartreuse de Sienne devait lui servir de résidence. Entourés de baïonnettes, 14 cardinaux avaient chanté dans Saint-Pierre un *Te Deum* en l'honneur de la nouvelle République. On rendait la liberté aux otages pris le 11 février, après le versement de 800.000 piastres[2]. Berthier devait envoyer cette somme à l'armée d'Italie tombée dans un dénûment si affreux que la garnison de Mantoue se révoltait contre ses chefs[3].

Le frère de Berthier, César, était nommé chef d'état-major de Massena; il annonçait aux Consuls romains que le nouveau commandant de l'armée d'occupation resterait peu de temps parmi eux, car Bonaparte voulait l'employer à l'armée d'Angleterre[4]. Le 20, Berthier rendait visite à son collègue. Il retardait sa prise de commandement, et pendant ce temps, négociait la vente des diamants du pape déposés chez le citoyen Tolonia, afin de couvrir

1. Registre 18, pièce 139.
2. Ils payèrent chacun : Cardinal Carandini, 100.000 piastres ; le prince Borghèse, 300.000 ; le prince Justiniani, 100.000 ; le banquier Aquaroni, 200.000 ; et le joaillier Sartori, 100.000. (Registre 18, pièce 65.)
3. Lettre de Miollis à Berthier, du 21 février. (Arch. Guerre.)
4. Arch. Guerre.

un crédit accordé à l'armée par les Durazzo de Gênes[1] Il faisait passer de l'argent à Mantoue[2], promettait des subsides aux régiments occupant Milan, achevait de dépouiller les temples et préparait la glorification de Duphot.

Le 22 février, Monge, Daunou et Florent, commissaires civils de la République française, délégués auprès de l'Etat romain, arrivèrent en carrosse à dix heures du matin quand, du château Saint-Ange, le canon tonnait, annonçant une cérémonie funèbre. A midi, les troupes de la garnison, portant leurs drapeaux et tambours voilés de crêpes, se dirigèrent vers la place Saint-Pierre. Alors les cloches de soixante églises sonnèrent des glas. Berthier, ses officiers, ses commissaires et les Consuls de la République romaine qui étalaient un grand luxe, occupèrent une tribune élevée devant la pyramide couverte d'inscriptions rappelant les actes que Duphot avait accomplis. Massena fut regardé comme un étranger par ces conquérants de l'Italie; près de lui, quelques officiers poussèrent des cris hostiles, dont César Berthier ne voulut point donner la signification.

On avait ouvert le palais du Vatican au peuple qui s'entassait sur les balcons. La populace profanait de ses haillons les arcades de Saint-Pierre.

1. Lettre de Faipoult au Directoire. (Arch. Guerre.)
2. Berthier au Directoire, le 21 février. — « Je reste ici pour tâcher de rassembler une somme de cinq cent mille francs que je ferai partir devant moi en poste pour Mantoue. J'ai dit au général Massena que Rome seule pouvait solder les troupes français dans la République Cisalpine, le gouvernement n'ayant pas le sol et laissant protester ses lettres de change. » (Arch. Guerre.)

Les troupes formaient un vaste carré. Du haut d'un tertre, le citoyen Faustin Gangluffi, poète et célèbre tribun, prononça un long discours, dans lequel il exaltait la bravoure et les talents du général assassiné par les sbires du pape. Il termina ainsi sa péroraison : « Grâces vous soient ensuite rendues à vous, généraux en chef, Berthier et Massena, instruments mémorables des décrets du Tout-Puissant; à vous, Berthier, qui, rapide comme l'Eclair et prudent comme la Sagesse, avez exécuté le grand ouvrage nécessaire et trop justement désiré; à vous, Massena, dont le courage et la fermeté doivent consolider et éterniser l'entreprise. Vive l'armée française! Vive la Liberté et l'Egalité![1] ». Ensuite, le poète Luigi Salironi chanta l'ode : « Aux mânes du guerrier[2]. »

Les régiments défilèrent devant la pyramide; ils s'écoulèrent par San-Spirito, la strada della Longura et le pont Sixte, sur la place où Duphot fut tué. Là, chaque peloton tira une salve de mousqueterie avant de regagner son cantonnement[3].

Berthier déclara, le soir, que Massena prendrait, après la parade du 23 février, le commandement effectif des troupes d'occupation : soldats débraillés et sans solde, officiers mécontents, la plupart

1. Arch. Nat. AF III, 77. Dossier 321.
2. L'ode se terminait par ces vers : « Gia per te sul Campidoglio — L'arbor sorge trionfale; — Ai tiranni ognor fatale — La Memoria tua sarà. (Cérémonie funèbre de Duphot. Corresp. Arch. Guerre.)
3. Instructions de Berthier. (Arch. Guerre.)

ayant appartenu à cette division Bernadotte où des sentiments royalistes se manifestaient souvent, et qui n'avaient pas, depuis les duels de Goritz, pardonné à Massena son républicanisme exalté. Lui, se sentit inquiet au milieu de ces régiments indisciplinés. Il jugea aussi sévèrement les habitants qu'on devait maintenir dans l'ordre :

« Le peuple romain, écrit-il au Directoire avant la parade, est encore bien loin d'avoir le courage mâle et cette énergie qui convient à des hommes libres, mais il y a des semences de liberté et des hommes capables d'élever la vertu et d'agrandir l'âme de ce peuple trop longtemps livré à la superstition; il y a tout lieu de croire que l'expulsion des principaux prêtres et moines le rendra à lui-même et qu'il deviendra digne de goûter les bienfaits que vous lui avez donnés.

« Il part demain pour l'armée d'Italie 500.000 fr., indépendamment des 500.000 autres qu'on y a déjà envoyés; après cet envoi, je mettrai tous mes soins à faire passer à Corfou les 500.000 livres ordonnées par votre instruction du 12; ensuite, je ferai en sorte de donner un acompte aux troupes que je commande et quoiqu'il soit dû à l'armée d'Italie quatre milions et demi, je ne désespère pas de la voir sous peu au courant de la solde[1]. »

Le temps nécessaire pour réaliser ces promesses

1. Arch. Guerre.

ne lui fut pas même accordé. Si, à la parade qui eut lieu au camp, devant Rome, aucun cri hostile ne s'éleva contre le nouveau chef, dans l'après-midi, le général Valette prévint Massena que 300 officiers se rassemblaient à la rotonde du Panthéon. La 11e de bataille refusa de fournir le service d'honneur. Des bruits de révolte circulèrent. Toute la nuit, des attroupements se formèrent sur les places. Le 24, César Berthier se rendit auprès des officiers encore réunis au Panthéon; il leur fit remarquer l'illégalité d'un rassemblement non ordonné, les somma de se disperser ; ils refusèrent d'obéir[1]. Rivaud, les ayant traités de factieux, faillit être écharpé.

Alexandre Berthier parut alarmé; il se rendit chez Massena à dix heures du matin. Tous les généraux s'y trouvaient réunis. Plusieurs conseillaient de prendre contre les révoltés des mesures de rigueur. Massena recommandait le calme, la prudence surtout, dans une cité toujours prête à secouer notre domination.

Les 242 officiers mécontents, signataires d'une adresse à Berthier, où ils réclamaient « contre les pillages éhontés », déléguèrent deux lieutenants qui entrèrent à onze heures du matin au palais Taspasini et « signifièrent au nouveau général en chef que, faute d'avoir payé, le soir même, l'arriéré de solde, il devait sortir de la ville ». Puis, ces

1. Il n'y avait qu'un petit groupe d'officiers subalternes: Ponsemaille, Perrier, Clavel, Legallier, Binet, Bourgeois et Hongubervilliers capitaines; Grosjean lieutenant; Desvernois et Bruil, sous-lieutenants. (Arch. Guerre.)

menaces faites, ils s'échappèrent par une porte dérobée.

En quelques heures, les ambassadeurs d'Autriche et de Naples, unis au clergé qui armait des gens sans aveu, organisèrent l'insurrection, pendant que les capitaines refusaient tout secours, toute démonstration contre l'ennemi, sur la prière des habitants qui les logeaient.

Pour prévenir les insurgés, Massena et Berthier montèrent à cheval dans l'après-midi. Un seul tambour consentit à battre le rappel. Les généraux trouvèrent les portes des casernes fermées. L'escorte de Massena dut désarmer un poste, afin qu'il pû sortir de Rome. Son éloignement va, croit-il, calmer les esprits surexcités. Il s'aperçut bientôt que, dans cette retraite, César Berthier l'avait abandonné; il se rendit au camp de Ponte-Molle, écrivit à Dallemagne et à Rey, commandant la cavalerie, de lui amener les troupes; ces généraux répondirent que les officiers des 11e, 30e et 61e de bataille refusaient encore d'obéir.

Cependant, Berthier qui écrivait le 22 février, en prévision sans doute d'événements secrètement préparés : « Je reste ici un jour ou deux pour voir les monuments », put réprimer le mouvement insurrectionnel des Romains, dont vingt périrent sous les baïonnettes et dix autres, restés prisonniers, dénoncèrent qui les armait de stylets. Il remplace Massena et le déclare : « On vint me prier de reprendre le commandement, ce que j'acceptai. Le soldat s'est conduit avec beaucoup

de sagesse. Le mouvement était purement fait par les officiers. Je donne le commandement provisoire des troupes au général Dallemagne qui est bien vu de l'armée. Je passerai ici deux jours[1]. »

Il écoute les réclamations des officiers voulant charger de responsabilités un général arrivé après le pillage de Rome ; et il écrit au Directoire :

« Ils étaient venus pour venger la mort de Duphot et non pour autre chose. Ils se plaignaient à moi de ce que j'avais fait passer quelque argent aux troupes de Mantoue ; que vous devez envoyer de l'argent de France ; qu'il ne fallait pas avoir tant d'armées lorsqu'on n'avait pas de quoi les payer ; qu'ils étaient las de la guerre ; qu'ils voyaient qu'on voulait la perpétuer en cherchant querelle à tout le monde ; qu'ils ne voulaient pas qu'on enlevât l'argenterie des églises dans les juridictions étrangères. Ils demandaient tout l'arriéré de la solde dans les 24 heures ; qu'ils ne voulaient pas du général Massena ; qu'une armée avait le droit de choisir son général. Les officiers supérieurs, les sous-officiers et les soldats n'ont aucune part dans cette insurrection[2] »

Toutefois, Berthier se refusait à payer la solde. Le 24, son agent Villemanzy déclarait que la caisse centrale était vide. Il n'avait pris dedans, ce jour-là, que 60.660 francs pour les envoyer à

1. Berthier au Directoire. (Arch. Guerre.)
2. Berthier au Directoire. (Arch. Guerre.)

Milan [1]. Enfin, le général en chef de l'armée d'Italie quittait Rome le 26 février, à 7 heures du soir, prenait la route de Monte-Rose, bourg où il devait trouver Massena.

Massena s'était montré prudent et assez fier dans cette épreuve imposée pour le déconsidérer parmi les troupes. N'étant point dupe des menées d'Alexandre Berthier, abandonné d'ailleurs par son frère, il lui écrivait très sèchement le 25 [2]. Il espérait encore que les esprits se calmeraient, qu'il pourrait exécuter les ordres du Directoire.

Dallemagne commandait la place de Rome. L'ordre y régnait. Haller payait, le 1er mars, un mois et demi de solde sur l'argent des nouvelles contributions Toutefois, on refusait d'envoyer 25 chasseurs à Massena ; on publiait des libelles contre lui. Monge, Daunou et Florent qui avaient écrit à Berthier : « Nous gémissons comme vous des procédés illégaux qui ont déterminé la démission du général Massena [3] », le trouvaient coupable d'avoir abandonné son poste, et un arrêt de déchéance était publié le 1er mars [4]. Faipoult, se souvenant d'avoir été, lors de ses missions à Gênes,

1. Arch. Guerre.
2. « Je pars, général, pour me rendre à Ancône. Vous connaissez ce que les officiers ont fait. Je crois vous en dire assez. » (Arch. Guerre.)
3. Arch. Guerre.
4. « Considérant qu'en s'éloignant de Rome et du camp de Pont de Mole, le 8, le général Massena a par cela même donné sa démission et que l'irrévocabilité de cette démission est aujourd'hui la seule garantie possible de la tranquillité publique, arrêtent : qu'ils ne correspondront qu'avec le général Berthier ou en son absence avec le général Dallemagne. Signé : Daunou, Monge, Florent, Faipoult (Arch. Nat. AF III, 72. Dossier 291.)

traité sévèrement par Massena qui refusait d'admirer ses talents de diplomate, prévenait le Directoire, comme ambassadeur de la République, que Dallemagne était dans Rome l'homme nécessaire [1].

Si Massena s'était promptement retiré, c'est qu'il ne voulait pas mettre aux prises, dans la garnison, les officiers osant le défendre et ses détracteurs [2]. Berthier le trouvait, le 27 février, à deux postes de Rome, souffrant d'une forte fièvre, couché dans une mauvaise auberge [3]. Les aides de camp s'étonnèrent d'une pareille visite. Berthier s'avança vers le lit et tendit la main au malade ; celui-ci la repoussa.

« — Mais vous faites une injure au commandant de l'armée d'Italie. » — « Le commandant de l'armée romaine ne vous doit rien ; surtout pas

1. Faipoult au Directoire. Rome le 17 ventôse (6 mars). — « L'ordre paraît rétabli dans l'armée. Cependant les officiers continuent de se prononcer contre le retour du général Massena, et là-dessus, nous ne pouvons vous dissimuler que nous pensons que ce retour ne pourait que produire un mauvais effet sur l'armée et contrarier infiniment nos opérations, lesquelles ne rencontrent point de difficultés de la part du général Dallemagne. » (Arch. Nat. AF III, 72. Dossier 291.)

2. « A Rome, les officiers de la 11e (que commandait Calvin, un ami et un admirateur du général en chef) se mettent les chefs du soulèvement contre Massena, qui ne faisait que d'arriver, sans lui donner le temps d'examiner les plaintes et les torts. On a beaucoup parlé de la cupidité et des grandes richesses de Massena. Je pense que ce général, commandant une division toujours victorieuse depuis la prise de Nice, sous divers généraux, perdant peu de gens par la manière savante de la conduire, ait pu avoir une fortune considérable. Son économie sur ses forts appointements, par son peu de faste et la simplicité de sa vie, en exceptant ce que son grade permettait pour son rang et sa tenue. Il avait les meilleurs régiments, il savait les commander, ils étaient contents d'être sous ses ordres. Et combien de fois j'ai désiré d'être de sa division ». (*Cahier Laugier*, p. 167-168.)

3. *Les trois Colbert*, par le général Thoumas, p. 62.

d'égards. » — « Mais vous n'êtes plus le chef... » — « Seul, le Directoire décidera. Vos pouvoirs sont nuls sur moi. N'affligez pas plus longtemps de votre présence les amis fidèles qui m'entourent ici. » — « Vous avez tort de croire à mon hostilité. Je suis votre camarade. »

Et il s'éloigna.

Le lendemain, on transportait Massena au château de Ronciglione, à 36 milles de la Ville Eternelle; il apprenait là quel succès Murat avait remporté sur les insurgés ayant marché au secours des révolutionnaires du 24 février.

Cent hussards du 7e régiment; — tout ce qui restait du corps — trois compagnies des carabiniers de la 11e légère; trois compagnies de grenadiers, formées par la 11e de bataille, et 2 pièces d'artillerie légère, prirent position sur la voie Appienne. Contre ces forces, sept mille paysans s'avancèrent aux cris de: « Viva Maria! Viva Pio VI ! » Vivement attaqués, les insurgés sont bientôt poussés dans Albano où se livra une sanglante bataille. D'abord, les sapeurs durent enfoncer les portes de la ville; chaque maison fut prise d'assaut et les rues encombrées de cadavres. Le lendemain, on acheva la déroute des insurgés qui, poursuivis jusqu'à Velletri, causèrent encore la ruine de cette cité. Les survivants gagnèrent, en petits groupes, les montagnes et se tinrent longtemps cachés dans les grottes pendant qu'une compagnie de mineurs relevait les arbres de la Liberté.

Massena envoya ces nouvelles à Paris, et, ne soupçonnant point que Bonaparte eût pu, à l'instigation de Kilmaine et de Leclerc, armer Berthier contre lui, il fit partir en poste Lambert, l'un de ses aides de camp, afin de demander protection[1]. Puis il écrivit un long mémoire au Directoire, sans accuser ses ennemis du sac de Rome; il sollicita de pouvoir justifier sa conduite et réclama 150.000 livres pour les parents de Duphot[2].

Un peloton du 20e dragons arrivait à Ronciglione. Le lieutenant Dubois, qui le commandait, avait quitté Rome le 11 mars, sur l'ordre de Dallemagne ; ce général écrivait à Massena que les chefs de corps attendaient son retour[3]. Massena le crut et ordonna de partir.

Le départ eut lieu le 13 mars à 10 heures du matin. Le quartier général déjeuna au château de Campognono. Dans le camp de Ponte-Molle, une

1. Massena à Bonaparte. — « Des événements malheureux m'ont forcé de quitter Rome pour me retirer à Ancône et y attendre les ordres du Gouvernement. J'ai été assez malheureux pour trouver à Rome la division Bernadotte ; et vous devez vous rappeler, mon général, que cette division a eu une rixe sanglante à Gorizia avec la mienne, pour affaires d'opinions ; depuis, ils ont juré de persécuter tout ce qui appartenait à la division Massena. Ce sont les officiers de la division Bernadotte et de la 11e de bataille qui ont soulevé les autres ; jamais révolte ne fut plus complète.

« J'ai recours à vos bontés ; j'attends tout de vous. Une ambassade m'épargnerait le désagrément de rentrer en France de quelque temps. Je ne dois plus servir ; je n'ai rien à me reprocher, il est vrai, mais l'opinion publique... Enfin, je me jette dans vos bras, et n'entre pas dans d'autres détails qui me navrent le cœur. » (*Corresp. inédite de Napoléon*, 4e vol., p. 526 et 527.)

2. Registre 19, pièce 126. — Cette indemnité est accordée par un arrêté du 9 germinal, signé des commissaires du Directoire exécutif à Rome. (Arch. Nat. AF III, 77. Dossier 321.)

3. Lettre de Massena au Directoire. (Registre d'ordres)

députation de généraux rencontra la petite colonne. Entouré de ses amis, escorté de 25 cavaliers, Massena arrivait au palais Taspasini à cinq heures du soir. Là, les Consuls de la République romaine vinrent le saluer humblement, tandis qu'au poste extérieur de sa résidence, Dubois recevait de deux officiers, qui disaient parler au nom des révoltés, la sommation de quitter la place. Le lieutenant refusa et prévint le général en chef. Dans la nuit, une deuxième députation lui ordonna de se retirer au camp, sous peine d'être fusillé[1].

Une proclamation imprimée dans la nuit du 13 au 14 mars indiquait quelles étaient les intentions de Massena, et promettait l'oubli des fautes (*k*). Mais le 14, une grande rumeur remplissait Rome; quelques meneurs déchiraient les proclamations affichées le matin. Le tocsin sonnait, après la messe, à Saint-Louis-des-Français. Les 30e et 61e de bataille refusaient le service de garde. La populace s'agitait de tous côtés. Le 15, pendant que Faipoult faisait signer à Massena un décret nommant les membres du Sénat romain et du Tribunat, les Consuls et les prêtres des églises de Rome, les officiers du groupe dit « Révolutionnaire » montaient au Capitole, protestaient contre le retour du général, et juraient de ne pas exécuter ses ordres[2].

Cependant, ces officiers n'attendaient plus leur solde. Ils étaient prévenus que les accusations por-

1. Déclaration du lieutenant Dubois. (Arch. Guerre.)
2. Arch. Nat. AF III, 77. Dossier 321.

tées le 23 février ne pourraient pas être prouvées; plusieurs généraux les rappelaient à l'obéissance; ils persistaient néanmoins dans leur haine, aimant mieux livrer l'armée et Rome aux désordres de l'insurrection que de servir un chef aveuglément condamné. Et, malgré l'autorité des officiers supérieurs, ils consignaient la troupe, commandaient des patrouilles, faisaient entendre même des menaces de mort.

Massena ne voulait point user de violences envers ces malheureux. Il allait garder son commandement, quand, à midi, une lettre des commissaires du Directoire ordonnait sa retraite[1]. Le général Saint-Cyr devait le remplacer. A midi et demi, Massena sortait de Rome et prenait la route de Gênes[2].

Le lendemain, les représentants de la République française annonçaient la prochaine comparution, devant un conseil de guerre, présidé par Anselme, des officiers révoltés, qui allaient chercher des preuves pour étayer leurs accusations.

Wallis, général autrichien, accorda trente-six heures seulement aux capitaines Perrier et Clavel,

1. Les commissaires de la République française à Massena. — « Nous vous adressons, citoyen général, une expédition d'un arrêté du Directoire exécutif du 18 ventôse. Cet arrêté doit être *exécuté sans attendre l'ampliation officielle que le ministre de la Guerre doit en transmettre*. Ce sont les termes de la lettre que le Directoire nous écrit. » (Registre 19, pièce 70.)

2. Arrêté du Directoire. — « Le général de division Massena se rendra incessamment à Gênes où il recevra des instructions particulières du Gouvernement. » (Registre 19, pièce 75.)

chargés d'une enquête[1]. L'administration du Padouan déclara qu'aucune contribution spéciale n'avait été versée, pendant l'occupation française, entre les mains de Massena. A Plaisance, Bourgeois et Grosjean sollicitèrent les Lazaristes de dénoncer la vénalité du général; on les chassa du collège. Dans Milan, personne ne put justifier un fait de réquisition personnelle dont le général aurait profité.

Ces hommes indignes de porter l'uniforme, voulant déshonorer un soldat qui, comme Berthier, Augereau et tant d'autres, avait pu s'enrichir pendant la campagne d'Italie des libéralités distribuées par Bonaparte ayant promis gloire et richesses à ses soldats[2], n'avaient plus qu'à courber la tête devant leurs juges. Anselme défendait Massena, qui recevait du supérieur des Lazaristes un témoignage probant de sa conduite si partialement incriminée[3]. Mais, les officiers étaient acquittés, sous prétexte: « qu'on ne pouvait priver deux divisions de leurs cadres ». Il ne restait qu'un blâme.

A Gênes, le 28 mars, Massena trouvait, chez

1. Lettre de Calvin, chef de la 11e de bataille à Massena. (Registre 19, pièce 36.)
2. Proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie, le 27 mars 1796.
3. Plaisance le 13 juillet 1798. — « Dans le temps où la division du général Massena était à Plaisance, le bruit s'étant répandu que le général Massena, pour laisser libre la maison où est le Collège de Saint-Lazare, du logement des troupes, ait reçu de l'argent ou autre chose équivalent, moi soussigné, j'atteste que ce bruit est très faux et que ledit général n'a fait aucune demande ni rien reçu à cet égard et tout le Collège s'en avoue très obligé. — Carlo Abora. — Certifié la signature ci-dessus, par moi chef de brigade) commandant militaire de la place. — Martin. » (Registre 19, pièce 46.)

le chargé d'affaires de la République française, les nouveaux ordres du Gouvernement.

« Paris, le 16 mars[1]. »

« Le Directoire exécutif, citoyen général, vous a donné ordre de vous rendre à Gênes, en attendant qu'il pût vous trouver des moyens de rendre, à votre patrie, de nouveaux services et de vous dédommager des contradictions que vous venez d'éprouver en Italie; il croit en avoir trouvé l'occasion.

« En conséquence, vous vous rendrez sur-le-champ à Antibes, où vous recevrez des ordres du général Bonaparte, relativement à l'armée qu'il commande.

« Le président : Merlin. »

Dans l'armée d'Angleterre, Massena pouvait cueillir de nouveaux lauriers. Servir sous Bonaparte lui paraissait être encore une faveur. Arrivé à Antibes, le 9 avril[2], il attendait une lettre de service. Bientôt un ami le prévenait qu'il était tombé en disgrâce, sacrifié aux rancunes des intrigants.

Massena allait employer tout son courage à combattre des ennemis qui le croyaient définitivement exilé.

1. Arch. Guerre.
2. Arch. administratives, Guerre, pièce 27.

CHAPITRE XVI

L'EXIL D'ANTIBES

Massena demande une audience au Directoire. — Lettres à Schérer, Saliceti et La Révellière. — Mission de Lambert; sa correspondance. — Conduite de Bonaparte envers le gouvernement. — Attaque d'un corsaire anglais. — Informations de Ducos. — Barras écrit à Massena qu'il servira dans l'armée de Mayence — Départ d'Antibes.

Le général Pijon, qui se rendait de Toulon à Gênes, informait Massena, le 10 avril, des calomnies publiées parmi les troupes prêtes à s'embarquer pour l'Egypte, car l'expédition d'Angleterre était ajournée. Bonaparte allait chercher en Orient la route des Indes, inscrire sur la soie des drapeaux de quelques régiments ce nom : « Les Pyramides », lieux célèbres, où il devait visiter les tombeaux des Pharaons.

Etonné de ce que l'amitié et la confiance de Bonaparte ne l'appelassent pas au commandement d'une division dans la nouvelle armée, Massena écrivit à Schérer, ministre de la guerre, sollicitant de sa protection une audience du Directoire, afin de dévoiler le rôle des hommes qui continuaient à le diffamer. Il priait Saliceti d'inter-

venir, de son côté, et sollicitait La Révellière :

« Antibes, le 5 floréal, (24 avril 1798)[1].

« *Citoyen directeur*

« Aurais-je eu le malheur de perdre vos bonnes grâces, moi qui étais si fier des bontés dont vous m'honoriez? Suspendez, je vous en prie, tout jugement sur mon compte, jusqu'au moment où je pourrai me faire entendre et confondre mes ennemis. Je sollicite avec ardeur la permission de me rendre à Paris. Veuillez bien concourir à me la faire accorder et joindre à vos bontés celle de me réserver un quart d'heure d'audience.

« Celui que vous avez honoré jusqu'à présent de votre estime et de votre amitié, et qui a la conviction intime de n'avoir pas mérité de la perdre. Un homme malheureux enfin vous demande cette grâce. Le dernier titre est trop recommandable auprès de vous pour douter du succès de ma demande ».

Le général avait, précédemment, adressé à Lambert des instructions très détaillées quant au rôle que l'aide de camp devait jouer auprès des ministres et des Directeurs; il saurait, il pouvait faire rapporter l'arrêt d'exil, prononcé contre son chef.

1. Registre d'ordres, p. 39.

Quel impérieux besoin de se rendre à Paris! L'« Enfant chéri de la Victoire » pouvait goûter le charme de la vie de famille entre une femme dévouée et des enfants qui ne se lassaient point de jouer, autour de leur père, au petit soldat. Il avait des amis sincères, les Vial, les Aubernon, qui n'oublieraient jamais le chemin de la jolie maison d'Antibes[1], élevant ses deux étages entre de vieilles bâtisses, sous l'ombrage des grands platanes, près de la mer toujours bleue. Les rudes travaux de la guerre, pendant six années, l'avaient pourtant vieilli, fatigué.

Mais rester en Provence, vivre dans un cercle étroit, c'était s'avouer coupable et définitivement vaincu, croyait-il; c'était courber la tête devant une douzaine d'ennemis enrôlés par Kilmaine, qui commandait alors le dépôt de l'armée d'Angleterre, c'était accepter la honte qui s'attache au déprédateur, la léguer aux siens. Sa fierté lui défendait de baisser la tête.

Cependant, le soldat devait attendre des ordres.

Bonaparte n'avait pas répondu à la lettre du 26 février. Barras, également sollicité, gardait le silence. Joubert, Rampon, Solignac et Ménard, oubliaient leur ancien chef. A Paris, on craignait qu'il ne se jetât dans un camp politique, hostile au Gouvernement. Plusieurs de ses ennemis l'accusaient d'avoir fréquenté chez les royalistes, avant que l'élection de Barthélemy fût faite. Il semblait

1. Aujourd'hui, n° 21 du cours Massena.

perdu. Son énergie, ou plutôt la fortune qui s'attachait à ses pas devait le sauver.

Lambert, que le général Augereau accusa d'être un agent secret de Bonaparte[1], n'épargnait ni requêtes, ni démarches, afin de servir Massena. Sa correspondance en témoigne, d'ailleurs. Il écrit :

« Paris, le 26 floréal (6 mai)[2].

« Saliceti avait demandé plusieurs fois à Merlin de vous laisser venir ici; il lui a répondu qu'on vous donnerait peut-être le commandement de l'exécution qu'on projetait ; ensuite, que vous êtes employé; enfin, pressé un jour plus fort que de coutume : — Mais, dit-il, qu'il le demande !

« Vous avez écrit, le 20 germinal, au Directoire, pour lui renouveler la demande, et vous avez vu ce qu'il en est résulté. Je ne l'ai su que par votre lettre du 23. Je me suis empressé d'aller voir Révellière. Mais pendant quatre jours de suite, je n'ai pu lui parler, non plus qu'à Merlin; je leur ai demandé par écrit une heure où ils pourraient m'entendre; il n'y a que Merlin qui m'ait répondu pour m'inviter à lui communiquer par écrit ce que j'avais à lui dire. L'autre, ne m'a rien fait savoir; c'est ce qui fait que j'ai sollicité par écrit la per-

1. Lettre de Thorent à Massena, du 10 prairial an VI. (Registre 19, pièce 165.)
2. Registre 19, pièce 144.

mission que vous demandez et je ne sais pas plus ce qu'il en est qu'auparavant.

« Je ne puis rien vous dire sur la manière dont on vous emploiera dans l'expédition. Nous voulions en parler à Bonaparte, mais nous ne pouvons pas parvenir à le voir, et le Directoire ne fait rien, et ne fera rien que par lui, de sorte que, ne voulant pas que vous veniez encore, il y a apparence que vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez. Je suis fondé à le croire, parce qu'il m'a dit dans le temps: « qu'il ne fallait pas que vous vinssiez ici, que vous n'auriez dû jamais songer à commander en chef, et qu'il avait prévu, lorsque vous le tourmentiez pour cela, ce qu'il avait prévu à l'égard d'Augereau: que vous ne pouviez réussir ni l'un ni l'autre dans cet emploi; qu'il était trop fort. » Il a dit plus, à ce que l'on m'a assuré, il a forcé le Directoire à vous employer en lui disant : « Cet homme est un excellent général de division; il a acquis une gloire infinie dans cette place; il est capable de tout quand on saura le diriger; il est heureux et je veux l'avoir avec moi.

« Vous croyez peut-être que vous avez un très grand parti pour vous ici, ainsi qu'on l'avait cru d'abord; mais depuis quelque temps, je m'aperçois qu'on est bien refroidi. D'ailleurs, l'empire du Directoire et l'influence de Bonaparte, tout cela est trop fort; il n'y a que quelques hommes énergiques et indépendants qui, d'Augereau et de vous, font une cause commune, afin de diminuer

s'ils peuvent le pouvoir presque dictatorial de l'autre et qui, dans cette vue, voudraient vous mettre dans les candidats ; mais ils sont en bien petit nombre et l'on ne peut encore en présumer le résultat. Mais de l'autre côté, on voudrait y placer Berthier ; aussi, tous les jours, on donne des repas nombreux ; et s'il parvient à être candidat, il pourrait bien être choisi par les Anciens ; comme je viens de vous le dire, il y en a dix ou douze qui font partie contre, parce qu'ils sentent que si la chose arrivait, la personne de l'*autre*[1] deviendrait tout à fait colossale.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on pressent du grabuge avant peu. Le Directoire s'est déclaré pour les scissionnaires. Les Cinq-Cents sont pour l'Assemblée mère et les Anciens sont pour l'avis du Directoire, de sorte que l'on ne sait pas encore s'il y aura des élections cette année. On voit l'orage se former et tout le monde serait bien aise s'il se dissipait.

« Je reviens de chez Lombard[2], avec lequel j'ai causé principalement sur votre lettre du 5. Voici ce qu'il m'a dit : « Il faut qu'il reste tranquille chez lui, le plus obscur qu'il pourra, car dans toutes ces affaires, c'est le temps qui remédie à tout. C'est assez qu'il eût demandé à venir. Puisqu'on ne lui a pas accordé la permission, c'est une preuve qu'on ne veut pas qu'il vienne ici et, s'il y

1. Bonaparte.
2. Vincent Lombard, compatriote de **Barras**, **était un intrigant** et l'ami de Fouché. (*Mémoires de Barras*, 3e vol., p. 287.)

venait sans permission, ils seraient capables de l'arrêter. Il se prépare, selon toute apparence, des événements qui pourront faire changer les esprits, vis-à-vis certaines personnes. Un nouveau directeur, d'autres personnes dans les conseils, de nouveaux ministres; enfin, mille cas qui ne sont pas prévus contribuent à changer la direction ; de la patience, de la prudence. Quand il resterait six mois chez lui, il n'y aurait pas grand mal, mais surtout qu'il soit prudent, qu'il fasse en sorte de n'être pas employé avec Bonaparte ; qu'il prétexte le soin de sa santé ou autres motifs lorsqu'il en recevra des ordres. »

Mais cette lettre était écrite lorsque Bonaparte avait déjà quitté Paris. Le chef d'expédition se rendait directement à Toulon où il s'embarquait le 20 mai, à bord de *l'Orient*, sans avoir fait prévenir Massena.

Le 8 mai, Lambert adressait une deuxième lettre au général[1].

« J'arrive à l'instant de chez Lombard qui m'avait promis hier de parler confidentiellement à Barras sur vos affaires ; il s'est entretenu avec lui pendant longtemps et Barras lui a dit que le Directoire ne vous donnerait jamais la permission de venir ici, que vous deviez vous trouver heureux de ce qu'on vous laissait un moment dans l'obscurité, qu'en venant ici, vous ressusciteriez l'animosité contre

1. Registre 19, pièce 145.

vous et augmenteriez le nombre de vos ennemis qui ne sont déjà qu'en trop grande quantité, qu'il fallait que vous attendissiez tranquillement qu'on allât vous chercher, ce qui ne manquerait pas d'arriver au premier moment où on en aurait besoin. Au surplus, Lombard m'a promis qu'il vous écrirait par le premier courrier. »

Lombard n'écrivit point; les ennemis de Massena durent modérer son zèle, lui montrer ce qu'il pouvait perdre en soutenant cet homme disgracié. Mais Bonaparte étant parti, le Directoire se trouva libre d'agir à sa guise.

Les recommandations de l'ancien général en chef de l'armée d'Italie et celles de Berthier, faites avant leur embarquement, furent oubliées. Jusqu'au 18 Brumaire, ce gouvernement n'aurait plus, suivant l'expression populaire: « Ni Dieu ni maître. »

Lambert dénonçait, dans sa troisième lettre à Massena, des exigences dont Bonaparte avait fatigué et outré les Directeurs :

« Le 4 messidor (24 juin) [1].

« Les affaires ne vont point comme on se l'imagine au loin. Il faut que vous sachiez que Bonaparte ne fait que ce qu'il veut et qu'il s'embarrasse aussi peu du ministre que s'il n'existait pas; il suffit même que le ministre fasse quelque chose ou

1. Registre 19, pièce 173.

place quelqu'un pour que Bonaparte n'en veuille pas. Schérer avait envoyé des agents dans son armée, il les a renvoyés et en a pris de particuliers et a passé des marchés à part; d'où il suit qu'à son tour le ministre ne fait rien payer des dépenses ordonnées par Bonaparte.

« Le ministre avait ordonné à des officiers de se rendre à Rennes. Bonaparte le leur défendit et leur ordonna d'aller à Toulon, sans tenir aucun compte des ordres du ministre. Enfin il taille et rogne, place et déplace à son gré sans qu'on ose rien lui dire; il est général, ministre et presque Directoire tout à la fois[1]. Vous voyez par là qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que je n'ai rien pu savoir au juste. Comment faire dans un cas semblable?

« Bonaparte roule des projets; pour cela, il a besoin de deux chefs : ou des hommes qui lui sont dévoués, ou des hommes qui ne le connaissent pas. Les généraux marquants de l'armée d'Italie tiennent plus à la chose qu'à la personne; ils ont eu des occasions de l'étudier, et c'est ce qui ne lui convient pas; aussi, n'en a-t-il pas emmené avec lui, et vous verrez que dès qu'il s'apercevra que Menou, Kléber, etc., commencent à le deviner, il les éloignera, à moins qu'il ne soit culbuté ou qu'ils ne lui soient dévoués; mais en attendant, peu lui importe de se faire des ennemis; il se croit trop au-dessus des autres hommes pour les craindre. Il commence à porter ici beaucoup d'ombrage et

1. Cette partie fut certainement écrite avant le départ de Bonaparte.

l'on redoute l'étonnante influence qu'il a, surtout depuis qu'il a emmené Menou. On croit s'apercevoir que cette idée inquiète certain du Directoire[1] et qu'on travaille en secret à la diminuer[2].

« Vous verrez qu'à son tour il reconnaîtra qu'il avait bien peu d'amis. Je ne sais si je me trompe, mais je crois m'apercevoir qu'il se prépare des événements qui pourraient bien ne pas tarder à éclater.

« Bonaparte reçut même une fois un camouflet au Directoire, car voulant qu'absolument Schérer fût remplacé et ayant déclaré qu'il ne pouvait pas travailler avec lui, Rewbel prit une plume et du papier qu'il lui remit en lui disant : — Quand un général n'est pas content d'un ministre, il donne sa démission. Mais il se garda d'en rien faire ».

Massena lisait cette lettre, le 3 juillet, quand le tocsin sonnait à Antibes. Quel danger signalait-on ? Un corsaire anglais rasait la côte. Craignant un bombardement ou le pillage, la population courait aux armes. Une compagnie de la 80e de bataille, en garnison dans la ville, s'échelonnait sur les quais et garnissait le fort carré. La brigantine ligurienne *Doria*, arrivée dans le port, était réquisitionnée par Curault, qui en prenait le commandement[3]. Massena s'embarquait et faisait placer

1. Barras.
2. En faisant agir Joséphine.
3. *Histoire de la Révolution dans les Alpes-Maritimes*, par Tisserand, p. 294.

une pièce de 4 en canon de chasse ; des soldats formaient l'équipage ; le vent étant favorable, on se dirigeait vers l'ennemi, aux cris de : « Vive la République ! Périssent les Anglais ! » D'autres bâtiments, également armés, suivaient la brigantine. Le corsaire, redoutant l'abordage, abandonnait un brick pris le matin et fuyait. Les marins rentraient à la nuit de leur expédition [1].

Cet exploit réveilla chez le divisionnaire toute l'ardeur du soldat. Très fiévreux les jours suivants, il attendit, non sans impatience, les courriers de Paris qui se succédaient chaque semaine. Aucun n'apportait de bonnes nouvelles. Alors le caractère du général s'aigrissait.

Massena escomptait les effets de la protection de Saliceti qui, pendant la campagne d'Italie, s'était plu à le défendre des colères de Bonaparte et des jalousies de Clarke. Croyant à l'inaltérable amitié de l'ancien commissaire, il lui avait écrit :

« Le 19 floréal (9 mai) [2].

« Je n'ignore point, mon cher Saliceti, l'intérêt que vous prenez à mes malheurs. Je n'attends pas moins de l'amitié que vous m'avez donné dans mainte occasion tant de preuves. Je viens avec confiance réclamer de nouveau vos bons offices pour m'obtenir, s'il est possible, la permis-

1. Rapport de Gudy, président de l'administration municipale d'Antibes. (Arch. d'Antibes.)
2. Archives de M. le prince d'Essling. (Papiers divers.)

23

sion de me rendre à Paris que je sollicite vainement depuis un mois et demi. Il faut qu'on m'ait bien noirci auprès du Directoire puisqu'il garde le plus cruel silence sur toutes les demandes en congé que je lui ai fait. C'est pour moi un motif de plus à me rendre à Paris.

« Mon honneur offensé exige une justification; puis-je l'entreprendre sans inconvénient à deux cent cinquante lieues de distance ? Il est des choses que je ne puis écrire et qui nécessitent ma présence. N'oubliez rien, mon cher, pour obtenir la permission que je sollicite, et ne négligez, je vous prie, aucun moyen pour y parvenir. Prenez hardiment pour moi l'engagement de me voir réfuter avec succès toutes les imputations dont on peut m'avoir chargé. Je ne solliciterais pas avec tant d'opiniâtreté la permission de me rendre à Paris, si sous tous les rapports possibles, je n'étais franc de collier. L'on se trompe si l'on croit que je désire solliciter des faveurs; le besoin impérieux de repousser des imputations calomnieuses et non le désir de reprendre du service m'appelle à Paris.

« Je me féliciterai en mon particulier que mes services soient en ce moment inutiles à ma patrie, et après m'être justifié je jouirai avec plaisir des douceurs de la vie privée et du repos dont j'ai maintenant besoin.

« Si contre toute attente vous ne pouvez m'obtenir cette permission, je suis à peu près déterminé à tout braver et à me rendre à Paris. Veuillez

bien, sous le sceau de la confidence, me mander là-dessus votre avis.

« Je ne puis supporter davantage la cruauté de ma position. Je veux à quelque prix que ce soit me justifier et si je fais ou si j'écris des choses qui déplaisent à quelques personnes, qu'on ne les imputent qu'à l'obstination qu'on met à m'écarter de Paris et à ne pas m'entendre, car mon intention est de ne rien faire qui puisse déplaire au Gouvernement et nuire à la confiance dont ont besoin les personnes qu'il croit utile d'employer dans ce moment.

« Comptez, mon cher Saliceti, dans le bonheur comme dans le malheur, sur ma vive reconnaissance et mon inaltérable attachement. »

Mais Saliceti était encore le confident de Barras; celui-ci créait le parti « bonapartiste » qui, pensait-il, pourrait bien se rallier un jour sur son nom. L'un et l'autre, ne croyant point que Massena pût devenir, après son éclatante disgrâce, un auxiliaire important, ils l'abandonnaient.

Massena informait encore de ses malheurs plusieurs personnes, entre autres André Delle Piane et Ducos, son ancien aide de camp, qui avait quitté Antibes après sa guérison et demandé à servir dans l'armée d'Egypte[1]. Ducos répondait :

1. Lettre du 29 floréal. (Papiers de M. Valentin, architecte à Antibes.)

« Toulon, le 16 floréal [1].

« Dès mon arrivée hier, ici, mon général, j'ay été voir le général Pijon avec qui j'ay dîné. J'ay vu aussi le général Rampon et le général Saint-Hilaire. Ce dernier m'a dit que les choses n'étaient pas au pire, que le ministre de la guerre lui a assuré récemment que vous n'étiez pas oublié; ce dernier prend le plus vif intérêt à votre affaire, mais tout, même que quantité d'officiers de la 32ᵉ, 18ᵉ, 25ᵉ et 75ᵉ s'accordent à dire qu'on vous regardait à Paris comme l'homme de Carnot. Et ce qui le leur faisait le plus croire, c'est que le bruit courait à Paris que vous vous étiez flatté avant le 18 fructidor que vous deviez commander en chef l'armée d'Italie, que le général Bonaparte devait être destitué et ne tiendrait pas longtemps; j'ai soutenu la fausseté d'un pareil propos attendu que je ne vous avés pas quitté d'un moment tant que nous avions restés à Paris.

« J'ay dit aussi à tous ceux qui ont voulu l'entendre que vous n'étiez pas plus l'ami de Carnot que des autres Directeurs. Les généraux de votre division se plaignent en général de vous, mais malgré cela ils vous plaignent et vous désirent. Quantité d'officiers croyaient vous voir reprendre le commandement de la division. Quant à eux, ainsy que d'autres, ils ne vous inculpent autre

1. Registre 19, pièce 139.

chose que d'être trop serré, de n'avoir pas eu de la confiance en vos amis. Solignac et François sont absolument détestés de toute la division. Guillou, capitaine de la 75e, m'a assuré que le général Bonaparte avait déffendu votre affaire avec le plus grand intérêt et a prouvé par sa déffense qu'il était votre amy. Le général Brune, en rendant compte au Directoire de votre affaire, a fait de vous le plus grand éloge en lui observant que vous n'aviés sous vos ordres que des ennemis comme la division Bernardot et plusieurs demi-brigades que vous aviés renvoyé sur le derrière. »

Désigné pour l'expédition d'Egypte, assuré d'être de l'entourage de Bonaparte, parmi les aides de camp ou privilégiés, Ducos ne voulait point accuser le général en chef d'avoir abandonné son ancien lieutenant, car le service de l'espionnage pouvait intercepter la lettre.

Schérer cherchait seul des moyens qui permissent à Massena de se justifier devant le Directoire[1]. Il se promettait de tirer d'Antibes l'homme qui avait gagné la bataille de Loano. Bonaparte embarqué, le ministre allait reprendre sa liberté d'action, faire entendre qu'on devait rappeler à Paris des généraux placés en disponibilité. Et, tout à

1. Le 30 floréal (20 mai). Le ministre de la guerre à Massena. — « J'ai demandé maintes fois au Directoire la permission de vous laisser venir à Paris, ainsi que vous le désirez ; mais il a toujours ajourné sa décision à cet égard. Quoique je ne puisse rien préjuger sur les causes qui ont pu donner lieu aux événements de Rome, j'espère cependant que vous êtes toujours dignes de vos amis. — Schérer. » (Registre 19, pièce 152.)

coup, l'attitude équivoque de l'Autriche restée mé contente du traité de Campo-Formio, nécessitait la concentration d'une armée sur le Rhin. Dans cette armée, l'exilé pourrait jouer un rôle important.

Roger-Ducos, Saliceti, Bénézech et d'autres hommes politiques, que Lambert visitait souvent, demandaient enfin au gouvernement de confier à Massena le commandement d'une division de récente formation. On leur refusait cette faveur. Saliceti écrivait :

Paris, le 1er messidor (20 juin)[1].

« Si je n'ai pas répondu, mon cher Massena, à votre lettre du 19 de floréal, c'est que des personnes venant de Toulon m'avaient assuré que vous étiez parti avec Bonaparte pour l'expédition.

« Votre lettre du 24 du mois passé m'apprend seulement que vous êtes encore à Antibes et je m'empresse de vous répondre. J'ai été hier soir au Directoire pour savoir si enfin on est déterminé de prendre quelque détermination à votre égard, mais je n'ai pas trouvé la personne à laquelle je devais parler.

« Je vais y retourner demain et sous trois ou quatre jours, je pourrai vous faire connaître la réponse qu'on m'aura fait, mais qu'on vous donne la permission expresse de venir à Paris ou qu'on garde le silence, je crois que le meilleur parti

1. Registre 19, pièce 182.

que vous aurez à prendre sera toujours celui de venir à Paris. »

Deux mois s'écoulèrent sans que Saliceti donnât d'autres nouvelles. Sa seconde lettre est datée du 27 thermidor (15 août).

« Le résultat des démarches que j'ai fait auprès de quelques membres du Directoire à différentes reprises pour que le ministre vous accordât la permission de venir à Paris, n'a pas produit grand'chose. On m'a toujours dit que le gouvernement comptait vous employer[1].

« Vous me demandez conseil sur le parti que vous avez à prendre dans le cas où vous vous trouvez. Je vais répondre à la confiance que vous me témoignez. Lorsqu'un général est en activité de service, il ne peut et ne doit jamais quitter son poste sans un ordre supérieur; s'il n'est pas en activité, il rentre dans la classe des simples citoyens et pour voyager dans l'intérieur de la République, il n'a d'autre permission à demander que le passeport de sa municipalité.

« Le ministre de la guerre, en vous écrivant de vous rendre à Antibes pour y attendre de nouveaux ordres, n'a jamais pu présumer de vous envoyer une lettre de cachet. Elles disparurent avec la Bastille, le 14 juillet 1789. Si le ministre, dans la foule des affaires dont il est occupé, par-

1. Registre 19, pièce 200.

venait à vous oublier, seriez-vous condamné à ne jamais sortir d'Antibes. Je doute qu'un pareil arrangement vous convînt ».

Mais Schérer n'oubliait pas Massena qui, par un courrier extraordinaire, recevait cette lettre de Barras :

« Paris, le 21 thermidor (9 août)[1].

« Je reçois votre lettre, mon cher général, et j'ai mis sous les yeux du Directoire votre demande[2]. Il a été aussitôt ordonné au ministre de la guerre de vous employer à l'armée de Mayence. Connaissant votre talent et votre attachement à la République, je ne doute pas, si les circonstances le permettent, que vous ne donniez des nouvelles preuves de votre valeur et de vos connaissances militaires.

« Salut et fraternité. »

On lui rendait donc justice sans l'avoir entendu. Schérer s'empressait d'exécuter les ordres du Directoire; il expédiait un brevet le 21 août. Cette pièce n'était remise au général que le 2 septembre. Ne craignant plus ses calomniateurs, heureux de reprendre du service, voulant léguer à ses enfants au moins un héritage de gloire, Massena partait d'Antibes le 3 septembre. Reille et un domestique l'accompagnaient.

1. Registre 20, pièce 4.
2. Massena ne demandait qu'à se justifier.

Lambert les rencontrait le 11, dans Corbeil. Massena allait loger à Paris chez son aide de camp, 69, boulevard Martin. Le ministre de la guerre lui annonçait, le 12, qu'il ne servirait pas sous Joubert nommé général en chef de l'armée du Rhin. Jourdan serait son commandant.

Barras, La Révellière, Roger-Ducos, Saliceti, jurèrent de nouveau un dévouement éternel à l'homme si brusquement abandonné quelques mois auparavant. Les politiciens croyaient s'assurer ainsi un précieux auxiliaire. Au contraire, Massena les méprisait davantage après leurs flatteries. Confiant dans sa destinée, dévoué à Schérer, il quittait Paris le 21 septembre et prenait la route de Strasbourg.

Il allait conquérir en Helvétie une gloire immortelle, étonner l'archiduc Charles, faire pâlir l'étoile de Souvarow, jusque-là si brillante ; enfin, préserver la France d'une invasion habilement préparée par les armées austro-russes ayant battu Moreau et Joubert, les deux derniers chefs de l'armée d'Italie, pendant la rude campagne de 1799[1].

1. Nous publierons prochainement une étude très complète des guerres d'Italie et d'Helvétie, sous le titre : « Les Campagnes de 1799 ».

FIN

APPENDICE

A. — PLAN DE SCHÉRER

DEUXIÈME PROJET

INSTRUCTIONS *pour le général divisionnaire Massena, commandant le corps de troupes destiné à l'attaque de Roccabarbène et de Mologno*[1].

Il aura avec lui les généraux divisionnaires Charlet et Laharpe ; les généraux de brigade Pigeon, Bisanet, Cervoni, Ménard et Saint-Hilaire ; les adjudants-généraux Chabran, Joubert, Monnier, Quesnin et Giacomini. Son corps de troupes sera divisé en deux divisions : la 1re commandée par Laharpe ; la 2e par Charlet.

Le général Laharpe aura 5.000 hommes avec les généraux de brigade Saint-Hilaire, Pigeon et l'adjudant-général Joubert ; sa division se rassemblera en avant de Zucarello pour marcher sur 2 colonnes. Celle de gauche, forte de 3.000 hommes, sera commandée par le général Laharpe ; il aura avec lui le général Pigeon et l'adjudant-général Joubert.

La 2e, forte de 2.000 hommes, sera commandée par le général Saint-Hilaire. La colonne du général Laharpe montera par Erli et arrivera sur le chemin de Saint-Bernard pour prendre Montelingo par la gauche ; celle du général

1. Registre 10, pièce 91.

Saint-Hilaire montera sur Castel-Vecchio, tournera par la gauche la montagne qui est vis-à-vis Roccabarbène pour prendre Montelingo par le flanc droit.

L'une et l'autre, arrivées sur cette montagne, prendront position. Laharpe fera un signal convenu pour prévenir Massena occupé à attaquer Malsabeco et Roccabarbène ; par le signal qui lui sera répété, il saura s'il doit redescendre sur Bardinetto ou s'il doit attaquer Roccabarbène par son flanc.

Si le général Laharpe reçoit ordre par signal qui lui sera fait par le général Massena de descendre sur Bardinetto, il prendra à sa gauche et occupera les hauteurs en attendant que le restant des troupes des deux divisions soient descendues dans la vallée de Bardinetto, pour livrer bataille à l'ennemi s'il y attendait.

Le général Charlet aura 4.000 hommes sous ses ordres avec les généraux Cervoni et Ménard et l'adjudant-général Quesnin pour attaquer la gauche de Roccabarbène, le front de Malsabeco et la droite de Banco. Le général Cervoni sera chargé d'attaquer la droite de Banco avec 800 hommes ; le général Ménard, la gauche de Malsabeco avec 1.000 hommes, et le général divisionnaire Charlet avec le restant de sa troupe attaquera le front de Malsabeco.

Une fois maîtres de ces positions, les trois généraux descendront sur Bardinetto et se mettront en bataille en arrière de ce village. Le général Charlet détachera le général Cervoni avec 1.200 hommes pour prendre la droite de Bardinetto et s'emparer des hauteurs.

Le général Bisannet et l'adjudant-général Giacomini formeront le corps de réserve composé de 3.697 hommes.

Massena ayant chassé les ennemis de la vallée de Bardinetto marchera sur Melogno sur deux colonnes pour s'emparer de Cette-Pani. Le général Laharpe, formant la 1re colonne, arrivé au pied de Cette-Pani détachera le général Saint-Hilaire et l'adjudant-général Joubert avec 2.500 hommes qui fileront au-dessous de Cette-Pani pour prendre le chemin de la Bormida et tourner cette position

en l'attaquant par la partie la Madona del Neve ; le général Laharpe, avec le restant de ses troupes attaquera Cette-Pani par le front de Calissano.

Le général Charlet montera avec sa division jusqu'à la tour de Melogno, après avoir détaché, en partant de Bardinetto, le général Cervoni avec 1.500 hommes pour monter à droite du vieux château de ce nom où on trouve un petit chemin qui conduit à la droite de la gorge de Melogno. Ce général aura attention d'éclairer la marche de toutes les troupes qui filent par la gorge de Bardinetto et de s'arrêter à son arrivée sur les hauteurs qui font face à Cette-Pani par le front de Final.

Le général Charlet, avec les 2.500 hommes qui lui restent encore de sa division attaquera Cette-Pani par la gorge de Melogno. Le général Massena se portera au point le plus à portée de Cette-Pani avec les troupes qui lui restent encore pour envoyer du renfort où il le jugera nécessaire.

Le général Massena, maître de la position de Cette-Pani détachera le général Saint-Hilaire et l'adjudant-général Joubert avec 1.500 hommes et plus s'il le croit nécessaire pour longer sur Saint-Jacques et s'emparer de cette position. Il laissera, de plus le général Pigeon et 3.000 hommes pour garder Cette-Pani.

Massena avec le général Charlet et le restant de ses troupes descendra sur Saint-Pantaléon et Gorra pour y prendre position et placera 4 pièces de 3 qu'il aura à la suite de son corps de troupes aux points les plus propres à arrêter l'ennemi ; il laissera le général Charlet avec le général Ménard et 2.500 hommes pour garder toutes ces positions, et il descendra, lui, avec un corps de 5.000 hommes, et les généraux Cervoni et Bisannet sur la Pietra et marchera sur 2 colonnes pour aller à la rencontre de l'ennemi, supposant qu'il n'eût pas encore fait sa retraite de la plaine de Loano.

Dans l'hypothèse où les troupes ennemies qui se trouvent à Bardinetto prissent la route de la Bormida, le général Massena laissera à leurs trousses un corps de 2.000 hommes

aux ordres du général Pigeon pour talonner e suivre l'ennemi dans sa retraite sans rien hasarder, et lui avec le restant de ses troupes continuerait sa marche sur Melogno et suivrait les dispositions pour Cette-Pani, Saint-Jacques et Gorra.

Dans la supposition que l'ennemi opposât une résistance et des obstacles dans sa position de Bardinetto impossibles à surmonter et qu'il ne fut pas possible au général Massena de le chasser de sa position ; dans ce cas, le général Massena ferait au moins tout son possible pour couper la communication du corps de Dargenteau et de celui de Devins en interceptant la communication du chemin de Bardinetto qui va à Toyrane ainsi que de celui qui va tomber à Gustinice. A cet effet, et dans l'hypothèse qu'on n'aurait pu contraindre l'ennemi à se jeter du côté de Calissano, le général Massena ferait filer par le chemin de Bardinetto à Gustinice un corps de 3.000 hommes et plus s'il peut se dégarnir, aux ordres du général Cervoni et d'un adjudant-général. Ce corps viendrait tomber sur les hauteurs, en arrière de la Pietra et le général Cervoni, après avoir indiqué par le signal d'une grande fumée établie sur les hauteurs qu'il y est arrivé, aussitôt qu'il lui serait répondu de Borghetto par une autre fumée, il attaquerait vigoureusement les ennemis en longeant toujours les hauteurs, sur leur flanc, pour les jeter sur le chemin de Final. La réponse de la fumée de Borghetto indiquerait que l'on va également faire une attaque vigoureuse sur le front de l'ennemi.

Le général Massena aura soin de me tenir instruit du succès de son attaque par les signaux suivants : s'il a chassé l'ennemi de Roccabarbène, Banco et Bardinetto, il fera faire une grande fumée sur le col des deux frères sans négliger cependant de m'envoyer un ou deux officiers par différents chemins, pour m'instruire de tout.

S'il ne peut emporter Roccabarbène, Malsabeco et Bardinetto, il fera allumer en même temps au col des deux frères deux feux suivis d'une grosse fumée et me le fera également dire par un officier. Si enfin il m'envoie les

3.000 hommes et plus pour prendre l'ennemi à dos à la Pietra il me l'indiquera en faisant allumer trois feux à 10 toises de distance et par un officier qu'il m'enverrait.

Si le général Massena a pu, dans la journée, se rendre maître de Melogno et du prolongement de Gorra et Saint-Pantaléon, il fera faire quatre feux bien distincts sur les hauteurs de Gorra qui voient directement les hauteurs de Borghetto.

Il laissera le rocher garni et même un peu de troupes dans les retranchements du col des deux frères pour en cas de retraite être toujours maître de nos positions et recommandera aux troupes restées au rocher et au col des deux frères de n'en pas sortir sous peine de la vie. Le commandant des troupes laissées sur ce point sera responsable sur sa tête de cet ordre.

Il aura soin de faire préparer l'établissement des signaux au col des deux frères pour que rien ne nuise à l'intelligence de nos signaux. Il chargera de cet emploi un officier ou un sous-officier d'artillerie intelligent.

B. — NOUVELLE ORGANISATION DE L'ARMÉE D'ITALIE[1].

Demi-brigades de bataille.

Se fondront dans les :

		Hommes	Hommes
19e 1/2 brig.	19e 1/2 brig.	1.140	3.216
	102e —	934	
	166e —	861	
	170e 2e bataillon	281	
20e 1/2 brig.	20e	1.066	3.106
	5e bataillon de l'Hérault	100	
	4e 1/2 brig. provisoire	820	
	103e — —	400	
	15e — —	420	
	7e — —	380	

1. Registre 13, pièce 251.

		Hommes	Hommes
21e 1/2 brig.	21e	671	2.905
	118e	1.089	
	129e	1.145	
39e 1/2 brig.	39e	860	3.109
	14e 1/2 brig. provisoire	736	
	130e — —	624	
	145e — —	450	
	147e — —	439	
46e 1/2 brig.	46e	778	3.041
	121e	1.442	
	1er bataillon de tirailleurs	287	
	10e bataillon de l'Ain	534	
56e 1/2 brig.	56e	681	3.083
	104e	636	
	1er bataill. de Mayenne-et-Loire	228	
	8e — de Saône-et-Loire	514	
	209e 1/2 brig. provisoire	1.024	
69e 1/2 brig.	69e	413	3.149
	5e 1/2 brig. provisoire	461	
	6e — —	368	
	45e (3e bataillon)	418	
	2e bataillon de Haute-Loire	369	
	4e — de l'Ardèche	290	
	5e — de la Corrèze	366	
	1er — de Paris	464	
70e 1/2 brig.	70e	1.014	3.181
	117e	1.064	
	152e	1.103	
83e 1/2 brig.	83e	1.507	3.388
	122e	652	
	3e bataill. de la 2e provisoire	167	
	1er et 3e bataill. de la 3e provis.	486	
	1er bataillon de Loir-et-Cher	337	
	10e — de l'Isére	239	
84e 1/2 brig.	84e	1.083	2.967
	101e	1.163	
	1re 1/2 brig. provisoire	721	
99e 1/2 brig.	99e	738	3.106
	13e 1/2 brig. provisoire	532	
	105e	745	
	199e	1.091	
100e 1/2 brig.	100e	1.267	3.030
	165e	1.195	
	Bataillon de Montferme	568	

Demi-brigades légères

		Hommes	Hommes
1re 1/2 brig.	1re 1/2 brig. légère.............	417	1.136
	32e — —	504	
	Bataillon inf. légère sans numéro.	215	
3e 1/2 brig.	3e	812	1.214
	Bataill. des chasseurs des Hautes-Alpes........................	402	
8e 1/2 brig.	8e	403	1.323
	5e bataillon de l'Isère.........	503	
	1er — de la Charente....	417	
15e 1/2 brig.	15e	759	1.647
	1er bataillon des Gravilliers....	305	
	4e — des Basses-Alpes..	395	
	4e — de Vaucluse......	188	
16e 1/2 brig.	16e	537	1.399
	11e bataillon de l'Ain...........	737	
	5e — des Basses-Alpes..	125	
25e 1/2 brig.	18e	479	1.410
	6e (2e et 3e bataillon)..........	842	
	Bataillon d'Apt	89	

Demi-brigades non encadrées (de 1 à 100)

		Hommes
13e	1/2 brigade, 1 bataillon...............	300
22e	—	584
51e	—	693
52e	—	348
55e	—	296

	Hommes
Récapitulation de la force des corps d'infanterie et d'infanterie légère de l'armée d'Italie. En présens sous les armes au 15 pluviôse............	45.410
Canonniers des demi-brigades à deux hommes par compagnie..	576
Canonniers des demi-brigades qui rentreront dans les compagnies de fusiliers............................	800
Total des présens................	46.786
Manque au complet.....................	11.390
Total au complet......................	58.176

	Hommes
On observe que dans cette récapitulation des présens sous les armes on n'a pas compris les cinq demi-brigades qui ne recevront point d'encadrement jusqu'à nouvel ordre et dont la force est de..................	2.221
Ni les cinq compagnies de canonniers des mêmes demi-brigades dont la force est de........................	161
	2.382

Au quartier-général de Nice, le 15 nivôse an 4e de la République

P. Gauthier.

Pour copie conforme.

Le général divisionnaire
chargé de la réorganisation de l'armée d'Italie,

Fontbonne.

C. — RAPPORT DE BEAULIEU A FRANÇOIS II [1].

A Sa Majesté l'Empereur et Roi.

« J'espère que Votre Majesté, n'attachant de prix qu'à la vérité, voudra l'entendre telle qu'elle est et sans détours. Je dois dire le bien et le mal qui arrivent dans l'armée dont Elle a bien voulu me confier le commandement. Elle verra, par la copie du rapport du lieutenant-général comte Argenteau que je joins ici, que nous n'avons pas été heureux dans nos opérations.

« Le 15 avril, au matin, le lieutenant-colonel Marquette, de l'état-major de l'armée, vint me dire que le général Argenteau venait d'être complètement battu aux environs de Dego. Je demandai alors où étaient les 12 bataillons autrichiens et les 4 piémontais que j'avais envoyés. Le lieutenant-colonel me répondit qu'il n'en savait rien, qu'il croyait cependant que 2 bataillons autrichiens et 2 ou 3 bataillons piémontais étaient faits prisonniers.

1. Arch. guerre, de Vienne, pièce confidentielle, n° 9.

« On avait beaucoup accusé, l'hiver dernier, le général Argenteau pour sa malheureuse retraite ; mais depuis, comme il fut nommé au rang de lieutenant-général, je devais avoir confiance en lui. D'ailleurs, n'ayant point de généraux, je lui ai confié la droite de l'armée tandis que j'étais moi-même occupé à la gauche à l'expédition de Voltri, les 10 et 11, d'où je me rendis en poste ici où j'arrivai le 12.

« J'avais vu la lueur des beaux jours et tout vient de s'obscurcir. Je joins ici le rapport du général Colli, sur lequel Votre Majesté verra dans quelle fâcheuse situation nous sommes ici. L'ennemi allant accabler ma droite, ne pouvant rester dans cette position, il faudra que je me replie et prenne un camp entre Alexandrie et Tortone ou quelque part dans les environs de ces villes. Si je reste encore ici, c'est pour épuiser les magasins et donner le temps aux transports des hôpitaux de s'éloigner.

« J'ai reçu récemment une lettre et un projet par la voie du ministre comte Wilscheck. Je vois bien le projet ; je m'efforcerai de suivre les vues que Votre Majesté veut bien me confier. Quant au projet, il semble qu'il a été fait d'après des cartes ou des plans. Les montagnes présentent des difficultés extrêmes ; on ne peut les traverser facilement pour aborder l'ennemi.

« On parle constamment d'une armée autrichienne de 45.000 hommes d'infanterie. J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Majesté que tout ce que je commandais dans cette armée qui devait être de 36 bataillons ne comptait, il y a peu de temps, que entre 20 et 21.000 mille hommes d'infanterie (y compris le bataillon Wenzel-Wallis). Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu plus de 20.000 hommes d'infanterie en armes ; et aujourd'hui, je suis persuadé que je ne commande pas à 16.000 hommes.

« J'ai d'abord été entreprenant, mais Votre Majesté verra que je n'ai pas été secondé. Les soldats éprouvent un dégoût extrême d'être commandés par le comte Argenteau. Je me suis plaint que les généraux n'arrivent pas. J'attends avec

impatience Salis, Seckendorf, Mélas et quelques autres; cependant, ils restent absents. Les généraux arrivés sont Sebottendorf et Nicoletti. Je ne sais qui est le dernier; mais le premier, j'ai déjà vu que je ne pouvais pas le détacher seul; c'est un bien brave et honnête homme; je crois qu'il tiendra bien sa place en ligne; mais cette guerre d'Italie est toute d'affaires difficiles, de « passes » particulières; il faut donc se servir d'officiers vifs et intelligents.

« Les deux généraux que je considère ici comme étant les meilleurs sont: Liptay qui a été couché jusqu'à présent et Roccavina; malheureusement, ce dernier a été blessé. Pittoni est malade et très faible de santé; je n'ai point ici d'état-major sur lequel je puisse me reposer et je désire qu'on appelle ailleurs le lieutenant-colonel Marquette qui n'est pas assez actif.

« En réalité, je n'ai auprès de moi que mes deux aides de camp qui, par leur activité, me tirent assez souvent d'embarras; l'un est le capitaine Malcamp qui anime tout le monde et l'autre c'est le capitaine comte Radetzky du régiment des cuirassiers de l'archiduc François, qui expédie tous mes ordres et ne me laisse rien oublier. J'ai bien un troisième officier, le jeune comte de Hardeck, que je charge de porter cette lettre à Vienne. C'est un homme que j'emploie avec sûreté nuit et jour.

« J'avais demandé, comme homme de confiance, pour rester auprès de moi, le colonel Sach des pionniers, en qui j'ai découvert de grands talents, et une bravoure, et une honnêteté à toute épreuve. Je désire encore que Votre Majesté m'accorde le nouveau général-major Hohenzollern qui est à l'armée du Rhin. J'ai besoin d'hommes actifs, bien attachés à ma personne et dans lesquels je puisse avoir entière confiance.

« Après avoir parlé des généraux et de quelques officiers je dois parler de l'état et de la qualité des troupes dont Votre Majesté m'a confié le commandement.

« La troupe manque de tout. Je n'ai pas le tiers des tentes qu'il me faudrait et le soldat est sans chemises; un

quart de la troupe est sans souliers. Il n'y a pas, dans le nombre, un quart de vieux soldats; les trois autres quarts sont formés de recrues ou de gens à moitié malades. Voilà ce qui compose mes 16.000 hommes d'infanterie.

« Votre Majesté sait bien qu'il me faut recevoir de grands renforts composés de bons bataillons, et cela le plus tôt possible. Tous les jours, un grand nombre de soldats quittent les régiments pour entrer à l'hôpital et y mourir. Les officiers restent sombres et tristes, tourmentés de la peine d'avoir perdu leurs bagages dans la dernière campagne.

« Il m'est tout particulièrement pénible d'avoir à dire de si tristes choses, des vérités ; et j'ose espérer que Votre Majesté me tiendra compte d'une franchise dictée par un véritable attachement à ses intérêts. »

« Acqui, le 16 avril 1796. »

D. — ÉTAT DE L'ARMÉE D'ITALIE[1].

L'armée d'Italie était ainsi composée, le 20 germinal, an IV (9 avril 1796).

Général en chef : Napoléon Buonaparte ;
Chef d'état-major général : Alexandre Berthier, général de division ;
Sous-chef d'état-major : Vignolle, adjudant-général ;
Général commandant l'artillerie : Dujard, général de brigade ;
Commissaire ordonnateur en chef : Chauvet ;
Aides de camp du général en chef : Joachim[2], Junot, Marmont, Jean Léonord, Louis Buonaparte ;
Aides de camp de Berthier : Dutaillis, Gonnord et Ballet ;
Adjoints à l'état-major : Barbut et Bascaille.

Ordre de bataille de ladite armée d'après la répartition des demi-brigades organisées en conséquence de l'arrêté du Directoire en date du 18 nivôse.

1. Situations de l'armée d'Italie (Arch. Guerre).
2. Joachim Murat.

MASSENA, général divisionnaire commandant l'avant-garde.

1re *division d'avant-garde*, commandée par le général divisionnaire LAHARPE, ayant sous ses ordres les généraux de brigade : Pijon, Ménard, les adjudants-généraux Giacomoni, Chabran, Monnier et Boyer. Le général de brigade Saint-Hilaire est allé aux eaux à Digne.

		Hommes	Hommes
Formant la 1re 1/2 brig. d'inf. légère :	1re 1/2 brig. légère à Cadisbonne.	417	1.136
	32e — infanterie à Vado ..	507	
	Bataillon inf. légère sans numéro. En route pour Savone	212	
16e légère :	16e 1/2 brig. légère, à Savone..	537	1.392
	11e bataillon de l'Ain à Savone .	730	
	5e — des Basses-Alpes, à Savone....................	125	
21e légère :	21e 1/2 brig. de bataille à Legino.	671	2.905
	118e — — à Savone.	1.089	
	129e — — —	1.145	
70e de bataille	70e 1/2 brig. d'inf. à Cadisbonne.	1.014	3.181
	117e — à Culiano	1.064	
	152e — à Cadisbonne.	1.103	
	Total pour la division................		8.614

2e *division d'avant-garde*, commandée par le général divisionnaire MEYNIER, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Joubert, Cervoni, Dommartin; les adjudants-généraux Lorcet et Touret.

		Hommes	Hommes
3e 1/2 brig. d'inf. légère :	3e Infanterie légère, à Feligno.	812	1.214
	Bataill. de chasseurs des Hautes-Alpes, à Orco.................	402	
84e de bataille :	84e infanterie, à Finale.........	1.083	2.967
	101e — —	1.163	
	1re 1/2 brig. provisoire, à Noli..	721	
99e de bataille :	99e d'infanterie, à Finale.......	738	3.106
	13e provisoire, —	532	
	105e — —	745	
	199e — —	1.091	
Sans numéro :	4e légère dite des Allobroges, à Loano................	1.200	2.239
	51e bataille, à Finale...........	743	
	55e — à Calice...........	296	
	Total pour la division...............		9.526

3° DIVISION, dite 1re du corps de bataille, commandée par le général divisionnaire AUGEREAU, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Bancel, Beyran, Rusca; les adjudants-généraux Quémin et Verdier.

		Hommes	Hommes
8° 1/2 brig. d'inf. légère:	8° infanterie, à Gorra.........	417	1.449
	5° bataillon de l'Isère, à Finale.	504	
	1er — de la Charente, à Finale..................	417	
	Bataillon de Nyon, à Toirano...	111	
25° légère :	18° légère, à Loano............	479	1.410
	2° et 3° bataill. de la 6°, à Sospello et Orméa...........	842	
	Bataillon d'Apt, à Saint-Rémi....	89	
39° de bataille:	39° infanterie, à la Pietra......	860	3.109
	14° provisoire, à Sportorno....	736	
	130° — à Albenga......	624	
	145° — à Bardinetto....	450	
	147° — —	439	
69° de bataille:	69° infanterie, à Albenga.......	413	3.149
	5° provisoire à Borghetto.....	461	
	6° — à Toirano.......	368	
	3° bataill. de la 45° à Languile.	418	
	211° provisoire, à Ceriale.......	1.025	
	1er bataillon de Paris, à Cadisbonne.................	464	
14° 1/2 brigade, à Albenga...........................			1.000
	Total pour la division...............		10.117

4° DIVISION, dite 2° du corps de bataille, commandée par le général de division SÉRURIER, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Miollis, Pelletier, Fiorella, La Salcette; les adjudants-généraux Couthard et Argot.

		Hommes	Hommes
19° 1/2 brig. légère:	19° infanterie, à Pornessio.....	1.140	3.216
	102° — à La Pieva......	934	
	166° — à Garesio.......	861	
	2° batail. de la 70°, à Garesio.	281	
46° de bataille:	46° infanterie, à Ormea........	778	3.149
	121° — à Fontan........	1.442	
	4° bataillon des Basses-Alpes, à Toulon........	395	
	10° bataillon de l'Ain, à Finale..	534	
	A reporter...............		6.365

		Hommes	Hommes
	Report		6.365
56e de bataille:	56e infanterie, à Ponte-di-Nava.	681	3.083
	104e — à Tende	636	
	1er bataillon de Maine-et-Loire, près Ormea	228	
	8e bataillon de Saône-et-Loire, à Broglio	514	
	209e provis., en route p. Ormea.	1.024	
	Total pour la division		9.448

TROUPES A CHEVAL.

Stengel, général de division commandant l'arme.

1re division, Stengel, génér. divis. Beaumont, gén. de brig.	1er rég. de hussards, à Toirano.	600	3.090
	10e rég. de chasseurs, à Albenga.	700	
	22e — à Loano et La Pietra	900	
	25e rég. de chasseurs, à Loano.	350	
	5e rég. de dragons, à Albenga.	240	
	20e — à Alassio.	300	
2e division, Kilmaine, génér. divis.	7e rég. de hussards, à Ponte-d'Assio	400	1.778
	13e rég. de hussards, à Diano.	250	
	24e rég. de chasseurs, à Oneille.	400	
	8e rég. de dragons, à Port-Maurice	368	
	15e rég. de dragons, à Toggia.	360	
	Total général de la cavalerie		4.868
Artillerie et sapeurs			4.770
	TOTAL DE L'ARMÉE ACTIVE		47.343

RÉSERVE.

5 divisions.

	Hommes
1re DIVISION (anciennement 5e du corps de bataille), commandée par le général Macquart, forte de	3.075
2e DIVISION (anciennement 6e du corps de bataille). Garnier, général divisionnaire, forte de	3.106
3e DIVISION (ancienne 1re de la côte). Mouret, général divisionnaire, forte de	4.808
A reporter	10.989

	Hommes
Report..................	10.989
4e DIVISION (ancienne 2e de la côte). Casabianca, général divisionnaire, forte de	3.125
DIVISION DE NICE, Casalta, général de brigade, forte de ..	1.045
RÉSERVE DE MARSEILLE ET TOULON, forte de	2.900
TOTAL DE LA RÉSERVE	18.059
TOTAL GÉNÉRAL DE L'ARMÉE	65.402

N.-B. — Il y avait 24.000 soldats dans les hôpitaux, 13.000 indisponibles ou prisonniers de guerre, ce qui portait, sur le papier, l'armée d'Italie à 102.000 hommes.

E. — RAPPORT DE WURMSER A L'EMPEREUR D'AUTRICHE[1].

« Dans les dispositions prises pour attaquer l'ennemi, Votre Majesté aura pu voir que le feld-maréchal-lieutenant Quosdanowich devait, avec sa colonne, coopérer d'une façon décisive à la délivrance de Mantoue, et que, après mon passage du Mincio, il devait se réunir à moi. Le feld-maréchal Quosdanowich n'a pu obtenir ce but ; Votre Majesté en jugera par le rapport ci-joint.

« Bien que toutes les précautions eussent été prises afin que l'ennemi ne put connaître nos mouvements, il avait cependant trouvé le temps nécessaire pour tirer des renforts de Milan et du Piémont ; il poussa ces troupes contre celles du feld-maréchal Quosdanowich. Il leva aussi le siège de Mantoue, abandonna son artillerie sur place et se concentra avec rapidité près de Montechiari, ce qui lui permit non seulement d'attaquer Quosdanowich mais encore de placer en face de moi un corps d'armée considérable.

1. Arch. Guerre, de Vienne, pièce n° 15a.

« Ayant empêché Quosdanowich de prendre Salo et l'ayant poussé dans la montagne, il se tournait contre mon armée forte de 16 bataillons, de 12 compagnies et de 10 escadrons. Les deux avant-gardes se heurtèrent le 3 août, l'ennemi obligea la nôtre à se retirer, puis ses attaques furent très violentes dans la plaine et dans la montagne. Notre armée, qui se battit ce jour-là avec bravoure, garda ses positions malgré la supériorité des Français.

« Le 4, à midi, l'armée ennemie se mit en mouvement ; il y eut alors une nouvelle bataille, indécise. Jusqu'à ce moment, j'ignorais que le feld-maréchal Quosdanowich avait été obligé de se retirer ; j'appris seulement dans la nuit que nos troupes avaient été chassées des positions de Desenzano et de Salo.

« Voyant la supériorité de l'ennemi, j'ai fait venir les troupes de la garnison de Mantoue et avancer le feld-maréchal-lieutenant Messaross de sa position de Borgo-forte près du Pô, vers Rivalta.

« Le 5 août, le matin, l'ennemi fit une attaque sur les positions de Solferino. Il obligea mes deux ailes, après une résistance de quelques heures, à se retirer. Notre armée subissait une perte de plus de 3.000 combattants. Les forces de l'ennemi étaient si considérables qu'il était impossible d'avancer contre lui. Quosdanowich a perdu aussi 3.000 hommes; il ne restait plus d'autre moyen que de placer l'armée derrière le Mincio.

« Parmi les blessés, on trouve les généraux Nicoletti et Liptay ; les colonels Beust, Hüff et Brigido du corps Presky ; le colonel comte Brandis et beaucoup d'officiers supérieurs et de l'état-major.

« Le feld-maréchal-lieutenant Davidowich à qui je dois des éloges parce qu'il était toujours présent sur les points les plus dangereux et parce qu'il donna partout des ordres très précis a eu deux chevaux tués sous lui.

« Dès que l'armée eût défilé le long du Mincio, mon premier soin fut de renforcer le corps de siège placé devant Peschiera parce que, maître de ce point, l'ennemi aurait

une ligne plus courte. Je donnai l'ordre au général Mitrowski de donner seulement 2 heures de repos à sa brigade, sans considérer l'affaiblissement des soldats et de marcher toute la nuit pour aller renforcer le général Bajalich.

Le général Mitrowski suivit cet ordre ponctuellement, mais quand il rencontra, le matin du 6, le général Bajalich, les troupes de celui-ci étaient engagées dans un violent combat et avaient déjà été repoussées. Le général Mistrowski lui porta secours; il attaqua l'ennemi plusieurs fois, mais la supériorité des Français était trop grande; il fallut abandonner la position défensive et se retirer derrière l'Adige.

« Sitôt informé, je donnai ordre au général Schubirz de marcher à la tête de 3 régiments de cavalerie de sa position près de Valeggio et je me rendis sur le théâtre des opérations. Je trouvai le général Mitrowski arrêtant les entreprises de l'ennemi, mais dans la nuit, il fallut battre encore en retraite vers Campana. Bajalich alla occuper les passages dans le massif de Montebaldo.

« Quand l'ennemi eut gagné la rive gauche du Mincio, il menaça l'arrière-garde de l'armée, s'avança en plusieurs colonnes. Mes troupes étant trop fatiguées pour engager un combat, je fis marcher pendant la nuit, après avoir envoyé l'artillerie dans la direction de Vérone.

« J'ai laissé à Mantoue une garnison nécessaire qui possède en ce moment assez de provisions. L'ennemi peut entourer Mantoue, non l'assiéger, puisqu'il a abandonné ses canons avant de rompre le blocus. Je tâcherai de me maintenir derrière l'Adige, d'attendre l'arrivée du feld-maréchal-lieutenant Quosdanowich et des troupes de renfort pour pouvoir alors avancer, si jusque-là il n'arrive aucun accident nouveau.

« Je tâche toujours d'épuiser tous les moyens dans l'intérêt du service de Votre Majesté. »

F. — SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE LE 21 VENTOSE AN V (10 mars 1797)[1].

Général en chef: Bonaparte;
Chef de l'état-major général: Alexandre Berthier;
Commandant de l'artillerie: Lespinasse;
Aides de camp de Bonaparte: Marmont, Junot, Lemarrois, Croisier, Louis Bonaparte, Julkoski et Duroc;
Aides de camp de Berthier: Dutaillis et Leturc;
Adjudants-généraux attachés à l'état-major: Dufrène, Pascalis, Dessolle et Leclerc.

1re DIVISION, Massena, commandant.

Motte, Ménard, Rampon, Brune, généraux de brigade. Sornet et Solignac, adjudants-généraux.

Troupes.

		Hommes	Hommes
Infanterie.	20e légère ayant	877	8.897
	18e de bataille	1.829	
	25e —	1.592	
	32e —	1.910	
	75e —	2.497	
	Sapeurs et gendarmes	192	
Cavalerie.	10e régiment de chasseurs	331	653
	3e — de dragons	322	
Artillerie.	Artillerie légère	79	175
	Artillerie à pied	96	
	14 pièces de canon.		
	Total pour la division		9.725

1. Situations de l'armée d'Italie. (Arch. Guerre.)

2ᵉ DIVISION. Augereau, commandant. Guieu, remplaçant.

Walter, Point, Verdier, Bon, Lafont, généraux de brigade. Duphot, Gilli vieux et Boyer, adjudants-généraux.

Troupes.

		Hommes	Hommes
Infanterie.	27ᵉ légère	1.285	9.165
	4ᵉ de bataille	2.128	
	40ᵉ —	2.408	
	43ᵉ —	1.390	
	51ᵉ —	1.868	
	Sapeurs	86	
Cavalerie.	1ᵉʳ régiment de hussards	459	857
	24ᵉ — de chasseurs	166	
	9ᵉ — de dragons	147	
	5ᵉ — de cavalerie	85	
Artillerie.	Artillerie de position	92	192
	— à cheval	100	
	Total pour la division		10.214

3ᵉ DIVISION, Sérurier, commandant.

Davin, Charton, Meyer, Beaumont, généraux de brigade. Dugommier, Brouard et Noël Huard, adjudants-généraux.

Troupes.

		Hommes	Hommes
Infanterie.	12ᵉ de bataille	1.372	6.074
	64ᵉ —	1.458	
	69ᵉ —	1.282	
	21ᵉ légère	1.962	
Cavalerie.	25ᵉ régiment de chasseurs		2
Artillerie.	Artillerie du 4ᵉ régiment	102	242
	— des demi-brigades	140	
	12 pièces de canon.		
	Total pour la division		6.543

4ᵉ DIVISION. Joubert, commandant.

Monnier, Belliard, Vial, Pelletier, Vaux, David, Serviez, généraux de brigade. Argot, Liébaud, Blondeau et Rose, adjudants-généraux.

Troupes.		Hommes	Hommes
Infanterie.	4e légère	847	8.476
	17e —	628	
	22e —	896	
	29e —	920	
	11e de bataille	976	
	14e —	1.171	
	85e et 33e	2.954	
	Sapeurs et gendarmes	84	
Cavalerie.	22e régiment de chasseurs	207	340
	5e régiment de dragons	133	
Artillerie.	Artillerie du 4e régiment	96	225
	— des demi-brigades	129	
	Total pour la division		9.041

5e DIVISION. Rey, commandant.

Verge et Chevalier, généraux de brigade. Partouneaux et Flavigny, adjudants-généraux.

Troupes.		Hommes	Hommes
Infanterie.	30e de bataille	935	2.396
	58e —	558	
	11e légère	244	
	12e —	440	
	64e de bataille (détachement)	219	
Cavalerie.	8e régiment de dragons		164
Artillerie.	Du 4e régiment	76	120
	Des demi-brigades	44	
	Total pour la division		2.680

6e DIVISION. Dallemagne, commandant.

Baraguay-d'Hilliers, Pijon, Varein, généraux de brigade. Valentin et Rambaud, adjudants-généraux.

Troupes.		Hommes	Hommes
Infanterie.	5e de bataille	1.060	4.517
	93e —	1.835	
	26e —	1.593	
	Sapeurs	29	
	A reporter		4.517

		Hommes	Hommes
	Report		4.517
Artillerie.	Du 4e régiment	44	109
	Des demi-brigades	65	
	6 pièces de canon.		
	Total pour la division		4.626
	TOTAL GÉNÉRAL DES FORCES ACTIVES.		42.829

COLONNE MOBILE ET RÉSERVE.

Corps commandé par le général divisionnaire Victor, placé en observation à Foligno, Perugia, Tolentino, Bevaqua et Ancône.

	Hommes
Infanterie	6.841
Cavalerie	314
Artillerie	189
23 pièces de canon.	
Total	7.344

DIVISION de l'Adige, Pô, l'Oglio, et Mantouan, commandée par le général divisionnaire Delmas.

	Hommes
Infanterie	2.902
Artillerie	567
Total	3.469

1re DIVISION de réserve ou des pays conquis, commandée par le général de brigade Guillot.

	Hommes
Infanterie	850
Artillerie	111
Total	961

2e DIVISION, commandée par le général Casabianca.

	Hommes
Infanterie	1.451
Artillerie	180
Total	1.631

3e DIVISION, dite du Milanais, Kilmaine, général divisionnaire, commandant.

	Hommes
Infanterie	1.270
Cavalerie	519
Artillerie	739
Total	2.528

4e DIVISION. Vaubois, commandant à Livourne.

	Hommes
Infanterie	1.144
Artillerie	82
Total	1.226
TOTAL POUR LES COLONNES MOBILES ET DIVISIONS DE RÉSERVE	17.159

		Hommes
Récapitulation générale.	Infanterie	53.983
	Cavalerie	2.931
	Artillerie (hommes)	3.074
	Total	59.988

L'artillerie comptait.	11 pièces de 4.
	21 — de 8.
	10 — de 12.
	52 de différents calibres.
	23 obusiers.
Total	117 pièces et obusiers.

G. — LES PRÉLIMINAIRES DE LÉOBEN[1].

18 avril ou 29 germinal an V.

Articles préliminaires de paix.

Sa Majesté l'Empereur, roi de Hongrie et de Bohême, etc., et le Directoire exécutif au nom de la République française, animés du même désir de mettre fin aux maux de la guerre par une paix prompte, juste et solide, sont convenus des articles préliminaires suivants :

Article 1. — Il y aura amitié et bonne intelligence entre Sa Majesté l'Empereur et Roi et la République française. Les hostilités entre les deux puissances cesseront à dater d'aujourd'hui ;

Art. 2. — Sa Majesté l'Empereur et Roi et la République française conserveront entre eux le même cérémonial quant aux rangs et aux autres étiquettes que ce qui était pratiqué entre l'Empereur et la France avant la guerre actuelle ;

Art. 3. — Sa Majesté l'Empereur et la République française s'engagent à faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour contribuer à la tranquillité intérieure des deux Etats ;

Art. 4. — Les deux parties contractantes enverront au plutôt des plénipotentiaires dans la ville de Bern, pour y traiter et conclure dans l'espace de trois mois ou plutôt, si faire se pourra, la paix définitive entre les deux puissances ;

A ce congrès seront admis les plénipotentiaires des alliés

1. Arch. Nat. AF 59. Dossier 235.

respectifs, s'ils accèdent à l'invitation qui leur en sera faite;

Art. 5. — Sa Majesté l'Empereur, ayant à cœur que la paix se rétablisse entre l'Empire Germanique et la France, et le Directoire exécutif de la République française voulant également témoigner à Sa Majesté Impériale son désir d'assurer ladite paix sur des bases solides et équitables, conviennent d'une cessation d'hostilités entre l'Empire Germanique et la France, à commencer d'aujourd'hui. Il sera tenu un congrès formé de plénipotentiaires respectifs pour y traiter et conclure la paix définitive entre les deux puissances sur la base de l'intégrité de l'Empire Germanique;

Art. 6. — Sa Majesté l'Empereur et Roi renonce à tous ses droits sur les provinces Belgiques connues sous le nom de Pays-Bas autrichiens et reconnaît les limites de la France décrétées par les lois de la République française. Ladite renonciation est faite aux conditions suivantes :

1° Que toutes les dettes hypothécaires attachées au sol du pays cédé seront à la charge de la République française ;

2° Que tous les habitants et possesseurs des provinces Belgiques qui voudront sortir du pays seront tenus de le déclarer trois mois après la publication du traité de paix définitif et auront le terme de trois ans pour vendre leurs biens, meubles et immeubles ;

3° Que la République française fournira à la paix définitive un dédommagement équitable à Sa Majesté l'Empereur, qui soit à sa convenance;

Art. 7. — La République française de son côté restituera à S. M. I. tout ce qu'elle possède des Etats héréditaires de la maison d'Autriche non compris sous la dénomination de provinces Belgiques;

Art. 8. — Les armées françaises évacueront d'abord après la ratification faite par S. M. I. des présens articles préliminaires, les provinces autrichiennes qu'elles occupent, savoir : la Styrie, la Carinthie, le Tirol, la Carniole et le Frioul.

Art. 9. — Les prisonniers de guerre seront respectivement rendus après la ratification des préliminaires aux différents points qui seront désignés de part et d'autre.

Nous soussignés, en vertu des pleins pouvoirs de Sa Majesté l'Empereur et Roi et de la République française, avons arrêté les présens articles préliminaires de paix qui resteront secrets jusqu'à ce que soit fait l'échange des ratifications en forme due dans un mois, ou plutôt si faire se pourra et qui aura lieu dans la ville d'Udine.

Fait au château d'Eckenwald près de Léoben le 18 avril 1797. (29 germinal an V de la République française.)

BONAPARTE.

Le marquis de GALLO.
Comte de MERVELDT.
(*général-major.*)

ARTICLES PRÉLIMINAIRES SECRETS.

Il est convenu entre Sa Majesté l'Empereur, roi de Hongrie et de Bohême et la République française, des articles suivants :

Article 1. — Que malgrez la disposition de l'article 7 des préliminaires de paix arrêtés entre les puissances contractantes sous la date d'aujourd'hui, Sa Majesté l'Empereur renonce à la partie de ses Etats en Italie, qui se trouve au delà de la rive droite de l'Oglio et de la rive droite du Pô à condition que S. M. I. sera dédommagée de cette cession ainsi que de celles faites dans l'article 6 des préliminaires, par la partie de la terre ferme vénitienne comprise entre l'Oglio, le Pô, la mer Adriatique et les Etats héréditaires, ainsi que par la Dalmatie et l'Istrie vénitienne ; et par cette acquisition, les engagements contractés par la Répu-

blique française vis-à-vis de S. M. I., par l'article 6 des préliminaires, se trouvent remplis;

Art. 2. — La République française renonce, de son côté, à ses droits sur les trois légations de la Romagne, de Ferrare et de Bologne en se réservant cependant la forteresse de Castelfranco avec un arrondissement dont le rayon serait égal à la distance depuis ses murs jusqu'aux confins de l'Etat de Modène, qui ne pourra pas être moins de la portée du canon. La partie des Etats de la République de Venise comprise entre l'Adda, le Pô, l'Oglio, la Valtehne et le Tirol appartiendra à la République française;

Art. 3. — Les deux parties contractantes se garantissent l'une à l'autre lesdits Etats et pays acquis sur la terre ferme vénitienne ;

Art. 4. — Les trois légations de la Romagne, de Ferrare et de Bologne, cédées par la République française seront accordées à la République de Venise en dédommagement de la partie de ses Etats dont il est parlé dans les trois articles précédents ;

Art. 5. — Sa Majesté l'Empereur et le Directoire exécutif de la République française se concerteront pour lever tous les obstacles qui pourraient s'opposer à la prompte exécution des articles précédents et nommeront à cet effet des commissaires ou des plénipotentiaires qui seront chargés de tous les arrangements convenables à prendre avec la République de Venise;

Art. 6. — Les forteresses de Palma-Nuova, Mantoue, Peschiera, Porto-Legnago et les châteaux de Vérone, d'Osopo et de Brescia, occupés actuellement par les troupes françaises seront remis à Sa Majesté l'Empereur, d'abord après l'échange du traité de paix définitif ou plutôt si cela pouvait s'arranger d'un commun accord ;

Art. 7. — Les ouvrages desdites forteresses seront rendus dans l'état où ils se trouvent aujourd'hui et quant à l'artillerie, les places vénitiennes seront rendues avec celle qu'on y a trouvée au moment de leur occupation et la place de Mantoue sera rendue avec 120 pièces d'artillerie de siège ;

Art. 8. — Les deux puissances contractantes conviennent que la partie des Etats d'Italie, cédés par Sa Majesté l'Empereur et Roi dans les présens articles secrets et la partie des Etats vénitiens acquise à la République française par l'article second formeront désormais une République indépendante ;

Art. 9. — S. M. I. ne s'oppose point aux arrangements que la République française a pris relativement aux duchés de Modène, Regio et de Massa Carrara, à condition que la République française se réunira avec Sa Majesté l'Empereur pour obtenir, à la paix générale et à celle de l'Empire Germanique, une compensation en faveur du duc de Modène et de ses héritiers légitimes ;

Art. 10. — Les pays respectivement échangés en vertu des articles précédents conserveront leurs privilèges ; et les dettes hypotéquées au sol, suivront le territoire et resteront à la charge de leurs possesseurs.

Art. 11. — Tous les habitants desdits pays qui voudront les quitter seront les maîtres de le faire et devront le déclarer dans l'espace de trois mois de la prise de possession et il leur sera accordé le terme de trois ans pour vendre leurs biens, meubles et immeubles.

Nous soussignés, en vertu des pleins pouvoirs de Sa Majesté l'Empereur et de la République française, avons signé les présens articles secrets, qui auront la même force que s'ils étaient insérés de mot à mot dans les articles préliminaires et qui seront ratifiés et échangés en même temps. »

(Suivent les signatures.)

H. — RÉCLAMATION CONTRE DUPUY[1].

Padoue le 10 messidor an V (28 juin 1797).

Les sous-officiers de la 32e demi-brigade, soussignés au général Rampon commandant la droite de la division.

Général,

Cette énergie qui proclama la liberté en 1789, des deux extrémités de la France, nous fit abandonner nos foyers pour voler à sa défense ; après avoir renversé par son secours le thrône des tyrans français, après avoir sappé celuy des puissances liguées contre nous, elle nous a conduit de victoire en victoire à une paix honorable, digne de nos fatigues et de notre patience ; les généraux sous lesquels nous avons combattu ont vu avec plaisir notre dévouement pour la cause de la Liberté. Mais hélas ! elle n'est plus cette liberté qu'en songe chez nous et l'avilissement suit les traces du sang que nous avons répandu ; elle n'est plus que le seul fruit de nos privations et la récompense de notre conduite ; que disons-nous ? Le déshonneur, l'infamie, touchent pour nous à son comble.

Sous le régime des tyrans, un sous-officier faisant son devoir était aimé de l'officier et respecté du soldat. Aujourd'hui, confondu avec ses inférieurs, il ne peut plus tenir la subordination. Le chef de brigade duquel nous voulons parler est la seule cause de notre avilissement ; c'est lui qui provoque contre nous le déshonneur ; c'est à sa hauteur et à son despotisme que tient la destruction de la demi-brigade.

1. Registre 14, pièce 151.

Comme chef, il n'écoute que sa volonté. Les Lois, les règlements militaires ne sont rien pour lui ; il fait plus. Seul, il s'érige en conseil militaire et condamne selon ses caprices.

Ses actes arbitraires sont connus et nous n'avons qu'à en rapporter quelques-uns pour le prouver. Passons ceux qu'il nous a faits depuis qu'il est notre chef jusqu'à son arrivée à Bruck, et c'est là où nous avons entendu dire au cercle, par lui, parlant des sous-officiers : — Je les casserai tous comme des pots de terre ; j'en ai de rechange, et du premier au dernier ils y passeront tous ! Qui sait si en expliquant ce propos, il n'a pas eu dessein de se faire des créatures pour renverser à son gré la hiérarchie militaire.

Il n'a que trop exécuté envers Auterive, sergent couvert de trois honorables blessures, lequel, après une route de vingt-six milles, harassé de fatigue et sortant d'une maladie, a été cassé par le seul fait que l'alignement du faisceau d'armes de la compagnie dont il faisait partie n'était pas sur la ligne et qui plus est l'a tenu à sa volonté en prison.

Madante, caporal, malade en route, resté derrière, étant porteur d'un certificat du capitaine et du sergent d'arrière-garde, constatant qu'il avait eu la fièvre, a subi le même sort.

Lizier, sergent, après une journée de trente-six milles, malade, n'ayant pu suivre sa compagnie, a été menacé d'être cassé ; aux menaces, l'injure et la grossièreté furent ajoutées ce qui a dû prévenir ce sergent qu'il n'existerait pas longtemps dans ce grade.

Roure, sergent, dans notre marche, formant un faisceau d'armes, ne fut pas trouvé au gré du chef ; ce dernier vint avec son cheval à bride abattue, et foulant et menaçant Roure, ce dernier subit la prison.

Nombre d'autres sous-officiers ont subi le sort des premiers ; plusieurs ont été réintégrés par votre ordre ; général, ayant rendu cette justice, vous êtes convaincu de notre plainte.

Que quelqu'un méritât d'être cassé, la loy a établi des tribunaux à ce sujet, non pour que la volonté du chef

Dupuy fut exécutée, mais pour que celui qui a commis quelque crime fût puni.

Général, celui qui n'a point d'honneur étant sous-officier, peut-il être regardé au nombre des volontaires; le grade dont nous nous prévalons est une preuve de l'estime de nos camarades et non comme autrefois la volonté des chefs et de la cabale.

Les sous-officiers, d'après la conduitte de leur chef, ont gémi de l'avenir et aujourd'hui ne voient que des punitions arbitraires dans celles qui sont infligées.

Général, telle fut la destruction de la 21e cy-devant; telle sera celle de la 32e; les discours trop répétés qui frappent nos oreilles nous affligent et sont l'objet de nos plaintes. Comment voulez-vous qu'on puisse maintenir la discipline militaire puisque le chef lui-même nous méprise. *Qu'on f... ces bougres à la porte!* parlant des sergents-majors ayant été chez lui, d'après son ordre.

Les sous-officiers, général, aiment le service, aiment leur patrie; ils aiment la discipline, respectent les Lois; ils respectent les ordres de leurs généraux; ils reconnaissent leurs officiers et aiment à voir faire le service à leurs inférieurs. Mais par quelle fatalité le chef Dupuy, au mépris des règlements militaires, nous avilit-il?

Général, comme chef et comme général, vous nous avez menés à la gloire; nos seules vues n'étaient que le bonheur des Français et l'anéantissement des tyrans; ces derniers ont-ils été vaincus? Mais au milieu de nous il s'en érige un qui veut nous forger des chaînes plus pesantes que celles que nous avons quitté; eh bien, général, frémissez d'horreur en apprenant que Dupuy après s'être approprié plusieurs chevaux provenant des réquisitions pour le transport de nos effets dans notre marche de Bruck à Garissio a fait traduire au tribunal militaire un sergent accusé d'en avoir vendu.

Général, l'exécution des règlements militaires, l'exécution des ordres émanés des généraux, l'obéissance aux lois, à ses chefs, telle a été et est notre vue. Mais des soldats répu-

blicains ne doivent pas dépendre d'un seul homme et ce que nous vous demandons, c'est l'exécution des règlements militaires, la liberté les eût-elle dictés mille fois plus durs que la volonté du chef ».

Ont signé :

« Colomb, Fauchet, Violalo, Jouet, Mallacono, Bégot, Mollard, Brun, Bouet, Lieutard, Curon, Bézieu, Fondard, Bouvet, Dizier, Gayral, Billion, Séguy, Guérot, Bonnefoy, Sertez, sergents-majors ;

« Chéron, Lajeunesse, Augustin, Marut, Sinet, Fuget, Darbois, Divertissant, Hanoit, Cape, Vienna Boquiart, Mignot, Flau, Rambraud, Muguier, Dunit, Bertezou, Barange, Guichard, Denet, Hilliers, Otoni, Auterive, Drost, Sautreau, Enjalbert, Belle, Ventrez, Travers, Donadieu, Ferronier, Patamon, Sadrie, Savoyen, Bopenst, Jovin, Daunié, Soulairo, Verdier, Lotarte, Pouré, Jourmeaux, Puireu, Ducros, Estrade, Bert, Durand, Maurisse, Lecœur, Sanon, Poncet, Roure, Calas, Camond, Bélissen, Liber, Bal, Pascal, Chastel, Polbirz, Grimaud, Génez, Simon, Jean, Churard, Fimil, Jaume, Ducet, Pons, Doutre, Fèvre, sergents ;

« Rigot, Séquyr, Sanoy, Lamaloit, Testoi, Coutil, Mer, Bossent, Cassenove, Tournié, Mellet, Desclassan, fourriers. »

I. — BANQUET DU 10 AOUT 1797 [1].

Toats portés :

Le général Massena. — « A la République française, une et indivisible ; périssent tous ses ennemis. »

Cette santé a été portée debout et avec enthousiasme.

Le général Brune. — « Au gouvernement républicain, puisse-t-il bientôt diriger les armées qui détruiront les ennemis de la Constitution de l'an III. »

1. Arch. de M. le prince d'Essling. (Papiers divers.)

Le général Ménard. — « A l'armée d'Italie ; à son digne chef et à toutes les autres armées de la République. »

Le général Rampon. — « A tous les Républicains ; à la prospérité des nouvelles Républiques. Mort aux tyrans, aux ennemis de la Révolution et aux prêtres réfractaires. »

Dupuy, chef de la 32e *de bataille.* — « Appel à la minorité des Conseils, puissent-ils à notre exemple se rendre dignes de la confiance des Républicains, s'agrouper, former une montagne d'où partira la foudre qui de ses coups écrasera cette majorité conspiratrice contre la constitution et la liberté. »

Le chef de bataillon de la 25e. — « Aux braves généraux de l'armée d'Italie, qui par leurs talents et leur valeur ont si bien contribué à repousser les ennemis extérieurs de la République ; puissent-ils bientôt nous guider contre ceux de l'intérieur... »

Duranteau, chef de bataillon à la 32e. — « Aux mânes des braves défenseurs de la Patrie, morts depuis le commencement de la Révolution. »

Gouberan, chef d'escadron au 20e *dragons.* — « A la destruction des tyrans et des traîtres ; que cette horde impuissante et criminelle, soit enfin anéantie et ne souille plus par son existence le territoire des hommes libres. »

Veincel, chef de bataillon à la 25e. — « Aux Républicains qui ont resté fidèles à leurs postes et aux principes inviolables qui ne connaissent que la liberté et la constitution de l'an III. »

Darmagnac, chef de bataillon à la 32e. — « Au moderne Scévola français qui plongera un fer heureux dans le sein du chef des rebelles qui marcheront contre les armées républicaines : *Posso you estre le bougre.* »

Un caporal. — « Au terroriste Jourdan ; puisse-t-il par son énergie détruire les menées perfides du Clichien Pichegru et compagnie. »

Le Président du gouvernement central de Padoue. — « A l'union de tous les peuples libres ou qui aspirent à le devenir. »

Dumoulin, che de bataillon à la 18e. — « A la mémoire des Républicains qui ont péri le 10 août en renversant le trône. Puissent tous les hommes vertueux qui gémissent sous le joug tyrannique des rois, imiter leur exemple et mériter leur gloire. »

Pour copie conforme,

Le chef d'état-major de la division Massena.

SOLIGNAC. »

J. — ORDRE DE MARCHE DE LA DIVISION MASSENA[1].

« Instructions au général de brigade Ménard, commandant provisoirement la première division.

Le général Ménard tiendra la main à ce que les corps ne partent jamais sans avoir fait l'appel, et ordonnera expressément qu'aucun militaire puisse marcher isolément.

Il sera fait une halte toutes les heures et sur la route.

On marchera ordinairement par sections et les officiers et sous-officiers marcheront constamment à leur ordre de route; il sera fait une halte à distance d'une demi-heure avant que d'arriver au nouveau logement pour donner le temps aux traîneurs d'arriver, et aux soldats de se peigner, mettre leur col et se mettre le plus militairement possible.

On entrera dans la ville drapeaux déployés, et l'arme au bras et dans le plus grand ordre.

Les chefs de corps ordonneront que les compagnies soient conduites devant le logement de leur capitaine, et là, le fourrier y distribuera les billets de logement, et le capitaine préviendra les soldats de sa compagnie que ce sera le même endroit où ils se rassembleront pour les

1. Registre 16, pièce 269.

appels qui doivent avoir lieu, et que ce sera de là d'où ils partiront pour se rendre au rendez-vous général.

Les fourriers partiront toujours au moins deux heures avant la troupe, avec le quartier-maître, pour aller faire le logement.

Le quartier-maître aura soin de loger le plus qu'il sera possible le bataillon dans le même quartier et les soldats les plus rapprochés des compagnies les uns des autres.

Il ne sera distribué des billets de logement à qui que ce soit qu'après l'arrivée des troupes. Il sera commandé un capitaine et un officier supérieur sur la totalité du corps; ces deux officiers marcheront avec le quartier-maître pour devancer la troupe et avoir le temps de vérifier les poids et mesures, et goûter les différentes denrées destinées à la troupe.

Le commissaire des guerres partira toujours la veille pour se rendre au nouveau logement, s'assurer si les subsistances dont il est spécialement chargé sont d'une bonne qualité et d'une quantité suffisante.

Il sera fait trois appels les jours de séjour: le matin, à midi et le soir et deux les jours de marche : à l'arrivée et le soir.

Le général commandant dénoncera aux municipalités respectives les hommes qui s'absenteraient sans permission, ainsi qu'au ministre de la guerre; il usera de tous les moyens qui sont en son pouvoir pour arrêter la désertion.

Il pourra donner quelques permissions aux militaires qui se trouvent à portée d'aller voir leur famille, en combinant toujours le temps de l'absence de manière à ce qu'ils puissent arriver au rendez-vous général de la division avec tout le monde.

Aucune femme, sans distinction, n'a le droit de requérir des voitures pour son usage. Cette mesure mérite toute l'attention du général Ménard.

L'artillerie marchera à la queue de la colonne, escortée par un demi-bataillon de la demi-brigade qui fera l'arrière-garde. Il y aura à l'avant-garde deux pièces d'artillerie

légère. L'avant-garde sera composée d'un bataillon de la demi-brigade qui marchera à la tête.

Les demi-brigades alterneront entre elles pour marcher à la tête de la colonne, et celle qui aura marché à la tête d'un séjour à l'autre marchera ensuite à la queue; ainsi successivement. Le tour de marche à la tête devant commencer par la première demi-brigade de la division.

Les 18e, 25e et 32e seront logées à Plaisance; la 18e en entier au quartier dit la Citta-Dello; la 25e, deux bataillons au couvent des bénédictins de Saint-Sixte, et l'autre bataillon à Saint-Barthélémi. La 32e occupera trois quartiers, où elle pourra placer un bataillon dans chacun: le séminaire, Saint-Vincent et Saint-Sauvin.

La 2e légère logera en entier au village de Castel San-Giovanni, et la 75e tout entière au bourg San-Domino.

Toute l'artillerie sera logée à Saint-Lazare.

Je prie le général Ménard de vouloir bien me faire conserver mon logement dans la maison Scotti; les circonstances pourront me ramener à Plaisance.

Je recommande à la protection du général Ménard le couvent des lazaristes, hors de la ville, et servant de séminaire.

MASSENA. »

K. — PROCLAMATION DE MASSENA[1].

« *Massena, général en chef de l'armée de Rome, à ses frères d'armes. Au quartier général de Rome le 23 ventôse, an 6e de la République française.*

Gémissant avec tous les amis de l'ordre et de la discipline sur les événements du 6 de ce mois et jours suivants,

1. Registre 19, pièce 254.

j'apprends que la calomnie ose encore me poursuivre et je viens démentir les insinuations perfides et de ceux qui prétendent que j'ai donné la démission du commandement de l'armée et des autres qui avançaient que je ne voulais rentrer dans Rome que sur des tas de cadavres.

J'ai prouvé dans les journées des 6 et 7 que je ne sais pas pactiser avec mes devoirs. L'assemblée des officiers était illégale, inconstitutionnelle, subversive de tous les principes; j'ai refusé de la reconnaître; je le ferais encore même avec l'expérience que mes ennemis ont profité de ce refus pour déverser sur moi l'odieux d'un arriéré de solde et de dilapidations auxquels j'étais parfaitement étranger!

Mais ce que l'on vous a caché, mes camarades, c'est que j'ai dit aux officiers: *je ne puis recevoir votre pétition en nom collectif; la loi le défend; mais présentez-moi des pétitions individuelles, des dénonciations signées et des pièces probantes; sur-le-champ, les prévenus de dilapidations seront arrêtés et mis en jugement. J'ai gémi à mon arrivée sur la position du soldat et de l'officier. Mon premier travail a été consacré au moyen d'effectuer le payement de l'arriéré de la solde; voyez l'ordre du jour du 5 ventôse.*

J'engageais ma parole d'honneur envers ces mêmes officiers qu'un mois de solde serait payé dans les vingt-quatre heures, et tout l'arriéré soldé dans 15 jours; leurs réunions illicites ont-elles produit davantage?

Non, je n'ai point donné la démission du commandement que le gouvernement m'a confié; lui seul peut la recevoir; lui seul peut me retirer l'autorité dont il m'a investi. Ce n'est qu'en vertu de l'ordre que je lui ai donné le 7 ventôse au soir, que le général Dallemagne a pris pendant mon absence le commandement des troupes à Rome et a fait exécuter les dispositions que je lui ai prescrites.

Est-ce à des Français qu'on ose présenter Massena comme altéré du sang de ses concitoyens. Hommes égarés, ce n'est qu'à cette même générale qu'on a voulu me faire

un crime d'avoir fait battre le 7 ventôse que vous avez dû votre salut. Sans cette mesure, vous eussiez tombé en détail sous le poignard des fanatiques mus et soudoyés par nos ennemis. Sachez que j'avais la double intention de dissoudre une assemblée illégale, et de réunir les forces pour exterminer les vils satellites du Despotisme qui commençaient à s'agiter et à profiter d'une insurrection qu'ils avaient eux-mêmes fomentée.

Je tiens les fils de cette trame coupable; oui, mes camarades; quelques-uns d'entre vous étaient la dupe et les instruments aveugles de nos ennemis extérieurs.

Lâches étrangers qui n'osez nous combattre à découvert, vous ne connaissez pas les Français; l'immense majorité se ralliera toujours au mot de danger de la Patrie. Sachez qu'au moindre mouvement, je saurai vous vaincre ou mourir à côté de mes frères d'armes.

Et vous qui venez d'obscurcir la gloire d'une portion de cette brave armée d'Italie, vous qui n'ayant rien à me reprocher sur un commandement que je prenais à peine, à moi qui étais étranger aux plaintes justes quant au fond, au moyen desquelles on est parvenu à égarer et à faire oublier leurs devoirs à de braves officiers, qu'attendez-vous de la perfidie par laquelle vous avez cherché à incriminer ma conduite passée ?

Est-ce en Italie que celui qui a eu le bonheur de conduire plus de 180 fois à la victoire une partie de ses frères d'armes, qui ne peut faire un pas sur sa route militaire sans poser le pied sur le cadavre d'un ennemi vaincu, devait s'attendre à un pareil attentat ?

C'est dans ces mêmes lieux ; c'est dans des circonstances à peu près pareilles que Scipion, auquel je suis loin de vouloir me comparer, se borna à répondre à ses dénonciateurs : *Allons au Capitole remercier les Dieux des victoires que j'ai remporté !*

Vous le savez, mes camarades, il n'est aucune action de ma vie sur laquelle je ne puisse provoquer le plus scrupuleux examen, mais quand même, au lieu d'un vague insi-

gnifiant, mes ennemis croiraient pouvoir prouver des faits, c'est au Directoire seul qu'ils devraient adresser directement leurs plaintes. Lui seul a le droit de faire examiner ma conduite et c'est se rendre coupable que de chercher insidieusement à avilir et faire méconnaître le dépositaire de son autorité.

Mais je m'égare, mes camarades ; je vous parle de moi quand je ne dois être affecté que du malheureux exemple d'insubordination et d'indiscipline que des officiers ont donné à l'Europe. J'attends avec le calme d'une conscience pure et sans reproche les ordres du Directoire exécutif. Fût-il induit à erreur, ce que je suis loin de croire, je vous donnerai l'exemple de l'obéissance ; il me sera toujours facile de me justifier.

Que dis-je ? Déjà je cherche à excuser auprès du gouvernement de braves officiers que des circonstances pénibles, des besoins impérieux, les souffrances du soldat et surtout des suggestions perfides ont égaré un moment ; la vengeance est loin de mon cœur.

Mettons à profit, mes camarades, jusqu'à ces malheureux événements ; faites oublier par la plus stricte discipline un moment d'erreur, en attendant les ordres du Directoire et les mesures que les circonstances pourraient exiger ; livrons les vrais coupables à leurs remords et recevez l'engagement que je prends, tant que je serai à votre tête, de consacrer tous mes soins à pourvoir aux besoins du soldat et de l'officier.

Vive la République. »

FIN DE L'APPENDICE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

AVANT LOANO

Pages.

CHAPITRE II

MARCHE DE MASSENA

CHAPITRE III

DÉROUTE DES AUSTRO-SARDES

CHAPITRE IV

CANTONNEMENTS D'HIVER

CHAPITRE V

PÉRIODE D'ATTENTE

CHAPITRE VI

INSTRUCTIONS DE BONAPARTE

CHAPITRE VII

PREMIÈRES VICTOIRES

CHAPITRE VIII

NOUVEAUX TRIOMPHES

CHAPITRE IX

MARCHE D'ALVINZY

CHAPITRE X

BATAILLE DE RIVOLI

CHAPITRE XIV

OCCUPATION DU PADOUAN

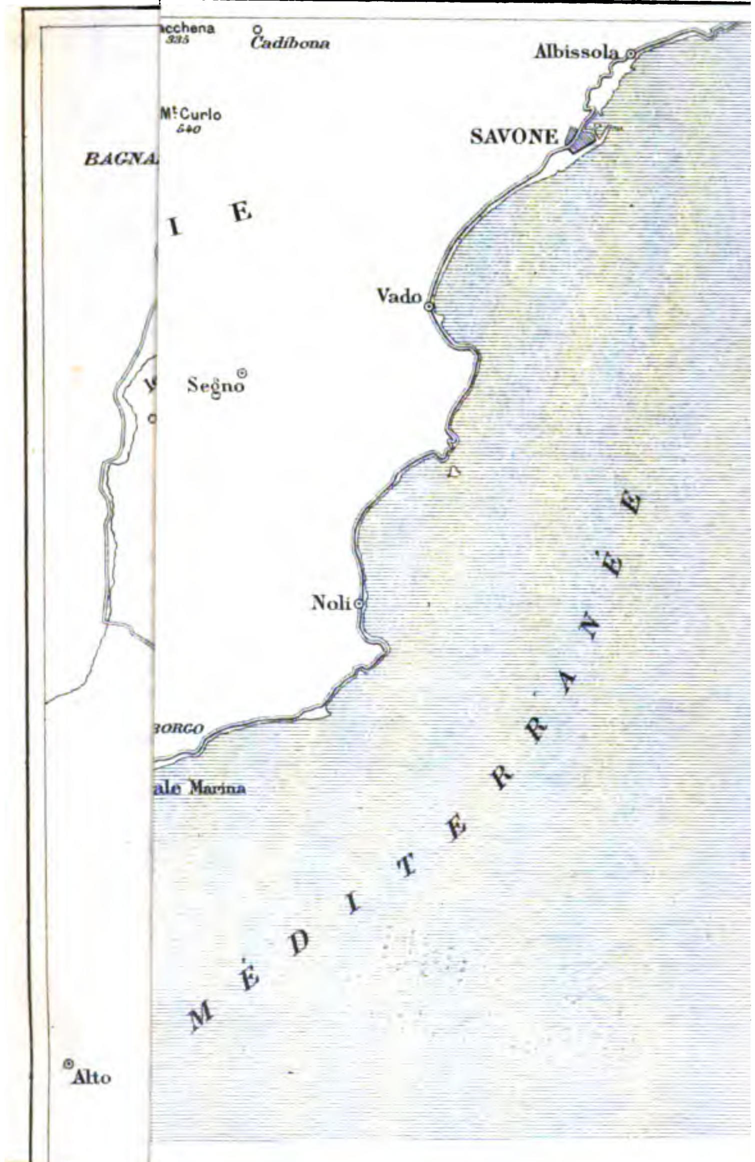
CHAPITRE XV

AFFAIRES DE ROME

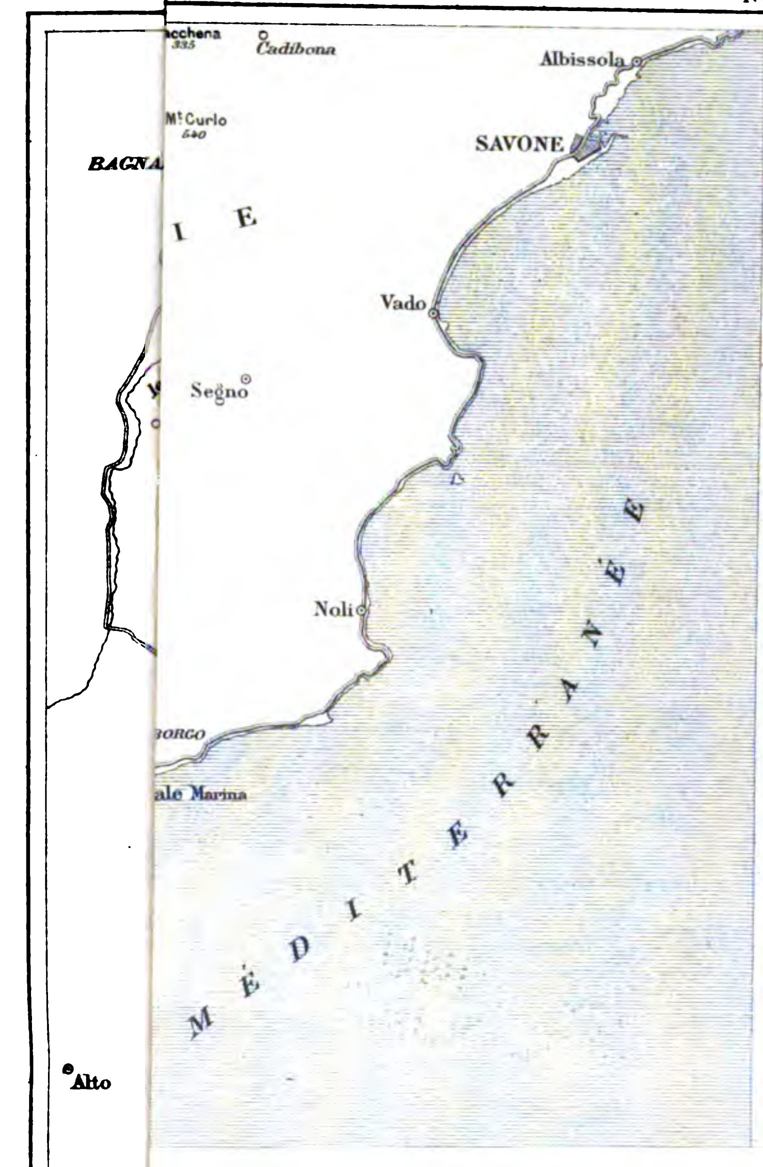
CHAPITRE XVI

L'EXIL D'ANTIBES

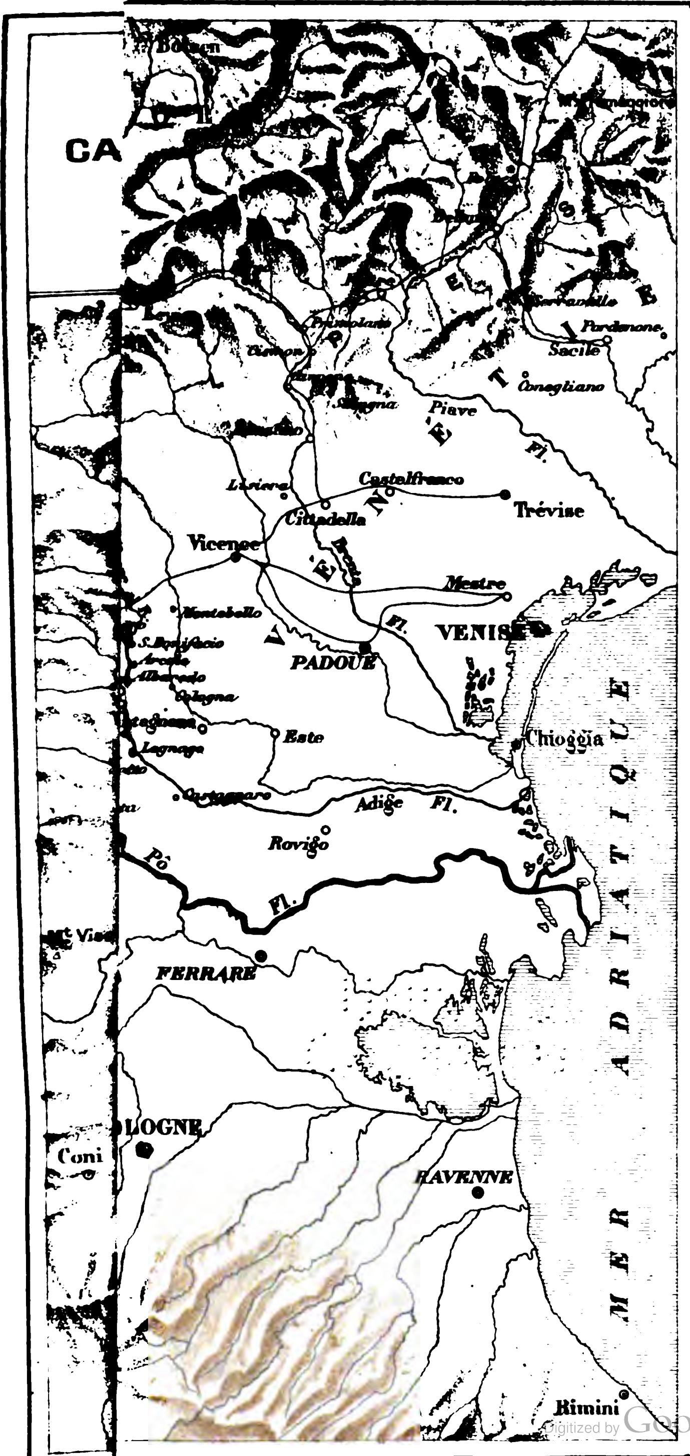
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



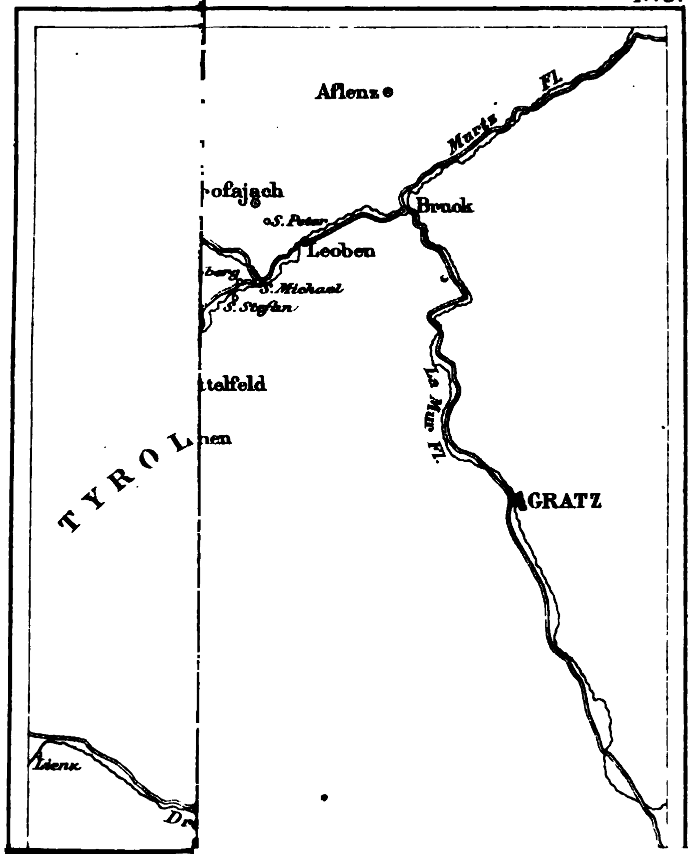
N
acchena
335
Cadibona
Albissola
Mt Curlo
540
SAVONE
BAGNA
I E
Vado
Segno
Noli
BORGO
ale Marina
MÉDITERRANÉE
Alto



Nº
Cadibona
Mt Curlo
540
Albissola
SAVONE
BAGNA
I E
Vado
Segno
Noli
ORGO
ale Marina
M É D I T E R R A N É E
Alto


CA
Bolzen
Sacile
Pordenone
Conegliano
Piave
Fl.
Castelfranco
Trévise
Cittadella
Vicence
Mestre
VENISE
PADOUE
Montebello
S. Bonifacio
Este
Legnago
Chioggia
Adige
Fl.
Rovigo
Pô
Fl.
FERRARE
MER ADRIATIQUE
LOGNE
RAVENNE
Coni
Rimini

No 3.


Aflenz
Mürtz Fl.
ofajach
S. Peter
Bruck
Leoben
S. Michael
S. Stefan
ttelfeld
nen
TYROL
La Mur Fl.
GRATZ
Lienz
Dr

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, rue Gambetta, 6

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET Cie.

HOUSSAYE (Henry), de l'Académie française.

Histoire de la chute du premier Empire, d'après les documents originaux :

1814. 23e édition. 1 vol. in-16... 3 50

Le même, format in-8°..... 7 50

1815. La première Restauration. — Le Retour de l'île d'Elbe. — Les Cent-Jours. 22e édition. 1 vol. in-16. 3 50

Le même, format in-8°..... 7 50

1815 (2e partie) : Waterloo. 1 vol. in-16, 20e édition........................ 3 50

Le même, format in-8°..... 7 50

LENOTRE (G.).

La captivité et la mort de Marie-Antoinette. — Les Feuillants. — Le Temple. — La Conciergerie. D'après des relations de témoins oculaires et des documents inédits. *Ouvrage orné d'un portrait inédit en héliogravure et accompagné de gravures et de plans.* 1 v. in-8°. 8 »

— *Un conspirateur royaliste pendant la Terreur.* **Le Baron de Batz**, 1792-1795, d'après des documents inédits. 1 vol. in-8°, orné de deux portraits en héliogravure........................ 7 50

— **La Guillotine** pendant la Révolution, d'après des documents inédits tirés des archives de l'État. 1 beau vol. in-8 avec 2 gravures........................ 7 50

— **Paris révolutionnaire** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). Nouvelle édition illustrée. 1 vol. in-16..... 3 50

— **Le vrai Chevalier de Maison-Rouge**, A.-D.-J. Gonzze de Rougeville, 1761-1814, d'après des documents inédits. 1 vol. in-16, avec 2 gravures..... 3 50

BIRÉ (Edmond).

Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Terreur (*Ouvrage couronné par l'Académie française. Second prix Gobert*) :

I. **1792**, du 21 septembre 1792 au 21 janvier 1793. Nouvelle édition. 1 vol. in-16.................. 3 50

II. **1793**, du 21 janvier au 2 juin 1793. Nouvelle édit. 1 vol. in-16... 3 50

III. **La Gironde et la Montagne**, du 2 juin au 31 octobre 1793. Nouvelle édit. 1 vol. in-16................ 3 50

IV. **La chute des Dantonistes**, 5 novembre 1793 - 6 avril 1794. 1 v. in-16. 3 50

V. (*La cinquième et dernière série est sous presse*).

— **La Légende des Girondins.** (Nouvelle édition). 1 vol. in-16............. 3 50

Marquis de DREUX-BRÉZÉ.

Notes et Souvenirs pour servir à l'histoire du parti royaliste (1872-1883). 1 v. in-8° orné d'un portrait de M. le comte de Chambord. 4e édition accompagnée de réponses et pièces justificatives.. 3 50

Comtesse d'ARMAILLÉ.

Une fiancée de Napoléon. Désirée **Clary**, reine de Suède 1777-... 1 vol. in-16........................ 3 50

— **Madame Élisabeth**, sœur de **Louis XVI.** 1 vol. in-16.... 3 50

— **Marie-Thérèse et Marie-Antoinette.** 3e édition. 1 vol. in-16.. 3 50

LA ROCHETERIE (Maxime de).

Histoire de Marie-Antoinette (*Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Marcelin Guérin*). 2e édition. 2 vol. in-16 accompagnés d'un portrait inédit en taille-douce........................ 8 »

GEOFFROY de GRANDMAISON.

Napoléon et les Cardinaux noirs (1810-1814). 1 volume in-16.... 3 50

— **Napoléon et ses récents historiens** 1 volume in-16.................. 3 50

KERVYN de LETTENHOVE (Le Baron).

Marie Stuart. L'œuvre puritaine, le Procès, le Supplice (1585-1587). 2 vol. in-8°........................ 15 »

RAMBAUD (Alfred).

La domination française en Allemagne. **Les Français sur le Rhin** (1792-1804). 4e édition. 1 volume in-16. 3 50

— *La domination française en Allemagne.* **L'Allemagne sous Napoléon Ier** (1804-1811). 4e édit. 1 v. in-16.. 3 50

ROUSSET (Camille), de l'Académie française.

Le comte de Gisors (1732-1758). Étude historique. 4e édition. 1 vol. in-16. 3 50

Le même. 1 volume in-8°....... 7 50

— **La Grande armée de 1813.** Nouvelle édition. 1 vol. in-16.............. 3 50

— **Histoire de Louvois** et de son administration politique et militaire (*Ouvrage couronné par l'Académie française, 1er prix Gobert*), 7e édition. 4 vol. in-16... 14 »

— **Les Volontaires (1791-1794).** 5e édition. 1 vol. in-16........ 3 50

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.